

Les frères de la consolation

Besson, Patrick

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

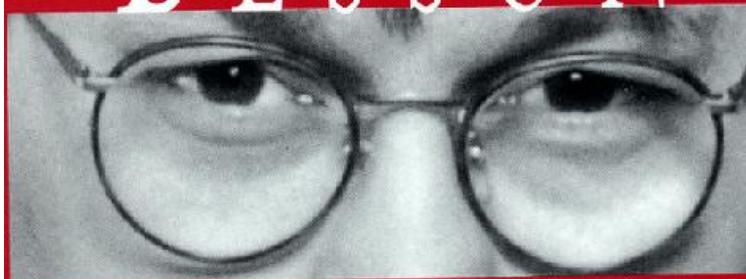
PATRICK
BESSON



LES FRÈRES
DE LA CONSOLATION

Les Cahiers Rouges
Grasset

PATRICK
BESSON



LES FRÈRES
DE LA CONSOLATION

Les Cahiers Rouges
Grasset

Table des Matières

Page de Titre

Table des Matières

Page de Copyright

Du même auteur aux Éditions Grasset:

Dédicace

Première partie

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Chapitre VII

Chapitre VIII

Chapitre IX

Chapitre X

Chapitre XI

Chapitre XII

Chapitre XIII

Chapitre XIV

Chapitre XV

Chapitre XVI

Chapitre XVII

Seconde partie

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Chapitre VII

Chapitre VIII

Chapitre IX

Chapitre X

Chapitre XI

Chapitre XII

Chapitre XIII

Chapitre XIV

Chapitre XV

Chapitre XVI

Dans la collection Les Cahiers Rouges

© *Éditions Grasset & Fasquelle, 1998.*
978-2-246-51059-8

Du même auteur aux Éditions Grasset:

La Science du baiser

Le Deuxième Couteau

roman

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Patrick Besson / Les Frères de la consolation

Patrick Besson est né en 1956 à Paris, d'une mère croate couturière et d'un père russo-belge imprimeur. Il passe son enfance à la Cité du Printemps de Montreuil-sous-Bois (en 2001, dans l'un de ces récits doux-amers dont il a le secret, il montrait qu'il n'avait jamais vraiment quitté le 28, boulevard Aristide Briand). Mai 68 aura servi à quelque chose: profitant des grèves lycéennes, il écrit son premier roman. A douze ans, « l'écrivain professionnel » est né, il n'entrera vraiment dans la carrière qu'en 1974 avec Les Petits Maux d'amour et Je sais des histoires. C'est l'époque où il arrête ses études. Il écrit des pièces pour France Inter. L'armée l'envoie en Allemagne. Il rentre à Paris pour rouvrir sa veine mélancolique avec Lettre à un ami perdu (1980). Meilleur mais moins vendeur que sa novélisation du film La Boum, qu'il écrit avec Danièle Thompson (1982).

Aux parages de la trentaine, Besson a déjà beaucoup écrit sur la jeunesse, sa jeunesse. En 1985, il grandit d'un coup avec Dara, un roman yougoslave inspiré de la vie de sa mère. Couronné du Grand Prix du roman de l'Académie française, il est aussi pendu comme néo-hussard dans la galerie des glaces parisiennes. Néo-hussard communiste, car Besson n'aime pas les cadres (sauf ceux de la place du Colonel-Fabien) et collabore à L'Humanité. On le retrouve aussi dans les pages littéraires du Figaro.

Inconséquent ou social-traître ? Plutôt un homme seul doublé d'un écrivain désinhibé, qui joue tous les jours sa liberté de penser. La feuille blanche est son tapis vert. Prodigue au point qu'on ne peut tout citer, il avance des récits et nouvelles (Ah Berlin !, 1988; Les années Isabelle, 1991), des essais (Salade russe, 1987; La vie quotidienne de Patrick Besson sous le règne de François Mitterrand, 1993), du théâtre (Théâtre choisi, 1989), des romans comme à roulette (La Statue du Commandeur, 1988; La Paresseuse, 1990; Julius et Isaac, 1992). Les Braban obtient le prix Renaudot en 1995.

A l'époque, Besson vient de publier Contre les calomniateurs de la Serbie, il prend des coups. Il a souvent écopé, pour ses liaisons avec une fantasmagorie nébuleuse nationale-bolchevique ou pour sa défense d'un boxeur noir et riche condamné (Le Viol de Mike Tyson, 1993). En 1996, il remonte sur le ring pour poétiser celle qui prendra vingt ans après la fusillade de Vincennes (Sonnet pour Florence Rey). Les coups,

chez Besson, c'est une hygiène de vie, mieux, une hygiène d'artiste. « Tu n'es libre que de prendre des coups et je suis obligé d'en donner. Que je te décrive la France, afin de te consoler de ton pénitencier. C'est un pays où les villes sont pauvres et où les plages sont sales. Tout le monde s'est arrêté de se battre en attendant que ça reprenne - mais comme "ça" n'est personne, l'attente risque d'être longue », lit-on dans *Le Viol* de Mike Tyson. L'écrivain se bat autant pour des idées que contre l'ennui, l'ennui bourgeois. Alors parfois il s'éloigne du côté de la Grèce antique avec *La Science du baiser* (1997), ou il prend *La Titanic* (1999). Il se défoule dans la presse, la seule maîtresse qu'il ne quitte pas. Des chroniques aussi sincères que publicitaires. La télé, le cinéma, la littérature, les people, les hommes, les femmes (qu'il aime durement), tout y passe et trépasse. Il dégèle au lance-flammes les névroses françaises. Il ouvre des caisses de paradoxes, de méchanceté, de sagesse. Il rit sans pince. On a beaucoup aimé *Défiscalisées* (2003), où l'argent poussait sur un tas de fumiers vacanciers, mais l'un de ses plus beaux titres demeure *Accessible à certaine mélancolie* (2000). La mélancolie, c'est une fidélité. Besson ne l'a jamais trahie. Comme il sait qu'elle peut conduire au désespoir, et que le désespoir est insignifiant, il s'est fait fort de la soumettre, en visant « la perfection de son propre style et l'émotion du lecteur » * (*La Statue du Commandeur*). Il en est là. Bientôt cinquante ans, cinquante livres. Il va continuer.

Les Frères de la consolation (1998), c'est le roman historique à la mode Besson. Piquante, légère et riche en ingrédients. Soient deux frères serbes, Milos le guerrier massacreur de Turcs et Srdjan le poète sans vers, débarqués dans le Paris des années 1830 pour retrouver une cousine, Milena, mariée à une canaille d'aristocrate français. Les deux Serbes découvrent avec des yeux d'innocents la poudrière littéraromondaine parisienne. Hugo, Balzac, Girardin, le futur Nerval paradent dans un monde de crapules et d'artistes demi-sels. Intrigues, ambitions, coucheries à tous les étages, même en fiacre. Avec sa moustache, Milos se fond mal dans le gratin. Pourtant Milena est amoureuse de lui. Srdjan s'en console en couchant avec Adèle Hugo et George Sand. Besson chausse les bottes de Dumas, aligne un cortège de grisettes et de rapins entre le Faubourg Saint Germain et le Boulevard du crime.

* Cité par Christian Authier dans son inspiré Patrick Besson (1998, éditions du Rocher).

Mêlant les genres, il passe du roman de mœurs au western, et de l'épigramme au délire. C'est dansant, énorme et ça part dans toutes les directions: Londres, Anvers, Bruxelles, l'Est américain. On ne dira pas ce qu'il advient de Milos, Srdjan et Milena. On ne le croirait pas.

*À mes fils Paul et Oscar,
À la mémoire de Guido Marx (1849-1851)
et de sa sœur Franziska (1850-1851),
Aux éditions Garnier-Flammarion,
À la bibliothèque Rouge et Or,
Et à ma femme Gisela.*

Première partie

I

Le soleil lui fracassait le crâne à lents et lourds coups de massue. La sueur qui coulait sur ses tempes et ses joues était douce, tiède et rapide comme du sang. La chaleur était si forte qu'elle le faisait frissonner. S'il se trouvait là, c'était à cause de Macropoulos, car les Turcs attaquaient de préférence la nuit, peut-être parce que ça leur rappelait la prise de Constantinople, mais d'abord parce qu'à la guerre, au contraire de la paix, on choisit ses heures de travail, et que la nuit il fait frais, c'est plus agréable pour se battre. Les Turcs aimaient leurs aises. Miloš ne les haïssait plus : il en avait trop tué. Trente ? Cinquante ? Cent ? Au moins cinquante. En moyenne : un par mois. Il aurait dû faire la liste. Après la guerre, c'est-à-dire hier, il l'aurait déposée, avec un petit bouquet de coquelicots, sur la tombe de sa femme Theodora, violée, égorgée et violée de nouveau par l'émir Ben Kouri le 27 janvier 1825 à Dafnio, dans le sud du Péloponnèse. Il se serait peut-être autorisé un léger sourire et aurait chuchoté : « Voilà, ma chérie, cinquante Turcs tués de ma main. Avant-hier, j'ai eu l'occasion d'en tuer encore un mais je ne l'ai pas fait car je préférerais un compte rond, et la paix était signée. » Non, plus de haine, c'était fini. Une vague gêne dans la main droite, oui. « La crampe de l'assassin », lui avait écrit, de Belgrade, son frère Srdjan, qui prétendait avoir un jour assez d'esprit pour être capable de régner sur les salons parisiens de la Restauration.

Ce qu'aimait Macropoulos - « le général Macropoulos », comme l'appelaient les journaux étrangers, alors que dans le campement on lui donnait plutôt du Mikis ou du *Mike* quand c'était Hamilton qui lui parlait -, c'étaient les belles et franches attaques au milieu du jour, dans la torpeur de la canicule. Il disait que les Turcs étaient furieux qu'on les dérangeât pendant la sieste et que pour bien se battre il ne fallait pas être furieux mais en colère. Au-delà de la colère, on ne voit rien — et en deçà, on en voit trop. C'était dans Homère. « Hélas pour eux, les Turcs n'ont pas lu Homère », disait le général - qui ne l'avait pas lu non plus, puisqu'il ne savait pas lire, mais se l'était fait raconter - en clignant de son œil unique. Lui, Macropoulos, n'était pas furieux mais en colère. Du coup, il avait gagné la guerre contre les Turcs, aidé bien sûr de son peuple. « Notre peuple a tout fait, s'empressait-il d'ajouter dans un de ces grands élans de modestie gourmande dont il se régalaient volontiers. Ce que j'ai fait, moi ? Pas trop de bêtises. C'est énorme, pour un

général. Les bons généraux ne sont jamais que des gens n'ayant pas trop fait de bêtises sur le champ de bataille. Parce que nous, les généraux, quand on fait une bêtise, ça se voit tout de suite. Ce n'est pas comme, par exemple, les peintres. Un mauvais tableau, ça n'a jamais tué personne, alors qu'une mauvaise stratégie militaire, si!...» Il y avait sur terre un seul peuple plus bavard que les Serbes : les Grecs, et il avait fallu que Milos tombât dessus.

Ils occupaient Thèbes, ce qui permettait à l'Anglais d'accumuler les citations de Sophocle. Hamilton parlait beaucoup par citations, avec une préférence pour Byron. Il ne disait pas au revoir mais « *Farewell! Farewell!* » Voyait-il une femme blonde dans les rues de Nauplie, il chantonait aussitôt : « *Thine eyes' blue tenderness, thy long fair hair...* » Et, sur le champ de bataille, avant chaque engagement, même modeste - quatre Turcs isolés, dont un monté sur un mulet, tâchant de rejoindre, à travers les eucalyptus, le gros de leur armée - , il murmurait : « *The land of honourable death / Is here : up to the field.* » C'était à cause de Byron qu'il avait quitté Londres et rejoint la révolution grecque. Le regrettait-il aujourd'hui? Il y avait des soirs où il faisait une sale tête. Celui, par exemple, où il avait libéré Athènes avec les capitans de Gouras. C'était en 1823, au début de la guerre. Les capitans, après le départ des Turcs, avaient multiplié vols, viols, tortures, exécutions. « Il faut punir les traîtres à la patrie », lui expliquaient-ils en se rebraguettant, les yeux vagues, leurs sourcils froncés se rejoignant au-dessus d'un museau luisant de fatigue et de lubricité. Est-ce que ça les obligeait à violer leurs filles ? demandait Hamilton en levant haut le menton. Alors les capitans lui expliquaient qu'il y avait deux moyens de coucher avec une vierge : l'épouser ou la violer, mais épouser une vierge on ne le faisait qu'une fois, tandis que, dans la vie, grâce à la guerre, on pouvait violer une énorme quantité de vierges jusqu'à la fin de ses jours. Qu'est-ce qu'il avait à répondre à ça? Hamilton se souvenait d'avoir vomi cette nuit-là et d'avoir eu envie de rentrer en Angleterre. Auparavant, il pensait écrire une lettre gratinée à Byron et à son ami Shelley, auteur du fameux « Nous sommes tous grecs ». Puis, il s'était rendu compte que l'agrément des révolutions, c'est qu'on y trouve des gens atroces comme des gens sublimes, et qu'il suffit de choisir de fréquenter les gens sublimes et pas les autres pour passer de bons moments. Du coup, il s'acoquina avec Macriyannis. Celui-ci était tellement honnête que, dans l'armée, tout le monde se demandait s'il était grec, surtout les capitans. Hamilton l'assista dans son rôle de « prévôt », que l'autre prenait au sérieux. Que ne prenait-il pas au sérieux? Quand il découpait un morceau de fromage, il donnait l'impression de rédiger un article de la Constitution du futur État hellène, bien qu'il ne sût pas - pas encore

- écrire. Il obligea les capitans à restituer aux Athéniens les biens mobiliers et immobiliers dont ils les avaient spoliés. Il ne put rien faire pour leurs filles, qui avaient perdu à jamais le trésor de leur innocence.

Hamilton avait aussi participé, avec Milos et Macropoulos, à la défense de l'Acropole, en 1826. Alors que le Serbe et le Grec souffraient de la chaleur, l'Anglais semblait ne pas la sentir. Quand la plupart des soldats, y compris chez l'adversaire, cherchaient l'ombre, il s'exposait, vêtu d'un caleçon et parfois tout nu, en plein soleil, au risque de sa vie. « Je veux rentrer à Londres bronzé », expliquait-il à ses camarades. La plupart d'entre eux pensaient qu'il ne voulait pas rentrer à Londres du tout car, outre celui-là, il prenait un tas de risques absurdes. Le général Macriyannis, guéri de sa blessure au bras et surtout de sa peur de l'amputation, l'avait pris à part et lui avait expliqué son point de vue sur les têtes brûlées. Les têtes brûlées étaient, selon lui, des têtes égoïstes car elles croyaient qu'elles s'appartenaient alors qu'elles étaient la propriété de la révolution. Hamilton lui montra son crâne rasé - il prétendait ainsi éviter les poux, quand la plupart des Grecs préféraient avoir des poux que le crâne rasé - et lui demanda de graver dessus, à l'aide de son sabre : *Revolution property*. Ça n'avait pas plu à Macriyannis mais il n'avait pas mis Hamilton aux arrêts de rigueur, car c'était là où les Turcs les avaient tous déjà mis.

Miloš aimait beaucoup l'Anglais. Il lui avait sauvé la vie une fois. Il avait décidé, peu après son entrée dans l'armée de libération, de sauver autant de vies qu'il en prendrait; c'était une tâche ardue et il ne tenait pas vraiment la balance entre les deux activités, supprimant plus d'ennemis qu'il ne sauvait d'amis. Aussi accueillait-il chaque occasion de sauver une vie comme une aubaine et se précipitait-il dessus le premier. Dans les différents régiments où il avait servi - avec Marko Botzaris en juillet 1823 à Missolonghi, contre les Égyptiens d'Ibrahim en janvier 1825, à la bataille de Navarin le 20 octobre 1827 -, il était connu pour être capable d'aller chercher n'importe qui sous le feu de l'ennemi et de le ramener vivant, si bien sûr il l'avait trouvé dans cet état-là. Le sauvetage d'Hamilton eut lieu pendant les batailles autour de Tripolitza. Un conflit avait éclaté entre Koliopoulos, pour l'exécutif, et un certain nombre d'opposants parmi lesquels les frères Delyannis. C'était une étrange situation, pour un Serbe et un Anglais, de se retrouver en train de tirer sur des Grecs au cœur d'une guerre de libération de la Grèce, et alors même que les Turcs sillonnaient le pays pour de terribles expéditions punitives. Le problème avec les orthodoxes, disait Milos à Hamilton, c'est que rien n'arrive à les rassembler, sauf

le malheur, quand il est énorme. S'il reste un peu d'espoir, les orthodoxes en profitent pour se disputer, ou s'entre-tuer. L'orthodoxe ne peut être que de son propre avis et si un autre orthodoxe, moins strict, se hasarde à le partager, voilà le premier orthodoxe projeté dans la spirale du doute de soi. Et c'est pourquoi, concluait Milos, les Ottomans avaient pu occuper la Serbie pendant cinq siècles et la Grèce pendant trois siècles et demi. Pour les chasser, Serbes et Grecs avaient dû attendre que les autres soient fatigués. Tripolitza fut un combat fratricide au cours duquel Hamilton reçut une balle dans la cuisse et s'évanouit, ce qui fit croire à Milos que l'Anglais était mort. Il était lui-même en train de croiser le fer avec un petit Béotien dont il avait peut-être, quelques mois plus tôt, sauvé le frère ou le cousin. Il avait d'abord pensé le blesser légèrement et ainsi s'en débarrasser à moindres frais pour lui et surtout pour l'autre, mais quand il vit Hamilton à terre il eut aussitôt son désormais célèbre réflexe de sauveur - lui-même préférait dire *sauveteur*, c'était moins pompeux - et se dépêcha de tuer le Béotien pour aller secourir son ami anglais. Il se trouva, alors qu'il n'était plus qu'à quelques mètres d'Hamilton, nez à nez avec le plus âgé des frères Rondos, qui lui cria : « Crève, chien de Serbe ! », ce qui lui valut une estafilade sur sa grosse joue droite et un trou dans sa bedaine, deux blessures dont il guérirait sans mal. ŠMilo l'avait vu ensuite à l'assemblée de Trézène, où lui-même appartenait à la garde de Capodistria.

Quand Milos s'agenouilla devant Hamilton, il constata que l'Anglais avait une blessure superficielle et respirait normalement. Le Serbe souleva l'Anglais avec ce mélange de force et de délicatesse qui n'appartenait qu'à lui et qui faisait dire à tous les gens sauvés par ses soins que dans toute leur vie ils n'avaient jamais eu autant de plaisir à être soulevés. C'est sans doute quand il avait soulevé sa cousine Milena, lors du onzième anniversaire de celle-ci, qu'elle était devenue, à la grande surprise de Milos et puis à son immense gêne, amoureuse de lui au point de rester six jours alitée quand, en juillet 1822, il épouserait Theodora. Il ramena Hamilton au camp grec, mais l'autre camp aussi était grec. Avant de repartir au combat, Miloš dit à Macriyannis : « Un jour, tu m'expliqueras. » L'autre sourit - les bouts de sa moustache remontant sur ses joues où ils faisaient deux petites ombres ébouriffées, presque comiques - et dit : « Dès que je comprends, je t'explique. »

Aujourd'hui, Macriyannis manquait à Miloš. Si le général avait été là, les choses se seraient passées autrement. Un grand soldat n'est pas quelqu'un qui aime se battre, c'est quelqu'un qui aime se battre pour quelque chose, et aujourd'hui ils se battraient pour rien. La

guerre contre la Porte n'était-elle pas gagnée, la paix de Londres signée ? Macropoulos en convenait. Ce qui l'embêtait, c'était d'avoir fait tout ce trajet pour rien. Puisqu'on était là, autant attaquer les Turcs, qui eux-mêmes ne semblaient pas avoir une grande envie de se défendre. Macropoulos avait promis à Milos et Hamilton que ce serait un engagement rapide, presque symbolique, et que, tout de suite après, ils remballeraient leur barda et fileraient à Athènes pour faire la fiesta, avant de rentrer en triomphateurs à Nauplie, où siégeait le gouvernement provisoire. Le Serbe et l'Anglais auraient dû insister, protester. Ils laissèrent le Grec décider. Par paresse, indifférence. Ce ne serait qu'un combat de plus. Tant pis s'il était inutile. Ne l'avaient-ils pas tous été ? Quand on voyait le résultat ! Ce que ça donnait, leur indépendance. Les anciens combattants et leurs anciens chefs passaient leur temps à se chamailler à Nauplie, Athènes et ailleurs. Macriyannis tâchait de calmer les esprits, mais les esprits grecs s'échauffent davantage à la perspective d'un butin qu'à celle d'une défaite militaire. Les Turcs laissaient derrière eux des trésors que tous avaient envie d'empocher, ce qui ne facilitait pas l'entente politique. Ou plutôt tous craignaient d'avoir l'air bête en se faisant voler même des choses dont ils n'avaient pas envie, et donc les volaient les premiers.

Les cigales s'égosillaient sous les oliviers. L'Ismenos coulait avec dignité sous le soleil. Sur sa colline arasée, Thèbes tremblait dans la chaleur. Chênes verts, myrtes et arbousiers embaumaient un air déjà surchargé d'odeurs : viande grillée, vin, sueur, poudre, sang. Hirondelles, merles bleus et fauvettes à tête noire tournaient autour des soldats, sachant par expérience qu'ils devraient bientôt céder la place aux corbeaux. Miloš repéra une orchidée sauvage et alla la cueillir. « Qu'est-ce qui te prend ? lui demanda Macropoulos. - Une fleur au fusil, ce n'est pas joli ? » Hamilton, en retrait, et que Milos trouvait pâle depuis un moment, d'une pâleur légère et froide qu'il connaissait bien pour l'avoir vue sur beaucoup de gens qui allaient mourir au combat, rit et alla du coup arracher un asphodèle qu'il glissa dans une de ses boutonnières. Ainsi, le Serbe et l'Anglais se présentèrent à l'ennemi, l'un décoré d'une fleur jaune, l'autre d'une fleur blanche.

II

Milos refusa d'accompagner Macropoulos à Athènes. Il toucha sa dernière solde - vingt thalers -, avec laquelle il acheta un petit cheval maigre, mais lui-même n'était pas gros. Il dit adieu au général et aux officiers, fit une longue tournée parmi la troupe, récita une prière sur la tombe d'Hamilton. Il pensait que c'était à ce moment-là qu'il ne pourrait plus contenir ses larmes. Il se trompait : il ne se mit à pleurer qu'après avoir quitté Thèbes et ensuite, jusqu'à la mer, une ou deux fois par jour.

Il était si bouleversé et surexcité qu'il se disait qu'il ferait le trajet Thèbes-Belgrade d'un coup, sans manger ni dormir. Il traversa Livadia, Elazia et Lamia sans les voir. Il ne sentait ni la chaleur ni la soif. Il avait juste l'impression que son cheval faiblissait sous lui. Il le vendit sur le marché de Karpenissi, la moitié du prix qu'il l'avait acheté. Il n'avait jamais eu le sens des affaires et, en plus, avait beaucoup esquiné l'animal en ne lui laissant aucun repos et en le nourrissant et l'abreuvant à peine. De Karpenissi, il rejoignit Komboti, puis Arta. Dommage que Macriyannis ne fût pas avec lui : que de fois l'avait-il entendu vanter les paysages de sa chère Roumélie! Montagnes massives couvertes de maquis, ruisseaux limpides, sentiers mélancoliques bordés de bruyères arborescentes. Miloš aimait bien les Rouméliotes : ils commençaient par l'accueillir avec un fusil, puis, après qu'il avait prononcé le nom de Macriyannis, le lui offraient, avec l'hospitalité pour le restant de ses jours. Miloš se contentait d'un bol de soupe et d'une meule de foin. Il n'avait envie de causer avec personne, de boire avec personne, d'être heureux avec personne. La seule chose qu'il voulait c'était arriver à Belgrade. Il savait que dans sa ville il trouverait quoi faire de sa vie, maintenant qu'il n'avait plus la guerre pour la remplir. Il avait envie de revoir Srdjan, son merveilleux petit frère, doué pour tout, gentil, jovial et qui, disait-on, le dépasserait maintenant d'une bonne demi-tête, tant il avait grandi en huit ans.

Le village de Margariti était désert quand, le 27 septembre 1829 - il se rappellerait, et pour cause, cette date toute sa vie -, Milos y entra. Il frappa à la porte des premières maisons, sans succès. Si la population avait succombé à une épidémie de choléra, il aurait vu des cadavres. Soudain, surgi de nulle part, un homme jeune marcha vers lui, livide, le front trempé de sueur. Miloš le salua, l'autre ne

répondit pas à son salut. Ça méritait que le Serbe sortît son couteau et demandât une explication à l'inconnu, mais il comprit que l'autre n'était pas dans son état normal. Il disparut dans la campagne. De plus en plus intrigué, Miloš se dirigea vers l'église - en bois, afin qu'on pût la démonter vite lors d'une razzia turque -, où les villageois étaient rassemblés autour d'une jeune femme au visage froid et au regard sec, en robe de mariée. Elle fut la première à le voir. Peu à peu, les trognes rouméliotes se tournaient vers lui et il s'apprêtait, comme d'habitude, à décliner son mot de passe magique - « Macriyannis » - quand la jeune femme alla vers lui et lui demanda s'il voulait l'épouser. Il dit que oui. Elle lui prit le bras et l'amena au milieu des Rouméliotes, le présentant, d'un air menaçant, comme son futur mari. Les villageois grognaient, évitaient de le regarder. Il n'y comprenait rien et s'en moquait. Tout ce qu'il savait, c'était que s'il épousait cette fille, on lui servirait un bon dîner. Ce jour-là, il avait faim. Il lui avait fallu traverser toute la Grèce à pied d'est en ouest pour retrouver l'appétit. Il comptait aussi qu'il n'avait pas fait l'amour depuis la mort de sa femme, soit cinq ans, huit mois et treize jours.

Un Rouméliote d'une cinquantaine d'années, vêtu de la traditionnelle *foustanella* et portant les moustaches ad hoc, s'approcha de Miloš. Le Serbe sut aussitôt que c'était le père de la mariée, car ils avaient les mêmes yeux. L'homme lui demanda qui il était et d'où il venait. Miloš le lui dit. L'homme lui demanda s'il voulait épouser sa fille. Miloš dit que oui. L'homme lui demanda s'il resterait à Margariti après le mariage. Miloš dit que non. Alors l'homme le bénit et lui demanda s'il voulait se laver avant la cérémonie. Miloš réfléchit et accepta. Il se serait bien marié sale mais savait qu'on dîne mieux après un bain. L'un des frères de la mariée l'emmena dans la maison familiale. Pendant le trajet, il demanda à Milos de lui raconter la bataille de Navarin. Miloš lui promit de le faire au cours du banquet. Il se livra à deux jeunes et robustes servantes qui le dégringolèrent à fond, le rasèrent, l'enduisirent d'une crème adoucissante, le talquèrent et l'habillèrent de beaux habits neufs rouméliotes. Alors, il sut qu'il allait faire un riche mariage et donc de son milieu. Il résista à la tentation de demander aux servantes ce qui se passait. La guerre était finie, il n'avait plus besoin de renseignements. Ce qu'il n'avait pas compris non plus, c'était si le père voulait qu'il quittât Margariti avant ou après la nuit de noces. Il aurait préféré après, mais si ça devait être avant, il ne ferait pas d'histoires. Il avait la conviction que dans la vie il ne ferait plus jamais d'histoires.

Il n'avait pas vu, tout à l'heure, que sa fiancée était si belle. Elle

avait un grand front rose et bombé, plein de douceur et d'innocence. Les yeux de son père, donc : longs, dorés, aigus. Un petit nez droit, une petite bouche droite et des dents parfaites. Ce qui l'étonnait, c'était son âge : au moins vingt-six, vingt-sept ans. Une fille à qui le mariage posait un problème. Il en était la preuve éclatante. Quand la cérémonie commença, il se rendit compte qu'il ne connaissait pas le prénom de sa future épouse. Il le lui demanda. Elle sourit sous son voile et dit : « Maria. » Le pope leur remit un anneau, les interrogea sur leur volonté de s'unir par les liens sacrés du mariage - tous deux répondirent d'une voix forte, sur laquelle flottaient une désinvolture vague et un trouble amusement, qu'ils étaient d'accord -, puis il lia leurs mains avec ce linge blanc qu'en Serbie on appelait le *prevez* et les bénit. Ensuite, il y eut le banquet tant espéré par Milos. Il avait lieu d'habitude dans la maison du garçon mais celle-ci n'ayant plus de garçon, et Milos n'ayant pas de maison, les villageois se dirigèrent d'un bon pas vers la demeure du père de la mariée, où une grande table avait été dressée en hâte pendant la cérémonie. Les deux servantes qui avaient lavé Milos finissaient de disposer les couverts à côté des assiettes. Les hommes s'assirent à un bout de la table et les femmes à un autre. Maria commença, comme le voulait la tradition, par rester à l'écart, debout. Miloš lui fit signe de venir s'asseoir à côté de lui. Elle regarda son père, qui fit non de la tête. Miloš se leva, prit la main de Maria et installa de force la jeune femme à côté de lui. Les Rouméliotes grondèrent mais, comme cet événement inouï - une épouse assise à côté de son époux pendant leur repas de noces - coïncida avec l'arrivée des premiers plats et surtout des carafons de vin et d'eau-de-vie, leur réaction n'alla pas plus loin. Le père de Maria dit, dans l'oreille de Miloš : « Ça ne se fait pas. » Le Serbe dit : « Épouser une fille qu'on ne connaît pas, sans savoir pourquoi et en jurant à son père de disparaître le lendemain matin, ça se fait ? » Le Grec resta un moment silencieux, puis leva son verre à la santé de Miloš. Les villageois l'imitèrent. Il y eut des chants et des discours. Après les hors-d'œuvre, on servit un agneau grillé. Miloš buvait et mangeait d'abondance. Il avait l'impression qu'il n'avait pas bu et mangé ainsi depuis cinq ans, huit mois et treize jours. Il ne se servait que de sa main droite, et sa femme ne se servait que de sa main gauche, car sa main gauche à lui et sa main droite à elle restaient unies sous la table, l'une dans l'autre. Le Serbe raconta plusieurs batailles de la guerre d'indépendance. Les Rouméliotes l'écoutaient bouche bée. Ils avaient devant eux un héros de la libération de leur pays, un étranger par surcroît. Est-ce la raison pour laquelle ils le laissaient fouler aux pieds leurs traditions, y compris quand il refusa au parrain de Maria le privilège d'accompagner les jeunes mariés dans

leur chambre? Quand Maria lui serra plusieurs fois la main sous la table, il comprit que s'il buvait encore il aurait trop bu. Il embrassa son épouse sur la bouche. C'était leur premier baiser. Il sentait l'ail, le vin, l'oignon, le piment et le lait. Maria distribua des cadeaux aux invités. Chemises pour les hommes, mouchoirs et serviettes pour les femmes. Les époux montèrent dans une chambre préparée à leur intention. Miloš ne s'était pas mis dans des draps frais depuis plusieurs mois, il se demanda s'il ne s'endormirait pas dès qu'il se serait couché dessus. Onze heures du soir. Les invités faisaient du bruit avec les assiettes, les couteaux, les fourchettes et les verres, afin de chasser les démons. Miloš et Maria se déshabillèrent et se couchèrent. Le Serbe ne fut pas surpris de constater que la Grecque n'était plus vierge. Il s'attendait à quelque chose de ce genre. Le lendemain matin, Miloš s'ouvrit le poignet avec son couteau et appuya le bras contre le drap. Quand le diamètre de la tache de sang satisfit Maria, il retira son bras et elle lui confectionna un pansement assez discret pour qu'aucun des villageois ne l'aperçût sous sa chemise. Ils se rhabillèrent en même temps, chacun d'un côté du lit, sans se regarder. Le parrain de Maria était endormi derrière la porte. Il se redressa d'un bond, fila dans la chambre, vit la tache de sang, descendit dans la cour et tira des coups de feu en l'air, réveillant les derniers invités assoupis devant leurs gâteaux. Quand tous furent rentrés chez eux, Milos embrassa Maria sur les joues et prit le chemin de la mer, d'où il pensait s'embarquer le soir même, ou le lendemain, pour le Monténégro. De là, il gagnerait Belgrade. Il demanda à Maria si elle voulait lui expliquer ce qui s'était passé. Elle dit qu'elle était enceinte de son père. Son fiancé l'avait appris et il avait fallu le remplacer. Puis elle tourna le dos à Milos, son dos magnifique sur lequel il s'était endormi, puis réveillé, puis rendormi plusieurs fois dans la nuit.

III

Enfant, il rêvait de nager à l'endroit exact où, devant le Kalemegdan, la Save et le Danube se mélangent. Plus tard, il rangerait les gens en deux catégories : ceux qui préféreraient la Save, ceux qui préféreraient le Danube. Il préférerait le Danube, plus violent et plus majestueux; sa cousine Milena préférerait la Save, gentille rivière paisible qui descend avec langueur vers la mignonne Zagreb ; quant à Srdjan, c'était un jour le Danube, un jour la Save. Comme pour le reste.

À Belgrade, il y avait toujours beaucoup de Turcs, avec leurs commerces et leurs turbans. Miloš arriva devant la maison de ses parents. Une servante lui ouvrit la porte. Il ne la connaissait pas mais elle le reconnut tout de suite, car elle avait entendu parler de lui, du moins est-ce ce qu'il imagina. C'était une gigantesque brune aux sourcils noirs fournis. Elle retint un cri de surprise et alerta aussitôt Ljubica Stanković, qui apparut. Elle tendit les bras à son fils aîné et ils s'étreignirent. Elle dit qu'il avait maigri et il dit qu'elle avait rapetissé. Elle dit que c'était exprès : elle voulait arriver petite devant le Seigneur, comme un enfant. « Si tu es trop petite, Il ne te verra pas », ne put s'empêcher de blaguer Miloš. Elle lui donna un coup de poing sur l'épaule et dit qu'il ne changerait jamais, qu'il resterait toute sa vie un mauvais chrétien. Il dit, pour abrégé la conversation, qu'il avait faim. « On est déjà en train de te préparer quelque chose », dit Ljubica. La personne à qui elle ressemblait le plus, c'était sa nièce par alliance Milena : même nez court et pointu, mêmes petits yeux clairs. Elle avait été blonde, comme elle. Elle se rendit à la cuisine, d'où elle revint avec une bouteille d'eau-de-vie et un verre. Elle entraîna son fils au salon du divan où elle le fit asseoir, lui donna la bouteille, le verre, et lui dit de boire. Il vida un verre. Elle l'encouragea à s'en servir un autre, ce qu'il fit. Elle lui en servit elle-même un troisième et repartit vers la cuisine, prétextant qu'elle devait surveiller la cuisson des plats. Miloš but le troisième verre et regarda autour de lui : rien n'avait changé. On comprend que ça ne sert à rien de partir, quand on revient. Il aurait dû rester en Grèce. Mais où ? A Margariti, avec sa femme. Car il était marié, à présent. Quand il eut vidé la moitié de la bouteille d'eau-de-vie, il était sûr d'une chose : il repartirait le lendemain matin pour la Grèce. Ça lui faisait toujours ça : dès qu'il arrivait quelque part, même si c'était sa maison natale, il ne pensait qu'à déguerpir. Deux

jours après, il ne pouvait plus s'en aller. C'était ce qui lui était arrivé en Grèce : il devait y rester trois semaines, avait manqué rentrer chez lui le lendemain et pour finir y avait passé huit ans.

La servante apporta du fromage de brebis, de la crème de lait bouilli et de la gelée de pied de porc. Elle lui apprit que Srdjan se trouvait au café de Toma et Hec avec ses amis poètes et professeurs. On était allé le chercher. Au même moment, Srdjan déboula dans la pièce, immense et rose, habillé à l'européenne. " *Miloše !* » Les deux Stanković sautèrent dans les bras l'un de l'autre. « Si tu avais tardé encore un mois, dit Srdjan, je serais parti à Paris, tout seul ! - Pourquoi Paris? demanda Miloš. - Parce que Milena nous y invite. - Le comte est d'accord? - Mon vieux, c'est une idée du comte! Sa petite Milena s'ennuie et nous sommes ce qu'il a trouvé de mieux pour la distraire. - Milena, s'ennuyer à Paris ? Je n'en crois pas un mot. - Le comte nous a envoyé l'argent du voyage et nous logera chez lui, c'est ce qu'il affirme dans la lettre que voici. » De la poche intérieure de son habit, Srdjan tira une enveloppe qu'il tendit à Milos. « Tu la portes toujours sur toi? demanda Milos avec un léger sourire. - Oui, dit son petit frère, fervent. Toujours. »

Cette façon de parler d'un tiers afin de dissimuler - ou même d'étouffer - l'émotion qu'il ressentait devant Milos après huit ans de séparation, c'était tout Srdjan ! Il aurait dix-neuf ans le 17 février prochain. Quand Milos avait vu son frère pour la dernière fois, celui-ci, à onze ans, avait déjà de longs bras, des jambes interminables et, posée sur des épaules étroites, une petite tête maigre avec un regard noir et intense au milieu. Il avait beaucoup grandi depuis. Le changement le plus important était bien sûr qu'il s'était laissé pousser la moustache. Quand il avait annoncé la nouvelle à Milena, elle lui avait répondu par retour du courrier : « Tu me feras le plaisir de te raser avant la barrière d'Italie, car la moustache est, chez les Français lancés que je fréquente, du dernier ringard. D'une façon générale, tout ce qui chez toi rappelle le paysan du Danube doit être éliminé. Il y a un certain charme dans la couleur locale, mais il ne dure pas. On commence par être une curiosité, on se transforme en caricature et on finit par ne plus être reçu. Le mieux est, ici plus que partout ailleurs, de se conformer aux usages, quitte à paraître un peu terne au départ, mais au fil des semaines ta véritable valeur intellectuelle et morale n'en ressortira que mieux. » Il y en avait comme ça des pages et des pages, Milena étant encore plus prolixe quand elle écrivait que quand elle parlait.

L'autre changement chez Srdjan, c'était sa silhouette, son mouvement, sa présence. Il habitait chaque parcelle de son corps, ce qui rendait celui-ci imposant, alors qu'il était plutôt fluet. Il avait

une démarche à la fois dansante et virile. Miloš avançait dans un couloir ou sur un chemin d'une façon rude et bourrue, l'allure d'un homme qui a connu toutes les épreuves de l'existence, alors que Srdjan semblait les avoir enjambées depuis longtemps, peut-être avant sa naissance ! Il portait l'habit européen avec une grâce troublante. On eût dit un Parisien en goguette qui, parti pour les bords de la Marne, s'était trompé de malle-poste et avait atterri à Belgrade, un peu surpris au début, puis charmé par cette petite ville balkanique et ses habitants et ne se décidant pas à rentrer en France. Miloš se demandait si à Paris son frère aurait l'air aussi belgradois qu'à Belgrade il avait l'air parisien.

La lettre du comte était beaucoup plus courte qu'un mot de Milena. Srdjan en traduisit le contenu à Milos, qui ignorait le français. Léonor se proposait de les loger jusqu'aux vacances et au-delà si tel était leur souhait. Srdjan répéta les mots en français : « Si tel est votre souhait », les yeux mi-clos. Il demanda à son frère s'ils partaient le lendemain ou le surlendemain. « Sans doute demain », dit Milos. Srdjan fila dans sa chambre pour finir de remplir sa malle. Depuis la lettre du comte, il passait son temps à finir de remplir sa malle. Celle-ci était devenue, disait-il souvent à ses camarades de Toma et Hec, une sorte de linceul de Laerte à l'envers, qui ne symbolisait pas un retour sans cesse retardé, mais son propre départ toujours repoussé.

Le lendemain matin, Belgrade et la maison familiale avaient déjà commencé de reprendre Miloš dans leur vieille gangue embaumant l'encaustique, la violette, le jambon fumé et le fromage frais. Miloš passa un long moment à regarder la Save qui coulait sous sa fenêtre. Il remontait en pensée la rivière jusqu'aux Alpes. Pour l'Europe, mieux valait prendre le Danube : au moins, il arrivait jusqu'à Fribourg. La fatigue de la guerre et du voyage Thèbes-Belgrade, qu'il n'avait pas sentie la veille, lui tomba dessus comme un tas de neige glissant d'un toit. Il se recoucha et s'endormit aussitôt. Une servante le réveilla vers midi. Elle lui apportait, sur la demande de Ljubica, son déjeuner. Il lui dit de sortir et de ne plus frapper à sa porte jusqu'à nouvel ordre. Srdjan fit son apparition vers trois heures, en tenue de voyage. Il avait même un chapeau tyrolien sur la tête. À qui avait-il chipé ça ? Au consul d'Autriche-Hongrie ? Miloš grogna qu'il était trop fatigué pour partir aujourd'hui. Ils reparleraient de tout ça demain, ou - mieux - après-demain. Miloš eut à peine le temps de se dire que son petit frère allait, une fois de plus, contempler l'intérieur de sa malle pendant des heures afin de perfectionner encore un peu son bagage, que déjà il était endormi.

Ils furent étranges, ces cinq jours et cinq nuits de sommeil que

Milos vécut à Belgrade, cet automne-là. Il lui était impossible de rester éveillé, et même de se tenir debout. Il ne se levait que pour aller faire pipi et se passer de l'eau sur le visage. Il mangeait au lit, s'endormant une ou deux fois pendant chaque repas. Srdjan venait le voir chaque soir. Il ne parlait plus de leur voyage vers Paris. Il demandait à Miloš s'il voulait voir un médecin et Miloš lui répondait, en bâillant, que non. Ljubica passait le voir aussi, mais moins souvent. Elle ouvrait la fenêtre pour aérer la pièce, regardait sous le lit, inspectait les draps -, puis allait disputer la servante au bout de la maison. Comme avant. Milos se disait qu'il ne ferait plus jamais de guerre. À quoi ça servait de tuer cinquante Turcs, si après on était encore obligé de vivre chez sa mère ?

Le sixième jour, en se réveillant, il n'eut plus cette impression de fatigue énorme qui était une sorte de mort consciente et agréable dans laquelle il se sentait bercé comme dans une coquille de noix flottant sur un océan déchaîné. Il se leva et alla voir son vieux Belgrade. Il aperçut son frère à travers les vitres sales du café Toma et Hec, au rez-de-chaussée d'une maison grise. Il ne lui fit pas signe, ne voulant pas être obligé d'entrer dans l'établissement et de raconter sa guerre en Grèce. Il marcha jusqu'à la porte de Constantinople, au-delà de laquelle erraient des chiens fous et affamés dans des marécages couverts de roseaux. Octobre est doux à Belgrade mais on arrivait à la fin du mois et cette douceur partait en lambeaux ensoleillés, comme hachée par le vent d'est. Miloš se rendit sur la grande place du marché. Les bouchers saluaient le fils du marchand Stanković, qui les avait fournis en porcs durant vingt ans avant de se consacrer à l'exportation de son cheptel vers Vienne et Budapest, grâce à quoi il avait fait fortune. Au nord s'élevaient les minarets du quartier musulman. Miloš revint chez lui par l'escalier de pierre où il avait donné un jour, par étourderie, un baiser à Milena Glucević . Elle avait alors douze ans et lui seize. Il longea la grande rue dominant la Save. Elle était pavée à la turque, avec de gros cailloux arrondis.

Le soir, après le dîner, Ljubica réunit Srdjan et Miloš autour d'une tasse de café. Elle leur offrit de l'eau-de-vie. Elle n'était pas le genre de femme à empêcher ses enfants de boire. Elle prétendait que plus les hommes s'enivrent, moins ils font de bêtises. Elle conseilla à ses fils de rejoindre Milena à Paris. Ça ne vaudrait rien pour eux, de rester à Belgrade. Bientôt, les Turcs s'en iraient et Miloš Obrenović et sa clique prendraient leur place. Leur oncle Ratko, le père de Milena, avait été l'un des derniers fidèles de Karageorges et avait d'ailleurs été assassiné en même temps que lui au mois de juin 1817, ce qui, aux yeux des Obrenović , constituait un crime de lèse-

majesté, et rejaillissait sur toute la *zadruga* de Ratko, c'est-à-dire sa femme Gordana, sa fille d'un premier lit, Milena, mais aussi son beau-frère Radovan, décédé en 1827, sa belle-sœur Ljubica et les deux fils de celle-ci Miloš et Srdjan. De plus, Obrenović n'ignorait rien de l'engagement de Milos Stanković auprès du Grec Ypsilanti, qu'il n'avait cessé de combattre, lui et son hétairie, à Belgrade pendant la guerre d'indépendance. « D'où sais-tu tout ça, maman? » demanda Milos. Ljubica secoua la tête dans plusieurs sens, de façon indéchiffrable. Elle était sûre, dit-elle, d'une chose : les Obrenović étaient des tyrans et aucun Stanković ne serait en sécurité sous leur règne. « Si nous partons, fit Srdjan, qui va s'occuper de toi? » Ljubica rit et dit que de toute sa vie personne ne s'était occupé d'elle, ce qui ne l'avait pas empêchée d'arriver sans encombre jusqu'à l'âge de cinquante-deux ans. Elle se leva. Elle ne restait jamais longtemps avec eux et ils n'étaient pas arrivés à savoir si c'était par peur de les ennuyer ou par peur de s'ennuyer. Ils finirent la bouteille d'eau-de-vie sans se presser, puis allèrent danser et boire encore chez les Tziganes.

IV

Dans le vestiaire du hammam, Milos et Srdjan se déshabillèrent et mirent chacun le caleçon que leur tendait le garçon de bain. Ils passèrent dans la salle du bassin, où ils se baignèrent, puis Srdjan retourna dans le vestiaire pour commander du café et du tabac. Miloš se fit masser par le *tchitlamak*. Étendu sur des pierres chaudes, il se laissa savonner, rincer, frotter, huiler, épiler et parfumer. Quand il eut rejoint son frère, il dit que la civilisation turque avait du bon. Il fallait expulser le janissaire et le spahi, mais garder le *tchitlamak*. Srdjan fit une place à Milos sur le tapis où étaient déjà disposées les tasses et les pipes. Ils parlèrent de leur mère. S'ils partaient en France, elle serait sans doute morte quand ils reviendraient à Belgrade, car ils n'y retourneraient pas avant plusieurs années. Certes, elle n'était pas commode, mais c'était peut-être la raison pour laquelle elle vivait encore. La plupart des mères mouraient jeunes, de découragement, d'épuisement ou de manque de soins. Beaucoup de Serbes - par exemple Milena, dont la mère était décédée en 1809 - gardaient le souvenir d'une femme douce et aimante disparue à vingt-cinq ou trente ans : leur maman. C'était la raison de leur attachement à la Sainte Vierge. Chaque icône représentant Marie et Jésus était pour eux comme un souvenir d'enfance.

À la maison, Milos et Srdjan ne quittaient plus Ljubica. Elle essayait de les chasser d'un revers de la main, ou en accélérant l'allure. Il lui arrivait de leur claquer au nez la porte du grand vestibule ou du salon du divan alors qu'ils se précipitaient pour y entrer derrière elle. Ils s'incrustaient dans sa cuisine. Elle finit, après plusieurs jours, par comprendre le sens de leur acharnement à rester auprès d'elle et leur promit, devant l'icône de saint Sava, de rester vivante jusqu'à leur retour. De toute façon, ils étaient les seules personnes à avoir menacé sa vie - les deux accouchements s'étaient mal passés, et, après celui de Srdjan, Ljubica avait même reçu l'extrême-onction - et, à partir du moment où ils auraient quitté Belgrade, elle serait en parfaite sécurité. Miloš et Srdjan rirent et, après les avoir dévisagés avec une tendresse lente et sévère, elle rit avec eux.

On fixa le départ au début février. Srdjan et Ljubica auraient préféré plus tôt mais Miloš voulait passer les fêtes de Noël avec sa

mère et voyager en janvier ne le tentait pas. Il écrivit à Milena une courte lettre où il lui annonçait leur arrivée et où ne perçait aucun des sentiments qu'il n'avait d'ailleurs pas pour elle. Elle lui renvoya cinq pages où étaient évoqués, pêle-mêle, leurs souvenirs d'enfance, Paris « où il fait un froid de gueux », la révolution grecque dont elle avait suivi chaque épisode avec passion et sans cesser de prier pour que son cousin eût la vie sauve, la figure sympathique et protectrice du comte Léonor de La Renardière, sa nouvelle meilleure amie Delphine Gay. Et tout un tas de gens, de journaux et de soirées dont Milos n'avait que faire. « Elle ne change pas », dit-il en repliant la lettre et en la donnant à Srdjan, qui dit : « J'espère bien ! - Le comte nous a monté un bateau : elle n'a pas l'air déprimée. - C'est parce qu'elle sait que nous arrivons bientôt. »

La neige tomba à la fin du mois de novembre. L'hiver était la seule saison où Belgrade méritait son nom de *ville blanche*. Les amoncellements de déchets en pleine rue se transformaient en bonshommes de neige difformes et les excréments des chiens devenaient de petites sculptures en ivoire dispersées sur le pavé. Des morceaux de glace se formèrent sur la Save et le Danube, davantage sur le Danube que sur la Save, ce qui confirmait la vieille théorie de Srdjan selon laquelle le Danube était le plus froid des deux.

Le 7 janvier, tôt le matin, les frères Stanković se rendirent à la campagne, sur la route de Sumadija, et en rapportèrent un jeune chêne qu'ils plantèrent devant la maison. De la cuisine s'échappaient des effluves de viande grillée. Miloš pensait à tous les Noël de son enfance, au cours desquels son père Radovan les étouffait presque de cadeaux, Srdjan et lui. C'était un homme auquel son entourage, y compris et même surtout Ljubica, reprochait un manque d'idéalisme qui le faisait rester à l'écart du mouvement de libération, au contraire de son beau-frère Ratko. Personne ne se hasardait à traiter Radovan de lâche, ne serait-ce que parce qu'il pesait deux cent cinquante livres et maniait le poignard avec adresse, mais tous avaient une façon de vanter devant lui le courage de Ratko qui ne laissait aucun doute sur ce qu'ils pensaient de son prudent beau-frère. Radovan ne réagissait pas. Une ou deux fois par an, à un repas familial, il se levait et portait un toast à sa femme et à ses enfants. « Sans oublier mes cochons », ajoutait-il avec un long sourire dans lequel on ne savait jamais s'il y avait un repentir, une menace ou un abandon. Car, expliquait-il après avoir vidé d'un trait son verre de *slivovitsa* - « le meilleur remède, disait-il, contre la tristesse et la constipation » -, sans ses cochons, il n'aurait pas eu de femme, et donc pas d'enfants.

La dernière fois qu'ils avaient passé un réveillon tous ensemble,

Radovan était encore de ce monde, gigantesque et gesticulant, une tendresse folle crépitant dans ses grands yeux noirs. Autour de la table, ils évoquèrent sa mémoire à leur manière. Les Stanković parlaient peu, ne regardaient pas les gens en face. On les aurait volontiers appelés des taciturnes, si brusquement une gaieté étrange ne se fût emparée d'eux, les faisant s'agiter dans tous les sens et tenir des propos fantasques et décousus. Autour du feu, Ljubica, Miloš et Srdjan, entourés de leurs invités et de leurs serviteurs, alternaient explosions de gaieté et accès de mélancolie. Derrière les vitres, le vent sifflait, et c'était son père que Miloš avait l'impression d'entendre siffler, comme il le faisait autrefois, quand il tournait autour de la maison à la nuit tombée pour vérifier que tous les volets étaient clos.

Ljubica se coucha la première, juste après minuit. Les deux frères n'avaient pas le cœur à se soûler à mort et Milos n'avait pas envie de dormir seul. Il attrapa une servante - Zorica, celle qui lui avait ouvert la porte le matin de son retour à Belgrade - et l'amena dans sa chambre. Mauvais chrétien, comme aurait dit sa mère. Srdjan resta un moment devant le feu, puis mit son manteau, enfila ses bottes et alla se promener dans les rues blanches et silencieuses de Belgrade.

Quand Miloš se réveilla, Zorica n'était plus dans la chambre. Le matin de Noël, il y a beaucoup de travail dans une maison, surtout pour les domestiques. Il était convenu que Miloš donnerait les traditionnels coups de pistolet en l'air pour saluer Noël et c'est ce qu'il fit, sans enthousiasme, au milieu du jardin, sous le regard ému de sa mère et celui, ensommeillé, de Srdjan. Les serviteurs se tenaient en retrait, ravis, intimidés et frigorifiés. Miloš se dit qu'il faudrait expliquer à Zorica que, si elle continuait de l'éviter et de détourner les yeux en sa présence, chacun comprendrait qu'ils avaient fait l'amour ensemble. Il se souvenait que, pendant la nuit, il avait appelé son pénis « le petit Jésus », ce qui avait outré la servante au point qu'elle avait giflé Milos, la première gifle qu'il recevait depuis au moins dix ans, la dernière lui ayant été infligée par son père. De rage, il commença à l'étrangler et, constatant que d'une part elle ne se défendait pas et d'autre part ne semblait pas avoir peur de la mort, la relâcha, se contentant, pour la punir, de lui faire l'amour dans une position humiliante pour elle. Ils s'endormirent dans les bras l'un de l'autre. Voilà ce que lui, Miloš, appelait une bonne nuit de Noël.

Zorica partit, avec cette légèreté molle et lumineuse que donne toujours une longue nuit d'amour, chercher de l'eau à la fontaine, eau qu'on saupoudrerait de blé et dont on se servirait pour

confectionner la fougasse de Noël. Ce fut Ljubica qui trouva dans sa part de gâteau le thaler en argent glissé dans la pâte juste avant la cuisson. C'était le signe qu'elle obtiendrait, dans l'année, tout ce qu'elle désirait. « Maintenant, dit-elle, je sais que vous irez en France. » Car ce qu'elle désirait le plus, c'était leur départ de Serbie, c'est-à-dire qu'ils aient la vie sauve.

Le *polazenik* - premier visiteur du matin de Noël - avait été choisi par Srdjan parmi ses amis poètes. Il se nommait Pierre Kozomara. C'était un grand jeune homme brun avec lequel le frère de Miloš passait presque toutes ses soirées et dont la tâche principale consistait à écrire une ode à Vuk Karadžić, l'auteur de la célèbre phrase : « Écris comme tu parles et lis comme c'est écrit. » Le *polazenik* était un personnage important : plus il était jeune, en bonne santé et aimable, plus l'année serait heureuse pour la famille qui le recevait. Il portait un gant rempli de grains de blé et une cruche d'eau-de-vie. Il dit : « *Hristos se rodi* » (le Christ est né) et répandit le blé devant la porte des Stanković, puis il offrit à ceux-ci de l'eau-de-vie. On le retint pour déjeuner, après lequel Pierre et Srdjan se retirèrent dans un coin pour parler poésie et tirer de longues bouffées réfléchies sur leur pipe. Miloš regardait sa mère, affairée comme d'habitude. Il ne savait pas si, par son exubérance domestique, elle voulait cacher son chagrin ou son absence de chagrin.

V

Ils traversèrent le hameau de Maison-Blanche et s'engagèrent sur la route de Fontainebleau. À mesure qu'on approchait de Paris, Milos se recroquevillait sur la banquette tandis que Srdjan, au contraire, s'épanouissait, le nez à la portière. Ils dépassèrent, sur leur gauche, la Butte-aux-Cailles, où trois ou quatre maisons trapues s'alignaient derrière des arbres fatigués par l'hiver. La diligence s'arrêta devant la barrière d'Italie. Il faisait un froid glacial et l'haleine des chevaux produisait autant de fumée qu'une cheminée d'usine. Depuis Vienne, Milos manifestait une mauvaise humeur qui avait tourné, en France, à une colère mal rentrée, dont on apercevait les bouts. C'était la première fois que Srdjan voyait son frère aîné avoir peur de quelque chose. Plus Milos paraissait anxieux, plus lui-même se sentait détendu. Son grand frère prenait l'angoisse sur lui, laissant à Srdjan le plaisir, ce qui pouvait aussi être vu comme un effet de sa bonté.

Milena les attendait en haut de la rue Mouffetard, dans une voiture bleu marine aux armes du comte et attelée de six chevaux blancs. Elle descendit une marche d'un escabeau de bois déplié par son valet et prit ses cousins dans les bras, d'abord Srdjan car il marchait en avant, puis Miloš, qui avait l'air renfrogné et le pas hésitant. Il semblait épuisé d'avance par le flot de paroles sous lequel Milena allait les noyer, mais d'abord la Belgradoise resta silencieuse, observant ses cousins d'un œil vorace. Elle n'avait pas vu Srdjan depuis treize mois et Milos depuis huit ans. Elle dit à Srdjan qu'il avait grandi et à Milos qu'il avait vieilli. Embelli, aussi. Quand elle lui demanda comment il la trouvait, Srdjan comprit qu'elle était encore amoureuse de lui. « Changée », dit Milos. Normal. Quand il était parti pour la Grèce, elle avait à peine quinze ans. « Changée en bien ou en mal ? » Miloš la regarda avec sérieux. Son côté militaire. Avant de répondre à une question qu'on vous a posée, se renseigner et réfléchir. « Changée... en Française... - Dans mon esprit, c'est un compliment, mais en est-ce un dans ta bouche ? » Milos fit, sous sa moustache noire, un sourire trop énigmatique pour révéler autre chose que de l'embarras et un peu d'ennui. Quant à Srdjan, ce n'était pas compliqué, il trouvait sa cousine *fashionable*, mot dont elle lui avait révélé le sens dans un de ses précédents courriers. C'est à lui qu'elle aurait dû poser la question ! À Belgrade, elle étincelait ; à Paris, elle éblouissait. Il adorait ses gants en

cachemire rose, son chapeau à fleurs et à oiseaux (« mille deux cents francs chez Herbault »), sa courte veste en vison blanc, ses minces poignets alourdis de diamants et sa coiffure à la fois raffinée et d'une simplicité d'ange ou de petite fille.

Dans la voiture, elle les installa en face d'elle. Miloš lui demanda de les excuser pour leur vilain aspect et leur mauvaise odeur : ils avaient passé quinze jours dans une diligence et plusieurs nuits dans des auberges insalubres. Milena dit qu'elle les trouvait parfaits comme ils étaient. Ils lui rappelaient la Serbie. « La quoi ? demanda Miloš. - La Serbie, pardon. » La Serbie était l'ancien nom humiliant que les Turcs donnaient à la Serbie au temps où ils la dominaient. Froissé, Milos détourna la tête et regarda dehors pendant tout le trajet. Milena se crut obligée de nommer les rues par lesquelles ils passaient, ce qui, quand on arrive dans une ville inconnue, ne sert à rien. On est perdu dès le deuxième tournant.

C'était la première fois que Srdjan voyait Milena maquillée. À Belgrade, tout ce qu'elle se mettait sur la figure c'était du savon et de l'eau. Chez les Glucević, on ne tolérait pas la coquetterie. Se laver chaque jour déclenchait déjà la suspicion, même pour une fille. N'était-ce pas un début de collaboration avec les Turcs, dont l'hygiène était, avec l'argent et le libertinage, l'un des principaux soucis et buts dans la vie ? À Paris, Milena n'avait plus ce problème : elle se trouvait sur le lieu même de la *toilette*, dans tous les sens du terme. Elle sentait si bon que son odeur recouvrait presque celle, nauséabonde, de ses deux cousins. Sous la poudre, ses traits parfaits devenaient rigides, comme ceux d'une statue, mais les statues n'ont pas de regard, alors que celui de Milena scrutait, dansait, virevoltait, au point qu'au bout d'un moment on était attrapé par lui.

Le trajet jusqu'à l'hôtel du comte parut long à Srdjan. Milena lui avait expliqué, dans ses lettres, que Paris était une grande ville, mais il n'imaginait pas qu'elle était aussi grande que ça. Succession désordonnée de ruelles noirâtres et tordues et d'avenues claires et droites plantées d'arbres. Souvent, le cocher était obligé d'avancer au pas ou même de s'arrêter, à cause des embarras de la circulation. Devant l'École polytechnique, des étudiants en uniforme aperçurent le visage de Milena à travers la vitre de la voiture, sans se douter que c'était la première et probablement la dernière Belgradoise qu'ils voyaient de leur vie. Srdjan poussa un « ah » d'émerveillement quand, arrivant par la rue des Bernardins, on déboucha sur le quai de Montebello. La Seine ! Gelée, d'ailleurs. Derrière elle, Notre-Dame de Paris montait la garde, une garde inutile puisque cette grosse dame blanchâtre et somnolente venait, sans réagir, de laisser

entrer deux Serbes au cœur de la ville. Quai Saint-Michel, quai des Augustins, quai d'Orçay. « On arrive », dit Milena. La voiture tourna dans la rue de Bellechasse et s'engagea dans la rue de Lille. On passa sous un porche. Srdjan découvrit une magnifique cour pavée. « C'est ça, un hôtel particulier? demanda Srdjan. - C'est ça », dit Milena. Miloš ne dit rien. Il descendit le premier de la voiture, comme on le faisait à Belgrade mais pas à Paris. Le valet de Milena parut choqué; elle le rassura d'une tape sur l'épaule. L'hôtel, expliqua-t-elle à ses cousins, venait d'être terminé. Avant, elle habitait avec le comte rue Notre-Dame-des-Champs, à côté de Victor Hugo. « Qui est Victor Hugo ? demanda Srdjan. Ce nom me dit quelque chose... - Je t'en ai parlé dans mes lettres. C'est un poète, un romancier, et il écrit aussi pour le théâtre. - Un touche-à-tout, dit Miloš. - Quand on a les mains adéquates, fit Milena, pourquoi ne pas toucher à tout ? » Il sourit. Ce qu'il préférait chez elle, c'était son esprit, et Srdjan savait qu'elle en était consciente. Elle lui avait également confié que ce qu'elle ne parvenait pas à comprendre, qui l'exaspérait et la désespérait, c'était pourquoi Miloš ne tombait pas amoureux d'elle. Il y avait là un mystère dont elle pressentait avec terreur qu'elle aurait juste assez de toute sa vie pour l'éclaircir.

Ils grimpèrent les marches du perron. Miloš tenta de disputer ses deux valises à un jeune domestique effrayé par sa forte carrure et son énorme moustache mais qui tenait bon. « Il est payé pour ça, dit Srdjan. - Je ne suis pas une femme pour qu'un homme porte mes bagages. - Les porteurs existent depuis l'Antiquité. Ça ne t'a pas arrangé la révolution grecque. » Milos se laissa, pour finir, entraîner à l'intérieur de l'hôtel. Les deux frères espéraient voir le comte, mais celui-ci ne rentrerait que dans la nuit. Ses affaires. En revanche, ils ne tarderaient pas à rencontrer Delphine Gay, la meilleure amie de Milena, « bien que je ne sois pas la sienne », ajouta la Serbe avec une espièglerie teintée de dépit. La célèbre poétesse avait promis de passer un moment rue de Lille, dans l'après-midi, pour voir « les deux phénomènes ».

Dans l'entrée, Srdjan remarqua un divan-lit en bois d'acajou, une chaise ainsi qu'une jardinière elle aussi en acajou. Le lustre à six bougies était en bronze. On distinguait, au fond de la pièce, une console Boule d'écaille ornée de cuivre doré sur laquelle il y avait un vase de vieille porcelaine de Chine. Non loin de là, une table à thé tripode recouverte d'un quadrillage écossais en drap de Wierzshunia. Srdjan se regarda dans la glace au-dessus de la cheminée : son visage fin et distingué lui parut en harmonie avec le décor. Il était plus à l'aise à Paris depuis une heure qu'il ne l'avait été à Belgrade pendant vingt ans. Il se dit que c'était sa ville. Elle

n'avait plus qu'à devenir son domaine.

« Vous souhaitez voir vos chambres tout de suite ? » demanda Milena, ce qui était une façon polie de les inciter à prendre un bain. Miloš dit que rien ne pressait et entra dans le salon sans l'autorisation de Milena, ce qui outra Srdjan. Au milieu de la pièce, une table ovale soutenue par six statues en bois doré représentant des nymphes qui portaient des guirlandes de fleurs. Miloš s'assit avec lourdeur sur un canapé qui se trouvait entre deux petites consoles Louis XIV, également en bois doré. Il regarda autour de lui avec une admiration si appuyée qu'elle en devenait moqueuse et méprisante. Le salon tout entier était orné de boiseries sculptées et neuf bras en cuivre doré sortaient des murs pour tendre une bougie à la maîtresse de maison. Celle-ci s'assit à côté de Milos. Srdjan sentait qu'elle était au bord des larmes. Elle avait attendu ce moment si longtemps - ne l'attendait-elle pas depuis le baiser sur la bouche que lui avait donné Miloš, à Belgrade, douze ans plus tôt? - et il ne pouvait que la décevoir, surtout avec le comportement hostile que Milos semblait avoir décidé d'adopter. Alors se produisit une chose qui stupéfia et bouleversa Srdjan : Miloš prit Milena par les épaules et l'attira contre lui. Elle eut environ une seconde de résistance, due - comme elle devait le raconter plus tard à Srdjan - à la surprise, puis se laissa aller contre Miloš. Ils restèrent ainsi un long moment blottis l'un contre l'autre, sans rien dire, puis Miloš demanda d'une voix douce, fatiguée, nostalgique : « Il faut t'appeler comtesse, maintenant? - Oui. - Comtesse, comtesse, comtesse. - Une fois, ça suffit. - Est-ce qu'on pourrait nous apporter à boire, comtesse? - Qu'est-ce que tu veux? - Du vin. - Bourgogne ou bordeaux ? - M'est égal. » Milena se leva et dit qu'elle s'en occupait. Elle était toute rose. Elle quitta la pièce d'une démarche mal assurée, comme si elle était déjà soûle. « Je me demande ce qu'elle te trouve », dit Srdjan entre ses dents. Miloš eut un sourire sarcastique mais aussi un peu triste, car il savait que ce que Milena lui trouvait, c'était ce qu'il ne pouvait pas lui donner.

La Belgradoise revint au salon avec, dans les mains, une bouteille de bourgogne et trois verres, ce que n'aurait jamais fait une comtesse française. Celle-ci se serait servie d'un plateau, et puis d'un domestique pour le porter. Les trois cousins vidèrent la bouteille en une quinzaine de minutes. Milena demanda si elle devait en chercher une autre. Miloš dit que oui. Celle-là, ils la burent avec davantage de calme, en commençant à parler. Ce fut la troisième qu'ils savourèrent, Miloš tirant sur sa pipe, Srdjan exposant ses projets de conquête de Paris et Milena sans rien faire, immobile à côté de Miloš, béate, ronde, pleine. De temps en temps, elle posait la

tête sur l'épaule de son cousin et la retirait quelques secondes plus tard. Le salon du comte prit l'aspect d'un bouge belgradois, où le temps n'existait plus. Aussi, quand Delphine Gay fit son entrée, même Milena n'eut pas l'air de comprendre pour quelle raison elle se trouvait là.

VI

D'abord, elle voulut partir. Du moins fut-ce ce que Miloš comprit. Milena se leva comme mue par un ressort et les deux amies parlementèrent avec ardeur. La Belgradoise tenait la Française par sa manche gigot. À la fin, elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre et Srdjan fit un baisemain à la poétesse, qui l'enveloppa d'un regard émerveillé et inquiet. Quand elle fut devant Miloš, il comprit qu'il ne lui plaisait pas. Les moustaches ? Il lui broya les doigts avec colère, car elle lui plaisait beaucoup, à lui. Milena leur expliqua que Delphine Gay était un écrivain déjà célèbre en France malgré son jeune âge. « Pas si célèbre et pas si jeune », dit Delphine, phrase que Milena traduisit aussitôt en serbe à l'intention de Milos, car Srdjan l'avait déjà comprise et s'était même esclaffé, ce qui était sans doute - pensa son frère, pensée d'ailleurs erronée - sa première gaffe parisienne. Miloš s'approcha de la poétesse et lui dit qu'elle était l'une des femmes le plus désirables qu'il eût jamais vues. « Je ne traduis pas ça, dit Milena. - Pourquoi ? demanda Miloš. - À Paris, on ne fait pas de déclarations de ce genre. C'est considéré comme grossier, surtout dans cet arrondissement. - Grossier ? Srdjan m'a traduit des poèmes français plus grossiers que ce que je viens de dire. - Je ne traduirai pas, un point c'est tout. - Comprends-la, intervint Srdjan. Elle est amoureuse de toi et tu courtises une autre femme devant elle. Tu lui demandes de faire la traductrice, en plus. » La Française suivait, les yeux ronds, cet ouragan de phrases serbes. Les trois Belgradois parlaient vite et fort, ce qui accentuait la sauvagerie du son que rendait leur discours. Tout en développant une défense qui avait pour lui toutes les apparences de la logique alors qu'elle semblait délirante à ses vis-à-vis, Milos ne cessait de manger des yeux la poétesse. Décidément, elle était son type ! Haute et forte stature, joues éclatantes de santé, nez puissant et regard si clair qu'on croyait voir son âme pure au travers. Pour la première fois de la journée, Milos se sentit sale et, comme tout le monde s'était mis à parler français, sans doute pour l'éloigner d'une conversation qu'il encombraient de ses gros sabots serbes, il dit qu'il allait prendre un bain. Srdjan se leva pour l'accompagner mais Delphine Gay protesta, Milena et Srdjan rirent et, en fin de compte, Srdjan se rassit et tous trois reprirent leur conversation sans paraître se soucier de Milos. Celui-ci quitta la pièce en silence, comme un élève puni allant au coin.

Sa chambre, au premier étage, donnait sur la Seine, de l'autre côté de laquelle on apercevait le jardin des Tuileries. La pièce était tendue de trois tapis d'Orient. Sur le sol, une belle moquette, avec un fond à rosaces de toutes les couleurs. Le manteau de la cheminée était en velours de laine vert à clous dorés. L'ameublement se composait d'un petit canapé, d'une chauffeuse, d'une bergère en acajou et de trois chaises couvertes en damas de laine amarante. Sur le lit, deux matelas et un couvre-pied de soie. Miloš se déshabilla et passa dans le cabinet de toilette. La baignoire avait été remplie d'eau chaude, sans doute sur l'ordre de Milena. Miloš s'y glissa en frissonnant de plaisir, se savonna et s'endormit. Le froid le réveilla, une heure plus tard environ. Le ciel, dans l'œil-de-bœuf, était devenu noir. Miloš sortit du bain, se sécha dans une grande serviette aux initiales du comte et retourna dans la chambre, où il mit les derniers vêtements propres qui lui restaient après quinze jours de voyage, puis il redescendit au salon. Il n'y trouva personne. Ils l'avaient laissé tomber ! Lui qui avait mis six ans à battre les Turcs avait été défait en une journée par Paris. Il restait immobile dans le salon vide, où tout avait disparu : le respect de son frère, l'amour de Milena et le désir que lui-même avait pour cette Française. Allait-il se risquer dehors ? Il préférerait retourner dans sa chambre. Pour la première fois de sa vie, quelque chose lui faisait peur, et ce quelque chose c'était Paris. Il l'avait senti, ce matin, en arrivant à la barrière d'Italie. C'était inexplicable. Que pouvait-il perdre de plus à Paris que ce qu'il avait risqué de perdre en Grèce, c'est-à-dire la vie ? Justement, ce n'était pas sa vie qui était en danger à Paris, c'était autre chose. Quoi ? Sa fierté, voilà. Sa fierté. Il devait en convenir. Soudain, lui qui avait toujours dominé les situations, se sentait dominé par Paris, et cela atteignait sa fierté. La fierté rend lâche, alors que l'absence d'amour-propre fabrique des héros. Comme le disait Macriyannis, chaque fois qu'il reprenait une ville aux Turcs et trouvait un prisonnier grec empalé : « Le courage consiste à supporter la honte, non la douleur. »

Il vit, sur le canapé, l'écharpe bleue de Delphine Gay. Dans leur précipitation à partir, elle avait dû l'oublier. Il la porta à son visage, retrouvant le parfum de la Française. Ça lui ferait une compagnie pour sa soirée solitaire. Il monta l'escalier et, dans la chambre, se coucha sur son lit. Se tournant vers la fenêtre, il remarqua le mot de sa cousine, sur lequel trônait une bourse contenant une dizaine d'écus. Elle avait dû déposer le tout pendant qu'il était dans son bain. « Tu dormais si bien que je n'ai pas voulu te réveiller. Rejoins-nous au Rocher de Cancale, 61 rue Montorgueil. Je te laisse de l'argent pour le fiacre. Je t'aime. Milena. » Il fourra le mot et l'argent dans sa poche. Il sortit, revint aussitôt : il avait oublié l'écharpe

bleue.

Dans l'escalier, il sentit que quelque chose avait changé au rez-de-chaussée. L'air s'était mystérieusement déplacé et il y avait davantage de lumière. Il entendit des pas calmes. Un petit homme en habit apparut, qui avait l'air rieur, content, autoritaire et fatigué. « Srdjan ? demanda-t-il. - Non : Miloš. - J'avais une chance sur deux. Bonjour, Miloš. Je me présente : Léonor de La Renardière. » Miloš lui fit comprendre qu'il ne parlait pas le français, juste un peu d'anglais qu'il avait appris en Grèce, avec un jeune officier - Hamilton - mort à la bataille de Pétra. « Eh bien, dit le comte, notre conversation aura lieu en anglais. Je n'ai rien compris à cette guerre. Qui étaient les bons ? Les méchants ? - Il y avait des bons et des méchants des deux côtés, monsieur le comte. - Appelez-moi Léonor. Nous sommes de la même famille, à présent. Porto? Punch? - C'est que je dois aller retrouver votre femme, dans un restaurant, le Rocher quelque chose... - Le Rocher de Cancale. Elle y va tout le temps. Elle déteste les fruits de mer, Delphine les adore, et comme Milena adore Delphine, elle l'emmène au Rocher de Cancale. Nous les rejoindrons tout à l'heure. Nous avons le temps. Je réitère ma question : porto ou punch ? - Punch. - C'est plutôt l'heure du porto. - Alors porto. - Le nôtre est excellent, dit le comte après avoir donné ses ordres au maître d'hôtel. Nous avons aussi un bon madère, mais j'imagine que vous resterez assez longtemps à Paris pour le goûter. C'est gentil d'avoir répondu à notre invitation. À vrai dire, ces derniers mois, j'étais inquiet. Milena dépérissait. Il est angoissant de faire une existence de rêve à une femme et de constater que sa vie est un cauchemar. - Milena m'a paru en bonne forme. - Grâce à vous. Elle a besoin de vous. Vous êtes comme des frères pour elle, et une femme slave se sent seule sans ses frères, d'après ce que j'ai compris pendant mes voyages dans les Balkans. »

À l'évocation de ses périples danubiens, le comte devint pensif. Encore un marqué à vie par le Kalemegdan, se dit Miloš. Il songea à la lettre qu'il avait dans sa poche. « Je t'aime. Milena. » Certes, le comte ne parlait pas le serbe - sinon, c'est en serbe qu'ils parleraient - mais c'est le genre de mot que les étrangers n'ont pas besoin de connaître pour le comprendre. « Quand j'ai vu Milena pour la première fois, elle marchait insouciante dans les rues de Belgrade, vêtue d'une robe qu'elle croyait jolie. Et qui l'était peut-être. Je n'en garde aucun souvenir. Je me souviens simplement de m'être dit : voici ta nouvelle femme. » Le comte but une gorgée de porto. « J' ai divorcé en 1815. J'ai eu le nez creux. En 1816, le divorce était aboli. » Il rit. « Ma première femme était parfaite mais elle avait vieilli et, quand la perfection vieillit, elle ressemble à l'imperfection. Fait-on

Paris-Lyon en diligence avec le même attelage? La vie, Miloš, est un Paris-Lyon en diligence. » Le Serbe se rendit compte que Léonor de La Renardière était en train de comparer Milena à un cheval. Ça devait être ce que les Français appelaient l'esprit.

« Je sais peu de chose sur elle, dit le comte. — Elle sort d'une excellente famille. - C'est ce que j'appelle savoir peu de chose sur quelqu'un. Quelles sont, par exemple, ses relations avec Srdjan? — Ils sont cousins. - Quel genre de cousins? — Par alliance. » Le comte lui proposa encore du porto, qu'il accepta. Il avait appris, en Grèce, à ne jamais refuser un verre, quoi qu'il y eût dedans, du moment que cela retardait l'instant de mourir. « Et avec vous, Milos, quelles relations Milena a-t-elle? — Nous sommes cousins par alliance aussi. - Évidemment, puisque vous êtes le frère de Srdjan. - Évidemment. » Les deux hommes se regardèrent avec force dans les yeux. Miloš n'avait jamais baissé les yeux devant quelqu'un, sauf quelqu'un qu'il aimait, et il n'avait aimé presque personne. Le comte devait être lui aussi habitué à ce qu'on ne le défiât pas longtemps du regard, et ce petit jeu pouvait durer jusque tard dans la soirée. Miloš savait que celui qui, dans ce genre de situation, cède, le fait pour deux raisons : la peur ou la peur du ridicule. Le comte n'avait pas peur de Miloš, il avait peur de ne plus avoir l'air d'être le comte mais le petit garçon querelleur, âpre et buté que dans le fond de lui-même il n'avait pas cessé d'être. Quand il abdiqua, il le fit avec une question qui ne pouvait être qu'un mouvement d'humeur : « C'est vraiment votre frère? — Vous voulez voir nos papiers ? » Le comte rit, gêné et battu. « Bien sûr que non ! » Il but encore du porto. Miloš avait hâte que la conversation se terminât mais il savait que le comte ne pouvait pas quitter le terrain avec autant de pertes, il devait se refaire un peu, ça prendrait au moins vingt minutes. Le Serbe se dit qu'il aurait dû baisser les yeux. L'inconvénient avec l'honneur c'est que ça prend du temps. « Milena aime l'un de vous deux mais je ne sais pas lequel. - Les deux. Mais chez nous, on ne fait pas l'amour en famille. On laisse ça aux peuples développés. » Le comte finit son verre et dit : « C'est vous qu'elle aime, n'est-ce pas? Srdjan n'est pas assez lourd pour elle, et peut-être que moi non plus. Peut-être que vous êtes le seul homme assez lourd pour elle. Je veux dire : sur toute la terre. - Je ne le pense pas. Et si c'était le cas, elle n'aurait pas de chance, car... comment dire... elle est trop légère pour moi. - Légère, oui. Elle a besoin de quelqu'un qui l'arrime au sol, avec des câbles solides. Comme un ballon, voyez. Le ballon de Joseph de Montgolfier. — Une montgolfière, ça s'appelle. - Comment connaissez-vous le mot anglais ? - Mon ami Hamilton était passionné de ballons. »

VII

Dès que Delphine Gay ouvrit la bouche, Srdjan sut qu'il était à Paris. Au même moment, il tomba amoureux de la Française, sentiment dont il vérifia la réciprocité quand, après avoir baisé la main de Delphine, il sentit qu'elle avait de la peine à détacher les doigts des siens. Il aurait voulu noter chacune de ses phrases. Elle fit un long développement sur les relations compliquées qu'entretenaient le Faubourg et le Boulevard. Milena, par exemple, était Faubourg - mais Girardin, un autre ami de Delphine, s'avouait Boulevard. Le Faubourg, c'était l'éducation; le Boulevard, l'ironie. Le Faubourg, c'était le monde; le Boulevard, l'univers. Le Faubourg, c'était le vice sous le masque de la vertu; le Boulevard, le vice sous le masque du vice. Il fallait choisir son camp. Rester entre les deux signifiait être détesté des deux, soit un rapide retour en province pour les provinciaux et une descente aux enfers de l'anonymat pour les Parisiens. « Que nous conseillez-vous, à mon frère et à moi? » demanda Srdjan. Delphine, sans même jeter un coup d'œil à Milos, dit : « Le meilleur conseil que l'on puisse donner à votre frère est de retourner en Serbie. Il ne semble pas avoir les qualités requises pour briller à Paris et qui ne brille pas à Paris s'y éteint plus vite qu'ailleurs. Quant à vous, Srdjan... Le Faubourg n'aime pas les étrangers mais, grâce à votre distinction naturelle, il fera une exception pour vous. Je crains pourtant qu'à la longue il ne vous ennuie. Vous serez plus heureux sur le Boulevard. - Je choisis le Boulevard. - Il n'y a pas que le bonheur sur terre, Srdjan. - Qu'y a-t-il d'autre? — La position. Le bonheur s'use, quoi qu'on fasse; si on s'y prend bien, une position se conserve, et même se renforce. - À quoi sert une position? — À regarder le monde avec un petit sourire supérieur. - C'est peu de chose. - Ça semble peu de chose, mais c'est mieux que de regarder le monde avec une grande grimace inférieure. Une bonne position accompagne chacun de vos mouvements, une mauvaise suit toutes vos pensées. Ne pas être reçu ou être mal reçu empoisonnera votre vie sociale, votre vie conjugale (quand vous en aurez une, ce qui ne saurait tarder, car toutes les Parisiennes à marier vous sauteront dessus dès qu'elles vous verront), votre vie intellectuelle. Il vous faudrait du génie pour surmonter un tel handicap, êtes-vous certain d'en avoir? » Srdjan fit non de la tête, avec une vigueur qui parut déplaire à Delphine, voila son beau visage. Elle dit : « À votre place, je ne serais pas aussi

catégorique. De nous deux, c'est peut-être vous dont les générations futures se souviendront. - Les générations futures serbes, alors. Les françaises, ça m'étonnerait. - Pourquoi ? Vous parlez un bon français. Qu'est-ce qui vous empêcherait de l'écrire? — La timidité. - Vous n'avez pas l'air timide. En tout cas, moins que votre frère. - Milos n'est pas timide : il s'ennuie. - Pourquoi ne rentre-t-il pas à Belgrade? — C'est ce qu'il va finir par faire. - S'il reste à Paris, il faut qu'il rase sa moustache. - Pourquoi? - Elle est ridicule. Dès qu'il mettra les pieds dans un salon, un restaurant ou un théâtre, on se moquera de lui. - Tous les gens qui se sont moqués de mon frère sont morts, je crois. - Il a tué beaucoup de gens? — En Grèce, pas mal. Lui, il dit : cinquante personnes. Je crois que c'est plus, peut-être le double. »

Ils s'embrassèrent pour la première fois quand Milena monta prévenir Milos qu'ils allaient dîner au Rocher de Cancale. D'abord, Srdjan toucha la poitrine de Delphine. Elle lui demanda ce qu'il faisait. Il dit que c'était une coutume serbe : à chaque fois qu'on rencontrait une jeune femme, surtout si c'était une poétesse, on devait lui caresser les seins, ça portait bonheur. Elle lui donna une gifle, ce qui le fit sourire. « Je vous prenais pour quelqu'un de bien élevé », dit-elle. Il protesta qu'elle n'était ni mariée, ni fiancée, ni mineure (« Hélas », murmura-t-elle) et que par conséquent il n'avait attenté à l'honneur d'aucun mari, d'aucun fiancé et d'aucun père. « Au mien, peut-être, non? » fit Delphine d'une petite voix qui commençait à être amusée. Elle haussa les belles épaules nues qu'il ne put s'empêcher de couvrir de baisers, alors elle lui prit la tête à deux mains et l'embrassa à pleine bouche. En reprenant sa respiration, elle dit qu'elle était folle. Elle ajouta qu'elle revenait sur ce qu'elle avait dit tout à l'heure : Srdjan était plus Boulevard que Faubourg. Ils s'embrassèrent de nouveau et se séparèrent quand ils entendirent les pas de Milena dans l'escalier. « Miloš dort, dit celle-ci d'une voix lointaine d'après laquelle ils furent incapables de deviner si elle avait ou non surpris leur étreinte. Il nous rejoindra au Rocher. »

Srdjan s'assit, dans la voiture, en face de Delphine et Milena. Il compara leurs deux beautés, comparaison qui tourna à l'avantage de la Belgradoise. Visage plus fin, menton plus doux, regard plus vif. Srdjan se dit que Milena étant la plus belle femme du monde, du moins de cette portion de monde qu'il se préparait à occuper, il était condamné à aimer, et donc en fait à ne pas aimer, des doublures, des ersatz, de mauvaises copies d'elle. Ça le rendit mélancolique, mélancolie qu'il soigna en regardant par la portière. C'était donc vrai : il était en train de se rendre dans un restaurant parisien pour

y dîner ! L'air glacé semblait plein de cristaux magiques et Srdjan respirait à pleins poumons pour s'en emplir le corps et surtout l'esprit. « Remonte cette vitre, dit Milena. On va attraper froid. - Laisse-le, lui dit Delphine. Il est si sympathique. Il faut le présenter à Hugo. Ils vont s'adorer. Dans quelques jours, c'est la première de la nouvelle pièce de Victor. On profitera de l'occasion. »

La voiture longea la rue de Lille, s'engagea dans la rue du Bac, suivit le quai jusqu'au pont du Carrousel, puis passa sur la rive droite. La rue Montorgueil sentait le poisson ; par elle, la marée arrivait de Boulogne, d'Etables, du Crotoy, de Saint-Valery-sur-Somme, d'Ault, du Tréport, de Dieppe, de Veules, de Fécamp et de Caudebec. Au Rocher de Cancale, Delphine commanda des huîtres d'Ostende pour deux. « Toi, dit-elle à Milena, tu n'aimes pas ça. — Je prendrai une soupe à la tortue », dit la Belgradoise. Srdjan n'avait jamais mangé d'huîtres. « C'est un plat parisien, lui expliqua Delphine. Il est populaire - on ne le voit pas dans les grands dîners - mais exquis. En réalité, l'huître d'Ostende est de Cancale, des pêcheurs anglais la ramassent, l'apportent à Ostende, où elle est élevée dans des parcs par les Belges. On l'expédie à Bruxelles, d'où elle vient à Paris sous le nom d'huître d'Ostende. Je suis calée en ostréiculture, comme en beaucoup de choses. Je suis ce qu'on commence à appeler, dans certains traités anglais et allemands d'éducation, une surdouée. » Quand il eut son assiette d'huîtres devant lui, Srdjan regarda sa cousine, qui fit une grimace. « Ne te laisse pas décourager par Milena, dit Delphine. Elle ne sait pas ce qui est bon. Ce que je te conseille, moi, c'est de mettre un peu de poivre dessus et d'y aller franchement. Après la première huître, vide ton verre de chablis, que l'on puisse vite t'en servir un autre. - Vous vous tutoyez maintenant ? fit Milena, surprise. - Oui, dit Delphine sans se démonter. Je te tutoie et je tutoie Srdjan. Ça te gêne ? — Pas du tout, ma chère. » Il semblait à Srdjan que Milena ne savait pas au juste de qui être jalouse : de Delphine parce qu'elle lui prenait Srdjan, ou de Srdjan parce qu'il lui volait Delphine. Mais au fond rien de tout cela n'avait d'importance pour elle car seul Milos lui paraissait un enjeu réel, quelque chose pour lequel on pouvait se battre, être gagnante ou perdante, heureuse ou malheureuse. Delphine et Srdjan n'étaient que d'agréables figurants du drame se jouant entre Milos et elle.

Srdjan, quand il avala sa première huître, eut l'impression de boire la tasse, mais sans étouffer. Après, il y eut une sole frite et une matelote. Delphine avait un gros appétit tandis que Milena picorait dans son assiette, ce qui était davantage du goût de Srdjan. Il se sentait plus raffiné, plus délicat, plus français, plus européen que la

poétesse, dont le physique puissant et charnu, le comportement presque masculin et le goût immodéré pour la nourriture lui rappelaient certaines femmes des Balkans. Après le chablis, Delphine voulut du vin de Beaune. Et des perdrix. Elle avait fini de dévorer la sienne - à pleines mains, ainsi que, dit-elle, le conseillait Brillat-Savarin — quand Milos et le comte entrèrent dans le restaurant. Léonor n'était pas grand mais, à côté du Serbe, il paraissait être un nain. Srdjan passa sur la banquette, entre Milena et Delphine, tandis que le comte et Miloš prenaient place en face d'eux. Le comte opta pour une simple soupe de poissons. Il mangeait peu, pouvant rester plusieurs jours sans avaler autre chose que du jus d'orange et des œufs durs. La gastronomie ne l'intéressait pas. « C'est le seul point, dit-il, sur lequel je sois resté fidèle à l'Empereur. » Napoléon, raconta-t-il, n'était ni un goinfre comme Danton ni un gourmet comme Louis XVIII. Un blanc de poulet, une assiette de fèves ou de haricots et un verre de chambertin suffisaient à son bonheur. Le comte devrait les quitter dans une heure pour aller au Vaudeville où l'on jouait *Le Chapeau de Mme Hermier*, la nouvelle pièce de Gerbault et Detilleux dans laquelle il avait mis plusieurs milliers de francs. Il demanda à Milena si elle viendrait avec lui. Elle dit qu'elle entendait assez de sottises toute la journée pour ne pas aller en écouter d'autres le soir au théâtre, surtout des sottises financées par son mari. Et puis, elle avait peur de gêner. N'y aurait-il pas, au souper, Mlle Dupuis, Esmeralda pour les intimes, « c'est-à-dire une petite cinquantaine de Parisiens mariés », dit-elle vers Delphine qui pouffa de rire dans son gâteau au chocolat, l'ex de Léonor par surcroît, et qui jouait le rôle de Mme Hermier dans la pièce ? Le comte eut un sourire gêné. « Je n'insiste pas. » Quant à Mlle Dupuis, ajouta-t-il, c'était une histoire qui remontait à Mathusalem et il ne voyait pas pourquoi Milena en faisait tout un plat. Puisqu'il lui disait de venir ! Ah, les femmes serbes... Milena, pour indiquer que le débat était clos, demanda à Milos s'il s'était bien reposé. Il dit que oui. Avait-il faim ? Oui. Elle lui composa un menu pantagruélique, qu'il avala en silence et sans hâte, comme s'il était seul à table. Delphine Gay faisait maintenant de véritables acrobaties avec ses yeux pour ne pas le regarder. Elle en était réduite à scruter son assiette, dans laquelle il n'y avait plus rien. Le comte parti, non sans avoir réglé l'addition, Milena vint s'asseoir à côté de son cousin et lui parla à voix basse de leur enfance. Sentait-elle que Miloš était oppressé par Paris et qu'il aurait donné cher pour se retrouver à Belgrade dans la seconde ? Milos rit quand elle lui rappela comment, pour épater sa cousine, il avait, à douze ans, égorgé son premier cochon. Srdjan traduisit l'histoire pour Delphine, qui dit « beurk ». Elle lui caressait les cuisses sous la table, et ça

gênait le Serbe, qui n'était pas habitué à ce genre de débordements en public, sauf chez les femmes de petite vertu, dont il n'était pas non plus un habitué.

« Tu raccompagnes Delphine », lui dit Milena quand ils sortirent du restaurant. Il ne comprit pas pourquoi Milos l'assassinait du regard. Il lui aurait volontiers abandonné la poétesse - dont il avait été amoureux une trentaine de minutes en tout, dans l'hôtel de la rue de Lille - pour Milena, qu'il aimait depuis sa naissance. Sa naissance à lui, puisqu'elle était son aînée de cinq ans. « Où habitez-vous ? demanda-t-il à Delphine avant de monter dans le fiacre derrière elle. - Chez ma mère. C'est à côté : rue Gaillon. Trop court comme trajet pour ce que j'ai à vous dire. Demandez au cocher de faire un détour. Il ne sera pas surpris. Ces choses se pratiquent tous les jours à Paris, en particulier le soir. » Le cocher, renfrogné sous sa huppelande, ne fit en effet pas de commentaire. « Pour lui dire d'avancer, fit Delphine, il faut donner un coup de canne. - Sur sa tête? — Non : le toit. - Je n'ai pas de canne. - Vous tapez avec votre main. — On se vouvoie maintenant? - C'est vous qui avez commencé. » Le fiacre se mit en route et Delphine fourra ses mains dans celles de Srdjan comme dans un manchon. Elle lui dit qu'il avait les mains chaudes. On descendait vers la Seine, commencement du détour demandé par la poétesse. « La première chose que je voulais vous dire, Srdjan, c'est que je n'ai pas l'habitude de me jeter au cou des inconnus comme je l'ai fait avec vous, mais je n'ai pas non plus l'habitude que des inconnus se jettent à mon cou comme vous l'avez fait avec moi. Votre présence me met dans un état étrange. C'est peut-être parce que vous venez de loin et ne ressemblez pas aux hommes de cette ville. Avec vous, je ne me contrôle plus, moi qui ne fais que ça d'habitude. J'en suis la première étonnée, stupéfaite, bouleversée... pour une raison que vous allez comprendre. Enfin, deux raisons que vous allez comprendre. La première s'appelle Alfred et la deuxième Emile. » Le principal problème de Delphine, c'était qu'elle ne parvenait pas à oublier son ex-fiancé et n'arrivait pas à aimer le nouveau. L'ex-fiancé, c'était Alfred de Vigny, le poète - et le nouveau c'était Émile de Girardin, le directeur de *La Mode*, où elle avait une chronique. Vigny l'avait rendue malheureuse en la quittant pour une femme qu'il croyait, à tort, plus riche qu'elle - et Girardin lui promettait de la rendre heureuse en ne la quittant jamais. Vigny était l'homme de sa vie, et elle se demandait comment sans lui elle en aurait une; Girardin était un homme d'avenir, et donc lui en assurerait un. Vigny lui posait un problème : comment vivre sans lui ? Girardin lui en résolvait un : avoir quelqu'un à épouser. Elle hésitait entre les deux hommes comme le cocher semblait hésiter entre faire un plus

long détour (ils se trouvaient devant l'abbaye Saint-Germain, dans la rue Bonaparte, déserte) et retourner rive droite. « Moi, je suis quoi? demanda Srdjan. — Ma petite folie balkanique. Grande, pardon. Grande folie balkanique. - D'un soir? - Il ne tient qu'à vous, jeune homme... » Ils s'embrassèrent pendant tout le chemin du retour. Delphine avait demandé à Srdjan de lui raconter sa vie mais ça aurait obligé celui-ci à parler de son amour pour Milena, ce qu'il jugeait inélégant et vis-à-vis de Delphine et envers la Belgradoise. Il laissa la Française rue Gaillon et repartit vers le Faubourg. Sa première journée à Paris s'achevait et il avait l'impression d'y avoir vécu cinq ans, d'être déjà un vieil habitué cynique et nonchalant de la ville.

VIII

« Ça te fait enrager, que Srdjan raccompagne Delphine ? Si tu veux mon avis... - Je ne veux pas ton avis. - Je le donne quand même : il ne va pas se contenter de la raccompagner. Avant le dîner, je les ai surpris en train de s'embrasser dans le salon. C'est bien parti pour ton frère. Dommage pour toi, hein? — Il faut bien que Srdjan ait ses petits succès, lui aussi. » Milena eut, au fond du fiacre, une moue signifant qu'elle n'était pas dupe de cette rodomontade. « Avant de venir au restaurant, reprit Milos, j'ai eu une conversation avec ton mari. — À quel sujet? — Ton sujet. - Vous avez dit du bien de moi, j'espère? - Il t'aime beaucoup. - Oui : c'est même la raison pour laquelle il me trompe. En France, l'adultère a un deuxième nom : la preuve d'amour. »

À l'hôtel, elle ne demanda pas si le comte était rentré, car elle savait que non. Quand il voyait ses amis du Vaudeville, il ne se couchait jamais avant trois ou quatre heures du matin. « Un verre de punch ? » proposa Milena à Milos. Il dit qu'il était fatigué et préférerait monter se coucher. Elle insista pour qu'il restât un moment auprès d'elle. Elle était triste. Il lui demanda pourquoi. Elle dit qu'elle attendait le punch pour tout lui raconter. Quand elle en eut bu un demi-verre, elle dit : « Je me rends compte que j'ai aussi peu de chance avec toi que tu n'en as avec Delphine. - Tu es ma cousine. - À peine! — Tu es mariée, et avec un homme qui m'offre l'hospitalité, encore! Quant à Delphine, comment peux-tu savoir que je n'ai aucune chance avec elle? - Parce qu'elle préfère Srdjan, qui est ton opposé sur le plan physique comme sur le plan intellectuel. - Peut-être, mais c'est quand même mon frère. Il y a bien un moment où elle voudra voir la différence. - Tu es horrible ! Les sentiments de Srdjan, tu en fais quoi? — La seule personne pour laquelle Srdjan a des sentiments, c'est toi. Tu n'as pas vu le regard désespéré qu'il nous a jeté quand tu lui as dit de raccompagner Delphine chez elle? — Non. En revanche, j'ai vu la colère dans tes yeux quand Srdjan et Delphine sont montés dans le même fiacre. - Elle y était. Qu'est-ce qui t'a pris ? - Je voulais leur faire plaisir. - Srdjan n'avait pas l'air emballé. — Alors disons que je voulais faire plaisir à mon amie Delphine. Je n'aime pas son nouveau fiancé. Il est gentil comme un médecin et froid comme un mort. Ce n'est pas bon signe. Je préférerais Vigny. J'ai un faible pour les militaires. Tout ce que le comte a fait pendant les guerres napoléoniennes, c'est de l'argent. Je

ne peux pas admirer ça. » Elle commençait à être soûle. Miloš lui proposa de la raccompagner dans sa chambre. Elle le regarda avec une telle malice sensuelle qu'il se demanda si elle ne s'était pas enivrée exprès pour qu'il se sentît obligé de la conduire jusqu'à son lit. Il constatait que Paris avait dévergondé Milena, pas seulement sur le plan du décolleté. Elle lui tendit les bras et il la souleva. Elle posa la tête sur son épaule, contre laquelle il l'entendit murmurer : « Ton épaule. » Il la soutint par la taille pour monter l'escalier. Il n'était encore jamais entré dans sa chambre. Le comte avait bien fait les choses. La pièce en coupole était éclairée par un lustre de douze bougies dont les chatons étaient en cristal de roche. Sur la cheminée, il y avait deux vases de Sèvres. Le lit, expliqua Milena d'une voix de plus en plus molle, avait appartenu à une certaine Mme de Pompadour, maîtresse du roi Louis XV. Il était couvert d'une guipure sur soie bleu tendre. Deux chaises et deux fauteuils en bois doré et sculpté, couverts de damas de Chine violet, se faisaient face de chaque côté de la fenêtre. Miloš abandonna sa cousine presque endormie à la femme de chambre et alla se coucher. Il entendit, une heure plus tard, son frère rentrer. Il aurait aimé lui parler de ce que tous deux allaient faire à Paris dans les mois à venir, mais Srdjan ne frappa pas à sa porte, et après ce qui s'était passé avec Delphine Gay il ne voulait pas gratter à la sienne.

Le drame de Victor Hugo commençait le 25 février. Delphine Gay n'avait réussi à obtenir, pour Milena, que deux places et a priori celle-ci aurait dû se rendre au Théâtre français en compagnie du comte. Avec adresse, elle persuada Léonor qu'il y aurait un chahut monstre pendant la représentation en raison de la bagarre prévisible entre les amis d'Hugo — les romantiques - et ses adversaires - les classiques. Du coup, le comte, que la nouveauté artistique effrayait car il n'y voyait qu'une promesse d'ennui et surtout qui avait horreur des bagarres sauf quand il vendait armes et ravitaillement aux participants, se désista et Milena eut alors le choix, comme accompagnateur à la première d'*Hernani*, entre Milos et Srdjan. Elle aurait préféré Milos, ne serait-ce que par sécurité. Elle savait qu'en cas d'affrontements violents entre les deux camps elle pourrait compter sur lui pour la protéger. Srdjan n'avait pas fait huit ans de guerre. Mais, outre que la perspective de passer trois ou quatre heures dans un théâtre à regarder une pièce dont il ne comprendrait pas un mot ne souriait guère à Miloš, et en dehors du fait que Milena ne voulait pas lui offrir une si belle occasion de passer toute une soirée avec Delphine Gay, elle sentait qu'elle ne pouvait pas faire ça à Srdjan. Depuis le dîner au Rocher de Cancale, il s'était plongé dans Hugo. Il commença par un vieux recueil de poèmes qu'il avait trouvé dans le cabinet de lecture de la rue de Courty :

Odes et poésies diverses, vers que le poète avait écrits quand il avait l'âge que Srdjan avait aujourd'hui. *Les Orientales* emporta son enthousiasme. Il en traduisit des passages à Miloš, qui trouvait ça pas mal. « Pas mal ! glapissait Srdjan. Ce sont les plus belles choses qu'on ait écrites sur ta guerre en Grèce. - Ce n'était pas ma guerre, mais celle des Grecs, et elle était moins jolie que ne le raconte ton Hugo. » Quand il vit que Milena avait deux places pour la pièce et non quatre comme c'était prévu au départ — il pesta en lui-même contre Delphine Gay, dont il ne se souvenait plus guère d'avoir été amoureux -, Srdjan n'eut qu'une crainte : qu'elle allât à la Comédie-Française avec Milos, puisque c'était lui qu'elle aimait. Quand, le matin du 25 février, elle lui annonça qu'elle l'emmenait à la première, il frémit de joie et se retint de lui sauter au cou, car on était à table. La nouvelle ne parut ni étonner ni affecter Miloš, le nez dans son assiette et la moustache mouillée de potage. Le comte lui tapota le bras et dit : « De notre côté, nous irons au Vaudeville, puis nous souperons avec quelques amis choisis. »

Le grand soir, Srdjan et Milena partirent les premiers. Delphine Gay leur avait conseillé d'arriver en avance à la Comédie-Française, car le spectacle serait autant dans la salle que sur scène. Le comte avait des courses à faire. Miloš resta seul dans l'hôtel. Il mit un pantalon collant et un spencer. Il enfila des bottes à la Suwaroff. « Je te jure que si tu rasais ta moustache comme ton frère, lui avait dit Milena quand elle le vit pour la première fois dans cette tenue qu'elle lui avait offerte car les Stanković n'avaient plus un sou en poche, tu ressemblerais à un vrai muscadin et ferais un malheur au Café anglais. Évidemment, la moustache gâche tout. On croirait un grognard de Napoléon faisant un retour hésitant dans le monde après un pèlerinage à Sainte-Hélène. - Tu me parles encore une fois de ma moustache, dit Miloš, et j'émigre en Amérique. »

Le comte passa le prendre vers neuf heures. Ils arrivèrent au Vaudeville bien après le début de la comédie. « De toute façon, Miloš, vous ne comprendrez rien à l'histoire... - De toute façon ! » Ils s'installèrent à l'orchestre. Esmeralda, longue brune énergique avec des fesses volumineuses, tournait en rond dans le salon en se plaignant de quelque chose, sans doute d'un homme. Miloš se demanda si c'était avec elle que le comte trompait Milena, ou avec une autre actrice. Cette petite servante blonde, par exemple, avec des yeux à fleur de tête, des seins en étendard et un ruban rouge dans les cheveux. Rien de tout cela n'était comparable à Delphine Gay, ni même à Milena. Le Serbe s'interrogea sur le besoin qu'ont certains hommes de trahir et de bafouer les femmes supérieures qu'ils se sont donné un mal de chien à conquérir. D'après ce que lui

avait raconté Srdjan, Léonor, à Belgrade, avait mis le paquet pour séduire Milena. À présent, il la laissait comme en jachère, prête à être labourée, ensemencée et récoltée par n'importe qui.

La salle était à moitié vide. « Non, dit le comte quand Milos lui en fit la remarque, elle est à moitié pleine. » Il admit que le départ de Mlle Juliette Drouet pour le Théâtre de la Porte-Saint-Martin avait fait perdre quelques clients au Vaudeville, mais *Le Chapeau de Mme Hermier* lui en ferait retrouver. Miloš se dit que ça n'en prenait pas le chemin. Comme s'il avait entendu la pensée du Serbe, Léonor dit : « Dans les affaires - le *business*, comme disent nos amis d'outre-Manche — l'important est d'affirmer qu'on y croit, et le plus simple est alors d'y croire. Il y a dix mauvaises affaires pour une bonne, mais chacune de ces mauvaises affaires doit être menée avec enthousiasme, sinon tu n'arrives pas à la onzième, qui te sauve des autres. » Après de maigres applaudissements, le rideau tomba et le comte entraîna Milos vers les coulisses. Ils rencontrèrent Étienne Arago, le directeur du théâtre. Ce petit homme épais tendit à Milos une main indifférente dont le Serbe se demanda quoi faire : la briser, la mordre, ou la laisser pendre jusqu'à ce que l'autre la retirât. Pour finir, il la serra avec ennui. En le guidant vers la loge d'Esmeralda, le comte dit à Miloš : « Arago nous rejoindra au souper avec Gerbault et Detilleux. Ils sont tous les trois amusants. - Je ne vois pas comment je pourrais m'en rendre compte, à moins qu'ils ne fassent leurs bons mots ou leurs blagues en serbe ou en anglais! — J'en traduirai quelques-unes pour vous, Milos. » Le Serbe se demandait pourquoi le comte l'avait pris sous sa protection, se mettait en quatre pour lui. Il devait avoir une requête à lui présenter. Serait-ce de lui laisser Milena ou de la lui prendre ?

Esmeralda Dupuis - née Spire avant d'épouser Voldemar Dupuis, marchand de biens à Dijon, dont elle vivait séparée, lui étant resté en Côte-d'Or avec leurs deux filles, Christine et Adèle - avait vingt-cinq ans, en paraissait trente et en avait trente-cinq. Front puissant sous des boucles brunes, oreilles et nez délicats. Elle était vulgaire dans l'ensemble et raffinée dans le détail. Gros seins et petites mains, grosses cuisses et petits pieds. Elle fumait une cigarette. C'était la première fois de sa vie que Milos voyait une femme fumer et il trouva ça plutôt joli. Le comte les laissa seuls. Il devait, dit-il au Serbe, rendre une petite visite de courtoisie à Coralie d'Esprée qui jouait la servante dans *Le Chapeau de Mme Hermier*. Esmeralda s'approcha de Milos en silence et lui caressa la moustache.

IX

D'emblée, Srdjan n'aima pas les romantiques. Il avait fait lui-même tellement d'efforts pour avoir une tenue correcte et une coupe de cheveux adéquate qu'il s'offusqua que les amis d'Hugo portassent des habits farfelus - l'un d'eux arborait même un gilet écarlate - et eussent d'abondants cheveux en désordre. « J'en vois qui ont une moustache, dit-il à Milena. - Une fine moustache, pas comme celle de Milos. Tu me feras le plaisir de ne pas raconter ça à ton frère car j'espère lui faire raser la sienne avant le printemps. » Quelle impudence de manger des poulardes rôties ou du cervelas et de boire des fillettes de bordeaux en pleine Comédie-Française ! Les classiques, en revanche, étaient davantage au goût de Srdjan. Vêtus avec une élégance discrète, ils se tenaient bien, respectant la majesté du lieu. Les méchants lazzi que leur lançaient les romantiques, Srdjan les prenait à son compte et, en dépit du fait qu'un garçon énergique et ambitieux ne défend pas sans peine les vieux contre les jeunes, il eut envie d'y répondre au nom de tous ces amoureux de l'art oratoire antique, de Racine et de la règle des trois unités. Il prit conseil auprès de Milena qui, de stupeur, lui saisit le bras et le serra fort, ce qui lui procura un plaisir intense. « Tu ne vas pas, dit-elle, te mettre du côté des genoux et des grisâtres ? » Au même moment, le jeune homme en rouge harangua les classiques : « Vous êtes des larves du passé et de la routine, des ennemis de l'art, de l'idéal, de la liberté et de la poésie, qui cherchez, de vos débiles mains tremblotantes, à tenir fermée la porte de l'avenir. » Milena adressa à son cousin un regard de connivence satisfaite et dit : « Je t'ai évité un sacré faux pas. » Le discours du romantique parut amphigourique et grossier à Srdjan. Quel dommage que Voltaire fût mort ! Il aurait renvoyé ces gandins à leurs chères études. Le Serbe décida néanmoins de suivre le conseil de prudence donné par Milena. Ce qu'il voulait, c'était conquérir Paris, pas se le mettre à dos. Si Paris était romantique, il serait romantique lui aussi. Il ferait la loi plus tard, quand il aurait une arme, c'est-à-dire de la notoriété, et qui sait même peut-être de la célébrité. Dans quel domaine, ça, il n'en savait rien pour l'instant. Il faudrait un jour qu'il se décidât à choisir sa voie mais il se disait à certains moments de découragement que s'il n'y était pas arrivé à Belgrade, il n'y parviendrait pas davantage à Paris.

Delphine Gay fit son entrée dans la loge au moment où le lustre

descendait du plafond. À l'avant-scène on allumait les candélabres. Quand la poétesse se pencha vers la salle, elle fut acclamée et applaudie par le camp romantique. « Tu vois que j'ai eu raison », dit Milena à Srdjan. Il acquiesça de la tête, conscient de l'énormité de la bourde qu'il aurait commise s'il s'était rangé du côté des adversaires de la personne grâce à laquelle ils avaient obtenu leurs places. « Émile nous rejoindra plus tard, dit Delphine. Son journal. Toujours son journal. » Profitant d'un moment d'inattention de Milena, elle dit à l'oreille de Srdjan : « Pensé à toi sans arrêt. » Plus haut : « J'ai vu Victor : il est sur les nerfs. Ça se comprend. Il joue gros. - Vous avez lu la pièce? demanda Srdjan. — Ah! on se revouvoie. Oui, j'ai lu la pièce : c'est un chef-d'œuvre total, et je vous interdis de dire le contraire jusqu'au jour de votre mort. » Milena paraissait absente. Elle pensait sans doute à Milos. Elle aurait préféré passer la soirée avec lui. *Hernani* ou pas *Hernani*. Ce qu'elle aurait dû faire, expliqua-t-elle plus tard à Srdjan, c'était l'envoyer lui à la Comédie-Française avec le comte, et aller ailleurs avec Miloš. Mais le comte n'aurait pas apprécié, ni Milos. « Ni moi ! » dit Srdjan.

Le rideau se replia sur lui-même et le Serbe songea qu'à cet instant le cœur d'Hugo faisait pareil. Il se mit en pensée dans la peau du poète et songea qu'il n'aurait lui-même jamais le courage d'affronter Paris de cette façon. Il prendrait la ville en biais, bien qu'il ne sût pas encore quel biais. Le décor représentait une chambre à coucher de style espagnol. Éclairée par une petite lampe, une vieille bonne tirait les rideaux, puis mettait en ordre quelques fauteuils. Srdjan eut à peine le temps d'entendre: « Serait-ce déjà lui? - C'est bien à l'escalier / Dérobé... » que déjà les premières protestations se firent entendre du côté classique, aussitôt contrecarrées par les clameurs romantiques. Les philistins - ainsi les appelait Delphine, avec une fine moue dégoûtée - se rendirent compte de l'importance de l'ennemi. Hugo avait disposé ses troupes partout : aux places hautes, aux recoins obscurs du cintre, sur les banquettes de derrière les galeries, au parterre. Les classiques étaient venus faire un massacre; ils tombaient dans une embuscade. Vexés, ils décidèrent de crier plus fort et les cinq actes se déroulèrent dans un vacarme terrible, qui laissait certaines actrices au bord des larmes. Srdjan ne comprit pas grand-chose à la pièce, qui ne lui parut pas fameuse. Au changement de décor - la scène devint un patio sous une lune éclatante, avec des fenêtres éclairées autour -, Émile de Girardin pénétra dans la loge et demanda à Delphine de lui pardonner. « Je sais, dit la poétesse. Le journal. — Le journal », répéta Girardin avec un sourire complice et amoureux. Il salua Milena et Srdjan. Quand Delphine lui apprit que le cousin de Milena arrivait de Belgrade, le journaliste dit que c'était

intéressant et se proposa de lui poser quelques questions sur les récents bouleversements politiques ayant agité les Balkans. Delphine dit : « Chut ! », ce qui, eu égard au brouhaha régnant dans le théâtre, ne manquait pas de drôlerie. Du reste, Émile de Girardin rit. C'est un petit homme qui marchait, bougeait et parlait comme Napoléon. D'ailleurs, il voulait devenir l'empereur de la presse française et, après le succès du *Voleur* et de *La Mode*, semblait en passe d'y parvenir.

Srdjan se prit peu à peu au jeu de la bataille d'*Hernani*, lançant pour finir toutes ses cordes vocales dans les rangs romantiques, ce qui lui valut un long regard reconnaissant de Delphine. Girardin sourit. Il avait cette assurance calme, gentille et mortifère des hommes riches habitués à voler les jolies femmes aux poètes. La salle était maintenant divisée en deux pour de bon. La force physique et les grandes dames étaient du côté des romantiques. Les classiques avaient pour eux le nombre et les demi-mondaines. Srdjan ne comprenait pas comment on pouvait s'insulter autant sans finir par se taper dessus. Sur scène, Mlle Mars, Firmin, Ligier et Joanny continuaient, impavides, à réciter les vers d'Hugo. La scène représentait maintenant le tombeau de Charlemagne à Aix-la-Chapelle. « J'ai été baptisée là », dit Delphine à l'oreille de Srdjan. Elle se penchait à tout moment pour lui dire quelque chose à l'oreille et c'était comme si elle le caressait à l'intérieur de son cerveau. Au dernier acte, Émile de Girardin se leva et dit qu'il devait retourner au journal pour le bouclage. « Vous êtes tout le temps en train de boucler votre journal, dit Delphine. Vous êtes en boucle ! Au moins, direz-vous du bien d'*Hernani* dans *La Mode*? — J'ai peu entendu la pièce, mais l'événement m'a impressionné. J'espère que vous lui ferez une large place dans votre chronique. - Ce sera l'objet de toute ma chronique, et peut-être même de toutes mes chroniques jusqu'à, mettons, l'été...? — Faites comme bon vous semble. Vous êtes libre. » Girardin salua les deux Serbes avec une négligence tranquille et disparut sans bruit comme il était apparu. Il sembla à Srdjan que, tout le temps où le journaliste se trouvait dans la loge, Milena avait retenu sa respiration. Quant à Delphine, après le départ de son soi-disant nouveau fiancé, elle prit la main du Serbe et la serra fort dans la sienne.

Après la fin de la pièce - les romantiques avaient remporté la bataille haut la main et Srdjan était content d'avoir rejoint leur camp *in extremis*, bien qu'au fond de lui-même il les jugeât ridicules, encore plus déplaisants dans le triomphe que dans le désastre -, il fut impossible, à cause de la foule qui se précipitait vers les loges, d'aller féliciter Hugo. Milena avait mal à la tête et voulait retourner

rue de Lille. « On ne rentre pas maintenant! protesta Srdjan. - Il a raison, dit Delphine. Il va y avoir une énorme fête rue Notre-Dame-des-Champs chez Hugo. Énorme est un grand mot, eu égard au sens de l'économie de notre cher Victor... Mais il y aura tout le monde : le jeune Labrunie, Balzac, Sainte-Beuve... Des gens qui m'adorent, en plus... Je ne peux pas rater ça, surtout avec l'ego que j'ai. - Rien ne vous empêche d'y aller sans moi, dit Milena. Je vous laisse la voiture ou vous prenez un fiacre? — On se débrouillera », dit Delphine. Elle semblait vexée que Milena lui eût demandé une chose pareille. La Belgradoise aurait dû d'elle-même prendre un fiacre et leur laisser la voiture, sans éprouver le besoin de poser cette question idiote et même, dans l'esprit de la Parisienne, malpolie. Milena jeta un coup d'œil bizarre sur le froncement de nez de son amie et se ravisa : bien sûr que Srdjan et Delphine garderaient la voiture, ils en auraient plus besoin qu'elle, on ne savait jamais comme ce genre de nuit finissait. La physionomie de Delphine se radoucit. La Parisienne insista même pour que Milena restât avec eux. « C'est une soirée historique et il serait dommage de ne pas la passer ensemble. - Nous l'avons passée ensemble, dit Milena. - Elle n'est pas finie. - Pour moi, si, et j'en ai été enchantée. Tu diras à ton ami dramaturge que je suis une hugophile convaincue. » Devant le théâtre, les fiacres étaient pris d'assaut, mais dans l'assaut Milena était assez bonne, elle tenait ça de son père, et bientôt Delphine et Srdjan, qui continuaient d'attendre l'apparition d'Hugo devant l'entrée des artistes, virent passer, au fond d'un fiacre, la figure satisfaite de la Belgradoise. Elle les salua de la main avec une gentillesse glaciale, comme si elle chassait une mouche. Srdjan comprit qu'elle s'était ennuyée toute la soirée, car elle n'avait plus la même tête. En fait, elle avait deux têtes : celle pour les moments où elle s'éloignait de Milos et celle pour les moments où elle s'en rapprochait. Le fiacre trotтина vers la Seine, comme une grosse boîte noire refermant cet énorme bonbon nommé amour que Srdjan savait destiné à un autre que lui.

« C'est Hugo ! s'écria Delphine. Victor ! Victor ! » Srdjan commença par ne pas voir le poète. Il le cherchait trop haut. Pour lui, un grand écrivain était un écrivain grand. Puis, il aperçut une petite chose entourée de jolies femmes et de types chevelus, qui l'étouffaient de clameurs et de baisers. Il comprit qu'il était devant l'auteur des *Orientales*. Celui-ci avait un large front et l'air sérieux. Une flamme brillait dans ses yeux, la flamme de l'homme qui vient de faire du tapage et aussi celle, comme le poète le raconterait plus tard au Serbe, d'un auteur qui vient de gagner six mille francs en vendant sa pièce au libraire Baudouin, somme dont Hugo avait un besoin pressant. Le regard d'Hugo attrapa machinalement Srdjan,

parce que c'était la figure humaine la plus élevée dans un rayon de cent mètres. Il vit Delphine Gay à côté de lui et cria : « Rue Notre-Dame-des-Champs ! » La poétesse acquiesça de la tête d'un air entendu pour montrer qu'elle était déjà au courant, et, prenant le bras de son géant serbe, se dirigea vers la voiture de Milena.

X

« J'aime ma femme plus que tout », dit le comte, Coralie d'Esprée sur un genou et une assiette de *mezes* sur l'autre. Enfin, Miloš appelait ça comme ça. Les Français donnaient sans doute un nom différent aux poivrons marinés, tomates farcies et pâtés de cerf qu'on servait ce soir-là chez Esmeralda Dupuis. L'appartement se trouvait dans un immeuble neuf de la rue de Hanovre, près du boulevard des Italiens. Il se composait d'une demi-douzaine de pièces tapissées de damas amarante. En entrant, le comte avait dit à Milos : « Ici, j'ai tout payé. » Il tendit son manteau et son chapeau à la femme de chambre. « Comment allez-vous, Léontine? — Bien, monsieur le comte. » Il lui remit une pièce de cinq francs qui la fit s'incliner bas. Quand elle se fut éloignée, portant le manteau et le chapeau devant elle comme si c'étaient des reliques du saint sacrement, le comte expliqua au Serbe, d'un air désabusé : « Un tiers de ses gages. Esmeralda lui donne seize francs par mois, soit ce qu'elle-même gagne en deux ou trois minutes avec Villars. Comment je sais ça? Je gère son budget, à mes moments perdus. Sinon, ma petite Esmé - quand on était ensemble je l'appelais Ralda, maintenant c'est Esmé, allez y comprendre quelque chose - se retrouverait sur la paille. Elle n'a jamais eu aucun sens de l'argent, sauf celui d'être prodigue avec elle-même et avare avec les autres. C'est comme ça qu'on se ruine : l'argent qu'on dépense pour soi-même, on ne le retrouve pas, tandis que l'argent qu'on dépense pour les autres, ils finissent par vous le rendre d'une façon ou d'une autre. » Il y avait beaucoup de bibelots. « Ah oui, elle aime les bibelots. Balzac lui en a donné le goût. Ils se sont vus à une époque, mais elle a vite laissé tomber. Elle m'a dit qu'elle le trouvait trop gros. Je crois qu'elle le trouvait surtout trop endetté. Cette histoire d'amour aurait eu beaucoup trop d'huissiers pour faire un joli roman ou une bonne pièce. » Une dizaine d'invités étaient installés dans le salon. Tous regardèrent la moustache de Miloš. Des hommes plus vieux et plus petits que lui. C'était étrange, ce pays où les gens devaient lever la tête pour le regarder. Ç'avait l'air de les énerver. Une demi-heure plus tard, arrivèrent ces dames. Esmeralda Dupuis marchait en tête. Elle embrassa d'abord son ex-amant sur les lèvres, puis son nouvel amant - le marquis de Villars, soixante et onze ans - sur le front. Coralie d'Esprée embrassa sur la bouche la plupart des hommes présents, puis le comte de La Renardière sur la tempe. Du coup,

Miloš comprit que Léonor était son protecteur, ce qu'elle confirma tout au long de la soirée en bousculant, tripotant, agaçant, bisouillant et chicanant le comte. Elle pépiait des choses incompréhensibles pour Miloš. Au début, certains convives avaient parlé en anglais mais, constatant que leurs propos n'éveillaient pas le moindre intérêt chez le Serbe, ils repassèrent à leur langue maternelle.

« Je n'ai aucun grief contre Milena », dit le comte. Coralie tentait de lui faire gober un grain de raisin. Il détournait la tête, expliquant qu'il détestait les fruits. « La chose qui cloche dans mon mariage avec elle, c'est qu'elle ne me désire pas. » Milos le considéra longuement et donna en lui-même raison à sa compatriote : comment désirer cette petite chose triste ? « Pourtant, reprit le comte, beaucoup de femmes me désirent. Coralie, par exemple. N'est-ce pas, Coralie, que tu me désires? — Énormément, monsieur le comte. - Ne m'appelle pas monsieur le comte : tu n'es pas Léontine. — Énormément, Léonor. — Eh bien, Milena, c'est le contraire. Je ne sais pas ce que, par exemple, je devrais inventer pour qu'elle s'assoie à demi nue sur mon genou. - Qu'est-ce que ça peut vous faire qu'elle vous désire ou pas, demanda Milos, puisque vous la désirez, vous? — Voilà une remarque de Serbe ! Vous êtes gentils, les Serbes, mais bas du bonnet. Ici, c'est la France, on respecte le désir des femmes. - Dans ce cas, respectez le manque de désir de ma cousine. - C'est ce que je fais. Tu crois que ça m'amuse de la tromper? Je la trompe pour ne pas la quitter. - Je croyais que le divorce était interdit dans votre pays. - Le divorce, pas la séparation. »

À l'autre bout de la pièce, Gerbault et Detilleux lutinaient deux lorettes qu'Esmeralda Dupuis avait traînées chez elle, comme le bas d'une robe ramassant la poussière. Detilleux — le fils du célèbre académicien Joseph Detilleux qui venait de faire jouer, à la Comédie-Française, *Jupiter et Junon*, tragédie en alexandrins corneillo-raciniens dont les romantiques avaient fait des gorges chaudes - était un grand et gros garçon dont le regret était d'être né trop tard — le 9 septembre 1797 - pour avoir participé aux guerres napoléoniennes. Il avait longtemps gagné sa vie en empruntant à son père de l'argent qu'il faisait fructifier au whist, car c'était un bon joueur de cartes, l'un des rares Parisiens à sortir plus riche du Palais-Royal qu'il n'y entrait. Il considérait comme inutile et gâchée toute vie ne s'étant pas terminée à Austerlitz ou, mieux, à Waterloo. Son bonapartisme bruyant était à peine une gêne pour son père, légitimiste madré et souriant qui la portait à la boutonnière comme un œillet ou une décoration exotique. C'est chez son père, rue de

l'Odéon, que Detilleux avait rencontré Victor-Marie Gerbault. Gerbault, âgé de quarante-trois ans, avait traversé la Révolution, le Directoire et l'Empire sur la pointe de ses pieds plats, se garant des échafauds, s'éclipsant des centres de recrutement, s'excusant auprès de la gauche, se dérochant devant la droite. De sa mère, il avait hérité de petites rentes qui lui avaient permis de ne pas se mouiller dans un camp ou dans un autre pour gagner sa vie et il sortait de ces longues années de troubles à peu près à sec. Il avait trouvé dans Louis XVIII, vieux roi traditionaliste et gastronome, quelqu'un qui, comme lui, détestait la jeunesse, le changement et manger mal. Gerbault avait des cheveux gris qui lui tombaient dans le cou. Il tenait la rubrique de mode dans *L'Ingénu*, écrivait des articles sur la politique étrangère dans *L'Espoir*, donnait des critiques culinaires à *La Foi* et au *Fiacre*. Il avait été marié mais sa femme s'était enfuie en Espagne sept jours après leur nuit de noces sans lui fournir d'explication. Elle n'avait plus donné signe de vie. Il pensait qu'elle avait changé d'identité. Ça se passait en 1824, l'année de la mort de Louis XVIII. « Je m'en souviendrai, de 1824... » soupirait souvent Gerbault. Entre Detilleux et lui, ce fut le coup de foudre. Ce courageux fainéant et ce lâche actif passèrent bientôt toutes leurs après-midi ensemble. Lequel des deux eut l'idée d'écrire des comédies à quatre mains? Gerbault prétendait que c'était Detilleux, Detilleux Gerbault. Leur collaboration commença en 1826. En 1827, ils firent jouer deux pièces aux Variétés-Amusantes : *Tonton est une vache à lait* et *Un chien dans un jeu de quilles*. La difficulté, avec cette dernière œuvre, fut de trouver un animal capable de monter sur scène sans faire trop de dégâts dans le décor et surtout sans mordre les comédiens. En 1828, ils étaient passés à l'Ambigu avec *Une nuit à l'Alhambra*, comédie dans laquelle on pouvait reconnaître, ici et là, des piques de Gerbault contre sa femme, *Mme Hermier prend le bateau*, premier volet de la série des « Mme Hermier » dont le succès tout relatif commençait à s'épuiser. Suivit *Un Grec à la Muette*, le seul spectacle, parmi toute cette liste, que Miloš aurait peut-être eu envie de voir. Le Théâtre de la Porte-Saint-Martin accueillit, en 1829, deux « Mme Hermier » — *L'Héritage* de tante Mathilde et *Le Fiancé hypocondriaque* -, ainsi qu'un drame historique qui était, à ce jour, l'unique incursion de Gerbault et Detilleux dans le théâtre dit « sérieux » : *L'Archer de Charles IX*. Ce dernier ouvrage n'eut aucun succès et ils étaient revenus au vaudeville avec *Le Chapeau de Mme Hermier*, qui était en train de faire perdre au comte une petite partie de l'argent qu'il avait gagné sur les champs de bataille sans y mettre les pieds, redistribution que d'aucuns, y compris Léonor lui-même, considéraient comme pure et simple justice.

Miloš sentit une main sur son épaule. Il ne se retourna pas. En

dehors de l'ambassadeur de la Porte, il ne craignait personne à Paris, et il n'avait pas vu de Turc dans l'appartement. Quand des doigts remontèrent sur sa nuque, il reconnut les bagues d'Esmeralda et regarda la comédienne par politesse. Manque de chance pour elle, il la vit sourire au comte d'une façon significative. Alors, le Serbe comprit le sens de la manœuvre. Il prit le parti de faire semblant de continuer d'être dupe. Quand on découvre un piège posé par l'ennemi, on commence par tourner autour, pour voir ce qu'il signifie, et surtout s'il y a un moyen de l'utiliser contre l'ennemi. Léonor voulait donc jeter Esmeralda Dupuis dans ses bras pour éventer ensuite l'affaire et dégoûter Milena de Milos. Celui-ci se demandait pourquoi, puisqu'il avait dit au comte, quelques jours plus tôt, que Milena ne l'intéressait pas. Léonor ne l'avait pas cru, voilà tout. Il ne l'avait pas cru parce qu'il ne croyait personne et il ne croyait personne parce qu'il mentait à tout le monde. Il y a deux catégories de menteurs : ceux qui vous font confiance parce qu'ils imaginent qu'ils sont les seuls à mentir et ceux qui mentent parce qu'ils sont persuadés que vous leur mentez et qu'ils ne veulent pas être en reste. Léonor appartenait donc à la seconde catégorie. « J'ai quelque chose à te montrer », dit Esmeralda dans l'oreille de Milos. Elle avait fait des tournées en Angleterre dans les années vingt et parlait bien la langue, un peu mieux que Miloš. « J'en ai vu d'autres », dit le Serbe. Il avait choisi la brutalité. S'il entrait dans les subtilités du comte et de la comédienne, il était perdu. Ces Parisiens étaient trop byzantins pour lui. Il se leva. « Je rentre rue de Lille. - La soirée commence, dit le comte. - Je n'ai plus l'habitude de me coucher tard, sauf s'il y a des gens à tuer, ce qui ne semble pas être le cas. - Milos a fait huit ans de guerre en Grèce, expliqua le comte à Esmeralda, qui avait ouvert de grands yeux. - Pauvre petit chaton », dit-elle en posant la tête sur l'épaule du Serbe. Ce geste rappela Milena à Miloš. Pourquoi avait-il auprès d'elle une sensation de pureté qu'il n'avait auprès d'aucune autre femme? En huit ans, elle n'avait rien perdu de sa fraîcheur. Elle parlait juste moins, ce qui n'était pas un mal. Était-il en train de tomber amoureux d'elle? Depuis son arrivée à Paris, il essayait de la considérer et de la traiter comme une gamine mais n'y parvenait pas. Elle avait trop changé depuis Belgrade. Et tout le monde, elle comprise, lui serinait qu'elle était folle de lui. Ça commençait à user sa résistance. Il marcha vers le corridor, demandant son manteau à Léontine. On lui prit le bras. Une petite main : il en conclut que c'était le comte. « Miloš, je ne supporte plus cette situation. » Sous les abat-jour émeraude, Léonor était verdâtre. « Quelle situation ? » demanda le Serbe en faisant signe à Léontine qu'il n'avait pas de monnaie. Non seulement il n'avait pas de monnaie, mais il n'avait plus d'argent, même pas de

quoi se payer un fiacre. Il rentrerait rue de Lille à pied. Par cette température, c'était héroïque. Il s'en fichait : il était un héros. « Votre présence chez moi. — Vous nous avez invités! — C'était pour comprendre. - Comprendre quoi? — Comprendre Milena. — Et c'est fait? - Oui. Elle vous adore. J'exige que vous partiez. - Je n'ai pas un sou. - Je vous donne cinq mille livres et vous émigrez en Amérique. - Livres? — Cinq mille francs, si vous préférez. — Ça fait combien en ducats autrichiens? — Je ne sais pas... Il faut diviser par douze, on va dire par dix : cinq cents ducats autrichiens. Ça va ? » Pourquoi le comte brusquait-il ainsi les choses ? Peut-être en avait-il assez de jouer au chat et à la souris avec Milos, s'étant rendu compte que c'était lui la souris. «Pourquoi l'Amérique? — Parce que c'est loin. - Pourquoi cinq mille francs? — Parce qu'il est difficile de faire fortune sans argent. — Quand j'aurai fait fortune, Milena ne m'en aimera que davantage. - C'est vous qui ne l'aimerez plus. » Pourquoi le comte voulait-il garder une femme qui ne le désirait pas ? « Parce que je l'adore, Miloš. C'est au fond la seule chose qui me donne un droit sur elle, et j'userai de ce droit. - Je vais réfléchir. - Soyez assez aimable pour ne pas réfléchir dans la chambre de mon épouse. — Cinq mille francs, vous dites ? » Milos savait que cette question ferait sourire le comte et c'était même pour cette raison qu'il l'avait posée. « Oui : cinq mille. - Dix mille seraient mieux. - Va pour dix mille. Marché conclu? — Je vous donnerai ma réponse demain matin. - Je sais qu'elle sera positive. Je réserverai pour vous une place dans la diligence de Bruxelles. - Je préférerais la malle-poste. — D'accord, Miloš. Tout ce que vous voudrez. - Je n'ai pas dit oui. - Je peux monter jusqu'à quinze mille. — Vous êtes si amoureux que ça? — Non : riche. » Milos se dit que, rien que pour cette phrase, il coucherait au moins une fois avec Milena avant de s'embarquer, avec quinze mille francs en poche, pour l'Amérique.

XI

« Nous n'avons pas été présentés, je crois... » C'était un jeune homme de taille moyenne, mais tous les gens de taille moyenne paraissaient minuscules à Srdjan. « On m'a dit que vous étiez illyrien. - Non : serbe. - Ah, serbe, c'est mieux. » Le Français ajouta, l'air gourmand : « La *guzla*. »

Il y avait beaucoup de monde dans le salon des Hugo, rue Notre-Dame-des-Champs. Adèle, l'épouse du poète, avait un air impérieux et frémissant, surtout quand la domestique arrivait de la cuisine avec un plateau de sandwiches et qu'elle lui indiquait à qui le présenter. « Ça vous a plu, *Hernani*? » demanda le Français. Poser une question pareille chez l'auteur lui-même ! Il fallait être culotté. Srdjan regarda plus attentivement son interlocuteur. Celui-ci avait un long nez et des oreilles menues. C'était la première fois que Srdjan voyait des yeux aussi gris. De fins cheveux blonds encadraient avec légèreté et modestie - on sentait qu'ils ne tarderaient pas, par une politesse innée, à disparaître - un grand front pâle. « Je n'ai pas tout compris, dit le Serbe, mais je dois dire que le texte m'a impressionné. Je suis un fan des *Orientales*. — Normal : un Balkanique... "Le vrai Dieu sous ses pieds foulant le faux prophète." Ça a dû vous plaire, ça, non ? Il paraît que vous avez fait la guerre là-bas en Grèce, zigouillé pas mal de Turcs... - Pas moi, mon frère Miloš. — Milos ? Et où est-il, ce sabreur d'infidèles? — Au Vaudeville. - Dommage : j'aurais volontiers recueilli son témoignage. - Vous auriez eu du mal : il n'a jamais rien dit à personne sur rien. » Srdjan avait une admiration totale pour son frère mais il ne s'en rendait compte que lorsqu'il parlait de lui. Les mots qui sortaient alors de sa bouche étaient, à sa propre surprise, de la pure adoration. Le Français avait un verre vide à la main. La domestique des Hugo lui en proposa un plein, qu'il accepta avec un doux sourire. Srdjan le voyait comme quelqu'un de fort, de tendre et de malheureux et se sentait attiré par lui. « Je n'ai pas décliné mon identité, dit le Français. Gérard Labrunie, mais tout le monde m'appelle Gérard. - Srdjan Stanković. »

Gérard montra au Serbe un grand mulâtre ondoyant en tenue de dandy : Dumas Alexandre, qui avait triomphé au même Théâtre français l'an dernier avec *Henri III et sa cour*. Srdjan connaissait-il la pièce ? « L'an dernier, je n'étais pas à Paris. » C'était, dit Gérard, un

énorme machin historique avec du vacarme et des couleurs. S'il devait définir d'un mot la différence entre le classicisme et le romantisme, c'était d'un côté l'Antiquité et de l'autre l'Histoire. Pour les classiques, passé la mort d'Alexandre le Grand, au maximum celle de Cléopâtre, il n'y avait plus de bon sujet; pour les romantiques, en deçà du Moyen Age, tous les sujets avaient été contaminés par les classiques. Srdjan dit que les Français avaient de la chance de disposer d'une vieille et abondante littérature, ils pouvaient choisir dedans ce qui convenait à leur goût et mettre le reste de côté. « Il doit bien y avoir, dit Gérard, des chanteurs de *guzla* que vous aimez et des chanteurs de *guzla* que vous n'aimez pas. » Srdjan dit qu'il était impossible d'imaginer une guerre entre les chanteurs de *guzla* classiques et les chanteurs de *guzla* romantiques : ils chantaient tous de la même manière depuis toujours. Il y avait, en revanche, des querelles linguistiques. La fameuse querelle du *ye*. « C'est quoi, la querelle du *ye*? - Les Serbes disent *mleko* pour le lait, tandis que les Bosniaques et les Herzégoviniens disent *mlijeko*. » Le Français parut déçu. « Notre première grammaire a été publiée il y a une quinzaine d'années », s'excusa Srdjan. Gérard dit que la poésie et la grammaire ça faisait deux. Il demanda si Srdjan connaissait le nom de quelques poètes serbes modernes. « Des poètes serbes modernes? Il n'y en a pas. - Qu'attendez-vous pour vous y mettre ? » Plus tard, ils évoqueraient souvent cette rencontre chez Victor Hugo, le soir de la bataille d'*Hernani*, tous deux frappés par le fait que Gérard avait été le premier Français, avec Delphine Gay, ayant conseillé au Serbe d'écrire, conseil que reprendraient après eux tant de personnages divers, sans le moindre succès.

Un contentement infini brillait sur le beau visage grave d'Hugo. C'était quelqu'un dont l'unique souci, pendant sa jeunesse, semblait avoir été de faire plus vieux que son âge. Il posa une main sur l'épaule de Gérard et dit : « Mon général en chef.— Je suis un bon stratège pour les autres. » Hugo l'interrogea d'un regard bienveillant. On sentait qu'il hésitait à s'esclaffer. Il tournait trois fois son rire dans sa gorge avant de le laisser sortir. Pour lui, la vie n'était pas une plaisanterie mais un drame dont il voulait être à la fois l'auteur, le metteur en scène, l'acteur principal et bien sûr le directeur du théâtre, afin de toucher la recette. Comme tous les gens intelligents et sensibles qui ont eu une enfance difficile, il voulait que ses enfants aient une enfance facile, et pour un écrivain le seul moyen d'offrir à ses enfants une enfance facile est de devenir et surtout de rester riche et donc célèbre. Hugo, après avoir tapoté l'épaule de Gérard à la façon napoléonienne, dit à Srdjan que Delphine Gay lui avait parlé de lui. « Elle vous adore, et nous sommes fort peu à nous

retrouver dans cette situation. Je crois, en tout cas, que vous êtes le seul Serbe. - Je suis le seul Serbe de Paris, avec mon frère Miloš. » Srdjan avait peur d'Hugo et mettait son frère entre le poète et lui, comme pour se protéger, mais Hugo balaya cet obstacle d'un revers de la main. « Delphine m'a aussi parlé de Miloš : elle le trouve moins bien que vous. - Elle a tort : il est mieux que moi. — Un conseil : ne dites jamais à Delphine qu'elle a tort. - Ce n'est pas à elle que je le dis, c'est à vous. - Ah, on a de la répartie dans les Balkans. Comment ça va, à propos, là-bas? — Les Turcs s'en vont, les Obrenović arrivent. — Bilan? — Pour les familles du camp Obrenović c'est bon. Pour les familles du camp Karageorges, c'est moins bon. - Vous devriez écrire quelque chose là-dessus pour Girardin. » Encore un qui voulait le faire écrire ! C'était une manie française ou quoi? « Ça intéresserait les Français, reprit Hugo. - J'en doute. - Émile vous paierait bien. D'après ce que m'a dit Delphine, il faut que vous gagniez votre vie. Votre cousine a épousé un homme riche, mais il n'est peut-être pas décidé à entretenir toute sa famille, d'autant que c'est grand, une famille, dans les Balkans... - Milena n'est pas ma cousine à proprement parler, même si c'est le nom que mon frère et moi lui donnons en privé. Elle est la fille d'un premier lit de l'homme qui a, par la suite, épousé la sœur de mon père. - Si en plus ce n'est pas votre cousine, son mari déliera encore plus difficilement les cordons de sa bourse pour vous. » Srdjan le vérifierait à chaque fois dans l'avenir : par quelque bout qu'il prit une conversation, Hugo finissait par parler d'argent. C'était son obsession. Combien il gagnait, combien les autres gagnaient, ce qu'il économisait, ce que les autres économisaient. L'analyse de Srdjan était qu'une fois qu'Hugo aurait une fortune de côté - *de côté*, c'était son expression préférée, « et vous, Srdjan, pensez-vous à mettre quelque chose *de côté*? », il pourrait enfin bien embêter le monde, ce qui ne manqua pas d'arriver en décembre 1851, après le coup d'État du prince Louis-Napoléon. « Pensez-y, Sr, Srr... Ça vous embête si je vous appelle simplement Jean ? Vous avez un prénom impossible. - Il se prononce *Seurdjanne*. — Sœur Jeanne? - Avec un *d* au milieu. - *Seurdjanne*. » Srdjan se trouvait dur avec Hugo, c'était parce qu'il était intimidé. Les génies ont l'habitude que pour cette raison on leur parle méchamment, n'empêche que ça leur fait de la peine, car ils ont créé des chefs-d'œuvre pour être aimés et ont l'impression d'obtenir le résultat inverse. « J'ai adoré vos *Orientales*, et mon frère aussi. » Il rajouta ce mensonge car il sentait que l'admiration d'un soldat presque inculte irait davantage au cœur d'Hugo que celle d'un fin lettré. « Il faudra me le présenter, dit Hugo. Si Delphine en dit autant de mal, c'est qu'il doit être intéressant. - Il l'a courtisée. - Ça, il ne faut pas le faire. Regardez notre ami Girardin, qui est revenu

de son bouclage. Admirez sa discrétion, sa distance, sa légèreté. On le remarque à peine. On dirait qu'il n'est pas là. C'est ce dont Delphine a besoin : un homme qui ne lui pèse pas dessus, qui ne lui fasse pas d'ombre, qui ne lui mange pas d'air. Il finira par l'avoir, croyez-moi, je m'y connais. Pardonnez-moi, je vais lui demander s'il me consacre la une de *La Mode* demain matin. Je la mérite, non ? Et puis, ça ne serait pas mauvais pour les recettes. »

Gérard avait disparu, lui aussi. On ne l'entendait ni arriver ni repartir, comme s'il possédait sur lui un petit appareil le rendant visible ou invisible à son gré. Srdjan en profita pour se reposer. Ça l'avait épuisé, de parler français avec des gens qui l'écrivaient si bien. Il prit une coupe de champagne et un sandwich au pâté. Il se posta devant une fenêtre derrière laquelle on apercevait un petit jardin endormi sous la lune froide. Il évitait de trop se déplacer dans le logis, craignant que sa haute taille ne vexé les invités. Il remarqua à plusieurs reprises le regard d'Adèle Hugo posé sur lui et attendait le moment où elle viendrait lui faire la conversation. Selon Delphine, le couple Hugo battait de l'aile. « Ils se sont mariés trop jeunes, avait expliqué la poétesse dans la voiture qui les emmenait rue Notre-Dame-des-Champs. Il a beaucoup écrit, elle a fait beaucoup d'enfants. Maintenant, ils ont envie de changer d'air, et pour un couple changer d'air c'est changer de chair. » Srdjan comprit le jeu de mots et rit bien plus que ce n'était drôle. On est tellement content de comprendre un jeu de mots dans une langue étrangère qu'il nous amuse beaucoup plus que si nous l'entendions dans notre propre langue, c'est pourquoi les étrangers nous paraissent souvent des personnes gaies et bonnes vivantes. Adèle avait des épaules sensuelles et une bouche appétissante mais Srdjan ne se sentait pas d'humeur, Belgradois tout juste débarqué à Paris, à faire cocu le jeune pape du romantisme. À propos, où était-elle, Delphine ? Il ne s'était pas soucié d'elle de toute la soirée. Il songea à l'agrément que c'était de sortir avec une femme qu'on n'aimait pas. On la lançait dans la société comme un ballon et on la récupérait à la fin, avec un grand sourire aimable et en espérant qu'elle avait pris le plus grand nombre possible de rendez-vous galants. L'arrivée de Girardin laissa Srdjan imaginer qu'il n'aurait pas à raccompagner Delphine rue Gaillon et donc qu'il rentrerait rue de Lille seul dans la voiture du comte tel un milord splendide et mélancolique. Il s'en réjouissait déjà quand il vit Girardin, après avoir baisé la large et robuste main de sa collaboratrice, quitter le salon, laissant Delphine avec le jeune homme au gilet rouge, qui la fit bientôt rire aux éclats. Peut-être pouvait-il la ramener, lui, rue Gaillon, mais ça ne semblait

pas être le genre de garçon à posséder une voiture, ni même à pouvoir payer une course en fiacre. Delphine tourna la tête vers le Serbe et lui fit signe d'approcher. Elle était rouge de bonheur et Srdjan n'arrivait pas à deviner s'il s'agissait d'un bonheur passé, présent ou à venir. « Je te présente Théophile Gautier, peintre et poète. - Presque peintre et futur poète », rectifia ledit Gautier. Tout chez lui était mince : la taille, le visage, la moustache. Il se déclara enchanté de causer, pour la première fois de sa vie, avec un Serbe. Il se proposa de boire un verre à la santé de Milos Obrenović, le futur maître de Belgrade. Comment savait-il ça? « Je m'intéresse à tout, comme la plupart des génies... et des ratés ! Reste à savoir de quel côté penchera la balance. - Vous m'excuserez, monsieur Gautier, de ne pas boire à la santé de Miloš Obrenović. — C'est que, vous devez être dans l'autre camp, celui de... ah, zut, j'ai oublié le nom. - Karageorges. - Karageorges, Georges le Noir, tout à fait. - Vous parlez le serbe? — En France, grâce à Mérimée, on a maintenant de petites notions. - Qui est Mérimée? » demanda Srdjan à Delphine. Elle leva les yeux au ciel. Cette conversation la barrait au maximum. Théophile regarda autour de lui. « Je ne vois plus Fritz, dit-il. - Fritz? fit Delphine. - Gérard. On l'appelle Fritz depuis qu'il a traduit le *Faust* de Goethe. Cette passion qu'il a pour l'Allemagne, je me demande si ça ne vient pas du fait que sa mère est enterrée en Silésie. Il a dû aller prendre l'air. Les gens qui manquent d'air, il faut qu'ils en prennent. Je vous apporte un peu de champagne, Delphine? — Non, merci. Je suis fatiguée. Je vais rentrer. Tu me raccompagnes, Srdjan? » Ils prirent congé de la maîtresse de maison, le maître de maison s'étant retiré dans son bureau avec un libraire pour causer traités. « Mon mari et moi serions heureux de vous revoir rue Notre-Dame-des-Champs », dit Mme Hugo en regardant surtout Srdjan, ce qui énerva Delphine. Dans le jardin, tandis qu'elle serrait avec vigueur le bras du Serbe, elle grommela : « Pauvre Victor! Le soir même de son triomphe, sa femme drague un tendron. - C'est quoi un tendron? — Toi. - Je suis un tendron? — Oui, *mon* tendron. » Le cocher du comte titubait derrière eux, s'étant enivré avec des collègues à l'office, chez les Hugo. Srdjan pensa que ça allait être coton, ce retour rue de Lille via la rue Gaillon. Quand, dans la voiture, il embrassa Delphine, il se rendit compte qu'elle avait beaucoup bu, elle aussi. Le champagne sent mauvais dans la bouche d'une jolie femme. Elle lui dit de la prendre. Il lui demanda si elle était vierge. Elle dit que non, « bien sûr ». Il n'avait jamais fait l'amour tout habillé, ni dans une voiture. C'était moins compliqué que ce qu'il avait craint en commençant. Delphine avait un beau et lourd corps blanc qui devint dans l'amour d'une extraordinaire souplesse et mobilité, en dépit de l'exiguïté et de l'inconfort du lieu.

Sur le Pont-Neuf, elle poussa un cri strident puis elle reprit sa respiration, se rajusta et dit : « Je ne sais pas si c'est parce que je le fais pour la première fois dans une voiture, ou si c'est parce que je le fais pour la première fois avec un Serbe, mais ça n'a jamais été aussi bon. » Elle embrassa Srdjan sur la joue et regarda par la portière. La rue de la Monnaie déroulait ses vieilles façades noires et penchées. Delphine semblait réfléchir. Elle dit : « On le fera une fois dans une chambre, et je ferai ça une fois dans une voiture avec un Français. Si c'est moins bon dans la chambre, c'est que c'est la voiture. Et si c'est meilleur dans la chambre, c'est que c'est toi. Si c'est encore meilleur dans la voiture avec un Français, là... je deviens folle! — Pourquoi n'essaies-tu pas le Français dans la chambre? - Déjà fait. Sans intérêt. » Elle appuya la tête contre son épaule et s'endormit. Après quelques secondes, elle se mit à ronfler. Srdjan sourit. Il avait toujours su que c'était une femme qui ronflait.

XII

Le comte lui dit d'aller tout droit jusqu'au Louvre, puis de longer la Seine et de la traverser au pont de la Concorde, après quoi retrouver l'hôtel de la rue de Lille serait simple comme bonjour. Avait-il de l'argent pour un fiacre ? Non. Il lui donna un louis. « Considérez cela comme une avance personnelle sur notre futur accord. » Milos empocha la pièce avec indifférence. Il en ferait cadeau au premier mendiant venu. Dehors, il se sentit frappé au visage et au ventre par le froid. Un fiacre passait dans la rue d'Antin. Il fut incapable de tendre le bras. Il descendit la rue Louis-le-Grand, prit la rue Neuve-des-Petits-Champs, déboucha sur la place Vendôme et suivit la rue Saint-Honoré. Il admira les beaux immeubles à entresols. Il marchait d'un bon pas militaire et fut surpris d'arriver si vite sur la place de la Concorde. Il trouva son mendiant dans la rue de Bourgogne, blotti sous une couverture crasseuse, contre le bâtiment du Corps législatif. Il hésitait à le réveiller pour lui faire l'aumône. Il glissa la pièce avec délicatesse sous la couverture. L'autre remua et, voyant les vingt francs, sortit une tête hirsute et large. « Merci, monsieur le comte ! » Il ne croit pas si bien dire, songea Miloš. Il se demanda pourquoi il espérait que Milena fût encore réveillée. Il n'avait rien de spécial à lui dire et, si elle lui demandait de raconter sa soirée chez Esmeralda Dupuis, il se retrouverait dans l'embarras. Il ressentit pourtant un vrai plaisir quand il vit de la lumière aux fenêtres du rez-de-chaussée. Il sonna. Milena, décoiffée et chiffonnée, ouvrit la porte. Elle expliqua qu'elle avait envoyé les domestiques se coucher. « Tu as l'air gelé. Tu es venu comment? — À pied. J'avais besoin de marcher dans le froid. — Tu es fou. » Elle referma la porte. « Qu'est-ce que tu faisais? demanda Miloš. — Je lisais. — Tu lisais ou tu dormais? — Je lisais, et je me suis endormie. - Tu lisais quoi? — *Cinq-Mars* de Vigny, l'ancien fiancé de Delphine. Je ne l'avais jamais lu. C'est bien. Une vraie tragédie, cette histoire. - Quelle histoire? — Vigny et Delphine. S'aimer et devoir vivre l'un sans l'autre. - Tu aurais pu lire dans ta chambre. - Je n'avais pas envie de lire dans ma chambre. Tu veux boire ou manger quelque chose? — Je croyais que tu avais envoyé les domestiques se coucher. — J'ai deux jambes, deux bras et même une tête : je peux donc encore te servir quelque chose à boire et à manger. On va dans la cuisine, si tu veux. - Bonne idée. — Ça nous rappellera le pays. - Nous rappellera quoi?

Ils traversèrent l'office, dans lequel il y avait six chaises garnies en basane rouge, une armoire vitrée à deux vantaux et un buffet couvert de marbre, le tout en acajou. Léonor de La Renardière aimait l'acajou. Dans la cuisine, Milena demanda à Miloš de rallumer le feu, ce qu'il fit avec une aisance et une rapidité d'homme habitué à rallumer des feux dans des conditions plus difficiles, genre pleine nuit d'hiver en Épire. Quand la cuisinière fut en état de marche, Milos s'aperçut qu'il n'avait pas envie de manger chaud, ni froid. « Un thé ? » demanda Milena. Il s'était assis à la table et regardait ses mains. Il dit : « Ton mari n'est pas quelqu'un de bien. - Tu t'en rends enfin compte ! — Ce n'est pas quelqu'un de mal non plus. - J'admets qu'il m'adore et fait mes quatre volontés mais... - Et toi, est-ce que tu es quelqu'un de bien ? » Elle s'assit à côté de lui. « Qu'en penses-tu, Miloš ? — Je ne sais pas. - Qu' est-ce qu'on va devenir ? — Vieux. - Charmante perspective. - D'accord pour le thé, mais avec du rhum, du citron et du sucre dedans. - Oui, je connais, ça s'appelle un grog. - Dans un grog, il n'y a pas de thé. — Tu veux un grog ? — Va pour un grog. - Quand on a envie d'un grog, on ne demande pas un thé ! »

Pourquoi n'était-il jamais tombé amoureux d'elle ? Parce qu'elle était comme sa cousine, c'est-à-dire comme sa sœur ? Elle avait été son petit soldat. Il lui donnait des ordres, des contrordres. Elle obéissait. Vers sa douzième année, elle devint à la fois alanguie et réticente. Recevoir une boule de neige en pleine figure ne la faisait plus rire et elle le traita plusieurs fois de crétin. Jusqu'à ce fameux baiser de 1818. Qu'est-ce qui lui avait pris ? Aussitôt après, il s'était dégoûté, détesté. N'est-ce pas un peu à cause de ce baiser - dont Milena ne parut jamais revenir, émerger, guérir - que Milos, à vingt ans, partit se marier en Grèce ? Milena devint la plus jolie fille de Belgrade et refusa sa main à une demi-douzaine de jeunes gens de bon lignage, au désespoir de Gordana, sa belle-mère. Quand elle apprit la mort horrible de Theodora, l'épouse de Milos, elle fut partagée entre l'épouvante et la joie, la joie l'emportant d'une courte tête. Elle crut son heure venue et attendit le retour de Milos. Elle attendit cinq ans. En 1828 - elle avait déjà vingt-deux ans et la ville entière bruissait de son célibat —, elle rencontra le comte de La Renardière, qui donna à Gordana Glucević de telles garanties qu'il fut impossible à la jeune fille de refuser un parti aussi avantageux. Elle sentait qu'elle n'aimerait jamais Léonor et qu'il finirait par lui en vouloir, mais que c'était un homme gentil et qu'il ne lui ferait pas de mal. Ça lui plaisait, qu'il soit plus petit qu'elle : elle le verrait moins. Elle parlait de tout cela pendant des heures avec Srdjan qui,

en l'absence de Miloš, était devenu son confident, son factotum, sa camériste. Il déconseillait le mariage avec cet aristocrate français, car selon lui elle perdrait alors Miloš à jamais et ça gâcherait sa vie. Milena pensait que Srdjan combattait ce projet de mariage parce qu'il était amoureux d'elle et ne voulait par conséquent pas qu'elle épousât un autre homme que lui. Ils avaient du reste tous deux raison.

« Ton grog », dit Milena en s'asseyant à côté de Miloš. Elle lui caressa la joue et il lui embrassa la paume. Elle devint rouge et, s'affolant, dit : « Tu devrais quand même raser cette moustache. » Il sourit, pensant qu'on n'échappe pas à son destin. Il but le grog à petites gorgées, car il était brûlant. Milena frotta un peu son museau contre sa chemise. Quand le bol fut vide, Miloš dit qu'il était fatigué et se leva. Il serra Milena dans ses bras et l'embrassa sur la bouche. Elle éclata en sanglots. Il monta dans sa chambre et commença à entasser ses affaires dans son sac de voyage. Il était trois heures du matin quand il se coucha tout habillé sur son lit. Il aimait bien dormir tout habillé, ça lui rappelait la guerre. La guerre, parfois, lui manquait. À trois heures et demie, il entendit les pas de son frère dans l'escalier. Il se leva et entra sans frapper dans la chambre de Srdjan. Il dit qu'il partait le lendemain pour l'Amérique. Srdjan demanda pourquoi d'une voix faible. Miloš dit qu'il ne pouvait rester dans un pays dont il ne parlait pas la langue et aussi qu'il avait décidé de vivre dans une contrée plus vaste, plus libre, plus sauvage. Il ne s'habituerait jamais à Paris. Srdjan paraissait triste et incrédule. « Tu en as parlé à Milena? — Non. Je ne veux pas qu'elle fasse une crise d'hystérie. Tu lui annonceras la nouvelle vers midi, quand je serai parti. Tu peux faire ça pour moi? — Je ne le ferais pour personne d'autre. » Les deux frères s'embrassèrent, puis Milos retourna dans sa chambre, reprit sa place sur le lit et s'endormit.

À six heures et demie, il tambourinait à la porte du comte, son sac de voyage entre les jambes. Entendant un vague mouvement dans la pièce, il entra sans attendre qu'on lui en donnât la permission. Une chance que Léonor et Milena fassent chambre à part, pensa-t-il en voyant le petit homme, dans son pyjama de soie déboutonné, dégringoler de son lit et enfiler en vitesse une veste d'intérieur. Après quarante ans, on a moins de cheveux au réveil qu'au coucher. Ils se rassemblent, apeurés, au milieu du crâne, et le premier geste que font les hommes mûrs le matin est de les répandre sur leur crâne de façon à ce que les pertes de la nuit ne se remarquent pas. « Que se passe-t-il, Miloš? — Mes quinze mille francs. - Je n'ai pas cette somme chez moi. - Envoyez un domestique la chercher. - Il faudra attendre l'ouverture de la banque. - Je ne peux pas attendre.

- Milos, je ne sais pas comment ça se passe en Serbie... - Serbie. - ... en Serbie, mais en France les banques ne sont pas ouvertes à six heures et demie du matin. - Je dois prendre la première diligence pour Bruxelles et elle part dans trois quarts d'heure. » Le comte bâilla. « En plus, j'ai une de ces gueules de bois... C'était bien hier soir, non? » Son regard devint plus noir, sa figure plus pointue. « Vous partez parce que vous avez couché avec Milena ou parce que vous n'avez pas couché avec elle? - Dans les Balkans, monsieur le comte, nous ne couchons pas avec les femmes des autres. - Ah oui, et vous faites quoi avec elles? - Nous les enlevons. - J'admets que c'est plus joli. Alors, vous n'enlevez pas Milena? Parce que si elle part avec vous, je vous préviens: pas un sou. Je suis le bon gars, mais il ne faut pas pousser. - Elle ne part pas avec moi. - Elle ne veut pas? — Je ne le lui ai pas proposé. » Le comte couvait le Serbe des yeux comme un œuf merveilleux pondu par son intelligence et son habileté. Une fois de plus, semblait-il penser, il avait triomphé du destin. Il faisait bien partie de cette catégorie d'êtres humains dont l'unique rôle sur terre était d'imposer leur loi aux autres, parce qu'elle était la meilleure. « Je vais voir ce que j'ai ici. Le coffre-fort se trouve dans la bibliothèque. Suivez-moi. » La bibliothèque était la pièce la plus grande du premier étage. Le comte précédait Miloš dans la galerie. « D'habitude, dit-il, on met son coffre-fort dans son cabinet de travail, mais je ne suis pas un homme d'habitudes, alors que les voleurs, si. » Dans la bibliothèque, il y avait neuf armoires en marqueterie de cuivre et d'écaille, garnies de glaces. Tous les livres du comte étaient reliés en rouge, tant en maroquin, que veau et mouton. La cheminée, en faïence blanche à croissants dorés, était garnie de pelles et de pincettes en cuivre bronzé. Le comte marcha vers une armoire, l'ouvrit, enleva cinq ouvrages - les Œuvres complètes d'Héroalde de Verville (1556-1621) - qu'il donna à Milos, découvrant une porte de métal de vingt centimètres sur vingt. Il l'ouvrit et en sortit une bourse et une liasse de billets. « Là-dedans, dit-il en montrant la bourse, il y a une centaine de louis, et en billets ça doit faire dix, onze mille livres. Ça va? » Miloš fronçait les sourcils. Le comte s'impatiait. « Je ne sais pas combien ça fait en ducats autrichiens mais ça devrait pouvoir suffire à vous payer une fort belle cabine de bateau jusqu'en Amérique et à monter une bonne petite affaire d'import-export à New York ou Philadelphie. » Miloš fourra la bourse dans son sac et les billets dans sa poche. « Vous pourriez me remercier, dit le comte. - Vous aussi », dit le Serbe.

Miloš alla en fiacre jusqu'à la rue Boulot, d'où partaient les diligences pour Bruxelles. Pendant le trajet, le Serbe prit une dizaine de louis dans la bourse et les mit dans la poche de son pantalon. Il

arriva cinq minutes avant le départ. Le cocher plaça son sac sur l'impériale et Milos monta dans la cabine, où il y avait déjà une demi-douzaine de voyageurs, qui regardèrent aussitôt sa moustache, sa fatale moustache.

XIII

« Nous aurions pu passer une merveilleuse matinée ensemble... Elle m'aurait raconté sa soirée, je lui aurais caché la mienne... Nous aurions mangé nos côtelettes et bu notre chocolat en lisant les journaux de Girardin. C'est ainsi que tout le monde fait dans ce pays, tout le monde... Je parle des gens civilisés, bien sûr. » Le comte arpentait son cabinet de travail, songeant sans doute que Napoléon, à la veille de chaque bataille décisive, faisait de même. « Que veut-elle, dans le fond? » Srdjan le lui avait déjà dit plusieurs fois : ce que voulait Milena, c'était retrouver Miloš en Belgique et s'embarquer avec lui pour l'Amérique. Elle ne se contenterait pas de le vouloir : elle était en train de le faire. Une fois ses bagages terminés - « Grâce à Dieu, ça nous laisse du temps pour nous retourner », commenta le comte -, elle prendrait la diligence pour Bruxelles. « Pourquoi vous envoie-t-elle me dire ça? - Parce qu'elle est trop droite pour partir sans vous prévenir et a trop bon cœur pour supporter de vous voir souffrir. - Vous, de toute façon, vous ne lui trouvez que des qualités. - Je ne lui ai jamais trouvé qu'un défaut : ne pas être amoureuse de moi. - Elle en a d'autres, croyez-moi, des défauts. Beaucoup d'autres ! Qu'est-ce que je suis allé faire à Belgrade, moi, en 1828 !... Cette vague mission de renseignement à laquelle je n'ai moi-même rien compris ! Au ministère, ils m'avaient pourtant dit : soyez prudent. Je me méfiais des gros Serbes à moustaches et c'est une jeune blonde aux yeux clairs qui m'a eu. Bon, on ne s'affole pas, on réfléchit. On s'assoit. » Il s'assit. « Asseyez-vous aussi, Srdjan. Comme ça, vous arrêterez de me donner le vertige. » Le Serbe obéit. « Que veut-elle? Ma permission? Elle s'en passe, je crois. - Oui. - Alors quoi ? Ma bénédiction ? - Non. - De l'argent ? Elle veut de l'argent ? - Elle n'en a pas ? - Non, elle n'en a pas. C'est moi qui en ai. Alors, elle a besoin d'argent ? - Je ne sais pas. - Mais si, vous savez. Les voyages, ça coûte cher. Eh bien, pas de problème : je vais au coffre. Avec les Serbes, j'ai l'habitude. J'y suis déjà allé ce matin. C'est un coup à prendre. Heureusement que je n'ai pas tout donné à votre frère Miloš... C'est bien votre frère, à propos? Parce que avec Milena qui est votre cousine sans être votre cousine tout en étant votre cousine, je commence à me poser des questions, moi... Attendez là, j'en ai pour cinq minutes. » Cinq minutes plus tard, le comte revint dans la pièce avec quelques billets de cinq cents et mille francs à la main. « Il y a moins que

prévu. Votre frère a été gourmand. En additionnant les deux sommes, on arrive à une jolie fortune. Leur avenir est assuré. Moyen, mais assuré. En voilà deux qui ont bien fait de venir en France. Dites une chose à Milena : elle ne repassera plus le seuil de cette maison, c'est terminé !... Non, non, attendez : ne lui dites rien de pareil. On s'affole, là. On s'assoit. » Il se rassit. Cette fois-ci, Srdjan resta debout et le comte ne fit aucun commentaire. « Comme le disait Napoléon : d'abord, se calmer. Calme. On se calme. Que vous a-t-elle demandé, exactement ? - De vous prévenir de son départ. - Elle a couché avec Miloš? — Non. - Comment le savez-vous ? - Il me l'aurait dit. - Il vous dit tout? - Non, mais ça, il me l'aurait dit. - Pourquoi? - Parce qu'il sait que j'aime Milena. - Ça se tient. Écoutez, Srdjan, on a peut-être une chance, si vous et moi on travaille ensemble, main dans la main. - Une chance de quoi ? - De la garder, c'est-à-dire de la garder à Paris. Si elle part en Amérique avec votre frère, tout est fichu, pour vous comme pour moi. - Vous ne comprenez pas une chose, monsieur le comte : Milena vous quitte. Tout est déjà fichu. - Mais non ! On ne me quitte pas comme ça. L'important, c'est qu'elle ne monte pas sur le bateau avec Miloš, et pour ça je compte sur vous. Utilisez tous les moyens que vous jugerez nécessaires. Si je la perds, vous la perdez aussi. Que ferez-vous à Paris sans elle? » On frappa à la porte. Le comte dit d'entrer. Milena parut, boutonnée de la tête aux pieds dans sa tenue de voyage, avec une toque et un manchon de fourrure. « Srdjan t'a expliqué la situation? demanda-t-elle au comte d'une voix coléreuse. - Le jour où tu me quittes, tu pourrais au moins me parler gentiment. - L'hypocrisie n'est pas mon fort. » Soupir du comte. Srdjan sentait que le Français avait du mal à garder son sang-froid mais était sûr qu'il y parviendrait car cet homme-là avait, sous des dehors sémillants et presque féminins, une volonté de fer. Napoléon avait réussi l'éducation des Français qu'il n'avait pas tués. « Srdjan t'accompagnera à Bruxelles. - Pour quoi faire ? - T'aider. Tu es une étrangère... - Lui aussi, c'est un étranger. - Oui, mais c'est un homme. Je te laisse la berline de voyage, également. » Srdjan, que cette situation dramatique et tendue rendait rêveur, presque assoupi, comprit que le comte le comparait à une voiture, ce qu'il pensait pouvoir considérer comme un compliment, vu l'intérêt que Léonor manifestait à ses équipages. « Je n'en veux pas », dit Milena. Maintenant qu'il se sentait apparenté au véhicule du comte, le Serbe prit cette phrase comme une attaque personnelle. « Tu seras mieux dans cette voiture que dans une diligence ou même dans la malle. Une fois à Bruxelles, tu me la renverras. - Est-ce que ça t'embêterait, Léonor, de ne pas être parfait pendant cinq minutes ? - Je ne suis pas parfait. Si je l'étais, je te souhaiterais d'être heureuse avec

l'homme que tu aimes, mais ça, tu t'excuses, ça ne sort pas. Je donnerai de l'argent à Srdjan : il réglerà vos dépenses. À Bruxelles, Milos prendra le relais. - Tu lui as donné de l'argent à lui aussi ? - Oui. - Pour qu'il s'en aille ? - Parce qu'il m'en demandait. - Tu entretiens l'amant, la maîtresse, le frère de l'amant... - Oui. C'est consternant. On dirait un vaudeville de Gerbault et Detilleux, en moins cher toutefois. On s'embrasse, quand même ? » Elle marcha sur lui avec raideur et courage. Leurs lèvres s'effleurèrent. « Un homme de mon pays m'aurait tuée, dit-elle. - Je ne suis pas de ton pays et c'est aussi pour ça que tu m'as épousé. » Une demi-heure plus tard, Srdjan et Milena passaient la barrière de La Villette et prenaient la direction de Bruxelles.

Milena s'était réveillée vers dix heures, ce matin-là. Elle avait sonné sa femme de chambre, qui l'avait habillée. Puis, elle frappa à la porte de Milos. Elle voulait lui dire quelque chose à propos de sa moustache. S'excuser. Elle avait mal dormi à cause de ça. Au fond d'elle-même, une voix lui disait que sa phrase sur la moustache était plus grave qu'elle ne le pensait mais elle refusait d'imaginer qu'elle était passée tout près du bonheur et l'avait raté à cause d'une phrase, d'un mot : moustache. Elle frappa encore. Pas de réponse. Sans doute dormait-il. Elle pouvait entrer et le déranger dans son sommeil, puisqu'ils allaient passer le reste de leur vie ensemble. Elle avait prévu de quitter le comte après le déjeuner, pendant le café. Léonor était toujours de bonne humeur en buvant son café. « Quand on pense, disait-il souvent, qu'au Moyen Âge les gens n'avaient pas de café. Comment faisaient-ils? Mystère. » Il n'y avait personne dans la chambre de Milos. Le lit n'était pas défait. Dans le *dressing-room* , aucune affaire du Serbe et pas trace de son sac de voyage. Milena comprit qu'il était parti quelque part sans elle, probablement vers cette Amérique qui revenait tout le temps dans sa conversation. Il lui avait déjà fait le coup, huit ans plus tôt, avec la Grèce. Cette fois-ci, elle ne se rendrait pas sans combattre. Elle le poursuivrait, le rattraperait et le forcerait à l'emmener avec lui en Amérique. Penser, se dit-elle, à le supplier de garder sa moustache telle quelle jusqu'à la fin de ses jours. Quand même, ce caractère de cochon qu'il avait, ce n'était pas pour rien que son père Radovan en vendait, des cochons. Elle entra dans la chambre de Srdjan. Ce dernier dormait encore. Elle le secoua comme un moujik. Le seul homme que Milena eût jamais vu au réveil, c'était le comte, et il y avait mieux comme spectacle, surtout pour une Serbe rêveuse et imaginative de vingt-quatre ans. Elle trouva Srdjan élégant et doux comme un chat qui s'étire, ainsi qu'elle le lui confia par la suite. « Où est Miloš? demanda-t-elle. - Il n'est pas dans sa chambre ? - N'essaie pas de gagner du temps. - Dommage : c'est la seule chose que je me sente

capable de gagner dans cette ville. - Il a pris la diligence pour Bruxelles, n'est-ce pas ? - Si tu le sais, pourquoi me le demandes-tu ? » Alors, elle lui dit ce qu'elle attendait de lui et retourna dans sa chambre pour préparer son départ.

Maintenant, ils étaient dans la voiture du comte, avec le cocher du comte et l'argent du comte. Srdjan avait bien l'intention de rentrer à Paris, et avant la fin de la semaine, encore. Revenir dans la capitale sans Milena ne l'enchantait guère, mais il était hors de question pour lui d'accompagner celle-ci en Amérique. L'Amérique, ça devait être quelque chose comme la Serbie en plus grand et sans minarets, et la Serbie, il n'avait vu qu'elle pendant dix-neuf ans, il avait envie de voir autre chose.

Srdjan, le même qu'à son arrivée quelques semaines plus tôt, collait le nez contre la portière, comme s'il voulait ne pas perdre une miette du pays. Il y avait toute une théorie de terrains vagues et de maisons à demi détruites. Jusqu'à Courtenay, ce fut la campagne française, avec des vaches, des arbres et des clochers au-dessus desquels ondulait un beau ciel sombre de fin du monde, « un ciel idéal, commenta Milena, pour courir après l'amour ». Ils dînèrent d'un potage et d'un poulet, puis l'aubergiste leur montra l'unique chambre qui lui restait. Ils s'y installèrent en camarades, Srdjan par terre sur le matelas et Milena dans le lit sur le sommier. Le Serbe était sur le point de s'endormir - avec, pour seule crainte, celle qu'un cafard lui entrât dans l'oreille pendant son sommeil -, quand Milena lui demanda : « Elle roule la nuit, la diligence ? - Oui, deux cochers se relaient. - Voilà pourquoi Léonor m'a dit de prendre la berline : il savait que ça nous ralentirait. » Le lendemain, elle fut la première réveillée, la première lavée, la première habillée. Elle était déjà en train de houspiller le cocher quand Srdjan avait à peine fini son petit déjeuner, qui consistait en un bol du potage de la veille et un verre de vin rouge. Dans la voiture, elle résuma, pour son compagnon, ses ruminations nocturnes : « Quand le comte te fait un cadeau, accepter ce cadeau est lui faire un cadeau d'une plus grande valeur que le cadeau en question. Cet homme passe des marchés en permanence, avec la société, avec son entourage, avec lui-même. Quand il a des sentiments, il les évalue, et puis il les négocie. Il est le contraire de ce qu'un homme doit être à mes yeux. » Srdjan comprit qu'il devait défendre le comte s'il voulait avoir une chance de garder Milena. « Il est généreux, dit-il. - Il ne finance pas, il investit. Quand il t'offre mille francs, c'est qu'il compte en gagner dix mille avec toi. L'argent qu'il a donné à Miloš comme celui qu'il t'a donné, c'est de l'argent destiné à me ramener à lui. Je suis son bénéficiaire. Eh bien, son bénéficiaire, dans trois jours il sera dans le

bateau pour Philadelphie. »

À la frontière, les douaniers les firent descendre de voiture et parquèrent leurs bagages dans un hangar. La France se terminait par un café et la Belgique commençait par un estaminet. « Dans lequel des deux, à ton avis, Miloš a pris un verre avant de remonter dans la diligence ? » Srdjan n'en savait rien. Et pourquoi ne pas s'interroger, pendant qu'on y était, sur ce que son frère avait bu ? Vin blanc ? Lambic ? Genièvre ? « Ne sois pas désagréable », dit Milena. Il y avait pourtant de quoi : par ce voyage elle le privait à la fois d'elle et de Paris. « Je suis désolée, Srdjan, mais que pouvons-nous faire contre le destin? » Il l'ignorait. Ce qui lui plaisait à Paris, c'est que personne ne parlait de destin, ni de fatalité. Les gens se contentaient de vivre avec gourmandise, sans emphase. Il ne supportait plus la gloriole, la pleurnicherie et le lyrisme serbes, dont il respirait les derniers relents chez Milena.

Les douaniers fouillèrent les bagages, n'y trouvèrent aucune marchandise illicite et les deux Serbes reprirent leur route vers Mons, où ils dînèrent et dormirent. Ce coup-ci, ils avaient chacun leur chambre. Ça ne leur plut qu'à moitié. Habités à être sans cesse ensemble depuis leur départ de Paris, ils se sentirent privés l'un de l'autre et prirent n'importe quel prétexte pour se rendre visite, ballet tendre et bavard qui se poursuivit jusqu'au milieu de la nuit, de sorte que le lendemain ils se levèrent tard et que le cocher du comte put enfin dormir à son aise. Quand elle vit l'heure, Milena fut prise de panique et courut comme une furie dans l'établissement, laissant pantois l'aubergiste et son personnel. La voiture reprit bientôt son chemin dans un paysage gris et désolé qui semblait attendre la neige pour avoir l'air moins triste. Celle-ci tomba en effet une heure environ avant leur arrivée à Bruxelles, et ils découvrirent donc la ville sous un mince tapis blanc. Le cocher, sans demander leur avis, les emmena à l'hôtel du Morian, rue d'Or, où le comte avait ses habitudes et un crédit. C'était une vaste et jolie demeure, où on les reçut avec maints égards. Léonor avait dû déjà envoyer un courrier par la malle. On leur attribua les deux meilleures chambres de l'établissement, où ils se contentèrent de faire une légère toilette et de se changer avant d'entreprendre, à longs pas impatients, la recherche de Miloš dans Bruxelles.

XIV

En les voyant entrer dans le restaurant - la *restauration*, comme disaient les Belges -, il ressentit une obscure et douce fierté à la pensée que c'étaient des gens de sa famille, famille prise pour Milena au sens large, car la comtesse de La Renardière n'appartenait pas vraiment à la lignée des Stanković. Depuis quelques jours, Milos se répétait ça, alors que dès la naissance de Milena - il avait alors quatre ans -, il l'avait bel et bien considérée comme sa cousine, autrement dit sa sœur. En fuyant Paris, n'avait-il pas repoussé le risque de commettre un inceste, crime abominable, voire inimaginable pour un Serbe? La moustache, c'était un prétexte, même si depuis toujours Milena énervait Milos avec sa manie de tout vouloir arranger à son goût. Elle usait soit de violence, soit de diplomatie, mais parvenait à organiser sa vie de manière que rien dedans ne la gênât. Elle avait réussi, par exemple, à n'épouser aucun Belgradois qui ne fût pas Miloš, qu'elle avait ensuite réussi à faire venir à Paris. « Il faut ranger », disait-elle souvent, et ça s'appliquait aussi bien à sa vie sociale qu'à sa vie amoureuse ou bien sûr domestique. Les choses et les personnes devaient être à leur place et ne plus en bouger, sauf pour aller vers elle, et uniquement à sa demande.

Il y avait beaucoup de fumée dans le restaurant. Les Belges fumaient encore plus que les Serbes. C'étaient des espèces de Serbes, ainsi que Srdjan le lui ferait remarquer le lendemain matin : désinvoltés, grinçants, délirants, grands, forts, bâfreurs, buveurs et aussi escrocs comme tous les peuples occupés trop longtemps par une puissance étrangère. Une tendance à l'irresponsabilité et à l'infantilisme due à la même raison. Srdjan vit Miloš le premier. Milena devait être trop gênée par le désordre de l'endroit. Et les fumeurs. Elle avait une aversion pour les fumeurs et c'était un peu pour ça qu'elle avait quitté Belgrade. C'était aussi la raison qu'elle avait donnée au comte pour, à peine quatre mois après leur mariage, faire chambre à part. Srdjan lui tapota le bras et lui montra Miloš. Elle traversa la salle, calme, dansante, souriante - et Miloš sut que ce n'était plus la peine de lutter contre elle et contre lui-même, il n'était pas de taille. Elle s'assit en face de lui et lui demanda ce qu'il mangeait. Autour d'eux, tout le monde disait « n'est-ce pas ». Miloš dit qu'il ne savait pas ce qu'il mangeait. Il avait posé un doigt au hasard sur le menu et on lui avait apporté ça,

maintenant il le mangeait. Eux-mêmes, avaient-ils dîné? Srdjan fit non de la tête. « On a parcouru la ville de long en large pour te retrouver, dit-il. - Je savais qu'il serait dans un des restaurants de la place de l'Hôtel de Ville, dit Milena. Si tu m'avais écoutée, on l'aurait trouvé tout de suite. - Ça dépend depuis combien de temps il y est. - Tu es ici depuis combien de temps ? demanda Milena à Miloš. - Deux heures. - Tu vois ! dit-elle, avec un air de triomphe, à Srdjan. J'avais raison. » Avoir raison. Avoir raison et mettre de l'ordre, les deux ambitions de Milena dans la vie. Être heureuse venait loin derrière, c'était peut-être pour ça qu'elle n'y arrivait pas. Pourtant, en ce moment, elle était en train d'essayer. Elle posa la main sur celle de Milos, qui commença, sans savoir pourquoi, par la retirer. Sa hantise de l'inceste ? Cette idée ne semblait guère préoccuper Milena. « J'ai quitté le comte, dit-elle. Si tu es d'accord, je vais avec toi en Amérique. - J'ai combien de temps pour donner ma réponse ? - Le temps que tu veux. Pas trop longtemps? » Miloš demanda à Srdjan s'il viendrait avec eux. Il sentit que cette question contrariait Milena, mais quand Srdjan dit qu'il ne les accompagnerait pas outre-Atlantique «pour un empire, même l'ancien empire serbe des Némanides », elle parut encore plus contrariée. « De toute façon, dit Srdjan afin sans doute d'adoucir son propos car il voyait que la Belgradoise avait tiqué, la chose qui me préoccupe en ce moment est ce que je vais manger, car j'ai une faim de tigre. » Quand il passa la commande dans son français le plus pur, celui que son père lui avait fait apprendre avec l'épouse avachie et désemparee d'un émigré royaliste breton rentré en France sans elle parce qu'elle était tombée amoureuse d'un barbier belgradois, le restaurateur ouvrit grands ses gros yeux verdâtres et injectés de sang. « Des *fransquillons* ! » s'exclama-t-il. Il y eut, dans la restauration, des rires aussi gras que la soupe qu'on avait servie, avant leur arrivée, à Miloš. Srdjan avait choisi un choezels au madère et Milena un lapin aux pruneaux. Pour la boisson, ils interrogèrent Miloš. « Je ne vous conseille pas le *faro*, dit-il, ça file la colique. J'en ai bu hier et j'ai passé ma nuit aux toilettes. Commandez du vin français : j'ai les moyens. - Nous aussi, dit Milena, on a les moyens. - Le comte vous a donné de l'argent? - Pas mal. - Moi aussi, il m'en a donné beaucoup. - Il t'en a donné pour que tu t'en ailles; moi, il m'en a donné pour que je revienne. - Et tu reviendras ? - Non. - Tu es consciente de ce que tu perds ? - Je suis consciente de ce que je perdrais, si je te perdais. » Ils s'embrassèrent. Srdjan soupira et fit une moue dégoûtée. « C'est aussi mauvais que la dernière scène d'*Hernani*, dit-il. - Quoi ? fit Milena. Tu attaques Hugo, maintenant? - Oui. Réflexion faite, je déteste Hugo. » Miloš comprit que son frère n'avait aucun sentiment particulier pour Hugo

- ce n'était pas la même chose concernant, par exemple, Milena - mais qu'il voulait faire une diversion, cette petite saynète amoureuse ne l'amusant pas outre mesure. Srdjan commanda du chablis. Trois bouteilles. «Trois bouteilles ? fit le restaurateur. - Oui, puisque nous sommes trois. » Le restaurateur hocha la tête avec une lourdeur bovine, puis descendit à la cave. « Quand Delphine va savoir que tu n'aimes pas *Hernani*, dit Milena, elle sera furieuse. - Ça m'étonnerait, dit Srdjan, que tu aies des échos de sa fureur. » Bien joué, pensa Milos. *Well done*, comme aurait dit Hamilton. Tout à coup, l'exil américain se matérialisait dans l'esprit de Milena : c'était un endroit où elle n'aurait pas d'écho de la fureur de Delphine Gay quand celle-ci apprendrait que Srdjan n'aimait plus Hugo. Elle regarda Milos et dit : « Il faut savoir faire la part du feu. » Elle semblait consolée, mais pas convaincue. Elle lui demanda dans quel hôtel il dormait. «L'hôtel du Grand Miroir. - C'est où ? - Rue de la Montagne. - C'est bien? - Pas mal, tu verras. - Oui, Miloš, je verrai. » Ils s'embrassèrent encore. « Ça suffit, protesta Srdjan. Je sais qu'on est en Belgique, mais tout de même : un peu de tenue. » Miloš admira son frère de plaisanter alors qu'il avait le cœur brisé. « J'adore ta moustache, dit Milena. - On ne parle plus de cette moustache, d'accord? - Si ! fit Srdjan. Au contraire, parlons-en. C'est un excellent sujet de conversation, plein de ressources. Moi, je ne la trouve pas terrible, cette moustache, et il y a encore trois jours Milena était de mon avis. » L'aubergiste, remontant de la cave, leur demanda s'il devait déboucher les trois bouteilles de vin. « Bien sûr, dit Srdjan, ça vous évitera le dérangement. » Trois bouteilles de vin, c'était ce qu'il leur fallait, surtout dans les grandes occasions. Ils vidèrent la première avant l'arrivée des plats. Ils parlèrent de leur enfance, de leurs parents. Lorsque la nourriture fut sur la table, ils étaient si bien absorbés dans leurs souvenirs qu'ils mangèrent à peine. Ils n'avaient plus faim. Le chablis et le passé les avaient nourris.

Quand ils sortirent sur la place, Milos découvrit une autre ville que celle qu'il avait vue la veille, quand il y était arrivé seul, et la différence n'était pas simplement due à la neige. Le gros chou aigre et gras vers lequel il s'était avancé hier avec répugnance devenait aujourd'hui, grâce à la présence de Milena et de Srdjan, un joyeux décor d'opérette où il avait envie de courir, comme lorsqu'il faisait la guerre. Il n'avait plus couru depuis plusieurs mois. Comment courir en temps de paix? Les Anglais, disait-on, avaient une chose qu'ils appelaient le *sport*. Peut-être qu'avant son grand saut vers New York Milos resterait quelques jours à Londres pour voir ça. Il y avait un raffinement exquis dans l'architecture et la décoration des petites maisons encadrant l'Hôtel de Ville, qui était comme un château du

Moyen Âge dont les clochetons fantasques, les lucarnes ironiques et les balcons prodigieux semblaient appartenir à un monde rêvé. Milena avait pris le bras droit de Milos et le bras gauche de Srdjan et tous trois avançaient unis sous la lune. « Il faut arrêter un fiacre car on n'a plus de voiture, dit Srdjan. - Tu viens voir mon hôtel ? lui demanda Miloš. — Non. Je suis fatigué. Vous n'aurez qu'à me déposer rue d'Or. » Dans le fiacre Milos vit à peine son frère, car lui-même passait son temps à embrasser Milena. Ils avaient tellement de baisers en retard tous les deux qu'il se disait qu'ils n'arriveraient jamais à se mettre à jour dans ce domaine. Srdjan descendit du fiacre dans un silence qui ressemblait à une plainte étouffée. Rue de la Montagne, Milena passa devant le gardien de nuit avec décontraction. Ayant annoncé au comte qu'elle le quittait et à Milos qu'elle était décidée à le suivre en Amérique, elle ne se considérait plus comme une aristocrate parisienne coupable d'adultère mais comme la femme légitime de l'homme qu'elle aimait; elle se sentait, de fait, heureuse et fière de monter avec lui l'escalier d'un hôtel de deuxième ordre. Miloš vit qu'en pénétrant dans la chambre elle eut un sentiment de découragement. « Ce n'est pas le luxe, dit-elle. - Si tu préfères, on peut aller au Morian. C'est mieux? - Oui. Léonor descend là à chacun de ses voyages. - Allons-y ! - Ça me gêne, pour Srdjan. - Vous êtes dans la même chambre ? - Bien sûr que non ! - Dans ce cas pourquoi ça te gêne ? - Ça me gêne. Non, restons ici, on sera bien. En Grèce, c'est le garçon qui déshabille la fille ou l'inverse ? - Ça dépend. - Parce que les Grecs ils font tout à l'envers : pour dire oui ils disent non, pour dire non ils disent oui... » Milos la serra contre sa poitrine, dans le but principal de la faire taire. Ils tombèrent sur le lit, qui grinça. Milena rejeta la tête en arrière, regarda Milos et lui dit qu'elle l'aimait et qu'elle était en train de vivre la plus belle nuit de sa vie mais qu'elle ne voulait pas faire l'amour avec lui maintenant. « Qu'est-ce qu'on va faire alors? - Je ne sais pas. Dormir? -D'accord. » Il posa la tête sur le traversin et s'endormit. Milena lui secoua l'épaule. « Tu dors ? - Oui. » Il referma les yeux et s'endormit de nouveau. Quand il reprit conscience, il était nu sous les couvertures et Milena, nue elle aussi, était couchée contre lui. Il ne savait pas quelle heure il était. Il commença à faire l'amour avec la Belgradoise dans un demi-sommeil qui se dissipa peu à peu, comme la brume matinale se dissipe sous les rayons du soleil.

Le matin, il se réveilla le premier. Pourquoi les hommes se réveillent-ils avant les femmes? De quoi ont-ils peur? Il avait encore neigé pendant la nuit et Bruxelles ressemblait à une de ces montagnes de Bosnie dont lui avait tant parlé Ratko, le père de Milena. Étrange idée d'avoir, dans ce pays plat, choisi le coin le plus

escarpé pour bâtir une ville. Le promeneur bruxellois était, de tous les citadins d'Europe, celui qui avait le plus mal aux mollets. Le Serbe descendit tant bien que mal jusqu'à la rue d'Or. Il fallait qu'il parle à son frère. Celui-ci dormait encore. Milena et lui étaient de gros dormeurs. Ils ne connaissaient pas l'insomnie, peut-être parce qu'ils n'avaient tué personne. Miloš but un café au restaurant de l'hôtel, le temps que Srdjan fit son apparition, puis les deux frères s'installèrent dans le salon du Morian. Srdjan était si blanc qu'un moment Milos se demanda si son petit frère n'allait pas le provoquer en duel. « Tu l'emmènes en Amérique? » fut la première question posée par Srdjan. Miloš dit qu'il n'en savait rien. « Pourquoi ? Elle t'a déçu, au lit ? - Ne parle pas comme ça, Srdjan. - Excuse-moi. Je croyais que je le prenais bien mais, réflexion faite, je le prends mal. - Je te demande pardon. - Refusé. - Si tu la voulais, il fallait te mettre sur les rangs ! - Deux décennies que je suis sur les rangs, sans résultat. C'est toi qu'elle voulait. Elle t'aime comme personne ne t'a jamais aimé ni ne t'aimera. Emmène-la en Amérique. - J'hésite. - Pourquoi ? - Elle est plus attachée à Paris qu'elle ne le pense et je ne veux pas faire son malheur. Il n'y a rien de pire, sur terre, qu'une femme malheureuse. - Elle a tout quitté pour toi, Miloš. — Mais non. Elle connaît le comte. Elle sait qu'il la reprendra quand elle voudra. Nous dirons qu'elle s'est offert quelques jours de vacances aux frais de l'aristocratie française. - Elle a quand même passé la nuit dans ton lit. - C'était le but du voyage, non? — Non. Le but du voyage, c'est l'Amérique. - Je ne le crois pas. - Tu ne le crois pas ou tu n'as pas envie de le croire ? - J'ai envie qu'elle ait envie de le croire. Et toi, que vas-tu devenir sans elle à Paris ? - J'ai déjà plusieurs points de chute. Un, en tout cas. - Delphine ? - Delphine. - Tu as couché avec Delphine ? - Ouais. - Chez elle ? - Non : dans la voiture du comte. - menteur ! - Je te jure que c'est vrai. - Tu as couché avec Delphine Gay dans la voiture du comte ! - On ne va pas passer la journée là-dessus ! - C'était comment? - Pour moi, toutes les femmes se valent, sauf Milena. - Alors, accompagne-nous en Amérique. - Pas question. Je ne vais pas passer le restant de mes jours à vous tenir la chandelle. - On serait bien tous les trois, en Amérique. On ferait fortune. On te trouverait une épouse. - N'insiste pas, Miloš : c'est non. Il y a une ville où être sur terre : Paris, et c'est là que je serai. Quant à mon épouse, je l'ai déjà trouvée, c'est Milena. - Dommage que ce soit la mienne. - Je dirais plutôt que pour l'instant c'est celle du comte. - Ce qui m'embête, c'est qu'au fond Milena pense comme toi pour Paris. C'est dommage qu'elle m'aime moi et pas toi, parce que, tous les deux, vous avez les mêmes goûts. »

XV

Voilà, se dit-elle, c'était rangé. Quand, en se réveillant, elle avait constaté qu'elle était seule dans le lit, elle avait craint que Miloš ne lui eût de nouveau faussé compagnie, mais voyant que l'argent et les vêtements de son amant — eh oui, pensa-t-elle avec délices, ça s'appelait comme ça - se trouvaient toujours sur la table de nuit, elle comprit qu'il était allé faire un tour, sans doute rue d'Or pour déjeuner avec Srdjan. Il n'allait pas le voir pendant longtemps, et peut-être plus jamais. Elle fit le point sur la situation. Depuis qu'elle était petite, elle passait sa vie à ça : faire le point sur la situation. Est-ce que tout était réglé, organisé, à sa place ? Alors seulement, quand elle avait dressé l'inventaire des choses faites et des choses à faire, des gens à remercier et des gens à reconforter, des amies avec qui se réconcilier et des amies avec qui se fâcher, elle pouvait s'endormir - ou se lever, selon que c'était le point du soir ou celui du matin. Milena détestait le désordre et donc, depuis 1818, détestait sa vie. Elle aimait Miloš et n'habitait pas avec lui. C'était comme si sa femme de chambre avait laissé traîner un mantelet de velours, un bas de soie ou un soulier de satin au pied de son lit pendant... douze ans ! Elle avait enfin remis les choses à leur place. Ça lui avait pris beaucoup de temps mais la passion de l'ordre, comme toutes les passions, abolit le temps.

Elle se souvint que Delphine demandait, à chacun de ses amis qui voyageaient en Belgique, de lui rapporter les contrefaçons de ses ouvrages préférés. Les écrivains français se plaignaient des éditeurs belges qui, sans leur payer le moindre droit, imprimaient à toute vitesse et sur du mauvais papier leurs ouvrages parus en France, mais ceux qui n'étaient pas piratés ressentaient cette vague et médiocre vexation de l'unique religieuse non violée dans un couvent pris d'assaut par des Maures ou des Ottomans. Milena, après avoir fait sa toilette sans l'aide de quiconque, ce qui lui parut bizarre, et même désagréable, descendit à la réception et demanda au patron de l'hôtel l'adresse des éditeurs de contrefaçons. Le propriétaire du Grand Miroir ne connaissait aucune espèce d'éditeur et dut interroger un publiciste français arrivé la veille et qui était en train de déjeuner dans la salle à manger. Milena craignit que celui-ci ne fût un ami du comte et qu'il ne la reconnût. À cette crainte, elle comprit qu'elle n'avait pas encore décidé de partir pour l'Amérique avec Milos, ce qui la laissa stupéfaite. Et cette volonté soudaine de

vouloir offrir des livres à Delphine, n'était-ce pas le désir de ne pas rompre avec l'Europe, la France, Paris ? Bien sûr, elle avait imaginé de les confier à Srdjan pour qu'il les donnât à la poétesse, car Milena se trouverait alors sur le bateau pour l'Angleterre, mais quand même, tout n'était pas aussi bien rangé qu'elle l'avait cru et il lui faudrait sans doute bientôt recommencer.

Elle écrivit un mot pour Milos, expliquant où elle allait, ce qu'elle y ferait, quand elle reviendrait et pourquoi elle emportait leur argent. Il n'était pas prudent, expliquait-elle, de laisser une somme pareille dans sa chambre d'hôtel, surtout en Belgique, sanctuaire de tous les marlous, escrocs, tricheurs et voleurs d'Europe. Elle savait que Milos comprendrait qu'elle voulait en réalité l'empêcher de filer à l'anglaise, ou plutôt en l'occurrence à la serbe, et que ça le ferait sourire. Si elle cherchait pourquoi elle aimait Milos, elle en arrivait toujours plus ou moins à la conclusion que c'était parce qu'il était quelqu'un que tout ou presque faisait sourire.

Elle monta dans le landau doublé de velours blanc. À Bruxelles, les fiacres étaient deux fois plus jolis qu'à Paris et deux fois plus chers mais Milena ne se rendait pas compte de cette seconde différence car à Paris elle avait sa voiture. La seule fois où elle prit un fiacre, ce fut après la première *d'Hernani*. Qu'est-ce que ça lui avait fait mal, cette histoire ! La fin, surtout. Elle détestait quand des gens s'aimaient et se séparaient ou mouraient alors qu'ils étaient sur le point d'être heureux ensemble. Ça la poignardait, lui rappelant ses propres malheurs avec Milos. Si elle n'était pas rentrée tout de suite après le spectacle, aurait-elle pu attraper son cousin au vol comme elle l'avait fait ? Et s'il n'y avait pas eu ce grog, cette conversation, ces baisers, et même cette malencontreuse phrase sur la moustache de Milos, seraient-ils devenus amants ici à Bruxelles quelques jours plus tard ? Elle ne se féliciterait jamais assez d'avoir faussé compagnie à Delphine et Srdjan, ce soir-là. Il faudrait qu'elle demandât à Srdjan comment ça s'était terminé chez les Hugo. Pendant tout le trajet Paris-Bruxelles, elle ne lui avait pas posé une seule fois la question, et lui-même, avec sa discrétion habituelle - Milena pensait que Srdjan était le premier *gentleman* serbe de tous les temps -, n'avait pas abordé le sujet.

Le fiacre arriva place Royale, où se déployaient une église grise et un palais blanc. On traversa un parc de proportions modestes, avec un petit bassin et des statues peintes à l'huile. Au-delà se trouvait le quartier des éditeurs de contrefaçons. Milena acheta *Adolphe*, René et *Cinq-Mars*, qu'elle savait être les romans favoris de Delphine. Puis, elle se dit qu'elle ne trouverait pas de livres français en Amérique, au cas où elle s'y rendrait - perspective à laquelle elle se

voyait de moins en moins, au fil des heures, échapper -, et, pour elle-même, acquit plusieurs traductions françaises de Walter Scott (*Ivanhoé*, *Le Pape de Marie Stuart*, *Quentin Durward*, *Chroniques de la Canongate*), les *Poésies* de Vigny, *Han d'Islande*, deux Paul de Kock (*Georgette*, *Gustave*) pour les soirs où elle serait ou paresseuse ou déprimée, un théâtre complet de Racine, la merveilleuse supercherie de Mérimée qu'elle-même avait découverte dès qu'elle l'avait lue mais qui avait confondu le Tout-Paris : *La Guzla*, et, pour finir, le *Génie du christianisme* car elle était une catholique convertie depuis peu pour cause de mariage et chacun lui avait dit, Delphine en premier, que la lecture de cet ouvrage pieux de Chateaubriand la ferait passer du stade de catholique convertie à celui de catholique convaincue, voire fanatique.

« Vous ne pourrez pas porter ça toute seule, ma petite dame, lui dit l'éditeur. - Non, répondit Milena. C'est pour ça que vous le porterez, vous. - Vous n'allez pas trop loin, j'espère. - Jusqu'à mon fiacre. » Pour payer, elle sortit trop de billets, que l'homme regarda avec convoitise. La convoitise paraissait à Milena le trait de caractère dominant des Belges, avec la tristesse, la malveillance, la naïveté (apanage des gens plaçant la ruse au-dessus de tout, ce qui était leur cas) et cette nervosité gaie et outrageante qu'ils appelaient leur bonne humeur. Srdjan avait raison : c'étaient des Serbes. Des Serbes du Nord. Ils avaient un peu la même histoire. Des gens qui s'étaient retrouvés au milieu d'une route par laquelle tout le monde voulait passer. Opprimés par les uns, libérés par les autres. Parfois, les libérateurs étaient pires que les oppresseurs. Elle reparlerait de ça avec Srdjan, il aurait encore des idées sur la question, il fallait se dépêcher car bientôt elle serait en Amérique et ne pourrait plus parler de rien avec lui. Ça lui manquerait, bien sûr. Mieux valait ne pas y penser.

Srdjan et Milos l'attendaient à l'hôtel du Grand Miroir. Srdjan se précipita sur les achats de Milena avec gourmandise, poussant des « oh ! » et des « ah ! » chaque fois qu'il lisait le titre de l'ouvrage sur la tranche. Quand Milena lui dit les prix ridiculement bas des contrefaçons, il voulut aussitôt courir en acheter. Miloš dit qu'ils n'avaient plus le temps. Leur train pour Anvers partait dans une heure. « Nous allons à Anvers en train ? demanda Milena. - Oui. - Prendre le train pour la première fois avec toi, je n'aurais même pas osé en rêver... mais pourquoi ne reste-t-on pas un peu à Bruxelles tous les trois ? On est bien, ici. Et puis, Srdjan aura le temps d'acheter ses livres. - Il vient à Anvers avec nous. - Tu viens à Anvers avec nous ! - Pas plus loin, dit Srdjan - Que tu crois ! fit Milos en lui tapant sur l'épaule. Tu sais bien que Milena ne peut pas

se passer de toi. - Moi, dit Srdjan, je ne pourrais pas me passer de Paris. - Lui et son Paris, dit Miloš. — Il faut admettre que c'est une ville extraordinaire, dit Milena. - Si elle est aussi extraordinaire que ça, dit Miloš, vous n'aviez qu'à y rester. - Ne te fâche pas, dit Milena. - Je ne me fâche pas, alors que j'aurais une bonne raison pour le faire. - Laquelle? » demanda Milena. Srdjan, plongé dans *Ivanhoé*, ne suivait plus la conversation. « Moi, je ne vous demandais rien. C'est vous qui m'avez filé le train jusqu'à Bruxelles et qui m'avez alpagué alors que je dînais en toute tranquillité sur la Grand-Place. - Avoue que ça t'a fait plaisir. - Ça m'a fait plaisir, mais s'il s'agit d'une conspiration pour m'empêcher de partir en Amérique, ça ne me fait plus plaisir. - Il n'y a pas de conspiration, mon amour. J'irai avec toi jusqu'au bout du monde. - Ça tombe bien : c'est ma destination. » Ils s'embrassèrent avec frénésie. « Moins fort le baiser, dit Srdjan. Vous m'empêchez de lire. - Ce n'est pas le moment de lire », dit Miloš. Ils rassemblèrent leurs bagages et descendirent l'escalier.

À la gare, Milos acheta des places en berline, qui coûtaient quatre fois plus cher que les places en chariot. Milena lui reprocha cette dépense : « Tu crois qu'avec l'argent du comte nous sommes riches, mais cet argent nous prouve au contraire que nous sommes pauvres, et les pauvres ne voyagent pas en première classe. - Trop compliqué pour moi, dit Miloš. — Si tu te laissais un peu vivre?» dit Srdjan à Milena. Elle soupira: «J'ai l'impression d'être votre mère. -Notre pauvre mère, dit Miloš. — Elle a promis de rester vivante jusqu'à notre retour, dit Srdjan. Elle restera vivante jusqu'à notre retour. - Et si nous ne revenons jamais? — Elle ne mourra jamais ! » Les deux frères se dirigèrent vers l'avant du train, précédés du porteur et suivis par Milena. La locomotive reniflait, éternuait, bourdonnait et crachait de la vapeur. On eût dit un éléphant grippé. Elle dégageait une puissante odeur de charbon. « Ça pue! dit Milena. - Aucun romantisme, dit Srdjan. - C'est grâce à moi que tu les connais, les romantiques ! » Ils s'installèrent dans la berline, où il y avait des petits fauteuils de théâtre. Srdjan dit que ça lui rappelait la première d'*Hernani*. La fumée, derrière les vitres, s'épaissit. Milena prit la main de Milos, puis celle de Srdjan. Elle savait qu'elle était la plus heureuse des femmes mais sentait que ça ne durerait pas, alors elle avait l'intention d'en profiter à fond.

Le train roulait moins vite qu'elle ne l'avait craint. C'était une espèce de galop en plus bruyant et en plus salissant. N'empêche, quand elle raconterait ça à Delphine... - mais non, elle ne raconterait rien à Delphine, puisqu'elle ne la verrait plus. En Amérique, pour peu qu'elle s'y fît des amies de la qualité de Mlle Gay, elle n'épaterait personne avec son voyage en chemin de fer

Bruxelles-Anvers. Elle pourrait écrire à la poétesse, mais ça ne serait pas la même chose. Srdjan, de son côté, montrait une certaine réticence envers leur moyen de transport. Il se plaignait qu'on ne s'entendît pas causer. Trouvait le mécanicien mal habillé. Les chevaux lui manquaient. « Et puis, dit-il, c'est plus facile d'arrêter un fiacre qu'une locomotive. - Pourquoi voudrais-tu l'arrêter? fit Milos. Le but d'un voyage est d'aller d'un point à un autre, pas de s'arrêter entre les deux. - Et si, moi, je veux m'arrêter? - C'est ça, l'avantage du train : que des gens comme toi, qui veulent s'arrêter, ne puissent pas le faire ! » Des trois, Miloš était le seul qui ne renâclait pas devant cette nouveauté technique. Parce qu'elle le rapprochait de l'Amérique, alors qu'elle éloignait Srdjan de Paris? Avant de prendre place dans la berline, il s'était intéressé aux chaînes qui liaient les chariots les uns aux autres et s'était extasié sur les gros tampons de cuir destinés à atténuer les frottements et les chocs accidentels. Il avait regardé de près la locomotive. Avec ce monstre moderne, il retrouvait l'aisance qu'il avait perdue le mois dernier en passant la barrière d'Italie. Milena comprit que dans ce train Milos était déjà en Amérique, un monde où sa force physique et sa tranquillité d'esprit feraient merveille alors qu'à Paris elles avaient fait bâiller. Il récupérerait sa superbe que lui avaient enlevée un dîner dans un restaurant de poissons de la rue Montorgueil, une représentation au Vaudeville et une soirée chez Esmeralda Dupuis. Il semblait à la Serbe que la moustache de Milos, si critiquée et même menacée rue de Lille, prenait soudain un aspect pimpant, frémissait de fierté, s'ébouriffait de soulagement. Elle faisait, plus que jamais, partie de la figure de Milos, ce qui était loin d'enchanter la Belgradoise. Cette moustache commençait à l'obséder, au point qu'elle se demandait si, au lieu de passer sa vie avec un homme qu'elle aimait, elle n'allait pas plutôt la passer avec une moustache qu'elle détestait.

Ils traversaient un paysage blanc et plat, semé de petites fermes marron. Le ciel était d'un bleu princier. Milena aimait le bleu, car c'était la couleur des haïdouks, ces bandits d'honneur qui avaient empoisonné la vie des Ottomans pendant quatre siècles et demi. « L'honneur du moustique, c'est de ne pas laisser de répit à la vache », disait Ratko, son père. Chaque fois qu'on traversait une route, il y avait une barrière de bois gardée par un jeune garçon. Et, tout le long de la voie, des cabanes de gâchis et de paille abritaient, expliqua un voyageur belge, des gens dont le travail consistait à prévenir, empêcher, ou réparer tout acte de malveillance - dont l'auteur était bien souvent quelque postillon aviné ou un propriétaire de diligences - contre le chemin de fer. Une grande tour carrée passa à toute vitesse sur leur droite. « Malines », dit le voyageur. Il ajouta, l'air important : « On arrive bientôt. - On est

déjà à Anvers ? - Le train ne va pas jusqu'à Anvers. Il faut prendre un omnibus à la gare. - Pratique, se plaignit Srdjan. La voiture du comte, au moins, nous aurait déposés devant l'hôtel. » Le Belge regarda Srdjan, puis Milena, et dit qu'il n'arrivait pas à découvrir l'origine du charmant accent qu'ils avaient tous deux. Étaient-ils hongrois? polonais? bohémiens? russes, peut-être ? « Serbes, dit la jeune femme. Lui, c'est mon cousin. L'autre, mon fiancé. Nous partons en Amérique. - Ils partent en Amérique, précisa Srdjan. Moi, je retourne à Paris. »

À Anvers, les maisons étaient de toutes les couleurs - rose bonbon, gris souris, vert pomme - et il y avait un Christ à chaque coin de rue. À cause du commerce avec Londres et l'Amérique, beaucoup de gens baragouinaient l'anglais, de sorte que Milos put enfin communiquer avec la population. Il prit, de ce fait, la direction des opérations, d'autant plus que Milena et Srdjan étaient tétanisés de frayeur et d'ennui. Ils se voyaient comme deux chatons sur le point d'être jetés à la rivière dans un sac de toile fermé par un double nœud. Ils observaient, sans y croire, leur bourreau les installer dans un hôtel à côté du port, leur faire servir des repas copieux, revenir du bureau de la compagnie maritime avec tous les renseignements nécessaires. Miloš faisait comme si tous trois partageaient, alors que Milena elle-même n'était plus sûre de vouloir s'embarquer pour le Nouveau Monde. Il ne tarissait pas d'éloges sur Anvers, qu'il parcourait toute la journée en prévision d'une longue traversée où il n'aurait guère l'occasion de se promener, et il conseillait à Srdjan et à Milena de faire comme lui. Il trouvait la ville propre, aérée, vaste, large. « Pourquoi ne pas nous y installer ? demanda Milena, un soir qu'ils dînaient à la *restauration* de l'Union, où ils avaient pris leurs habitudes. - Parce que j'ai envie de voir New York, Philadelphie, le Mississippi, l'Ouest!... Et puis, je n'ai pas quitté la Serbie pour m'installer en Belgique. J'ai ma fierté. » Srdjan finissait son aiglefin farci, avec l'air de n'en penser pas moins. C'était un air qu'il avait souvent, surtout quand il était plus jeune. Ljubica lui disait quand elle venait de lui frotter les oreilles : « Quitte cet air de n'en penser pas moins ! » Il se demandait, comme il le confierait plus tard à Milena, à quel moment il sortirait son arme secrète. Il savait, lui, que Milos s'était marié une deuxième fois - par désarroi, mépris, ennui, désœuvrement, curiosité, immaturité - en Grèce. À Margariti, exactement. Avec une jeune femme qui n'était même pas vierge et qu'il avait quittée, sur ordre de son nouveau beau-père, le lendemain matin. N'empêche, le mariage avait eu lieu. Avec un pope, un repas de noces et tout le tintouin. La Belgradoise ne connaissait pas cette affaire. Quelle réaction aurait-elle, quand Srdjan la lui raconterait ?

XVI

« Ce qu'il propose, maintenant, c'est de nous emmener à Londres. Il dit que, là-bas, nous prendrons notre décision et qu'il la respectera. Pour ce qui me concerne, ma décision est déjà prise, et depuis le début : je retourne à Paris. Après tout, c'est vous qui m'avez entraîné dans cette galère. - Si Milena part avec lui, nous serons dans une galère plus pénible, croyez-moi. Vous êtes jeune, vous ne savez pas encore quel effet ça fait de perdre la femme qu'on aime. On met des années à s'en remettre, ou à ne pas s'en remettre. Vous croyez que vous allez retrouver quelque part un sentiment comparable à celui que vous avez pour elle? Non, jamais, et ce sentiment-là vous fait vivre. Quand vous ne l'aurez plus, vous ne vivrez plus, mais vous ne mourrez pas non plus. Vous serez entre les deux et ce sera horrible. Pour vous, et pour les gens qui vous entourent. - Je vous rappelle qu'à l'heure où je parle Milena est d'abord votre épouse et ensuite la maîtresse de mon frère, ce qui est déjà, de mon point de vue, une situation douloureuse. - Ce sera pire : vous ne la verrez plus. - Ça vaudrait peut-être mieux. J'aurais une chance de guérir. - On ne guérit pas d'un sentiment pareil. - Alors, vous me proposez quoi? D'enlever Milena à Milos et de la partager avec vous ? - Une femme telle que votre cousine, nous ne serons pas trop de deux pour l'aimer. - Vous êtes en train de passer un marché avec moi? - Oui, comme j'ai passé un marché avec votre frère. Dans les affaires, ça arrive. Et puis, Milena ne lui a sans doute pas laissé le choix. À qui a-t-elle jamais laissé le choix? Je passe un autre marché avec vous. J'espère que vous le respecterez. Je le sens. Je le sais. - Je vous ramène Milena et on fait part à deux sur elle ? - Un Français aurait exprimé la chose autrement, mais, telle que vous me l'avez dite, elle me convient. - Milena ne marchera pas : elle aime Miloš. — Vous vous souciez des sentiments d'une femme? Bravo: vous redevenez français. Elle ne sera pas d'accord? Nous la convaincrions. - Avec quoi ? - La seule chose qui agisse sur les femmes intelligentes : l'intelligence. La vôtre, plus la mienne. Ça devrait suffire. Ce qui compte, pour l'instant, c'est que Milos et elle ne partent pas en Angleterre. - Il a déjà acheté les billets. - Pour quand ? - Demain après-midi. - Empêchez ça. - Qu'est-ce qui vous fait si peur en Angleterre ? - Londres, c'est déjà le Nouveau Monde. Milena se rendra compte que l'Ancien lui manque moins qu'elle ne le croyait. Cette nostalgique aime l'aventure. Pour l'instant, elle est

dans la nostalgie. À Londres, elle sera dans l'aventure, perdue pour nous. » Le comte se leva. « Je vous retrouve ici demain matin à la même heure. Si vous réussissez, Srdjan, vous ne le regretterez pas, car je ne suis pas connu pour mon ingratitude, au contraire. » Cette phrase était de trop. On pouvait même la considérer comme une erreur mais Srdjan avait remarqué que c'était le style du comte dans le *business*: l'erreur qui peut faire tout capoter et qui en fin de course emporte le morceau. Un style byzantin. Raison pour laquelle, peut-être, ça ne déplaisait pas au Serbe.

Il se trouvait dans un estaminet de la Grand-Place, sur les murs noirâtres duquel on pouvait admirer, en alternance, de faux Rubens et des jambons fumés. L'endroit sentait la bière, la saucisse et le tabac. Le comte lui avait indiqué cette adresse, qu'il réservait, avait-il précisé avec un sourire pincé, à ses rencontres anversoises les plus louches. Dès son installation à l'hôtel du Roi, Srdjan avait envoyé une courte missive affolée à Léonor. Celui-ci, à la réception du message, s'était précipité en Belgique. Son côté Napoléon : on fonce, après on voit. Srdjan lui parlait chaque matin, avec l'impression de comploter contre son frère et Milena, mais la situation dans laquelle il se trouvait exigeait une aide extérieure et seul Léonor de La Renardière pouvait la lui fournir, parce qu'il connaissait la situation en question et parce qu'il avait les moyens de le faire. Le Serbe sortit, contourna la cathédrale et s'engagea dans la rue Lange Koepoort. L'hôtel du Roi était à cinq cents mètres de là, derrière l'église Saint-Paul, dont on apercevait, par-dessus les toits blancs, le clocher baroque. Srdjan savait qu'il n'y a rien de pire sur terre pour un homme que de trahir son frère mais jusqu'à présent il n'avait rien fait de tel. D'une phrase, il pouvait empêcher, ou du moins retarder, le départ de Milena pour l'Angleterre et il devait maintenant décider s'il la prononcerait. Dès qu'il l'aurait dite, il deviendrait le traître que le comte de La Renardière était déjà convaincu qu'il était. Tous les grands destins n'avaient-ils pas une trahison à leur origine? Henri IV trahit la Réforme pour devenir roi, Bonaparte trahit la Révolution pour devenir empereur, Obrenović trahit Karageorges pour libérer la Serbie. Ne pas vouloir trahir, n'était-ce pas se condamner à la médiocrité, à l'anonymat, à l'enfance? Pour devenir adulte, il y avait une chose à faire : être infidèle à soi-même, à sa famille, à ses amis - et beaucoup d'hommes et de femmes n'y arrivaient pas, raison pour laquelle il y avait si peu d'adultes sur terre, et donc la vie y était si pénible. Les plus grands artistes n'étaient-ils pas ceux qui, en avouant leurs pensées les plus secrètes, leurs impressions les plus intimes et leurs rêves les plus fous, se trahissaient le plus totalement? Et pourquoi Milos avait-il tenu à ce que Srdjan les accompagnât à Anvers, sinon pour qu'il le trahisse ?

Il avait pris soin de se munir de son Judas afin que celui-ci jouât son rôle, de façon que lui, Milos, pût accomplir son destin. Sans Judas, pas d'arrestation, pas de procès, pas de crucifixion : le christianisme est à refaire.

Srdjan arriva devant Saint-Paul et, du coup, y entra pour prier. C'était sa mère qui aurait été contente. Il n'était pas un aussi mauvais chrétien que Milos, mais presque. « Ces idées que les Français vous ont mises dans la tête ! » se plaignait Ljubica, quand elle les entendait, au dernier réveillon, critiquer certains dogmes de la religion orthodoxe. Srdjan pria pour sa mère, sa cousine, son frère et lui. C'étaient les gens qu'il aimait, par ordre d'importance. Il y en avait peu, mais il les aimait beaucoup. Pendant qu'il priait, il pensa au comte. Il ne l'aimait pas. Alors, pourquoi était-il tombé sous sa coupe ? Parce que dans les mains de Léonor il y avait toutes les clés de Paris, que c'était une chance pour Srdjan et qu'il ne voulait pas la manquer. Il avait été touché que le comte lui proposât une moitié de Milena, ce que par exemple son propre frère, qui connaissait pourtant ses sentiments pour la Belgradoise, n'avait pas fait. Il y avait enfin la certitude que, privée de Milena, sa vie deviendrait atroce, ce que le comte lui avait confirmé quelques minutes plus tôt. À la fin de ses prières, il décida de trahir. Le Christ lui-même n'avait-il pas trahi la foi de ses parents - qui, il est vrai, n'étaient pas ses parents ? Qu'il disait. Comme soulagé d'un poids, Srdjan s'attarda à regarder les Rubens : Flagellation, Adoration des bergers et Dispute *au* sujet du Saint-Sacrement. Srdjan sentait que son visage avait durci et s'était creusé pendant sa prière et il fut étonné quand, dans la chambre de Milena à l'hôtel du Roi, celle-ci et Milos ne lui en firent pas la remarque. Ils lui demandèrent où il était passé. Milena dit : « On t'attendait, nous. - Vous n'auriez pas dû. Vous pouviez vous promener sans moi. - Non, Srdjan, on ne pouvait pas se promener sans toi. On ne peut rien faire sans toi, sauf une chose, et encore, on a du mal. - Milena ! grogna Miloš. — Je plaisante. - En tout cas, dit Srdjan, vous irez à Londres sans moi. - Je ne te comprends pas, dit Milena. Tu as une occasion rêvée pour visiter l'Angleterre et tu te dérobes. - Jolie ville, Londres, dit Miloš. — Qu'en sais-tu ? » lui demanda Srdjan avec hargne. On en veut toujours aux gens qu'on va trahir, car ils nous obligent à nous mépriser. « Tu oublies qu'en Grèce mon meilleur ami était anglais ! » Visiter Londres avec son frère et sa cousine, c'était tentant. Il n'avait pas encore pensé à ça. Milena leur tiendrait le bras dans la rue. Elle pleurerait sur leurs épaules pendant les mélodrames de Covent Garden. Elle achèterait du thé et de la confiture. Elle ne voudrait plus quitter Londres. Srdjan devait-il reconsidérer son plan, qui était en l'occurrence celui du comte ?

« Je vais me promener sur le port, dit Miloš. — Je garde ton argent ici avec moi, dit Milena. Pas envie que tu me fausses compagnie. - Ce n'est pas mon argent, mais celui de ton mari. Et puis, c'est toi qui es en train de me fausser compagnie, Milena. Enfin, vous deux. Je vous rappelle que je ne vous ai rien demandé. Sans vous, je serais déjà sur le bateau pour l'Amérique. » Il sortit. Srdjan vit que Milena était partagée entre le désir de suivre Milos et celui de s'épancher auprès de son frère cadet. Ils n'avaient pas souvent l'occasion d'être en tête-à-tête et ça leur manquait à tous deux car c'était une chose dont ils avaient pris l'habitude à Belgrade et même à Paris. « J'ai peur, dit-elle. L'Amérique, c'est loin. Qu'est-ce que je vais faire, là-bas ? » Le moment de trahir était-il arrivé? On pouvait encore le retarder de quelques minutes, de quelques heures. Il suffisait, pour l'instant, de lâcher une perfidie ou deux. Peut-être qu'il n'en faudrait pas davantage pour décider Milena à rester en Europe. « J'admets qu'après Paris, New York ça va te paraître la campagne. - Est-ce qu'on sait s'il y a un théâtre dans cette ville ? - Sûrement. - Tu imagines ce qu'ils peuvent y jouer? - Mal. - Des âneries pour sauvages. En plus, je n'ai pas l'impression que Miloš veuille rester à New York. Son idée, c'est de s'installer à la campagne. Pour élever des cochons, comme son père? - Ne critique pas le père de Miloš, s'il te plaît : je te rappelle que c'était aussi le mien. - Je t'en supplie, Srdjan, viens avec nous. - Non. J'ai le mal de mer, horreur de la campagne et des places pour *La Maréchale d'Ancre* de Vigny. - Tu as des places pour *La Maréchale d'Ancre* de Vigny? - J'en aurai. - Par Delphine ? - Bien sûr, par Delphine. - Où en es-tu, à propos, avec Delphine? - *Gentleman*. - Je t'en prie, Srdjan : tu es mon cousin et elle est ma meilleure amie. J'ai le droit de savoir ce qu'il y a entre vous. Je te jure que je ne soufflerai pas un mot de cette histoire aux buffles et aux bisons que je rencontrerai en Amérique. - Parce que tu pars, en fin de compte ? - Je ne sais pas, Srdjan. Je n'en sais rien du tout! » Milena cacha son visage dans ses mains, d'où émergèrent bientôt des yeux si bleus et si clairs qu'on aurait cru le ciel ou la mer. « Alors tu me le dis ou pas ? - Quoi ? - Ce qui s'est passé entre Delphine et toi. - C'est ma maîtresse. - Delphine est ta maîtresse ? - Si tu ne voulais pas savoir, il ne fallait pas demander. - Je suis heureuse de le savoir. Je m'en doutais. Ça devait arriver. Je ne pensais pas que ça arriverait aussi vite. Ce n'est pas le genre de Delphine. - C'est le mien. - Et tu l'aimes ? - Tu sais bien que c'est toi que j'aime. - Oh, Srdjan, je t'en supplie, ne rends pas les choses encore plus difficiles. » Milena se leva et marcha jusqu'à la fenêtre. Srdjan admira, une fois de plus, sa longue silhouette élégante, dont chaque mouvement semblait avoir été ordonné par un maître de ballet. « Tu sais, dit-elle, à quel point tu

comptes pour moi, et comme ce sera un déchirement de ne plus te voir. - Reste. - Et Miloš? — Il n'a pas besoin de toi. Tu vas même le gêner. - Je l'aime. - Y a-t-il une loi qui oblige les gens qui s'aiment à passer leur vie ensemble ? - Oui : la loi de l'amour. » Il y avait des moments où il se disait que Milena était trop bête et alors intérieurement il s'éloignait d'elle, mais elle le rattrapait aussitôt, comme au lasso, par un regard, un geste de la main ou une phrase gentille dans laquelle il y avait toute l'intelligence de ses sentiments. « Ça s'est passé où ? demanda encore Milena. - Dans ta voiture. - Ma voiture? Je comprends, maintenant, pourquoi Delphine voulait tellement la garder ! Elle est culottée, celle-là ! Faire l'amour avec *mon* cousin dans *ma* voiture. Quelle vulgarité ! Quel sans-gêne ! Ça ne m'étonne pas que Vigny l'ait quittée. Lui si délicat et si bon genre n'aurait jamais supporté les manières de cette marchande des quatre-saisons ! - Tu es jalouse? - Oui. - Tu m'aimes, alors. - Oui. - Puisque c'est moi que tu aimes, pourquoi pars-tu avec Miloš? — Je pars avec Milos parce que je l'aime encore plus que je ne t'aime. - Tu es sûre ? - J'en ai la preuve : j'ai fait l'amour avec lui, pas avec toi. - Tu appelles ça une preuve ? - En amour, tu en connais une autre ? - Oui : la preuve inverse. Tu as couché avec lui parce que tu l'aimais moins que moi. - C'est intéressant. - N'est-ce pas? - Quel dommage que tu n'écrives pas ! - Tu ne vas pas t'y mettre toi non plus? J'ai déjà Delphine, Labrunie et Hugo sur le dos avec ça! Non, je n'écrirai pas. Je n'écrirai pas parce que j'ai peur que ce ne soit mauvais, et si c'était mauvais, ça me tuerait. Je ne veux pas mourir, car je trouve la vie merveilleuse, surtout depuis quelques semaines. Je préfère rester dans le doute, puisqu'il me permet de faire la chose que j'aime le plus au monde : vivre. - Et si ce que tu écrivais était bon ? - Je préfère ne pas courir le risque du contraire. - Serais-tu lâche, Srdjan? » En prononçant cette phrase, elle avait les mêmes yeux furieux que Ratko et, en l'entendant, Srdjan eut le même sourire feutré que Radovan. Comme son père, il défendait son bonheur, qu'il plaçait au-dessus de tout. Il avait vraiment l'impression, et cela depuis qu'il était enfant, que c'était ce que Dieu lui demandait de faire : défendre son bonheur. Tous ceux qui gâchaient leurs chances, se précipitaient vers la mort, accéléraient leur ruine et détruisaient leur santé, même si c'était pour de bonnes et nobles raisons, lui paraissaient des blasphémateurs, des iconoclastes et des impies qui devraient, le jour du Jugement dernier, rendre des comptes au Tout-Puissant.

« Il y a encore une chose que je dois te dire, Milena. » Voilà, il allait le faire. N'était-ce pas sa dernière chance ? Après, il aurait tout essayé et, en cas d'échec, ne pourrait rien se reprocher. « Miloš s'est marié, dit-il. - Marié, je sais, mais sa femme est morte. - Il s'est

marié une deuxième fois. - Quand? L'an dernier. - Où? - En Grèce.
- Avec qui? - Une villageoise. - Pourquoi? - Je ne sais pas. - Elle
était enceinte de lui? - Non. - Qu'est-ce que c'est que cette histoire?
- La vérité. Miloš s'est marié en Roumémie avec une jeune femme
grecque. Ne me demande pas pourquoi, je n'en sais rien et je crois
qu'il n'en sait rien non plus. Il venait de perdre un ami très cher, cet
Anglais dont il parle tout le temps, Hamilton, et il était bouleversé.
Les Grecs ont abusé de la situation. - Il y avait un pape? - Oui. Un
vrai pape, avec une vraie barbe. Miloš est donc marié
religieusement. Comment veux-tu défaire une chose pareille? -
Remarque, moi aussi, je suis mariée religieusement. - Parlons-en. -
Parlons de quoi? » C'était la deuxième phase de la trahison. La
troisième, en fait, si on comptait les perfidies du début. Srdjan se
sentait à la fois fatigué et plein d'énergie, comme si sa fatigue
décuplait ses forces. « De ton mari, dit-il. - Tu vas défendre mon
mari contre ton frère? Qu'est-ce qui te prend, Srdjan? — Léonor a
tout fait pour toi, fait tout pour toi, fera tout pour toi. Il y a un an,
tu étais une Belgradoise, c'est-à-dire une provinciale en dix fois pire.
Regarde en quoi il t'a transformée : tu es l'une des femmes les plus
belles, les plus élégantes et les plus spirituelles de Paris. - Il me
trompe. - Tu ne veux pas faire l'amour avec lui. - C'est lui qui te l'a
dit? - À demi-mot. - Je ne lui ai jamais refusé quoi que ce soit. - Il
paraît que tu as une façon de ne pas dire non qui ne signifie pas du
tout oui ! » Sur le visage de Milena, tout se mit à rétrécir : les yeux,
les narines, les lèvres. Il sembla même à Srdjan que la Belgradoise
rapetissait, se racornissait, s'étiolait. Il eut soudain, l'espace de
quelques secondes, une vieille femme en face de lui, une vieille
femme qui hésitait entre deux maisons de retraite. « Il t'a laissée
partir à Bruxelles et il te laissera partir pour l'Amérique, continua
Srdjan, qui se sentait inspiré par la trahison. Si tu t'en vas, il
n'empiétera pas sur ta liberté; si tu restes, il ne te comptera pas son
affection, ni son soutien. Il te donnera tout ce dont tu as besoin,
même quand tu seras une dame âgée et impotente, car il continuera
d'aimer en toi la jeune fille de Belgrade, la jeune femme du
Faubourg Saint-Germain et même la femme adultère d'Anvers. Il
t'aime dans tous tes états, à toutes les époques, dans toutes tes
humeurs. Il t'aime en totalité. - Moi, je ne l'aime pas. - Si tu ne
l'aimais pas, tu ne l'aurais pas épousé. - J'aime Miloš! — Que fera-t-
il pour toi? Tout ce qu'il fera, il le fera contre toi, tu le sais. »
Milena poussa un long soupir et Srdjan comprit qu'il était sur le
point de gagner la partie. Il avait l'impression d'être une meute de
chiens de chasse à la poursuite d'une biche, ou plutôt d'un cerf, car
Milena avait de solides défenses. Si elle se rendait, elle se rendrait à
lui, même si c'était au profit, du moins pour moitié, de Léonor de La

Renardière. Elle retournerait chez le comte, mais c'est à Srdjan qu'elle se serait soumise. « Quel jeu joues-tu? demanda-t-elle avec une dureté brisée en mille morceaux. - Le mien, dit Srdjan. Ne suis-je pas le fils de Radovan Stanković ? »

XVII

Le jour de son départ pour l'Angleterre, Miloš se réveilla le premier, comme d'habitude. Il avait les deux bras autour de la taille de Milena et la tête appuyée sur son épaule. Il entra dans la jeune femme avec délicatesse et lui fit l'amour en lui disant des mots tendres. Elle ne se réveilla pas, même quand il jouit. D'habitude, au moins, elle ouvrait un œil et lui disait quelques mots, ne fût-ce que : « Tu sais bien que je ne suis pas du matin. » Aujourd'hui, rien. À croire qu'elle faisait semblant de dormir, ce qui était grave. Pouvait-on aller s'installer en Amérique avec une femme qui feignait le sommeil quand on la possédait ? Derrière les fenêtres à croisillons, il y avait une tempête de neige. La traversée jusqu'à Southern-on-Sea ne serait pas de tout repos. On entendait la mer taper contre les quais. Miloš se leva. Avant de quitter la chambre, il embrassa Milena sur le front. Elle ouvrit les yeux. Il se dit qu'elle était plus sensible de la tête que de l'entre cuisse, ce qui était une bonne chose pour une épouse et une mauvaise pour une maîtresse. Mais elle n'était ni son épouse ni sa maîtresse. Quoi, alors ? Sa compagne ? Sa camarade ? Non : sa cousine, à jamais. « Où vas-tu ? demanda-t-elle. - Prendre mon petit déjeuner en bas. Dors. - Je n'ai plus sommeil. - Alors, je descends leur dire de nous le monter. - Bonne idée. »

Quand il revint dans la chambre, il avait sans doute l'air déconfit car Milena lui demanda s'il n'aurait pas préféré prendre son petit déjeuner seul en bas. « Pourquoi dis-tu une chose pareille ? C'est absurde. » Une grosse servante au visage bizarre - la tête d'un Breughel sur le corps d'un Rubens, avait dit Srdjan, le seul des trois qui passât son temps libre à visiter les musées et les églises d'Anvers - leur apporta du café, du sucre et des petits pains. Pour manger, ils s'installèrent sur le lit, face à face. « Je dois t'avouer quelque chose, Milena : en Grèce, je me suis remarié. » La Belgradoise eut un sourire radieux. « Je suis content de voir que tu considères ça comme une bonne nouvelle. » Il lui raconta sa folle journée du 27 septembre 1829, à Margariti. « Si je comprends bien, dit Milena, il n'y a pas que moi, dans cette chambre, à commettre le péché d'adultère. » Elle posa le plateau sur la table et s'assit sur les genoux de Milos, qui la coucha sur le lit. Autant elle avait du mal à se réveiller, autant elle était en forme après le petit déjeuner. Miloš la prit avec une tendresse rapide, la tête occupée par les bagages à finir. Surtout, il ne savait pas encore si Srdjan avait ou non décidé

de les accompagner en Angleterre. Il craignait de se sentir perdu sans lui, livré au sentiment bizarre, coupable et peut-être maudit qu'il avait pour Milena. En s'habillant, celle-ci dit : « Je n'irai pas en Amérique. Je préférerais qu'on retourne à Belgrade. On sera heureux, là-bas. - Avec les Obrenović au pouvoir ? On sera heureux, mais en plusieurs morceaux. Aucune importance, va. Je le sais depuis le début, que nous n'irons pas en Amérique ensemble. - Le début de quoi ? - Le début... de ta vie. Ce n'est pas grave, j'irai seul. Je reviendrai, fortune faite, et t'épouserai. - Quand ? - Dans trente ans. - Je serai vieille ! - Oui, mais le comte sera mort. - Ton épouse à toi elle sera morte aussi ? - Oui. On ne vit pas vieux en Roumémie, surtout quand on est une femme. » Il n'avait aucune envie de se battre pour garder Milena, sans doute parce qu'il l'avait eue. Ce qui est pris n'est plus à prendre, pensa-t-il. Avait-il jamais cru à sa liaison avec elle ? Il l'avait commencée sur l'insistance de leur entourage, et l'avait continuée sous la pression de la Belgradoise, mais à aucun moment cette histoire n'avait dominé sa vie. L'objectif numéro un de Milos restait la conquête du Nouveau Monde, pour laquelle tout semblait s'ordonner à merveille : l'argent que lui avait donné le comte, la confiance qu'il reprenait en lui-même, la curiosité qu'il avait de nouveau pour les choses et les gens. Il était comme un soldat avant l'assaut. Ne pouvait plus attendre.

On frappa à la porte : Srdjan. Miloš lui expliqua la situation d'une voix presque gaie, puis les emmena déjeuner sur le port. Il ne neigeait plus et le vent était tombé. « Le destin, dit Miloš. — Le destin », répéta Milena, sur un ton plus sombre. Miloš regardait son frère, qui avait un teint vert clair et les yeux brouillés. « Si tu venais, lui dit-il, elle viendrait. - Si c'est moi qui peux la décider à partir, je préfère la décider à rester. Il n'y a aucune raison logique pour que je défende tes intérêts à la place des miens. Tu es mon frère, pas Dieu. - Songe que nous nous voyons peut-être pour la dernière fois et que nous n'avons pas été capables de nous battre pour une femme. - C'est parce que je suis un lâche. - Ne parle pas comme ça : n'oublie pas que nous portons le même nom. » Dépitée par cette douce explication entre hommes où elle jouait le rôle d'enjeu indifférent et comme désamorcé, Milena se leva et sortit. « Tu as raison de t'embarquer sans elle, dit Srdjan. Raison pour toi, pour elle... - Pour toi. - Pour le comte. Une décision qui arrange tout le monde ne peut pas être mauvaise. - On boit à notre Serbie ? - À notre mère ? - À notre regretté père ? - À tout sauf à l'amour. - À tout, sauf à l'amour ! » Plus tard, dans un geste spontané qu'au plus noir de sa misère new-yorkaise il ne regretterait pas, Milos donna à Srdjan l'argent du comte, ne gardant pour lui qu'un petit millier de francs qui paierait son passage pour New York et ses premiers frais

américains. Le hasard voulut, donc, que Srdjan reçût environ *trente* mille francs. « Tu les places à 5 %, dit Milos dans un hoquet. Ça t'assurera un revenu de mille cinq cents francs, ce qui te fournira le nécessaire jusqu'à ce que ton génie artistique t'apporte le superflu. - Quel génie artistique ? » fit Srdjan en se resservant du vin.

Miloš était seul quand il monta sur le *Farewell*, dont le nom lui rappela Hamilton, ce qui le décida à passer par Londres pour rendre visite à la mère et à la sœur de son ami mort. « Ne restez pas là », cria-t-il à Milena et Srdjan qui, immobiles et penauds sur le quai, le regardaient avec un air coupable. Les deux Serbes sourirent dans le vide. Peut-être n'entendaient-ils pas ce qu'il disait? Il les trouva pâles et inconsistants. Il les méprisait de ne pas vouloir quitter l'Europe. Il se sentait soulagé de ne plus les avoir avec lui. On ne conquiert pas le monde avec deux enfants sur le dos, même s'il est large. Le bateau appareilla. N'empêche, Milena lui avait désobéi, puis l'avait laissé tomber. Soudain, en voyant s'éloigner la longue silhouette mince de sa cousine sur le quai encombré de voitures à bras, de fiacres vides, de chevaux tristes et de familles pauvres, Miloš comprit ce que Milena avait fait avec lui, au cours de ces dernières semaines : *elle s'était vengée*. Vengée de ces années où il ne l'avait pas aimée, l'avait à peine regardée, traitée comme une gamine, une enquiquineuse. Elle l'avait fait venir à Paris, l'avait séduit, était partie avec lui (ou plus exactement à sa poursuite) en Belgique dans un seul but : l'abandonner après, et cet acte était son ultime effort pour se faire aimer de lui. Encore raté, pensa-t-il. Il lui suffisait d'imaginer Milena à côté de lui sur le pont du *Farewell* pour se rendre compte à quel point il se félicitait qu'elle fût restée sur le quai avec Srdjan. En même temps, il sentait que par souci de vengeance Milena avait gâché sa vie à elle et un peu empoisonné son existence à lui. Il savait maintenant pourquoi le Christ avait dit aux hommes de tendre la joue gauche après qu'on eut frappé leur joue droite : afin qu'ils échappent au malheur. Quand le *Farewell* eut presque quitté le port, Srdjan et Milena cessèrent d'agiter le bras et marchèrent vers une voiture attelée de six chevaux blancs et aux armes du comte Léonor de La Renardière. Non seulement c'était une vengeance, mais elle était raffinée. Miloš ne vit pas Léonor : celui-ci laissait à son cocher le soin de récupérer son épouse infidèle et fugueuse. Lui aussi se vengerait, à sa manière, un jour. Ce serait violent. La question qui tracassait Milos, c'était quelle part son frère avait prise dans l'opération. Maintenant, Srdjan serait le seul Stanković auprès de Milena, et cela pour de longues années. Il finirait bien par toucher son dû, sa « livre de chair », comme disait Shylock dans *Le Marchand de Venise*, l'une des pièces préférées d'Hamilton. Sacré frangin ! En plus, maintenant, il serait rentier.

Petit rentier, mais rentier quand même. Pas de doute, il faisait son chemin. Miloš n'était pas jaloux. Il pensait que dans la vie il y a des hommes qui doivent faire leur chemin et des hommes qui doivent accomplir des exploits et il se rangeait dans la seconde catégorie.

De Londres, il ne vit d'abord rien, à cause du brouillard jaune. L'air sentait la colle de bois, la fumée d'usine et la crotte de cheval. Les maisons étaient noires et les avenues grouillaient de gens. C'était Paris avec des rues deux fois plus petites et deux fois plus de mendiants dedans. Tout était sale : les vitres, les véhicules, les trottoirs. Hamilton disait souvent qu'il avait rejoint la révolution grecque parce qu'il trouvait Londres invivable. Ajoutant : « Je soupçonne lord Byron d'avoir agi pour la même raison. » Miloš monta dans un omnibus, dont il descendit à Sloane Square. Il s'était trompé : la demeure des Hamilton se trouvait deux stations plus loin, après le Royal Hospital. Il quitta Chelsea Bridge Road et s'engagea dans Royal Hospital Road. Malgré le froid, quelques hommes, vêtus de longs pardessus boutonnés jusqu'au col, claudiquaient dans le parc. Miloš sut tout de suite que c'étaient des soldats. Ainsi, Hamilton avait vécu à côté d'un hôpital où l'on soignait des militaires, sans doute était-ce cela qui lui avait donné le goût de la guerre. Milos imaginait son ami anglais allant, enfant, s'asseoir sur un banc de Burton's Court ou de Ramelagh Gardens pour écouter d'anciens combattants raconter leurs campagnes contre Napoléon.

Les Hamilton habitaient au numéro 12 de Cheyne Walk. C'était une petite rue élégante et tranquille, qui ne ressemblait pas au reste de la ville. La Tamise coulait devant, plus calme qu'à la hauteur du Parlement ou de la City. Ça semblait l'endroit idéal pour commencer ou pour finir ses jours. Un vieux domestique apprit à Milos que Mlle Hamilton était sortie. « Vous voulez laisser votre carte ? » dit-il avec un pincement de nez et un long regard pensif sur le pauvre bagage du Serbe. Miloš dit qu'il était un ami de Lindsay Hamilton, qu'il avait combattu avec lui en Grèce, qu'il l'avait vu mourir à la bataille de Pétra et qu'il l'avait enterré. L'attitude du domestique changea aussitôt et il sembla même à Milos que l'Anglais eut les larmes aux yeux. « Bien sûr ! s'écria-t-il. Vous êtes Milos, de Belgrade ! M. Lindsay parlait de vous dans ses lettres ! Vous lui avez sauvé la vie une fois. - Une seule fois, hélas ! - Quel dommage que Madame ne soit plus là pour vous voir ! Elle est morte à Noël, quelques semaines après son fils. Quand on a une mère qui vous aime autant, on ne va pas chercher noise aux Turcs, du moins telle est mon opinion. Mais vous verrez Elizabeth : elle reviendra tout à l'heure du cimetière. » Il le supplia d'entrer, de s'asseoir, de boire une tasse de

thé, de manger des gâteaux et de le laisser porter ses affaires dans la chambre de Lindsay car c'était là que Mlle Elizabeth le ferait dormir. Elle en avait déjà parlé. Miloš pensa que c'était la première fois depuis longtemps qu'on prenait soin de lui. Il avait l'impression d'être quelqu'un d'autre, dans une autre vie.

La nuit commençait à tomber quand Elizabeth Hamilton revint du cimetière. Avant que son domestique lui eût dit quoi que ce soit sur le visiteur, elle marcha sur le Serbe et dit : « Vous êtes Milos. Inutile de nier : mon frère vous a décrit dans ses lettres. Excusez-moi, mais il faut que je vous embrasse. » Elle se serra fort contre lui, comme s'il était tout ce qui restait de Lindsay. C'était une petite femme dure et blonde d'une vingtaine d'années, avec un visage dévoré de passion et d'intelligence. Elle portait des besicles rondes cerclées de fer. C'était la première fois que Miloš voyait une femme porter des besicles. « Je ne sais pas où se trouve la Serbie mais ça me paraît loin de Londres, dit Elizabeth. Que venez-vous faire en Angleterre, à part me procurer la joie de rencontrer un homme que Lindsay considérait comme un héros et son meilleur ami ? » Elle parlait vite, d'une voix nasale, dans un anglais que Milos comprenait mieux que celui des rues, puisque c'était celui, clair et distingué, qu'il avait appris en Grèce avec Hamilton. « Je dois prendre un bateau pour l'Amérique. - L'Amérique? Pour quoi faire ? - Comme tout le monde : fortune. » Elizabeth fronça ses sourcils blonds, presque transparents. « D'après Lindsay, vous en aviez déjà une, de fortune. - Ma fortune a deux défauts : elle est serbe, c'est-à-dire petite, et elle est menacée par les nouveaux maîtres de mon pays. Le plus simple m'a paru d'en bâtir une autre. - Il faut toujours faire la chose la plus simple : c'est la meilleure. » Le domestique n'arrivait pas à quitter la pièce et suivait la conversation, la langue presque pendante. De temps à autre, Elizabeth lui jetait un regard impatient, mais ne parvenait pas à lui ordonner de partir. « Un thé ? demanda-t-elle à Miloš. — J'en ai déjà bu cinq tasses. - Gin ? - Je n'en ai jamais bu mais Hamilton m'en a beaucoup parlé. - C'est drôle, que vous l'appeliez par son nom. - Entre soldats, on s'appelle par nos noms, quand on arrive à le prononcer, ce qui en Grèce n'était pas toujours le cas, ou quand ils ne sont pas trop longs, parce qu'à la guerre chaque seconde compte. »

Seconde partie

I

À quatorze heures trente, tout était prêt : le salon, le buffet, les domestiques. Elle récapitula mentalement la liste des invités : Delphine de Girardin, Marie Dorval, Adèle et Victor Hugo, Balzac, Théophile Gautier, Gérard Labrunie, Pétrus Borel, Alfred de Musset (sous réserves, car il ratait si souvent ses rendez-vous qu'il avait été sacré par ses amis roi du lapin au cours d'une cérémonie où il n'était pas venu), Eugène Delacroix, Alexandre Dumas, etc. Quand elle avait annoncé au comte qui serait à son premier *jeudi*, il avait soupiré : « Rien que des artistes ? Ça va être assommant. » Lui-même n'assisterait pas aux « festivités », comme il disait. Il partait en voyage d'affaires. À Anvers. « Ça ne vous rappelle rien ? avait-il demandé à Milena. - Qu'est-ce que ça devrait me rappeler ? - Le petit séjour que vous avez fait là-bas il y a deux ans. - Avec Srdjan ? C'était bien mais on a eu trop froid. » Le comte sourit. Vous pouvez sourire, pensa Milena, sourire jusqu'à la fin de vos jours, vous ne m'arracherez pas la moindre confidence sur mon unique amour. Quand avait-elle pris conscience de son erreur ? Trois ou quatre mois après son retour à Paris dans la voiture du comte. Si elle n'avait pas été enceinte de celui qu'elle avait décidé d'appeler Georges-Miloš (ou Neda-Marie, si ç'avait été une fille) afin que tout Paris comprît bien que c'était l'enfant du Serbe (« ma pauvre amie, soupirait le comte, tout Paris est déjà au courant, ainsi qu'une partie de la province »), elle serait allée en Amérique. Seule, pour que Srdjan ne joue pas son rôle préféré, celui de fil à la patte. Maintenant, elle avait son Milos à elle, qu'elle soulevait et reposait à sa guise, embrassait à loisir, un Milos avec qui elle pouvait s'endormir, prendre un bain, parler sans qu'il la contredît, en gros un Milos sans moustache. Le comte l'avait reconnu pour éviter le scandale, ou l'aggraver, pouvait-on savoir avec lui ?

À trois heures moins le quart, elle commença à s'impatienter. Personne en France n'arrivait à un jour avec quinze minutes d'avance mais Milena trouvait que Srdjan ou Delphine auraient pu avoir cette délicatesse. Sans doute avaient-ils préféré se cacher dans un coin de Paris pour forniquer tout à leur aise. Le mariage de Delphine avec Emile de Girardin, le 12 juin dernier, n'avait rien changé aux relations de celle-ci avec le cousin de Milena. La Belgradoise était aux premières loges de l'aventure, puisqu'elle recueillait les confidences de Delphine et celles de Srdjan. Ce que

Mme de Girardin ignorait, et que Milena était la dernière personne à pouvoir lui dire, c'était que Srdjan, en parallèle, entretenait deux autres relations, l'une avec Adèle Hugo et l'autre avec Aurore Dudevant, jeune romancière qui, disait-on, promettait. Milena n'avait pas lu le livre qu'Aurore avait écrit avec son concubin Jules Sandeau mais Srdjan, qui lisait tout - à force de le voir, le propriétaire du cabinet de lecture de la rue de Courty lui avait fait un tarif préférentiel -, disait que c'était bien. Quand elle demanda à son cousin si ça ne le gênait pas d'avoir trois maîtresses en même temps, il dit : « Sur le plan physique ou sur le plan moral ? - Moral, bien sûr. - Parce que, sur le plan physique, ce n'est pas gênant. - Je m'en doutais. - Au contraire. On se repose d'un corps avec un autre. C'est comme Balzac, qui se repose d'un roman en corrigeant les épreuves du roman précédent. - Moi, ça me gênerait. Un bon coup vaut mieux que trois mauvais. - Oui mais trois bons coups valent mieux qu'un pas terrible, genre ton mari. » En deux ans, Srdjan était devenu affreusement français. Il l'était déjà pas mal à Belgrade mais vingt-quatre mois sur le boulevard des Italiens et au Café anglais l'avaient définitivement transformé. La chose qui choquait le plus Milena c'était le léger accent parigot qu'il avait à présent lorsqu'ils parlaient serbe ensemble. De plus en plus souvent, elle s'adressait à lui en serbe et il répondait en français. « Et moralement, tu ressens quoi ? - La même chose qu'elles : un grand vide. - Quand tu cocufies Hugo, tu n'as pas de remords ? - Hugo? Je le hais et ne suis pas le seul : sa femme aussi le hait. C'est un pédant et un arriviste. Il a un sujet de préoccupation : la rente. Quand elle monte, ça va. Quand elle baisse, il est en colère. On dit qu'il a le cœur sur la main : c'est pour mieux cacher son portefeuille. Et Girardin, tu m'excuses, c'est moi qui ai eu Delphine d'abord, je ne lui accorde qu'un droit de visite. La petite Dudevant - parce qu'elle est petite, petite - a laissé son mari dans le Berry pour vivre au Quartier latin avec son amant, ce qui n'est guère digne du premier prix de vertu qu'elle n'a du reste jamais obtenu. »

Quinze heures. Toujours personne. Frémissements et chuchotis dans le personnel. Ce n'était pas normal. Quelque chose était arrivé. La mort de Louis-Philippe? Un incendie au Palais-Royal? Milena demanda un grand verre de porto, qu'elle vida d'un trait. Ça alla mieux. Elle pouvait en boire un deuxième, à condition de se passer d'alcool pendant la réception, ce qu'elle décida aussitôt de faire. Et puis, si personne ne venait, elle mangerait tous les gâteaux. L'un des agréments du désespoir, c'est d'autoriser la gourmandise. Elle avait une faim féroce, brusquement. Normal: elle n'avait rien avalé depuis deux jours. Elle regarda la pendule : quinze heures vingt. Ce n'était pas possible que ses invités eussent tous vingt minutes de retard. En

plus, Hugo était la ponctualité même. Jamais une minute d'avance ou de retard. C'était pratique pour les amants de sa femme, assurait Srdjan. On savait de combien de temps on disposait et on n'était jamais surpris au lit. Milena décida d'envoyer un domestique chez Sophie Gay, où logeait Delphine quand elle quittait Villiers-sur-Orge pour faire un saut à Paris. Elle ne comprenait pas ce qui arrivait. S'il y avait eu une catastrophe, Srdjan aurait couru la prévenir. Un visiteur s'annonça : Honoré de Balzac. En présentant à l'entrée du salon sa courte silhouette dodue que surmontait une figure ronde dans laquelle brillaient, comme des pierres précieuses, deux yeux noirs et ardents, l'écrivain marqua un temps d'arrêt. « On n'est pas jeudi ? » demanda-t-il de sa voix humide, chuintante, hâtive. Milena avait rencontré Balzac plusieurs fois, notamment au mariage de Delphine. Il y avait chez lui une impatience de tous les instants : il parlait et regardait plus vite que n'importe qui. On n'avait pas l'impression de passer une heure avec lui mais de la lui prendre et il observait ses interlocuteurs avec hargne, comme s'ils cambriolaient sa vie pour lui voler du temps. « Si », dit Milena en se levant. C'est le moment, pensa-t-elle, de prendre mon courage à deux mains mais le mieux serait d'en avoir quatre. « Il n'y a personne, dit-elle. - C'est la première chose qu'on remarque quand on entre dans votre magnifique hôtel, chère et admirable comtesse. » L'écrivain donna, après une seconde d'hésitation qui pétrifia la Serbe sur place, sa canne et son chapeau à un domestique. « Même mon cousin et ma meilleure amie m'ont fait faux bond, dit-elle. - Un complot mondain de l'ambassade de la Porte à Paris? À moins que votre mari n'ait été arrêté ce matin par des hommes de la Sûreté pour meurtre d'enfant ou, pire, faillite frauduleuse. - Il est à Anvers », dit Milena sans sourire. Elle voyait bien que l'écrivain tentait de tourner les événements à la blague, mais elle n'arrivait pas à récompenser ses courageux efforts ne fût-ce que par un soupir amusé. « Il s'agit bien d'un *jeudi* ? » demanda encore Balzac. - Oui. Jeudi. Les jeudis de Milena. C'est une idée de mon cousin. - On devrait se méfier de ses cousins. Moi-même, j'ai une peur bleue des miens. » Cette fois-ci, Milena ne put s'empêcher de rire, pour fondre en sanglots tout de suite après. Elle se jeta dans les bras de l'écrivain. « Mon Dieu, Balzac, je suis désespérée ! » Elle avait une tête de plus que lui et il avait le nez contre ses seins, qu'il se mit à picorer de baisers avec distraction, sans faim, pour l'unique raison qu'ils étaient là. Elle n'aurait pas dû lui dire que son mari était à Anvers, et comme il n'y avait personne dans la pièce, il en profitait. Elle considéra d'un oeil critique l'énorme crâne de Balzac, sur lequel les cheveux noir corbeau commençaient à se clairsemer. Le petit corps du romancier avait quelque chose de doux, de compact, d'intense et d'un peu

écœurant. Un écrivain, pensa Milena, c'est un cavalier qui ne monte pas à cheval, un soldat qui ne se bat pas, un danseur qui ne danse pas, un cuisinier qui ne cuisine pas. C'est une ou disons plusieurs possibilités d'être humain mais en soi ça n'en est pas un, d'où l'impression étrange qu'il provoque, à la fois attirante et repoussante. « J'ai lu *La Transaction* dans *La Revue des Deux-Mondes* », dit-elle. Elle savait que parler de leurs œuvres à des artistes est le meilleur moyen de les calmer. Ça s'expliquait, selon Delphine, par le fait que l'œuvre d'un artiste contient tout son travail, tous ses sentiments, tous ses secrets et presque tout son temps ; c'est pour lui un temple sacré dans lequel chacun déambule à sa guise, sans se soucier du culte qui s'y pratique. L'artiste, disait encore la poétesse, a la même position que le prêtre dans l'église duquel les gens viendraient manger, boire, bavarder et rire de préférence pendant la messe. Il subit chaque jour une multitude de sacrilèges dont il n'a pas le droit de se plaindre, surtout à Paris, où il passerait pour un fâcheux. « Un bon moyen de se perdre dans notre bonne ville : maudire le sort », disait Delphine. D'où cette sensibilité extrême à la moindre remarque amicale, même venant d'un idiot. Les artistes sont blessés et choqués en permanence dans ce qu'ils ont de plus cher et leur sang laisse sur le sol des traces qu'ils sont obligés de nettoyer tout de suite afin de ne pas se mettre la société à dos. « *La Transaction*, marmonna Balzac en relâchant, comme malgré lui, son étreinte. Ce n'est pas un bon titre, je vais le changer. J'appellerai ça *Le Colonel Chabert*. - Et pourquoi pas *Rosine Chapotel* ? - *Rosine Chapotel*? Affreux. On dirait un titre de Paul de Kock. - Peut-être, mais c'est elle l'héroïne. Ancienne pensionnaire d'une maison close, elle réussit à être bigame et même à capter l'héritage d'un vivant. Elle est plus virile que votre pauvre Chabert, dont l'unique mérite sur la terre consiste, si j'ose dire, à se déterrer, puis à perdre sa femme et enfin sa fortune. Pas brillant. - Attendez, Milena. Chabert n'est pas un candidat à la gloire et à la fortune, c'est un personnage de nouvelle, avec son caractère propre. - Moi, je ne le trouve pas propre, son caractère. » Elle s'était assise, contente d'avoir oublié de regarder la pendule du salon pendant quelques minutes. Quatre heures moins vingt! Elle refusait d'y croire. Y avait-il une conspiration? Quelqu'un, dans cette ville, lui en voulait-il assez pour faire une chose aussi atroce que gâcher son premier *jeudi*? À elle peut-être pas, mais à son mari... Elle entendait parfois des choses bizarres et guère flatteuses sur Léonor. Avait-il fui en Belgique pour ne pas assister à l'humiliation que son exécration réputation vaudrait à son épouse? Mais non, c'était impossible. Srdjan et Delphine l'auraient avertie. À moins qu'ils n'aient conspiré contre elle, eux aussi ? Histoire de couler des jours tranquilles, dans une société

parisienne enfin débarrassée de cette vieille Belgradoise discutaillieuse et ratiocineuse qu'à vingt-six ans, après avoir perdu l'amour et accouché d'un bâtard, Milena était consciente et effrayée d'être devenue. Désormais, on la détestait dans cette ville, à juste titre. Elle ne s'intéressait à personne, coupait la parole à chacun, critiquait tout le monde. En ce moment même, Balzac, le seul pourtant à s'être déplacé, à avoir enfreint les atroces et mystérieuses consignes de boycott données par elle ne savait qui, eh bien, elle le chicanait sur Chabert, alors qu'elle se moquait de Chabert, et de Rosine Chapotel, et de la littérature, la seule chose qu'elle voulait c'était que cessât le cauchemar de ce salon vide.

« Peut-être préférez-vous Raphaël de *La Peau de chagrin*? demanda Balzac, tout refroidi, après s'être assis à côté d'elle sur le canapé. - Ah! oui, *La Peau de chagrin*. J'aime beaucoup *La Peau de chagrin*. C'est un grand livre, plus grand que *La Transaction*, je veux dire que *Le Colonel Chabert*. » Elle pensait qu'avec cette concession elle regagnerait l'amitié de Balzac, mais voyant la mine de plus en plus renfrognée du prosateur, elle se rendit compte qu'elle avait encore gaffé en sous-entendant qu'il était en perte de vitesse. Elle dit avec précipitation, dans l'espoir de rattraper sa bourde : « Ce que j'aime dans les œuvres, c'est leur arrière-plan philosophique. Mon côté bas-bleu. *La Peau de chagrin* est un conte philosophique, non ? - Une étude philosophique. Le conte philosophique, c'est Voltaire, un nom à ne pas trop prononcer en ce moment. - Vous aussi, vous êtes anti-Voltaire ? - Moi, je suis anti-rien. Pourquoi me priverais-je d'une chose ou d'une autre? Je passe tout à la moulinette et ça donne mon œuvre. » Quatre heures. Balzac serait donc son seul invité. Elle lui proposa du porto, songeant qu'elle aurait dû le faire depuis trente minutes. Les gens ne venaient pas chez elle et ils avaient leurs raisons! « Jamais d'alcool, dit l'écrivain. Vous n'auriez pas un lait chaud? Je me couche dans deux heures pour me lever à minuit. On dit que j'écris la nuit. Non, car c'est impossible d'écrire la nuit : on est trop fatigué. J'écris au réveil, à zéro heure du matin. »

« *La Peau de chagrin*, dit Milena, c'est en gros une condamnation du désir. Chaque fois qu'on a envie de quelque chose, l'effort qu'on produit pour l'obtenir nous use. Nous mourons de tout ce que nous avons voulu posséder : gloire, argent, êtres. La "peau de chagrin" de votre Raphaël, c'est notre propre énergie qui s'amenuise à mesure qu'on fait appel à elle tout au long de notre vie. Un jour, elle diminue tellement qu'elle disparaît et nous mourons. Mais vous, Balzac, vous êtes l'exemple de l'ambition et du désir. Votre vie et votre carrière ne sont que l'utilisation frénétique de ce talisman qui est notre énergie, mais qu'on pourrait aussi appeler notre âme.

Votre roman, tel du moins que je l'ai compris, est une condamnation sévère de vos propres objectifs. - La différence c'est que Raphaël achète la "peau de chagrin", alors que l'âme m'a été donnée et je serais presque tenté de dire : imposée. - Mais non, il ne l'achète pas! Elle lui est offerte par le vieil antiquaire, quel est son nom déjà...? - Il n'en a pas. Vous avez raison : Raphaël n'achète pas le talisman, comme on n'achète pas sa propre vie. Il peut refuser de l'emporter, alors que nous ne pouvons pas refuser de vivre. - Comment : nous ne pouvons pas refuser de vivre? Nous pouvons refuser de vivre à tout moment, par le suicide. Votre livre est au fond l'éloge du suicide : il ne sert à rien de vivre, car toutes les joies de la vie sont amères, et leur terme inéluctable. Vivre, c'est porter sur soi le talisman maudit de l'antiquaire du quartier de Notre-Dame, c'est succomber à cette illusion, c'est être piégé, c'est se préparer à la pire déconvenue. — Voilà une lecture bien sombre de *La Peau de chagrin* mais passionnante. Toutes les femmes slaves sont-elles aussi fines lectrices ? - Celles qui savent lire, oui. - Je n'ai pas encore essayé de femme slave. Dans mes amours, je n'ai guère bougé de France. Peut-être vais-je me mettre à chercher vers l'Est : Hongrie, Bohême, Pologne... » Balzac dévisagea Milena, puis lui demanda si elle était heureuse avec le comte. « Avec le comte, non, mais sans lui, oui. - J'aimerais que vous me racontiez votre rencontre à Belgrade. - Une autre fois. » Ça la tuait, qu'un jour elle fût tombée sur Léonor de La Renardière, et elle n'avait envie de raconter ça à personne.

Un deuxième visiteur. Milena pourrait donc écrire à sa mère que pour son premier *jeudi* elle avait reçu plusieurs personnes. C'était Srdjan, dans une tenue de dandy : bottines anglaises, pantalon collant, gilet doré. Il ne parut pas surpris par le vide du salon. En revanche, devant Balzac, il ouvrit grands les yeux. Il l'avait aperçu deux ou trois fois chez les Hugo ou au théâtre mais n'avait jamais pu l'approcher et discuter avec lui. « Que nous vaut l'honneur de votre visite? demanda-t-il à l'écrivain. - Ma foi, dit celui-ci, je crains que votre cousine - car vous êtes cousins, n'est-ce pas ? - ne m'ait invité à son *jeudi*. - Possible, dit Srdjan, mais nous sommes mercredi. - Mercredi? fit Milena. - Tout s'explique, dit Balzac. Votre cousine et moi, nous nous sommes trompés de jour. » L'écrivain se leva. « Je ne vous promets pas de revenir demain, dit-il à la Belgradoise, mais je suis ravi d'avoir fait en quelque sorte l'ouverture de vos *jeudis*. Ce serait une scène amusante à mettre dans un roman. Je changerais votre nom, bien sûr, et aussi le mien! En tout cas, chère comtesse, je souhaite vous revoir. Que nous nous soyons trompés tous deux de jour montre que nous habitons sur la même planète, celle des gens qui auront toujours vingt-quatre heures d'avance sur le reste de l'humanité. »

II

« Merci, Srdjan. » Gérard prit l'almanach allemand *Cordelia*, qu'il avait demandé au Serbe de lui acheter. « Où l'as-tu trouvé ? - Dans une librairie de la rue d'Arras. - Il y a une librairie rue d'Arras ? - Oui. - Où est-elle, à propos, cette rue d'Arras ? - Parallèle à la rue des Fossés-Saint-Victor, derrière Polytechnique. - Maintenant, tu connais Paris mieux qu'un Parisien. - Normal : je m'y promène sans arrêt. Et puis, ce n'est pas difficile d'avoir un meilleur sens de l'orientation que toi. - En effet. Je n'en ai que plus de mérite à être un grand voyageur ! Merci encore pour le livre. - De rien. Si tu as besoin de quelque chose d'autre, n'hésite pas à me le faire savoir. - Je n'aurai besoin de rien d'autre. Je sors dans quelques jours. Ils n'ont rien contre moi. Pas ça. Leur complot de la rue des Prouvaires, je ne sais pas ce que c'est. J'ignore même où est la rue des Prouvaires. - Parallèle à la rue des Lingères et perpendiculaire à la rue de Rivoli », dit Srdjan d'une voix neutre. Labrunie lui tapota l'épaule avec un rire rentré et retourna vers ses codétenus qui, dans la cour de la prison, jouaient aux quilles, aux cartes ou bayaient aux corneilles. Ce soir, il y aurait un grand dîner - poulardes, vin de Champagne et grisettes — chez le jeune duc de Bompard, enfermé ici sur ordre de sa famille car il faisait trop de dettes à Paris. Les siens ne se doutaient pas que derrière les barreaux, il en faisait tout autant. Srdjan avait été stupéfait d'apprendre que Sainte-Pélagie était une prison privée, occupée en majeure partie par des fêtards dont les parents n'étaient pas contents et qu'ils voulaient remettre dans le droit chemin du travail et de l'économie. Il y avait aussi là des prisonniers politiques, à savoir des publicistes s'étant moqués, dans leur feuille de chou, de la maîtresse d'un ministre ou des favoris de Louis-Philippe - « Napoléon était le pot-au-feu, Louis-Philippe est le court-bouillon », disait Gérard -, ou encore des types soûls qui avaient crié : « Vive Napoléon II ! » un peu trop près de la police des Bourbons, bien qu'il y eût beaucoup de bonapartistes dans celle-ci. Une police, ça ne se change pas du jour au lendemain et d'ailleurs ça ne se change pas.

Srdjan rentra dans le Faubourg à pied, en longeant la Seine. Les quais étaient l'endroit où l'on risquait le moins de recevoir des détritiques sur la tête. Il marchait beaucoup. Les romantiques l'avaient surnommé « le dromomane ». Il aimait ça, et puis c'était une façon de ne pas dépenser d'argent en déplacements, car il se déplaçait sans

cesse. En deux ans, il s'était fait beaucoup d'amis parisiens. Comme il n'aimait pas écrire, il faisait des visites. Ça lui prenait tout son temps et toutes ses forces. Quand il arrivait rue de Lille, il n'avait qu'une envie : se coucher et dormir, mais il fallait encore faire la conversation à Milena et, celle-ci couchée, à Léonor, grand amateur de soirées lugubres, raisonneuses, alcoolisées et interminables auprès d'un feu de bois.

Milena lui demanda des nouvelles de Gérard. Elle était en train de lire son anthologie de la poésie allemande. Srdjan et elle avaient fini par tomber d'accord : ils préféraient Labrunie à Hugo. Ils devaient être les deux seuls à Paris à professer cette opinion et la gardaient pour eux, tant elle aurait choqué de monde, Gérard en premier. « Je l'ai trouvé en forme, dit Srdjan. Il pense sortir dans quelques jours. - Alors, il n'est pour rien dans le complot de la rue des Prouvaires ? - Mais non. Il a été arrêté par erreur. Je dirais plutôt, connaissant ses opinions de gauche : par hasard. Le seul complot que Gérard soit capable d'ourdir, c'est un complot contre lui-même. Et il le soignera. - Il paraît que tu déjeunes avec mon mari. - Qui t'a dit ça? - Le maître d'hôtel. - Oui, Léonor m'a invité. Je ne sais pas ce qu'il veut. Et toi, tu déjeunes avec qui ? - Balzac. - Tu plaisantes? Il ne déjeune jamais. - Il ne déjeune jamais avec toi. Avec moi, il déjeune. - C'est chez lui? - Non : Véry. - Tu lui feras mes amitiés. - Je n'y manquerai pas. Et toi, tu feras mes amitiés à mon mari. » Milena remonta dans sa chambre. Quand elle fut au milieu de l'escalier, Srdjan cria : « Milena ! - Oui ? - Ton déjeuner avec Balzac, tu es sûre qu'il a lieu aujourd'hui? » Elle émit un petit rire aigrelet et traita Srdjan, la voix pleine d'affection familiale, de buse.

En deux ans, le comte était devenu presque chauve. Bizarre, pensait Srdjan, qu'en français l'expression « se faire des cheveux » signifie souvent les perdre. Les Trois Glorieuses avaient été pour Léonor les Trois Piteuses. Sur les barricades, il avait laissé beaucoup d'argent et de relations. Pour un homme d'affaires, changement de pouvoir signifie changement de pots-devin. Le comte avait passé plusieurs mois à charmer les nouveaux ministres, puis à en corrompre deux ou trois. En privé, il les appelait les Serbes car, disait-il, ils lui coûtaient aussi cher que Milena, Milos et Srdjan réunis. Au petit déjeuner, en lisant *Le Constitutionnel*, il disait : « Je me demande si le Serbe des Finances ne va pas sauter. » Ou bien : « Le Serbe de la Justice me semble en mauvaise posture. » Ou : « J'approuve à cent pour cent les projets du Serbe Guizot sur l'instruction publique. » Le comte parlait beaucoup par pourcentages. Il avait lu soixante-quinze pour cent des *Mémoires* de Vidocq, pensait que « la monarchie de Juillet » avait cinquante pour

cent de chances de durer (score qui faiblirait quelques mois plus tard, après les émeutes ouvrières), affirmait occuper vingt-cinq pour cent du cœur de Milena et mettait à zéro pour cent les chances que Srdjan avait de devenir un grand écrivain, « parce que, cher cousin par alliance, vous n'écrivez jamais une ligne ».

La table était mise pour deux. On avait sorti le service bleu cobalt de Limoges. Léonor préférait les assiettes à ce qu'on mettait dedans et Srdjan se demandait quel pauvre repas on allait leur servir. Il s'en fichait car ce soir il soupait chez Dumas avec Delphine et tous les autres. Milena était conviée aussi mais elle avait décliné l'invitation : elle préférait rester à la maison avec son bébé. Srdjan lui avait reproché cette attitude, qu'il qualifiait de « paysanne balkanique ». « Plus ça va, avait répliqué Milena, plus je me sens une paysanne balkanique. - Sauf que maintenant tu ne tiendrais pas une heure dans une ferme au bord du Danube. - Détrompe-toi : avec mon fils dans les bras, je suis capable de trouver l'enfer agréable. N'est-ce pas ce que je fais ? » Le comte attachait une serviette autour de son cou, ce qui lui donna l'air gamin. « Comment ça va, Srdjan ? - Le bonheur absolu. - C'est ce qu'il me semblait. Il faut que vous mettiez un bémol à cette perfection car elle n'est pas terrestre. Et puis, pensez à votre œuvre future : un artiste heureux ne produit rien de bon, surtout de nos jours. » De la poche intérieure de sa redingote, Srdjan sortit un petit carnet dans lequel il fit, au crayon noir, une croix. Chaque fois que quelqu'un lui parlait de son œuvre future, lui conseillait d'écrire ou se plaignait qu'il ne pondît rien, il faisait une croix dans son carnet à côté du nom de la personne. Milena avait cent sept croix, Labrunie vingt-deux, Hugo une, Gautier douze, Delacroix une (oui, même Delacroix lui avait demandé d'écrire, quelque chose sur la guerre d'indépendance en Grèce, inspiré des souvenirs de Miloš), Delphine dix-neuf, Dudevant trente et une. De ses trois maîtresses, Adèle Hugo était la seule à ne jamais lui parler d'écriture. L'écriture, elle en avait par-dessus la tête. Quant au comte, il n'en était qu'à sa troisième croix, car il ne parlait que de lui-même. « Vous notez vos pensées ? demanda-t-il. - Non : les vôtres. - Flatté. » Le maître d'hôtel apporta le potage au poulet. Le comte adorait le potage au poulet. Il en mangeait presque tous les jours. Ça devait être un plat de son enfance. Srdjan avait remarqué que les gens riches consacrent leur argent à revivre leur enfance, même quand elle a été pauvre. « Avez-vous pensé à vous marier, Srdjan ? - Non. - C'est pourtant le seul moyen que vous ayez de faire fortune. - Je n'ai jamais pensé à faire fortune. - Parce que vous en avez déjà une : la jeunesse. Elle est provisoire. C'est embêtant de vieillir sans un sou. - J'ai ma petite rente. - Mille cinq cents francs de revenu, c'est beaucoup pour un garçon de vingt ans, peu pour un

homme de quarante et rien pour un vieillard de soixante. L'âge arrive à la vitesse d'un cheval au galop, comme la marée au Mont-Saint-Michel. J'en ai connu de plus malins que vous qui s'y sont noyés. » Après le potage, une aile de raie. Qu'y a-t-il de plus laid dans une assiette qu'une aile de raie? pensa le Serbe. Si encore ç'avait été bon à manger! «Vous avez quelqu'un à proposer? demanda-t-il au comte. - Oui: Béatrix Lavigne. Son père, Amédée Lavigne, possède une bonne partie des Champs-Élysées. Pour l'instant, ça ne vaut pas grand-chose, mais dans peu de temps ce sera de l'or. Sur les femmes, je me trompe souvent; sur les terrains, jamais. - C'est loin, les Champs-Élysées. - Faites-moi plaisir, Srdjan : ne soyez pas bête. » Comme dessert, une salade de fruits. Le comte regarda sa montre. « Nous avons rendez-vous chez les Lavigne à une heure. - Déjà ! - Quand vous aurez vu leur fille, vous comprendrez pourquoi il fallait se dépêcher. - Aime-t-elle la littérature ? - Il me semble vous avoir demandé il y a un instant de ne pas être bête. - Pardonnez-moi, Léonor : j'ai échoué. »

Les Lavigne avaient fait construire, rue Pérignon, derrière l'abattoir de Grenelle, un hôtel plus petit que celui du comte et surtout plus éloigné du Faubourg, presque en banlieue. La barrière de l'École militaire n'était pas loin. « Allez changer de chaussures, dit le comte à Srdjan, sinon les Lavigne croiront que nous sommes venus à pied. - Nous n'y allons pas à pied ? - Très jeune, j'ai décidé que je n'irais nulle part à pied. - Vous avez réussi. - Oui : sauf à l'armée. - Vous avez participé à des batailles ? - Une seule : Waterloo. 1815 ! Entre nous, on se disait : trois siècles après Marignan, on ne peut pas perdre. C'est superstitieux, le soldat, presque autant que l'actrice. Waterloo... Je crois n'avoir jamais autant marché de ma vie. - Dans quel sens ? - *Home, sweet home!* » Le comte était-il en train de lui avouer qu'il était un déserteur, bruit qui courait ici et là dans le Faubourg comme sur le Boulevard? « C'est pour que je ne sois plus à votre charge que vous m'organisez un mariage d'argent? - Non : c'est pour vous remercier de n'avoir pas, après Anvers, touché votre dû. » Le comte voulait dire : la moitié de Milena, qu'il avait promise au Serbe deux ans plus tôt en Belgique. « Qu'est-ce qui vous permet de croire que je ne l'ai pas fait ? - Vous me l'auriez dit. - Vous me croyez si honnête ? - Non, mais vous êtes trop fier pour mentir. - En 1830, je n'ai pas été trop fier pour trahir mon frère. - Oui, mais vous avez été fidèle à vous-même, et c'est le plus important. - Pas pour un Serbe. - Vous n'êtes plus serbe, Srdjan. - C'est un compliment ? - Un constat. - Je suis français ? - Non : parisien. C'est mieux. » Avant de monter dans sa chambre, Srdjan demanda : « Combien de chances ce mariage a-t-il de se faire ? - Quatre-vingt-dix pour cent. - Combien de chances a-t-il d'être

heureux ? - Heureux ? Cinq pour cent. Mais il a soixante-dix pour cent de chances d'être stable, ce qui est plus important. - La dot sera-t-elle de plus de cent mille francs ? - Cent mille francs ? Vous plaisantez, Srdjan. Je ne vous marie pas à la fille d'un parfumeur mais à celle d'un gros propriétaire. La dot sera de trois cent mille francs, au bas mot. Alors, on va les changer, ces chaussures ? »

Il y avait dans la personne de Béatrix Lavigne quelque chose de lourd et d'embarrassé qui fascina Srdjan, d'autant qu'elle y ajoutait une grâce lente et espiègle. C'était une grande fille large de hanches, avec un visage d'enfant. Elle était tout imprégnée de l'argent de son père et brillait dans le salon des Lavigne comme un coffre-fort de la Banque industrielle ou du Crédit municipal. Elle se leva avec mollesse. Léonor l'embrassa sur les joues. « J'ai le plaisir de te présenter Srdjan Stanković, le cousin de Milena. » Béatrix chuchota un vague bonjour sans regarder le Serbe et retourna à sa place, en retrait de ses parents. Le propriétaire terrien était un petit homme aux cheveux blancs et à la figure sillonnée de rides, qui devait avoir une vingtaine ou une trentaine d'années de plus que son épouse. Dans la voiture, le comte avait raconté comment Lavigne s'était enrichi sous la Révolution, puis sous le Consulat, puis sous l'Empire et enfin sous la Restauration : assignats, biens nationaux, fournitures aux armées, spéculation, immobilier. « Il a sans doute beaucoup tué, car dans certaines circonstances historiques c'est l'unique moyen de ne pas mourir. » Une culpabilité moite flottait en effet autour d'Amédée Lavigne. Il avait cet air concentré des gens qui savent toujours combien il y a de portes dans la pièce où ils se trouvent. Ses minuscules yeux marron montaient la garde de chaque côté d'un nez fort, qui indiquait l'homme d'autorité et de plaisir. Il répondit au salut de Srdjan avec une politesse triste et vide et prit le bras du comte, comme si c'était Léonor que sa fille devrait épouser. Geneviève Lavigne fut plus chaleureuse. Elle félicita le Serbe pour sa haute taille. « En France, se plaignit-elle, même nos grands hommes sont petits. » C'était elle-même une femme courte et menue, avec un beau visage mélancolique. D'après le comte, c'était une ancienne actrice du boulevard du Crime. Elle avait, à la fin de l'Empire, vécu une histoire d'amour avec un peintre de l'atelier de David, qu'elle avait quitté pour Lavigne, riche boulevardier ayant succombé à son charme trouble et acidulé, aujourd'hui légué à Béatrix. Le peintre s'était pendu quelques mois plus tard. Il y avait une atmosphère de mort chez ces gens. Ça tenait peut-être à la proximité de l'abattoir. Srdjan n'avait qu'une hâte : s'en aller. Il se jura de ne jamais épouser Mlle Lavigne, lui apportât-elle vingt-cinq mille livres de rente. Il préférait encore se mettre à écrire. Il sortit son carnet et fit une croix à côté de son propre nom. « Qu'est-ce que c'est ? demanda

Geneviève Lavigne. - Un pense-bête. - Léonor nous a dit que vous écriviez. - Non. Pas du tout. Je ne fais rien. - Et vous ne comptez rien faire? - Quand j'aurai trouvé quoi faire, je le ferai et j'espère que je le ferai bien. - Dans quel domaine travaille votre père ? - Il est mort mais, avant, il vendait des cochons. - C'est un commerce intéressant? - C'est lucratif, surtout en Serbie, où les gens ne mangent que du porc. » Il sentait que Béatrix le regardait et se retenait d'en faire autant. Depuis qu'il était entré dans le salon des Lavigne, il ne pensait qu'à elle. Il se demandait si c'était un coup de foudre ou de la vénalité pure et surtout combien de temps ça allait durer. « Je ne sais pas si vous êtes au goût de ma fille, dit Geneviève Lavigne, mais vous êtes à sa taille. - Maman... » fit Béatrix avec lassitude. C'était la première fois que Srdjan entendait la voix de la jeune fille. Elle était nonchalante, pointue, vulgaire - et lui fit passer un frisson dans le dos. « Ce n'est pas parce que le père de monsieur était marchand de cochons qu'il faut transformer ce salon en foire à bestiaux. » Aussitôt, Srdjan regretta d'avoir donné la vraie profession de son père, mais mentir sur ce sujet aurait été tuer Radovan une seconde fois et il ne pouvait pas faire ça. « Présente tes excuses à Srdjan, dit Amédée Lavigne à sa fille. - Non, non... protesta le Serbe. - Je présente mes excuses à M. Stanković et me retire dans ma chambre car j'ai la migraine », dit Béatrix. Elle sortit avec une grâce royale, dans laquelle on voyait un franc mépris du monde entier, qui acheva de séduire Srdjan. « Il faut excuser ma fille, dit Mme Lavigne. Elle ne supporte pas de vivre près d'un abattoir. » Son mari clappa de la langue. « Croyez-moi, Geneviève, cet hôtel est un excellent placement. Dans quelques années, l'abattoir disparaîtra et nous serons toujours là. - Dans quelques années, nous serons morts et votre fille sera vieille. - Avec des raisonnements pareils, personne ne ferait jamais fortune. Et puis, moi, je ne vois pas d'inconvénient à habiter à côté d'un abattoir... On a de la viande fraîche. Quand vous dînerez chez nous, monsieur Stanković, vous vous en rendrez compte... Disons : lundi en huit ? »

III

Au début, il pensa sans émotion particulière qu'il allait mourir. Il saignait du nez, de la bouche et des oreilles. Sa température avoisinait et parfois dépassait les quarante-deux degrés. Il chiait cinq fois par jour et vomissait presque aussi souvent. Ses colocataires le firent évacuer à l'hôpital Saint Nicholas de Lower East Side, où il fut entre la vie et la mort pendant plusieurs semaines. On lui mettait des blocs de glace sur la tête, la poitrine et le ventre. Il buvait des infusions de valériane et de l'eau de quinquina. Le soir, on lui administrait un bol de thériaque. Il ne mangeait presque rien. En tout, il perdit une vingtaine de kilos (il pesait quatre-vingt-trois kilos avant le typhus, soixante-cinq après). Il y eut même un matin où il reçut l'extrême-onction. Au quarantième jour, il sentit qu'il allait mieux. Le quarante et unième jour, une élégante femme blonde fut devant lui. Il la reconnut à ses besicles : Elizabeth Hamilton. En deux ans, ils s'étaient écrit une dizaine de fois. Les derniers mois, Milos avait cessé cette pratique, n'ayant plus assez d'argent pour payer le facteur. Il avait perdu son emploi d'agent d'assurances - il suffisait bien souvent à un bateau de sombrer pour couler une compagnie d'assurances américaine - et survivait avec difficulté en vendant des journaux, en balayant des cours ou en livrant du lait. « Que faites-vous à New York, Elizabeth ? - Je suis venue vous rendre la vie que vous avez sauvée à mon frère. - Comment avez-vous su que j'étais malade ? - Un de vos colocataires m'a écrit. - Je vais mieux. - Bon, alors je rentre à Londres... - Non, non. - Rassurez-vous, je plaisantais. Vous n'avez jamais entendu parler de l'humour anglais ? - Votre frère Lindsay me disait que c'était l'humour serbe moins le coup de couteau, car il paraît que vous, les Anglais, vous n'êtes pas susceptibles. - Notre éducation consiste presque uniquement à humilier et à torturer nos enfants. Après, dans la vie, ils ont l'impression que tout le monde est gentil avec eux. Du reste, pourquoi rentrerais-je à Londres ? Je n'aurais nulle part où y habiter. - Vous avez vendu Cheyne Walk ? - Oui. A un Turc. Cher. - C'est encore de l'humour anglais. - Je crains que non. - Et John ? - Il est avec moi. Vous n'imaginez pas qu'une jeune fille de ma condition traverserait seule l'océan Atlantique ? Nous nous sommes installés dans une jolie maison au bord de l'Hudson. Nous vous y emmènerons dès que possible. Je vais avoir un entretien avec le médecin-chef de Saint Nicholas à ce sujet, mais

ça m'étonnerait qu'il émette une protestation. Je vais lui faire un don important pour qu'il achète de la lessive. Comme ça, ils pourront laver par terre. » Après le départ de l'Anglaise, Miloš s'endormit et, quand il se réveilla, se dit qu'il avait rêvé. Il préférait ça. Il trouvait trop de points communs entre Elizabeth et Milena : ce charmant autoritarisme chantant, cette gaieté organisatrice, cet esprit piquant et dominateur, ce souci de chaque détail. Ses voisins de lit le détrompèrent en le traitant, du moins ceux qui pouvaient parler, de sacré veinard. Il y avait là des Irlandais faméliques, de sombres Suédois, quelques Italiens et un Juif qui ne quittait son livre que pour vomir. Miloš était, comme d'habitude, l'unique Serbe. À Paris, il avait conseillé à Srdjan d'intituler son premier ouvrage : *L'Unique Serbe*. Réponse de son cadet : « Où as-tu pris l'idée qu'un jour il y aurait un premier ouvrage de moi? »

Elizabeth vint le chercher le surlendemain matin. Il se fit transporter en fauteuil roulant jusqu'à un fiacre, qui traversa New York d'est en ouest jusqu'à l'Hudson River. Le long des rues, la brique dominait. Ça changeait de Paris et donnait à la cité un aspect de ville de province anglaise où l'on aurait découvert une mine de diamants et, de fait, inauguré soixante-dix bordels. En quelques années, New York avait surclassé sa concurrente directe Philadelphie dans presque tous les domaines : activité économique, architecture urbaine, vie culturelle. Il n'y avait qu'un plan sur lequel les New-Yorkais avaient encore un peu de retard sur les Philadelphiens : le snobisme. Les riches New-Yorkais disaient deux fois plus de gros mots que les riches Philadelphiens, mais c'était parce qu'ils étaient riches depuis deux fois moins de temps. Pendant la révolution, Philadelphie avait résisté aux Anglais et y avait perdu et New York avait collaboré avec eux et y avait gagné. Philadelphie était une ville de sermonneurs et New York une ville de jouisseurs, ce qui est plus profitable à l'économie.

Pas une fois depuis deux ans, Milos n'avait écrit en France. À mesure que les semaines et les mois passaient, il en voulait davantage à Milena et à Srdjan, et cette rancune était à présent presque devenue de la haine. Jamais il ne leur pardonnerait de l'avoir séduit à Paris pour mieux le laisser tomber à Anvers. Ils avaient joué avec ses sentiments alors qu'il en avait fort peu. Il avait même l'impression, tandis que le fiacre suivait Canal Street, le ramenant de la misère et de la mort vers le confort britannique, qu'il n'en aurait plus jamais. C'était dommage pour Elizabeth mais peut-être qu'elle non plus n'avait plus de sentiments. Pourquoi, dans ce cas, avait-elle tout laissé derrière elle? C'était sans doute une femme qui tenait à payer ses dettes, et donc qui ne voulait rien devoir à

quelqu'un, et donc qui n'aimait personne.

Elle évoqua la question du mariage une dizaine de jours après l'installation de Milos à Hudson Street. Elle entra dans la chambre bleue - « la couleur des haïdouks, non? » dit-elle le premier jour, lui montrant qu'en deux ans elle avait potassé la question serbe -, d'où il ne sortait pas, sauf quand l'une des deux bonnes devait changer ses draps. Ça lui faisait drôle d'avoir des draps propres tous les jours alors qu'il lui était arrivé, à New York encore plus souvent qu'en Grèce, de dormir sous la même couverture pendant un an. Elizabeth s'assit sur la bergère à côté du lit et dit : « Nous allons être obligés de nous marier, Milos. Je ne peux pas garder sous mon toit un homme qui n'est ni mon père, ni mon frère, ni mon fils, ni mon époux. Je sais que nous sommes en Amérique mais même en Amérique il y a des règles à respecter et celle-là en est une. - Je ne suis pas obligé de rester sous votre toit. - Vous aimez mieux dormir dans la rue que m'épouser? Certes, je ne suis pas ce qu'on appelle une beauté et personne ne m'a encore comparée à la Vénus de Botticelli que j'ai vue à Florence avec ma regrettée mère en janvier 1827 mais je crois malgré tout être plus agréable à vivre qu'un coin de trottoir, surtout après minuit. - Vous ne comprenez pas, Elizabeth : je ne peux pas vous épouser. Je suis déjà marié. » Si Elizabeth avait été debout, elle se serait assise. Comme elle était assise, elle se mit debout, et ce fut debout qu'elle entendit l'histoire du mariage de Miloš à Margariti, épisode farfelu dont il commençait à comprendre qu'il allait hypothéquer toute sa vie. Néanmoins, il ne pouvait ni le nier ni le dissimuler. « Dans ce cas, dit une Elizabeth devenue en un instant aussi bleue que les murs de la chambre puis demeurée pâle, nous resterons amis. - Amis ? - Oui : amis. Comme un frère et une sœur, vous voyez. - Elizabeth, il y a d'autres hommes que moi sur terre. - Je sais. Je ne suis pas stupide. Je viens d'être engagée comme professeur d'histoire-géographie au Troy Female Seminary, le premier collège d'enseignement secondaire féminin des États-Unis. Il y a d'autres hommes que vous sur terre mais aucun autre homme sur terre n'a sauvé la vie de Lindsay. - Ça ne vous oblige pas à m'aimer. - Qui vous a dit que je vous aimais? Je ne vous aime pas, je vous idolâtre. C'est différent. C'est par idolâtrie que j'ai traversé l'Atlantique pour vous. Si je vous avais aimé, je me serais contentée d'attendre dans mon salon londonien votre demande en mariage, et je me rends compte aujourd'hui que j'aurais pu attendre longtemps. » Elizabeth Hamilton était fraîche, rapide, dodue, croquante et Miloš se demandait combien de temps encore il résisterait au désir de la prendre dans ses bras. « Je ne veux pas que vous gâchiez votre vie pour moi. Dès que j'irai mieux, je partirai. - Vous allez mieux. - Alors jepars. » Il mit une jambe hors du lit. « Il n'en est pas

question! » dit Elizabeth en replaçant avec vigueur le maigre mollet du Serbe sous les draps et les couvertures. « Votre mariage est une donnée nouvelle aux problèmes nombreux et variés que nous nous posons l'un à l'autre depuis notre rencontre à Londres mais aucun problème n'est insoluble. "À tout unijambiste son pilon, à tout cul-de-jatte ses fers à repasser", comme on dit chez nous. - Chez vous, en Angleterre ? - Non, au pays de Galles. Ma famille est originaire du pays de Galles. Était, car je n'en ai plus de famille. À part John. Et vous. » Elle lui demanda ensuite quels étaient ses projets car, comme il ne pourrait pas l'épouser, il ne pourrait pas non plus vivre de ses rentes à elle. « Ce serait, voyez-vous, Miloš, trop immoral. » Il dit qu'il retournerait peut-être dans les assurances. S'il y avait un autre Serbe à New York, et si ce Serbe savait cuisiner, il ouvrirait un restaurant serbe avec lui à Wall Street. « Vous n'avez pas une idée encore plus bête ? - Exporter du porc de Virginie vers Constantinople. - Voilà, je crois que c'est ça qui marchera! » Avant de sortir, elle lui dit qu'à partir de demain il déjeunerait avec elle dans la salle à manger et commencerait à faire de l'exercice. Il fallait qu'il retrouvât sa forme et ses réflexes passés. Elle avait peut-être un travail intéressant pour lui. Pour lui et elle, en fait. Ne pouvant être époux, et ne pouvant pas non plus être amants (« Pourquoi ? - Parce que, mon cher Miloš, chez les Hamilton, on ne couche pas avec un homme marié. - Et lady Hamilton ? - Ha, ha »), ils seraient donc associés, d'excellents associés. Pour la chair, Miloš irait voir ailleurs. « Et vous, Elizabeth ? - Nous, les femmes, nous avons plein de consolations à l'absence de plaisir : les vêpres, la broderie, le chocolat, la vanité. - Vous n'aurez jamais d'enfant. - Si : vous. »

L'Amérique n'avait guère changé John, sinon qu'il se sentait encore plus responsable de sa maîtresse qu'à Londres. Un matin, il entra dans la chambre du Serbe. « Je vous dérange, monsieur Miloš? » Ce dernier lisait *Le Marchand de Venise* dans une édition de 1793 ayant appartenu à Lindsay et, chaque fois qu'il tournait une page, son cœur se serrait à l'idée que son ami avait fait le même geste sur le même volume, dix ans plus tôt. La comédie se passait en Italie mais, pendant sa lecture, Miloš n'avait pas quitté la Grèce. Qu'étaient devenus ses vieux copains révolutionnaires? Suicidés? Exécutés ? En fuite? Macriyannis avait-il enfin appris à lire et à écrire? « Chaque homme devrait écrire sa vie, disait-il à Miloš pendant le siège de l'Acropole, car il est le seul à la connaître. » Quant à cet âne de Macropoulos, il devait siéger, obèse et modeste, dans une assemblée d'édiles. « Je me mêle de ce qui ne me regarde pas, dit John après que Miloš eut refermé son Shakespeare et lui eut fait signe de s'asseoir dans la bergère en face du lit, mais je crois de mon devoir de vous apprendre que Mademoiselle a de forts

sentiments pour vous. S'ils devaient ne pas être payés de retour, elle souffrirait. Ce n'est pas, je pense, ce que vous souhaitez. - Je ne suis pas en situation de souhaiter quoi que ce soit, John. - Je vous trouve, en effet, maigre. Mademoiselle a donné les ordres nécessaires en cuisine et vous allez vite vous retaper. Je tiens à dire, monsieur, que je suis heureux de vous revoir. Si vous pouviez ne pas faire souffrir ma jeune maîtresse, ce bonheur se transformerait en béatitude. » Miloš sourit. Ce vieil humour anglais. Il dit qu'il avait mis Elizabeth au courant de sa situation de famille. « Quelle situation de famille, monsieur? - J'ai déjà une femme en Grèce, par conséquent je ne risque pas de rendre Elizabeth malheureuse en l'épousant. - Vous la rendrez malheureuse en ne l'épousant pas ! - C'est un malheur moins long. - Ça dépend des femmes. - Elizabeth vous paraît-elle malheureuse en ce moment ? - Au contraire, elle rit et chante tout le temps. - Vous voyez. » Ce que John ne comprenait pas, c'était pourquoi Elizabeth Hamilton ne l'avait pas mis au courant du mariage de Milos. Il ne comprenait pas davantage pourquoi cette révélation l'avait emplie d'une telle joie alors qu'elle avait fait ce long voyage dans le but d'épouser le Serbe. « Peut-être, dit celui-ci, se sent-elle délivrée d'une dette qu'au fond d'elle-même elle était peu heureuse de payer. - J'étais pourtant persuadé qu'elle vous aimait. Après notre départ de Londres, en avril 1830, elle n'a plus lu que des livres sur les Balkans. - N'oubliez pas que c'est une passionnée d'histoire et de géographie. - Elle a appris le serbe. - Le serbe ! Et avec qui ? - Un Serbe. - Il y a un Serbe à Londres ? - Il y en a même plusieurs. Parfois, elle les invitait à prendre le thé. Ils étaient si grands qu'en apportant la théière et les toasts dans la salle j'avais l'impression de marcher au milieu d'une forêt. - Vous vous souvenez de leurs noms ? - Non. La seule chose que je sache, c'est qu'ils se terminaient tous par un *ic*. - Ah! oui : *itch*. - Nous, on disait : *ic*. C'était devenu un petit jeu entre Mademoiselle et moi. Le matin, je lui demandais si nous aurions le plaisir de recevoir les *ic*. Elle disait : "Non, aujourd'hui, John, journée sans *ic*." Ou bien : "Cet après-midi, il y aura beaucoup de *ic*, prévoyez du thé, et surtout du brandy." Je me retrouvais souvent avec tout mon thé sur les bras et plus une goutte de brandy à la maison. - Les Serbes ne sont pas thé. - Et puis, il y avait vos lettres. C'était quelque chose, vos lettres. Je ne crois pas trahir un secret d'Etat en vous apprenant que Mademoiselle y tenait tellement qu'elle s'en servait pour des exercices de thème serbe. - Elle a traduit mes lettres en serbe ? - Oui : les dix. Après, elle les a retraduites en anglais, comme un exercice de version. Vos comprendrez, monsieur Milos, mon inquiétude. - Et la mienne ! Je vous promets, John, que dès que je serai rétabli j'aurai une bonne explication avec votre maîtresse et alors nous

nous quitterons en excellents termes. En tout cas, je ne lui ferai aucun mal. J'ai tué beaucoup d'hommes mais n'ai jamais fait de mal à une femme, même avec une phrase. Mlle Hamilton est sacrée pour moi à double titre: d'abord, elle est la sœur de Lindsay; ensuite elle est venue ici pour me sauver la vie. C'est vrai, à propos, que vous avez vendu Cheyne Walk à un Turc ? - Oui. Mademoiselle ne ment jamais. C'est pourquoi elle avait si peu d'amis à Londres et elle en a déjà beaucoup en Amérique. Elle sera plus heureuse ici qu'elle n'aurait pu l'être en Angleterre. Il y a, dans ce Nouveau Monde, quelque chose de pur et de libre qui me semble être le fond du caractère de Mademoiselle. - Dites-moi, John : feriez-vous partie de ces maîtres d'hôtel du théâtre comique français qui tombent amoureux de leur maîtresse ? - Mon sentiment pour elle va bien au-delà de l'amour. Quand j'ai connu Elizabeth, elle avait six ans. Elle accompagnait son frère au Royal Hospital. Ils apportaient des gâteaux, des friandises et des vêtements chauds aux blessés de Waterloo. - Vous avez été blessé à Waterloo ? - Oui : au genou. Ça ne se remarque presque pas, mais ça m'empêche de courir, ce qui est incompatible avec le métier de soldat. Voilà pourquoi je devins maître d'hôtel. Mais je suis en train de vous raconter ma vie et ce n'est pas du tout dans la grande tradition du domestique anglais impassible et muet. Quand Lindsay est parti en Grèce, j'ai pensé que c'était de ma faute. Je lui avais raconté trop de batailles. Quand il est mort... » John se mit à pleurer. « C'est le bouquet! » eut-il le temps de murmurer avant de faire un bref salut du menton à Milos et de quitter la pièce.

Le Serbe se leva et s'habilla, sans faire sa toilette. Il descendit à la cuisine, où il plaça une tranche de rosbif entre deux morceaux de pain et dévora le tout sans un mot, regardant par la fenêtre. Il but coup sur coup trois verres de vin rouge, puis il sortit en trombe de la maison. Il gagna le bord de l'Hudson, qu'il longea jusqu'à l'est de Manhattan, ce qui lui prit une heure et demie. Arrivé devant le Saint Nicholas Hospital, il prit un fiacre et rentra chez Elizabeth. Il renouvela l'opération le lendemain. Le surlendemain, il renonça au fiacre et revint à Hudson Street à pied. Il absorbait chaque jour une nourriture de plus en plus abondante, à la grande joie d'Elizabeth qui se comportait avec lui comme une infirmière avec un malade ou une nourrice avec un bébé. La deuxième semaine de cette remise en forme, Milos fit le trajet Hudson Street-Saint Nicholas Hospital-Hudson Street au pas de course. Il fut arrêté plusieurs fois par la police montée, qui l'avait pris pour un voleur. « Monsieur, lui dit un des policiers quand ceux-ci eurent constaté leur méprise, les rues de New York ne sont pas faites pour courir comme un voleur mais pour marcher comme un *gentleman*. » Ça n'empêcha pas Milos de

récidiver pendant toute la semaine. À la fin, badauds et commerçants le reconnaissaient, se le montraient du doigt, ricanaient, lui offraient à boire. Ils lui avaient même trouvé un nom : le *jogger* (du verbe *to jog* : aller au trot). Ils criaient : « Hey, *jogger*, on tient la forme aujourd'hui? Un petit coup de rhum, *jogger* ? » Milos ne répondait pas, trop heureux de se croire de nouveau dans le Péloponnèse, avec Hamilton et Macriyannis. Il retrouvait cette fatigue douce et euphorisante que donne un gros effort physique dont le but n'est pas le travail mais la guerre. A la fin de la deuxième semaine de son entraînement, il demanda à Elizabeth de lui acheter un cheval. Dès le lendemain, il partait, sur une belle bête anglaise noire, faire une promenade au nord de Manhattan. Il galopa le long du canal Erié - « le fossé de Clinton », comme l'appelaient les New-Yorkais - pendant une dizaine de lieues, puis redescendit sans se presser vers le sud de la presqu'île. Il commença par sauter de petits obstacles, puis des haies plus hautes. Parfois, Elizabeth l'accompagnait. Elle semblait partagée entre le désir de le voir accomplir des exploits équestres et celui de ne pas le ramener en morceaux à Hudson Street, auquel cas tout serait à recommencer. Ils s'asseyaient sous un arbre pour pique-niquer en vitesse, car le temps n'était pas encore très chaud. Miloš avait droit à un poulet rôti, une demi-douzaine d'œufs durs et une bouteille de vin français. Elizabeth se contentait de fruits car elle devait, disait-elle, surveiller sa ligne. Elle lui demandait de parler de Paris mais, après quelques mots, il s'arrêtait, car ça le faisait trop penser à Srdjan et à Milena. Il leur en voulait, soit : mais la vérité était que son frère et sa cousine lui manquaient. Il avait essayé plusieurs fois de leur écrire mais aucun mot n'était sorti de sa plume.

Au bout d'un mois, Milos avait repris dix kilos et affichait une bonne forme physique. Il fit même l'objet de plusieurs articles dans la presse locale, perdant son surnom de *jogger* pour devenir *the man who beated typhus* (l'homme qui vainquit le typhus). Le 1^{er} mars, Elizabeth dit qu'elle voulait lui présenter quelqu'un, au sujet du travail dont elle avait parlé un mois plus tôt. Miloš était persuadé qu'il s'agissait de tuer une ou même plusieurs personnes, aussi fut-il surpris quand il vit entrer dans le salon d'Hudson Street un grand et jeune pasteur luthérien parlant l'anglais avec un fort accent suédois : Magnus Edmonsson. Ce dernier baisa la main d'Elizabeth et serra celle de Miloš. Puis, il s'assit et expliqua quel était son problème et comment, à son avis, l'Anglaise et le Serbe pouvaient le résoudre.

IV

Avant de se rendre rue Cassini, Milena passait un long moment auprès de Georges-Miloš, qui dormait, car c'était l'heure de sa sieste. « Pour quêter son improbable pardon? » demandait Srdjan, sur cet insupportable air guilleret et mondain qu'il avait adopté, surtout depuis qu'il allait faire un riche mariage, prendre pied dans la meilleure société française (enfin, la meilleure, ça restait à prouver, disons la plus nantie), avoir pignon sur rue et tilbury. Srdjan ne précisait pas ce que l'enfant était censé pardonner à sa mère : avoir quitté Miloš ? cocufier le comte? Milena restait une dizaine de minutes auprès de son fils, arrangeant la couverture, lui parlant bas, l'embrassant dans le cou. Une fois sur deux, elle le réveillait et alors ne pouvait pas résister à l'envie de le prendre dans ses bras. La nourrice, qui se reposait dans la pièce voisine, bondissait dans la chambre, enragée. « Madame a encore réveillé monsieur Georges! Ça va être la croix et la bannière pour qu'il se rendorme. » Pour tous les employés de l'hôtel l'enfant s'appelait Georges. Le comte avait donné des consignes strictes là-dessus. Il avait ajouté, à la stupéfaction générale du personnel rassemblé dans son bureau : « Et le premier qui lui voit des moustaches les lui coupe! »

Pour se rendre chez Balzac, Milena prenait toujours un fiacre, de sorte que le comte, afin de savoir si sa femme l'avait trompé pendant la journée, se contentait de demander au cocher si elle était sortie avec ou sans la voiture. La Serbe remonta l'étroite et sombre rue de Bourgogne, obliqua à droite dans la rue de Varenne plantée d'arbres et s'engagea dans le vaste et clair boulevard des Invalides, qu'il lui fallut suivre jusqu'au boulevard du Mont Parnasse. Cet écrivain habitait au bout du monde. Delphine le lui avait pourtant dit : jamais d'écrivain. C'étaient des gens sans un sou devant eux et sans une minute de libre. Les directeurs de journaux, c'était mieux : ils avaient du temps car les autres écrivaient pour eux, et de l'argent, car ils les payaient avec un lance-pierre. Milena approuvait de la tête, avec distraction. Depuis quelque temps, elle trouvait que son amie filait un mauvais coton. Ça ne vaut rien, de ne pas épouser l'homme qu'on aime et d'épouser l'homme qu'on n'aime pas. Elle en savait quelque chose. Mais elle, elle avait Georges-Miloš. Elle n'avait pas tout perdu. Ça consistait peut-être en ça, le bonheur : ne pas tout perdre.

La rue Cassini coupait l'avenue de l'Observatoire, à deux cents mètres environ de la barrière d'Enfer. Le romancier occupait un appartement de cinq pièces au deuxième étage du numéro un de cette petite artère qui avait un côté belgradois par son air champêtre. Le principal reproche de Milena à Balzac était qu'il passait plus de temps dans son cabinet de travail que dans sa chambre, ce qui était mauvais, disait-elle avec un sourire tremblé, et pour sa santé à lui et pour sa santé à elle. Elle s'était vite rendu compte qu'avec elle il préférait parler, ce qui était à la fois flatteur et vexant. La domestique, une souillon que la Serbe lui avait demandé dix fois de renvoyer, dit, comme d'habitude, que son maître travaillait. « Je sais, dit Milena. Mais sans doute avez-vous remarqué que je ne suis pas un huissier? » Elle se fraya un passage, à travers l'appartement, jusqu'au bureau, dont elle ouvrit la porte sans vergogne. « C'est bien ce que je pensais : toujours pas lavé. - Que faites-vous là, comtesse ? - On avait rendez-vous et arrêtez de m'appeler comtesse. J'ai remarqué que vous me baisiez quand vous m'appeliez Milena, pas quand vous m'appeliez comtesse. - Ça va encore se vérifier aujourd'hui : je n'ai pas une seconde à vous consacrer. Je dois corriger ces épreuves pour *La Revue des Deux-Mondes*. C'est déjà mon troisième jeu. Pour moi, ce n'est pas beaucoup, mais pour Buloz, c'est énorme. Je les lui ai promises pour ce soir. - Je n'ai pas eu beaucoup d'amants - un seul, en fait, à part vous - mais je suis sûre que vous êtes le pire amant qu'il y ait sur terre. L'une des plus belles femmes de Paris s'offre à vous et tout ce que vous trouvez à faire c'est de corriger les épreuves de... de quoi, déjà? - *Le Message*. - Qu'est-ce que c'est ? - Une nouvelle. - De quoi parle-t-elle, cette nouvelle ? - Milena, vous êtes insupportable ! - Je ne vous demande pas de me supporter. Je vous demande de me bais... - Ça suffit! À ce sujet, il faut que je vous parle. J'ai reçu une lettre. - Je ne vous ai pas écrit. - Pas une lettre de vous, quoiqu'il s'agisse de quelqu'un comme vous : une Polonaise. - Une Polonaise, quelqu'un comme moi? Pouah ! Une Polonaise égale une Serbe, maintenant? J'espère que vous n'avez pas écrit une sottise pareille dans votre *Massage*. - *Message*. - Auquel cas il faudrait tout de suite l'enlever. - Ah là là! ça ne va pas être simple. Asseyez-vous, Milena : je dois vous parler. - Il n'y a plus de comtesse? C'est bon signe. » Elle montra le fauteuil de l'écrivain. « Je peux, maître ? - Faites, je vous en prie. - Quand je raconterai à mes petits-enfants que dans ma jeunesse je me suis assise dans le fauteuil de Balzac... Peut-être serez-vous oublié à ce moment-là. Ils me demanderont : Honoré de Balquoi? » Elle parcourut des yeux les premières lignes des épreuves : « Je ne savais pas que les places de l'impériale de la diligence sont les moins chères. Ce sont mes préférées. Enfin, celles que je

préfèrerais si je prenais des diligences. » Elle posa les coudes sur le bureau et le menton dans les mains. « Ainsi, dit-elle, vous avez reçu une lettre. - Oui. - De Pologne. - Oui. - Et alors ? - Je suis tombé amoureux de cette lettre. - Tomber amoureux d'une lettre, pour un écrivain, c'est normal. Vous autres auteurs, vous faites beaucoup plus l'amour avec les mots qu'avec les femmes. Cette histoire ridicule signifie-t-elle que vous me quittez ? Remarquez, vu le nombre de fois que vous m'avez prise, ça ne me fera pas une grosse différence. Est-ce que j'aurai au moins droit à un cadeau d'adieu, à un souvenir ? - Que voulez-vous, comtesse ? - Un manuscrit, bien sûr. Parce que moi aussi je fais l'amour avec les mots, figurez-vous. Surtout les vôtres. » Elle avait quitté - pour toujours - le fauteuil de l'écrivain. Balzac la serra contre lui comme, la veille de son premier *jeudi*, elle s'était serrée contre lui. Cette fois, il ne lui embrassa pas les seins. Il garda la tête enfouie dans son cou. Elle n'avait jamais vu quelqu'un qui fût autant bouleversé par un compliment. Il relâcha son étreinte, ouvrit une armoire, où s'empilaient les manuscrits. « Choisissez », dit-il, puis il s'assit et se mit à corriger ses épreuves. Milena fit un rapide inventaire du meuble, qui contenait, outre des récits courts qu'elle élimina d'emblée (*La Belle Impéria*, *Les Proscrits*, *L'Élixir de longue vie*, *La Peau de chagrin* et *Le Gars*, titre original du *Dernier Chouan*). « J'hésite, dit Milena. *Le Gars*, c'est votre premier roman littéraire, ça a donc plus de valeur. Mais *La Peau de chagrin*, c'est un chef-d'œuvre. - Décidez-vous mais décidez-vous vite. Vous me mettez en retard. » Elle opta pour *La Peau de chagrin*. Sur un rayonnage de bibliothèque, elle vit *Le Rouge et le Noir*, qui avait paru l'an dernier chez Levavas seur. « Vous lisez M. de Stendhal ? demanda-t-elle. - Non, dit Balzac sans lever les yeux de ses épreuves. Dans la vie, il faut choisir : lire ou écrire. - Vous avez tort : c'est bien. - Mieux que moi ? » En posant cette question, il avait levé vers elle un regard d'enfant quêtant l'impossible amour de sa mère. « Il y a moins de mots mais plus de sentiments, et ça ne parle pas tout le temps d'argent. » Elle savait qu'en disant cela elle faisait du mal à l'écrivain. C'était exprès. Que croyait-il, Honoré ? Qu'on quittait une femme serbe sans perte ni fracas ? Pour une Polonaise, en plus ! Elle le gratifia d'un solide baiser sur le front avant de retrouver son fiacre et d'y pleurer à chaudes larmes, pressant le manuscrit de *La Peau de chagrin* contre sa poitrine.

Elle s'était donnée à Balzac quelques semaines plus tôt, sans enthousiasme. Par curiosité, snobisme. Elle voulait savoir ce que c'était de faire l'amour avec un génie. C'était moyen. Moins bien qu'avec le comte. Ce qui lui déplaisait le plus chez l'écrivain, c'était son silence. Pendant l'amour, Milos lui disait de belles choses et Léonor des choses sales ; elle en retirait deux formes d'excitation.

Lui, Balzac, ne disait rien. On ne l'entendait même pas respirer. C'était comme si son esprit avait disparu dans son sexe. Il était plus brutal que Milos et moins pervers que le comte. Elle n'avait pas fait beaucoup l'amour avec lui. Deux ou trois fois. Deux fois et demie, en fait. La troisième fois, ils avaient été interrompus par un huissier. Milena avait même cru que celui-ci avait été envoyé par Léonor afin de faire un constat d'adultère. « Mais non, mais non », marmonna Balzac en se rhabillant. On ne pouvait pas parler d'histoire d'amour, à peine de liaison. Le mot qui convenait était peut-être : incident. Alors, pourquoi pleurait-elle ? Certes, il est plus vexant d'être quitté par quelqu'un qu'on n'aime pas que par quelqu'un qu'on aime. Peut-être pleurait-elle de joie : le manuscrit de *La Peau de chagrin*, ce n'était pas rien. Par surcroît, elle ne l'avait pas payé cher : deux coups et demi. Avec cet exploit, elle laissait loin derrière elle les courtisanes les plus expertes de Paris, y compris Esmeralda Dupuis. Pas de doute : elle avait de l'avenir dans la profession. Il faudrait qu'elle essaie avec quelqu'un d'autre. Au bout de combien d'après-midi d'amour Stendhal lui céderait-il le texte original du *Rouge et le Noir*? Des larmes, elle passa au rire, ce qui lui arrivait souvent, mais moins souvent que lorsqu'elle était une jeune fille et habitait Belgrade.

Le fiacre stoppa à l'angle du boulevard d'Enfer et de la rue Campagne-Première : un homme de pauvre apparence était couché sur la chaussée. D'abord, Milena crut qu'il s'agissait d'un vagabond soûl comme il y en avait tant dans ce quartier périphérique de Paris. De son prochain amant, elle exigerait qu'il logeât dans un endroit décent. Faubourg ou Boulevard, peu lui importait, du moment que ce fût quelque chose de central. Elle en avait assez de faire l'amour loin de chez elle. Un attroupement s'était formé autour de l'homme à terre, vite dispersé à mesure que le mot « choléra » voletait d'une bouche à l'autre. Milena observa l'homme : il avait les lèvres bleues, le visage émacié et un gros ventre. Elle demanda au cocher de s'arrêter : elle souhaitait ramasser le malade et l'emmener rue de Lille pour le soigner. « Je ne veux pas de ça dans ma voiture et aucun fiacre ne l'acceptera, dit le cocher avec indignation. Vous devrez le transporter sur votre dos. » Résignée, Milena le laissa descendre le boulevard d'Enfer jusqu'à la rue Vavin. Rue de Lille, elle monta tout de suite dans sa chambre. Elle voulait retrouver son étagère, celle sur laquelle elle avait aligné les contrefaçons achetées à Anvers en 1830. Elle y tenait tellement qu'à son retour de Belgique elle ne se sépara même pas de celles qu'elle avait choisies pour Delphine. Elle les avait fait relier en cuir bleu marine et dorer sur tranche. Sur chaque livre, il y avait ses initiales de jeune fille : M.G. Elle savait qu'en cas d'incendie de l'hôtel elle sauverait deux

choses : Georges-Miloš et les quatorze livres belges. Elle ne tenait à rien d'autre dans cette maison, dans cette vie. Elle avait un tel sentiment d'adoration pour ces ouvrages qu'elle ne les ouvrait plus. Il lui suffisait d'en avoir un dans la main pour revivre les jours passés avec Milos et Srdjan à Bruxelles et à Anvers. Elle se demandait jusqu'à quand ça resterait les plus beaux jours de sa vie. 1840? 1860? Toujours?

« Ça ne va pas, Milena ? » Elle sursauta. On n'entendait pas venir le comte. Où avait-il appris à marcher sans faire de bruit? Dans un monastère? Il fallait admettre qu'il avait parfois l'air d'un prêtre défroqué et qu'il avait un grand sens du sacrifice, surtout du sacrifice financier. Ou dans une prison, peut-être? « Si, dit Milena. Ça va. - Quand vous regardez vos livres belges, c'est que ça ne va pas. Puis-je vous donner un conseil, ma chérie? La seule chose intéressante que vous puissiez attendre d'un écrivain de génie, c'est de la lecture, à moins que vous n'ayez la vocation du martyr, mais vous avez prouvé, il y a deux ans, que ce n'était pas le cas. Si encore vous aviez pris un dilettante, un paresseux, un amateur, un jouisseur, quelqu'un comme le jeune Musset par exemple, ou Théophile Gautier, ou encore le copain de Srdjan, ce Gérard, vous auriez pu tirer votre épingle du jeu. Mais Balzac... Le pauvre homme n'a pas une minute à lui. Alors pour vous, pensez! Laissez les génies où ils sont : en enfer. Rassurez-vous, ils ont une protection spéciale contre le feu. Mais pas vous, ni les femmes inconscientes qui s'aventurent à partager leur vie. Prenez plutôt des gens d'esprit, des gens de talent... Paris ne manque pas de joyeux, tendres et jolis bavards qui vous feront passer le temps plus agréablement que n'importe quel génie de la littérature ne pourrait le faire. - Vous vous êtes institué professeur d'adultère? - Je n'aime pas vous voir malheureuse. - Je n'en suis pas certaine. - Comme vous êtes injuste! J'imagine que ça rentre dans la conception que vous vous faites de ce que doit être une comtesse en 1832. Ça ne manque pas de charme. Je dois aussi vous dire une chose qui achèvera de vous dégoûter de moi, ma seule espérance étant qu'à la fin de ce dégoût il y aura de l'amour, puisque au début il n'y en avait pas : je suis attaché à notre fils. Je dis : notre fils, bien que tout le monde sache qu'il s'agit du fils de votre cousin Miloš. Ça m'est égal. Je préfère même qu'il ne soit pas de moi. Je ne m'apprécie ni ne m'estime assez pour vouloir me reproduire. Je me rends compte - chose curieuse, convenez-en - qu'on peut avoir des sentiments pour un enfant, des sentiments originaux et pour moi inédits, des sentiments qu'on ne peut pas avoir pour un adulte, homme ou femme. Je vous dois cette découverte et vous en remercie. Georges - comme on a pris l'habitude de l'appeler ici, mais je ne vous empêche pas de l'appeler

Georges-Miloš, ou même Miloš tout court si ça vous chante - recevra la meilleure éducation possible et, à ma mort, héritera de ma fortune. » Milena se demandait ce que Léonor était encore en train d'essayer de lui vendre. Peut-être était-ce simplement quelqu'un qui avait du plaisir à dire le contraire de ce qu'il pensait? Depuis la naissance de Georges-Miloš, elle croyait qu'il s'arrangerait pour éliminer l'enfant d'une manière ou d'une autre, c'était ce qu'aurait fait un mari serbe dans une circonstance analogue. « Tout à l'heure, dit-elle, j'ai vu quelqu'un qui avait le choléra. - Où ? - Boulevard d'Enfer. - Oui, il y a du choléra par là. Le Faubourg est protégé, le Boulevard aussi. Ce qu'il faut, c'est éviter les barrières, ne pas traîner chez les pauvres. Il paraît qu'ils vont tomber comme des mouches. J'espère que vous ne l'avez pas touché ? - Le cocher m'en a empêchée. En fait, je voulais l'amener ici pour le soigner. - Milena... Milena... » Le comte approcha son visage du sien. Elle détourna la tête et il ne put l'embrasser que sur le menton. « Quand comprendrez-vous que je vous aime ? - Quand comprendrez-vous que je ne vous aime pas ? - Alors, on passe un marché. - J'étais sûre que ça finirait par un marché. Je croyais qu'en France tout finissait par des chansons. - Je peux vous le chanter, si vous voulez, mon marché... » Sur l'air principal des *Cloches du Vatican*, une opérette qu'il avait entendue la veille à La Gaîté, il improvisa ces vers : « Si tu acceptais, Milena / De croire que je t'aime, / J'accepterais moi-même / Que tu ne m'aimes pas... - À la fin, on gagne quoi ? - Le bonheur. - D'abord, arrêtez de me tromper. - Je romps dans l'heure avec toutes mes maîtresses. - Il y en a combien ? - Autant qu'il y a de livres sur cette étagère. - Je ne vous crois pas. - Vous avez raison : il n'y en a pas. - Et Coralie d'Esprée ? - Qui vous en a parlé ? - Ce serait plus simple de me demander qui ne m'en a pas parlé. - Srdjan ? - Les Serbes, cher comte, ne parlent pas, ne se rendent pas et ne passent pas de marché. - Ce sont des gens rares. C'est sans doute pourquoi ils sont chers. - Sortez de ma chambre. - Encore raté, c'est ça ? - Encore raté. - Vous êtes quand même ma femme. Un jour, il faudra vous en souvenir. - Le jour de votre mort ? » Un vrai chagrin passa sur le visage du comte et Milena lui demanda pardon. Il dit qu'il lui pardonnait, qu'il lui pardonnerait toujours, et commença à la déshabiller. Tandis qu'ils faisaient l'amour, Milena se dit que c'était dans ce but que le comte était venu lui parler, cinq minutes plus tôt. En 1831, ils avaient couché ensemble une fois, et zéro fois depuis le 1^{er} janvier 1832. Il veut remonter sa moyenne, pensa-t-elle. Elle rit. Il la regarda et elle vit que, lui, il pleurait.

V

« Il n'y a que toi pour tomber amoureux fou en pleine épidémie de choléra ! » se plaignit Gérard. Pour se faire pardonner de s'intéresser à une demoiselle alors qu'autour d'eux les Parisiens mouraient chaque jour par centaines, Srdjan offrait des tournées, ce qui lui permettait de continuer de parler de Béatrix Lavigne. Il y avait désormais deux sortes de journées : celles où il la voyait et celles où il ne la voyait pas. C'était une jeune personne ombrageuse, qui n'aimait qu'une chose dans la vie : monter à cheval. Elle faisait le reste - piano, broderie, lecture, conversation, danse - avec un ennui qu'elle ne cherchait pas à dissimuler. Elle portait ses robes avec une grâce et une élégance appliquées et narquoises mais on sentait qu'elle était mal à l'aise dedans, comme un garçon qu'on aurait déguisé en fille, et que, s'il n'avait tenu qu'à elle, elle aurait envoyé voler corset et jupon baleiné et se serait habillée en homme, à l'exemple d'Aurore Dudevant. « Comment va-t-elle, Aurore ? » demanda Gérard. Il sentait encore la térébenthine dont il s'était servi toute la journée pour soigner des femmes et des enfants alors même que Srdjan, dans les boutiques du Boulevard ou du Palais-Royal, cherchait un parfum pour sa bien-aimée. « Elle veut qu'on l'appelle George. - Ça te dérange ? - Un peu. - Moi, c'est surtout sa manie de fumer le cigare qui me dérange. Elle le fume, au lit ? - Au lit, à table, dans la rue. Dans son bain ! - C'est dégoûtant. - Surtout pour Sandeau. Il partage sa vie. Moi, je suis de passage. - Tu vas rompre ? - La veille de mes noces. - Prudent. Tu garderas Adèle et Delphine ? - Non : je romprai aussi avec elles deux, le même jour. - Ne me dis pas que tu seras un mari fidèle. - Tu ne comprends pas, Gérard : j'adore Béatrix. Je l'épouserai même si elle n'avait pas un sou de rente. - Qu'a-t-elle d'extraordinaire ? - Je ne sais pas. Passons la voir et tu me donneras ton avis. - On ne devait pas attendre Gautier pour aller au théâtre ? - On y va tous les soirs ! - J'aime le spectacle. Ça me rappelle mon enfance dans le Valois. Quand l'épidémie sera terminée, je t'emmènerai à Mortefontaine. Là, tu comprendras tout. - Je comprendrai "Le beau temps me pèse et m'ennuie..." ? » Gérard sourit, ce petit sourire modeste et triste qui pétillait d'ironie et qui attendrissait tant Srdjan. « Oui, je ne suis pas comme les garçons de mon âge : je préfère la pluie au soleil, me souvenir d'un amour que le vivre, penser à quelqu'un plutôt que lui parler et être inconnu plutôt que célèbre. - Qu'y a-t-il d'anormal là-

dedans ? - Tu parles comme ça parce que tu es serbe. - Non : je suis parisien. C'est le comte de La Renardière qui me l'a dit. » Srdjan paya donc les consommations - depuis quelque temps, il voyait fondre les petites économies qu'il faisait sur sa rente depuis 1830, s'apercevant qu'épouser une jeune fille riche coûte cher - et les deux amis quittèrent le Café de Paris. Il y avait moins de monde que d'habitude dans la salle. « Ce fichu choléra nous fait perdre une fortune, s'était plaint le serveur en leur apportant, avec un rictus de vague mépris, le vin d'Argenteuil qu'ils avaient commandé. Les gens ont peur de sortir de chez eux. - Il faut les comprendre, dit Gérard, qui venait de voir, en quelques heures, une demi-douzaine de personnes succomber au choléra. - Comprendre quoi? Quand on meurt, on meurt. Un peu plus tôt, un peu plus tard. Il n'y a pas de quoi se terroriser chez soi comme un rat. » Le serveur s'était éloigné. Gérard dit qu'il s'agissait d'un garçon de café bonapartiste. Des pattes de lapin couvraient ses joues et remontaient vers les yeux, signe distinctif des anciens officiers de l'Empire.

Personne n'aimait autant marcher que Srdjan, personne n'aimait autant se promener que Labrunie. L'un et l'autre passaient des heures à déambuler dans Paris, ensemble ou chacun de son côté. La différence, c'était que Srdjan regardait le nom des rues, pas Gérard. Il arrivait même au Serbe de faire, dans son carnet, le croquis d'un immeuble, d'une église, d'un arbre. Il notait aussi quelques mots. Il se disait qu'au cas où il écrirait un jour, hypothèse improbable mais néanmoins possible, il écrirait sur Paris, car c'était le seul sujet qui l'intéressait. Sur les femmes, il n'aurait su que dire. C'étaient des femmes, quoi. Les hommes, *idem*. Mais Paris... Dans la rue des Moineaux comme sur la place du Carrousel, dans la rue Chanoinesse comme sur la place du Trône, il se sentait au cœur du monde, au centre de sa laideur comme de sa beauté. Il aimait aussi ces salons où il n'avait pas besoin de rien dire pour se faire remarquer, puisqu'il dépassait tout le monde d'une tête ou deux - et chaque fois qu'il parlait, il s'appliquait à dire des choses gentilles et pas trop niaises. Il avait décidé de ne se faire aucun ennemi, renonçant au plaisir de médire pour celui, bien plus fort à son goût, d'avoir la vie facile. Il gardait toujours sur lui la liste de ses amis, et rares étaient les semaines où il n'y ajoutait pas un nom ou deux. Il la relisait le soir, avant de s'endormir. Peut-être un jour, quand il serait vieux, ou s'il tombait malade, raconterait-il sa découverte émerveillée, son exploration méthodique et sa conquête lente de Paris. Il ne voyait pas autre chose à raconter. Ce serait ça ou rien, et ça serait sans doute rien.

Ils mirent une heure et quart à rejoindre la rue Pérignon. Seul,

Srdjan aurait fait plus vite. Gérard avait la manie de flâner, d'entrer dans les cours, d'engager la conversation avec les porteurs de bois ou les allumeurs de réverbères. Il disait qu'il n'avait toujours pas pris conscience du problème du temps, ni du principe de réalité. Il ne faisait pas la différence entre une minute et une journée, un acte et un rêve. « Il y a des minutes dont on se souvient toute la vie et des journées qu'on oublie à jamais. Et si nous rêvions pendant nos actes et vivions pendant nos rêves? » Srdjan lui disait qu'avec des raisonnements pareils il serait bientôt mûr pour le cabanon. « Vous en faites quoi, de vos fous, en France ? - Je ne sais pas. Je n'ai pas de fous dans ma famille. »

Amédée Lavigne étant sorti avec le comte, ne restaient rue Pérignon que Mme Lavigne et sa fille. Mme Lavigne feuilletait un album de gravures sur la Renaissance italienne. Pensait-elle à son peintre? « Elle en parle sans arrêt de son peintre, disait Béatrix. Si elle l'aimait tant que ça, elle n'avait qu'à rester avec. Il ne serait pas mort et je ne serais pas née : deux bonnes choses. » Srdjan présenta Gérard comme le traducteur du *Faust* de Goethe, ce qui parut impressionner Mme Lavigne et laisser froide Béatrix. Quand ils étaient entrés dans le salon, elle jouait du piano. « Ne vous interrompez pas pour nous, dit Srdjan. - Bah! bien obligée, dit Béatrix. Si je joue, vous ne pourrez pas parler. Si vous parlez, je ne pourrai pas jouer. Et puis, cette *Dernière Pensée* de Weber est trop difficile pour moi. » Srdjan lui donna son cadeau : un flacon d'eau de cédrat. « Vous trouvez que je ne sens pas bon? dit-elle en guise de remerciement. Coup de chance que vous ne m'avez pas apporté de l'eau carminative : j'aurais pensé que l'heure de ma première ride était arrivée ! » Srdjan n'osa pas lui dire qu'il avait longuement hésité entre l'eau de cédrat et l'eau carminative et n'avait choisi la première que parce qu'elle était moins chère que l'autre.

Les deux sujets de conversation de Geneviève Lavigne étaient les coiffeurs et la peinture. Elle pouvait discuter pendant plusieurs heures des mérites comparés d'Édouard, de Michalon et d'Albin. Il y avait des soirs où elle ne tarissait pas d'éloges sur les tresses et les macarons d'Édouard, d'autres où elle se plaignait des « coups de vent » de Michalon, d'autres enfin où elle condamnait les bouclettes et les chichis d'Albin. Sur la peinture, elle était moins prolixe, car moins renseignée. « Son » peintre l'avait autrefois traînée au Louvre, où elle avait surtout admiré les copistes. « Au moins, disait-elle, on voit comment c'est fait. » Il aimait Turner et Fragonard, elle aimait donc Turner et Fragonard, aveuglément pourrait-on dire. Elle détestait Géricault et son *Radeau de la Méduse* qu'elle avait vu avec Lavigne à l'exposition de 1822. « Trop morbide pour moi. » En

revanche, elle avait une passion pour les grandes fresques napoléoniennes, son œuvre préférée dans ce domaine étant *Le Sacre de Napoléon* par David. « Si vous aimez la peinture, dit Gérard, il faut que vous rencontriez Théophile Gautier. - Qui est-ce? — Un ami peintre qui veut écrire. - Pourquoi écrire alors que la peinture c'est si joli ? — Son projet est de faire de la peinture avec des mots. Compliqué, mais intéressant. - Et vous, monsieur Labrunie, à quoi vous occupez-vous en ce moment? - J'écris une nouvelle sur Paris au début du XVII^e siècle, une histoire de sorcellerie inspirée, pour la forme, du *Notre-Dame de Paris* d'Hugo. — Je ne lis pas beaucoup, mais *Notre-Dame de Paris*, je l'ai lu. J'ai a-do-ré. Et ma fille aussi. - Pourquoi dis-tu ça, maman? J'ai arrêté au milieu. C'était trop triste. Cet affreux bossu, là, j'ai oublié son nom... - Quasimodo, ma chérie. - Pouah, à cause de cette histoire, j'ai eu le *spleen* pendant tout un *week-end*. » Béatrix prononçait les nouveaux mots anglais avec une gourmandise morne. Elle se leva et dit qu'elle allait se coucher. « Bonne nuit, Gérard. Bonne nuit, monsieur. » Elle appelait Labrunie par son prénom alors qu'elle le voyait pour la première fois et donnait du « monsieur » à Srdjan qui allait l'épouser. Peut-être était-ce parce que Gérard est facile à prononcer pour une Française et pas Srdjan ? Celui-ci craignait que « Gérard » n'eût pas assez vu Béatrix pour comprendre pourquoi lui, Srdjan, voulait la voir sans cesse. « Vous obtiendrez tout de ma fille, dit Mme Lavigne au Serbe, à condition de la laisser dormir. Ne jamais la réveiller, même avec précaution : vous vous en feriez une ennemie. » Elle, Geneviève Lavigne, était insomniaque. « Avant la mort de mon peintre, je ne dormais déjà pas beaucoup. Depuis son suicide, c'est encore moins qu'avant. Deux ou trois heures par nuit, quelques minutes l'après-midi. Ce n'est pas bon pour le teint. Heureusement qu'il y a l'eau carminative! » Gérard manifestait son impatience à divers signes de la main et mimiques, ce que Srdjan ne l'avait jamais vu faire. L'écrivain semblait toujours, au contraire, disposer à profusion, devant les pires raseurs, d'attention et de temps. Mme Lavigne n'avait pourtant rien de désagréable. Sa conversation était aussi intéressante que celle des potiers, savetiers, escamoteurs et autres marlous que Gérard fréquentait d'habitude. Il semblait arrivé au dernier stade de l'angoisse. Il se leva, dit qu'il devait prendre l'air, sortit. « Qu'est-ce qu'il a? — Rien. C'est un poète. - Vous n'êtes pas poète, Srdjan? - Non. - Ni peintre? — Non. Je n'ai, à vrai dire, aucun talent, sinon peut-être celui de vivre. - C'est tout ce que mon mari et moi nous vous demandons pour l'instant. Béatrix risque d'être, dans un avenir proche, plus exigeante. La plupart des jeunes filles ont besoin d'aimer; elle, elle a besoin d'admirer. » Qu'ai-je d'admirable pour l'héritière des Lavigne? se demanda-t-il. La réponse vint

aussitôt : rien. De son point de vue à lui, il avait accompli de nombreux exploits. Aux yeux d'une jeune et belle Parisienne dont le père possédait la plupart des terrains constructibles des Champs-Élysées, ça ne comptait pas. Ses amis? Des poètes inconnus et des poètes connus dont elle ne connaissait que le nom. Ses maîtresses? Trois vieilles précieuses plus ou moins ridicules qui ne compteraient jamais pour elle. Sa fortune? Néant. Sa situation mondaine ne valait que pour un homme seul. Srdjan marié, elle devenait minable. Dans le rôle de l'invité professionnel, un célibataire peut briller, et même durer; dès qu'il a une femme, il se change en pique-assiette à deux bouches. Il faudrait recevoir. Il n'en avait pas encore la force et Béatrix n'en aurait sans doute jamais l'envie. Ils se retrouveraient tous deux au rebut avec pour seule compagnie leurs grosses rentes. « Que devrai-je faire pour que Béatrix m'admire? demanda Srdjan avec une naïveté qu'il qualifia en lui-même de balkanique. - L'impossible », dit Mme Lavigne en souriant. Elle regarda la porte. « Votre ami ne revient pas. - Non. Quand il prend l'air, il ne voit pas le temps passer. Prendre l'air : son idéal de vie. - Il a du talent ? — Du génie, je crois. - Combien de gens partagent cette opinion? — Nous sommes trois : Goethe, ma cousine, moi. - C'est bien, sa nouvelle? — *La Main de gloire* ? Il m'en a lu une partie. Il y a beaucoup de mots d'ancien français que je n'ai pas compris mais ça m'a, dans l'ensemble, paru excellent. Atroce, sordide, désespéré - dans le sourire. Du Gérard. - Béatrix pourrait-elle aimer un écrivain ? - Victor Hugo, peut-être ? - Victor Hugo, voilà ! » Hugo, toujours Hugo. Le seul type de leur génération qui avait réussi à être en même temps Hernani et Charles Quint. Le rebelle et le monarque. Bon fils, bon mari, bon père, bon camarade. Cœur tendre, tête froide. Économe, très économe. Le gendre idéal, puisqu'il était déjà marié! « Hugo... ou Dumas. Il est un peu nègre, Dumas, non? - Un quart ou un huitième, je ne sais plus. - La question ne se pose pas : c'est vous que Béatrix épouse, c'est vous qu'elle devra admirer. Je tiens de mon côté à vous dire que je vous trouve beau et que je suis certaine que vous ferez de magnifiques enfants à ma fille. Maintenant, allez rejoindre votre ami, je ne crois pas qu'il remontera ici. - Il remontera pour vous dire adieu. C'est quelqu'un de poli. - Il m'a paru plus tourmenté que poli. Au revoir, Srdjan. N'oubliez pas le dîner de lundi, avec votre cousine et le comte. »

Srdjan retrouva Gérard sur le chemin de ronde de Sèvres, après une vingtaine de minutes de recherche. L'écrivain avait exploré le quartier, posé des questions, sonné chez des gens. Il avait repéré trois cas de choléra impasse des Paillassons, deux autres rue Saint-Fiacre. « Ta fiancée ferait mieux de déménager, dit-il. Le quartier n'est pas sain. Les Lavigne n'ont pas un château à la campagne où

elle pourrait attendre la fin de l'épidémie ? - Sûrement. Elle t'a plu ? - Pas du tout. Tu sais, la médecine, ça ne consiste pas à sauver les gens qui nous plaisent, ça consiste à ne sauver personne ! » Gérard héla un fiacre. « On ne rentre pas à pied ? demanda Srdjan. - Je t'emmène boire du vin rue des Prêcheurs, dans un petit cabaret que je connais. » Gérard aimait les restaurants modestes, les commerces de vin reculés, les guinguettes obscures. Il y avait chez lui un amour de ce qui s'efface, disparaît. Il aimait qu'on ne sache pas qui il était, et que les gens qu'il connaissait n'aient pas de nom.

« La voilà, ta rue des Prouvaires ! » dit Srdjan quand le fiacre arriva aux Halles. Ils longèrent le marché des Innocents, qui était autrefois un cimetière, ainsi que Gérard l'avait écrit dans *La Main de gloire*. Le cocher les laissa à l'angle de la rue de la Cossonnerie et des piliers des Halles. « C'est exprès que tu m'emmènes sur les lieux de ta nouvelle ? » Gérard rit, sans répondre. C'était un type qui riait souvent sans répondre. Srdjan paya le fiacre. Les premiers marchands arrivaient mais la vraie animation ne commencerait que dans une heure ou deux. Gérard était un habitué des Halles. Il déchargeait des caisses de choux ou des quartiers de viande pour gagner quelques écus quand il avait besoin d'argent. C'est ainsi qu'il avait connu tous les cabarets du coin. Celui où il entraîna Srdjan était sombre, sale et enfumé. La servante blonde et fraîche posa devant eux une nappe et des couverts et demanda ce qu'ils voulaient boire et manger. « Du vin d'Argenteuil et des pieds paquets », dit Gérard. Lui et son vin d'Argenteuil ! Tu parles d'un dandy ! pensa Srdjan. « Tu aimes les pieds paquets, Srdjan ? » Le Serbe dit qu'il ne savait pas ce que c'était. « Des tripes. » Gérard avait une gourmandise bizarre, qui semblait ne s'appliquer qu'aux plats grossiers et populaires, à condition qu'ils fussent servis dans des endroits de dernier ordre. Dans un salon - chez les Hugo, chez Sophie Gay, chez le duc de Bompard, ou même ce soir chez les Lavigne -, il ne pouvait rien avaler, se contentant d'une tasse de tilleul ou de tisane qu'il faisait durer des heures et finissait par boire froide. « Non, commença Gérard, je n'aime pas Mlle Lavigne. Dans un sens, ça vaut mieux : tu es sûr que je ne chercherai pas à te la prendre. - Tu ne la trouves pas jolie ? - Désolé de te dire ça, Srdjan, mais je pense que notre amitié est assez forte pour résister à ma franchise : Béatrix est affreuse. - Affreuse ? Tu es tombé sur la tête ! » Le Serbe se mit à regarder Labrunie avec méfiance. Les bruits qui couraient sur lui dans le Grand comme dans le Petit Cénacle seraient donc vrais : Gérard avait un problème avec les femmes. Lequel, Srdjan n'en savait rien, mais ça devait être un problème important, pour qu'il en arrivât à trouver Béatrix affreuse. L'écrivain but un verre de vin d'Argenteuil que, tout à coup, Srdjan jugea

infect, réclamant pour lui un pot de beaujolais. « Elle a des yeux ternes, un front bas et un gros nez, dit Gérard. Le nez de son père, non ? » Srdjan hocha la tête avec rage. « Quand elle parle, n'as-tu pas remarqué que sa bouche, sa petite bouche dépourvue du moindre intérêt érotique, part sur le côté, comme une roue de diligence dérapant sur le verglas ? - Tu te fiches de moi ? - Ah ! quand même... » Gérard éclata de rire et se servit un autre verre. Il avait déjà presque fini son pot prévu au départ pour eux deux. Srdjan l'invita à taper dans le beaujolais. L'écrivain buvait de plus en plus. Il allait avoir vingt-quatre ans et, disait-il, ça le déprimait. Il se plaignait que sa jeunesse s'était enfuie, qu'il ne la retrouverait jamais, que l'âge adulte n'était que la recherche maladroite, fatigante et inutile de deux ou trois souvenirs d'enfance. « Blague à part, tu la trouves comment, Béatrix ? - Tu veux la vérité ? - Ça dépend laquelle. - C'est une jeune fille de bonne (enfin, bonne, ce n'est pas ce que tout le monde dit) famille, assez belle, surtout quand elle marche. Sur le plan intellectuel, c'est un zéro. Elle a peut-être des qualités cachées, mais tu n'as pas l'intention d'ouvrir une école de philosophie dont elle serait la directrice. Elle sera plus à l'aise à la tête des abattoirs qui se trouvent derrière chez elle. - Qu'est-ce que tu entends par là ? - Rien. Je lui cherche du travail. Je me demande de quoi je me mêle : elle n'a pas besoin de travailler. » Srdjan réfléchit, sans quitter Gérard des yeux. Celui-ci guettait les bruits des Halles, dévisageait chaque nouveau venu, mêlait sa voix aux chansons qui démarraient de telle ou telle table. Il avait le visage inverse de celui qu'il avait eu chez Lavigne : détendu, coloré, souriant. Gérard n'était heureux que parmi le peuple, que ce fût celui de Paris ou du Valois. Dans la même situation, songea Srdjan, Hugo ne penserait qu'à une chose : ne pas se faire voler sa bourse. Mais non, puisqu'il sortait toujours sans argent ! « En fait, dit Srdjan à Gérard, tu étais sérieux tout à l'heure, lorsque tu m'as dit que tu trouvais Béatrix affreuse. Tu as fait machine arrière quand tu as vu que ça me contrariait. - Que ça te contrariait ? Tu étais sur le point de m'égorger. Je les connais, les Serbes. J'ai lu *La Guzla*. - C'est un faux ! - Tu n'as qu'à en faire une vraie. » Ne pas oublier de lui rajouter une croix, pensa Srdjan. Ça lui en ferait vingt-trois. « Alors, tu n'aimes pas ma future fiancée ? - Non, je ne l'aime pas, et j'aime encore moins sa mère. Tu ne dois pas entrer là-dedans. C'est antiromantique. Ni le Grand, ni le Petit Cénacle ne te le pardonneront. - Je ne suis pas écrivain. - Si tu étais écrivain, tu aurais une excuse : ton œuvre. Là, même pas. Tu vas devenir un affreux bourgeois avec des chevaux arabes, des maîtresses actrices et une femme frigide et boulimique. - Béatrix n'est pas frigide, ni boulimique. - Elle le deviendra. - Pourquoi ? - Elles le deviennent

toutes ! - Toutes les femmes sont frigides et boulimiques? - Oui, mon vieux, c'est comme ça. Sais-tu pourquoi elles sont les premières à se précipiter devant le gibet, quand il y a un pendu dessus? Parce que c'est un homme qu'on exécute. Ça leur fait plaisir. - Elles n'aiment pas les hommes? — Elles n'aiment ni les hommes, ni les enfants, ni elles-mêmes. Elles aiment le bonheur, qui n'existe pas. Voilà pourquoi elles deviennent folles, comme la vieille Lavigne. Peinture et coiffure, tous les jours. Religion de ce qui n'existe plus et de ce qui n'existe pas, haine de ce qui existe. Voilà le nombre pythagoricien de la femme, la formule de son alchimie. Et c'est là-dedans que tu vas installer ta liberté, ta gaieté, ta beauté, ta jeunesse ? » Srdjan posa une main sur le bras de son ami au moment même où celui-ci allait se resservir du beaujolais. « Gérard, j'aime Mlle Lavigne. - C'est impossible. - Je te le jure. - Qu'est-ce que tu lui trouves ? - Rien, je crois. Je suis d'accord avec toi sur tout ce que tu dis mais depuis que je l'ai vue, je pense à elle sans arrêt. Je pense à elle quand je marche, quand je parle, quand je mange. La nuit, je rêve d'elle. Elle ne sort pas de mon esprit. Elle m'a envoûté. À l'idée de l'épouser, je suis fou de bonheur. En plus, elle a trois cent mille francs de dot. - Trois cent mille, tu es sûr ? J'ai pourtant entendu dire que le vieux Lavigne était ruiné. - Il a les Champs-Élysées ! - Oui, mais pas un sou pour y construire des immeubles. Enfin, si on t'a dit trois cent mille, c'est que ça doit être trois cent mille. Évidemment, ça change la perspective. Je retire tout ce que j'ai dit contre ce mariage. C'est une excellente affaire. Trois cent mille, sur le Grand Livre, ça donne quel revenu ? - Hugo l'aurait su tout de suite. - Excuse-moi, je ne suis pas Hugo : aussi peu doué pour le théâtre que pour la rente. - Quinze mille livres. - Ah, quand même. Écoute, mon vieux, épouse-la. N'en parlons plus. N'en parlons plus jamais. Et maintenant, tu vas découvrir les pieds paquets de la rue des Prêcheurs. » La servante blonde traversait la salle avec deux assiettes fumantes. Gérard commanda un autre pot de beaujolais. Srdjan se dit qu'il n'aurait pas dû lui parler de la dot de Béatrix Lavigne. L'autre, du coup, allait encore lui laisser l'addition.

VI

Esmeralda ne changeait pas : toujours grasse, langoureuse, tonique. En deux ans, elle avait juste élargi de la taille et agrandi du décolleté. Elle avait maintenant l'âge où les actrices parisiennes décédaient de phtisie ou de syphilis; ne souffrant, par elle ne savait quel miracle car elle avait mangé n'importe quoi et couché avec tout le monde, d'aucune de ces deux maladies, il allait lui falloir vieillir, ce qu'elle n'avait pas prévu. Pensant disparaître, comme la plupart de ses consœurs, entre vingt et trente-cinq ans, elle avait jugé inutile de faire des économies et passait maintenant son temps à se demander de quelle fortune elle disposerait si elle avait gardé l'argent de ses michetons au lieu de le dilapider en fêtes, robes et beaux garçons. Cent mille livres ? Deux cent mille ? Le comte l'aidait un peu mais elle restait si dépensière que ça revenait à écoper l'eau d'un navire avec une cuillère à café. Elle jouait, à L'Ambigu, dans la nouvelle pièce de Gerbault et Detilleux : *Mme Hermier a mal aux dents*, qui marchait mieux que *Le Chapeau de Mme Hermier*, de triste mémoire. Léonor lui avait parlé de Lavigne, précisant qu'il n'était pas pour elle mais représentait son cadeau d'adieu à Coralie. Pourtant, quand le propriétaire foncier parut dans l'appartement de la rue de Hanovre, Esmeralda ne put s'empêcher de lui faire du rentre-dedans. Lavigne préférait les filles plus jeunes et resta insensible au charme pourtant épicé de la comédienne, attendant l'arrivée du tendron que lui avait promis son ami. Coralie d'Esprée avait à ce moment-là un joli second rôle à l'Opéra-Comique et terminait plus tard qu'Esmeralda.

Pour parer au plus pressé, Mlle Dupuis avait vendu quelques meubles. Le cabinet Renaissance - offert par un parfumeur, qui avait précédé le comte dans sa vie et dans son budget - avait disparu ainsi que les deux chaises gothiques que Léonor avait achetées à l'actrice pour son trente-cinquième anniversaire - officiellement, le vingt-cinquième -, le 13 novembre 1829. Le petit Ingres du salon lui avait permis, l'an dernier, d'éviter la Roquette. Elle l'avait mal vendu, mais, disait le comte, comme le marquis de Villars l'avait naguère bien acheté, ça compenserait. Léontine, lasse d'être payée en retard et surtout souhaitant profiter de la maisonnette qu'elle avait achetée dans sa Touraine natale avec les économies de toute une vie, avait quitté Esmeralda, provoquant un scandale dans sa confrérie. La tradition romantique voulait que la femme de chambre d'une actrice

restât auprès de sa maîtresse jusqu'au dernier soupir de celle-ci, qui venait assez vite, ce qui en l'occurrence n'était pas le cas. Elle affrontait les huissiers, faisait patienter les fournisseurs, grappillait de quoi préparer une dernière collation, consolait l'amant de cœur et servait un rhum au micheton. C'était une agonie splendide, un grand moment que la femme de chambre revivrait en pensée et en songe jusqu'à la fin de ses jours et qu'elle raconterait inlassablement à ses proches. Le départ de Léontine pour Montbazou fut considéré comme une trahison en rase campagne et la Tourangelle perdit la plupart de ses amies parisiennes, ne trouvant, pour l'accompagner à la diligence, qu'une vieille concierge de la rue des Filles qu'elle avait connue à son arrivée dans la capitale, en 1802. À Léontine avait succédé, rue de Hanovre, une Bretonne lourdaude et voleuse, qu'Esmeralda se refusait à remplacer. « À chaque fois qu'on change de femme de chambre, la nouvelle est pire », disait-elle.

Arrivés les premiers, Gerbault et Detilleux saluèrent Amédée Lavigne avec effusion, flairant en lui le possible commanditaire. Gerbault demanda au propriétaire s'il aimait le théâtre et Lavigne le refroidit en disant, de cette voix pâle et vipérine qui terrorisait une bonne partie de Paris depuis une vingtaine d'années : « Comme spectateur. » Detilleux, censé être l'esprit fin du duo, donna un discret coup de coude complice à Gerbault qui, avec un sourire contraint, abandonna provisoirement sa laborieuse entreprise de séduction, se contentant de demander aux nouveaux arrivants ce qu'ils désiraient boire. Chez Esmeralda, c'était à la bonne franquette, les invités se servaient eux-mêmes, surtout après une certaine heure. « Afin d'épargner la cave de notre chère amie, dit le comte, nous nous sommes déjà soulés au Café Riche ». Mlle Dupuis apprécia peu cette délicatesse qui pesait une tonne et dont le seul but, dit-elle, était en fait de dévoiler le piètre état de ses finances à M. Lavigne. « Amédée est un ami et je ne voudrais pas qu'il se méprenne sur ta brusque passion pour lui. - Je n'ai aucune passion pour lui et si tu continues, Léonor, tu prends la porte ! — Un conseil, ne me chasses pas de chez toi : ça t'évitera l'humiliation de me supplier d'y revenir. » Esmeralda rit. Léonor ne voyait pas, en effet, ce qu'elle pouvait faire d'autre en la circonstance. Il distingua néanmoins dans le regard sombre de l'actrice une menace secrète et comprit que, si elle acceptait d'être insultée par lui en public, c'était parce qu'elle pouvait le détruire d'un mot. Sur le comte et son « mystérieux passé », elle en savait plus que n'importe qui à Paris. Si elle parlait, elle mourrait, mais il y a certaines situations où une actrice vieillissante préfère nuire à vivre. « Je plaisantais, dit le comte. - Mais oui, dit Lavigne. Il plaisantait. Que serait la vie sans une plaisanterie de temps en temps? Je me suis déjà vu dans une glace, mademoiselle

Dupuis, et ai donc eu l'occasion de constater que ce que j'avais de mieux dans mon physique, c'était mon argent. » Gerbault et Detilleux pouffèrent de rire et demandèrent presque en même temps à M. Lavigne de leur céder cette réplique pour leur prochaine comédie. Lavigne eut, de la main, un vague geste d'assentiment et les deux compères se regardèrent avec cette joie mouillée des gens convaincus d'avoir conclu une excellente affaire. « Plus exactement mes terrains, rectifia le propriétaire, car de l'argent je n'en ai plus. - Ça va changer, dit Léonor en tapotant avec amitié la grosse main de son ami. - Je sais, dit Lavigne. Je n'aurai plus de terrain mais de l'argent et, j'allais l'oublier, un gendre serbe. - Un gendre serbe? fit Esmeralda. - Srdjan épouse Mlle Lavigne, dit le comte. Nous devons fixer ce soir la date des fiançailles et celle du mariage. - Ça ne porte pas malheur de se fiancer pendant une épidémie de choléra? demanda Detilleux, avec un évident souci de comique. - Non, dit Lavigne, sauf si on sert des tomates crues aux invités. » Les vaudevillistes rirent de nouveau, se regardèrent avec affection. Décidément, ils passaient une excellente soirée, ne regrettaient pas d'être venus. « Un peu de sang serbe dans notre arbre généalogique, reprit le propriétaire, ne lui fera pas de mal. Nous sommes une vieille famille de bourgeois de Paris, qui se sont beaucoup mariés entre cousins. Si les Lavigne continuaient dans cette voie, en 1930, ils donneraient naissance à des singes ! » Gerbault et Detilleux ne se tenaient plus de joie. Ce Lavigne leur plaisait. Ils ne se contenteraient pas de lui voler ses bons mots, ils voulaient l'engager comme collaborateur, cosigner avec lui leur prochaine pièce. Il était le miracle qu'ils attendaient depuis longtemps, l'homme qui les ferait passer de cinquante à cinq cents représentations. Lavigne souriait avec une ironie dont le comte voyait bien qu'elle commençait à fondre. Le propriétaire foncier devenait sensible aux flatteries de Gerbault et Detilleux. Les deux vaudevillistes étaient plus malins qu'il n'y paraissait. N'avaient-ils pas, deux ans plus tôt, extorqué au comte, pour leur calamiteux *Chapeau de Mme Hermier*, dix mille francs que Léonor n'avait jamais revus et dont il n'était même pas sûr qu'ils eussent été investis dans le spectacle, eu égard à la pauvreté du décor et à la médiocrité des interprètes ?

Le comte avait décidé de prendre une nouvelle maîtresse le jour même où il avait refait l'amour avec Milena. Être au lit avec son épouse lui donnait envie de coucher avec d'autres femmes. Tromper Milena, c'était prolonger le plaisir qu'il avait eu avec elle. Il avait fait trop souvent le tour de Coralie, dont il était le protecteur depuis décembre 1829. Elle avait dix-neuf ans quand il la dénicha chez une blanchisseuse de la place du Trône. Elle était déjà très comédienne, il en fit une femme. Il la rompit à toutes les pratiques amoureuses,

ce qui permettrait à l'actrice d'aller plus vite dans sa carrière théâtrale. Il la baptisa, au cours d'une orgie chez Esmeralda, Coralie d'Esprée, elle qui de zéro à dix-neuf ans s'était appelée Ginette Gervais, Gégé pour ses camarades de travail. Elle avait eu cinq ou six amants de cœur que Léonor avait protégés ou persécutés, au gré de ses humeurs. Quelques semaines plus tôt, il avait soupé avec elle dans un cabinet de Lapérouse et lui avait proposé, selon son habitude, un marché : il lui trouvait un successeur et elle lui amenait une remplaçante. « À condition que ton successeur soit plus riche que toi, dit-elle. - D'accord, si ta remplaçante est plus jeune que toi. - Ça, dit Coralie avec cette mélancolie des filles de vingt-deux ans qui ont beaucoup vécu, ça ne sera pas difficile. » Lavigne serait plus riche que le comte, puisque en échange de ses terrains Léonor lui céderait quatre-vingts pour cent de sa fortune. Quant à Coralie, elle lui proposa Amélie Leperche, dix-sept ans, ancienne arpète, aujourd'hui choriste et danseuse à l'Opéra-Comique. Lorsqu'elle entra chez Esmeralda, le comte la trouva trop petite et Coralie lui dit à l'oreille qu'elle trouvait Lavigne trop laid. Ils sentirent tous deux que c'était dans leur vie la fin d'une certaine perfection. Coralie eut besoin de vider une bouteille de champagne pour consentir à s'asseoir sur les genoux du propriétaire foncier. Elle le regardait, fascinée et dégoûtée à la fois. Avec Amélie Leperche, le comte fut, à son habitude, diplomate, prudent et attentif. Il lui fit raconter son enfance et ses projets. Il comprit avec stupéfaction qu'elle était vierge. Coralie avait exagéré. Peut-être l'avait-elle fait exprès pour l'embêter ? Sait-on ce qui se passe dans la tête des courtisanes, surtout les actrices ? Il fit défiler dans son esprit ses trois années avec Coralie et fut incapable de trouver un seul moment où elle lui aurait manifesté de l'affection. Entre eux, il n'y avait eu que de l'amusement et du plaisir, ce que lui, Léonor, appelait une relation parfaite, c'est-à-dire le contraire de celle qu'il avait avec sa femme serbe. Peut-être Coralie avait-elle eu l'ambition secrète d'épouser le comte. Certes, il aurait été plus heureux avec elle qu'il ne l'était avec Milena, mais il ne pensait pas que le mariage devait apporter le bonheur. Il s'agissait d'un accord métaphysique et financier, ce qui allait à ses yeux plus loin que l'amour et son résidu ridicule, le bonheur.

Si Amélie Leperche - comment l'appellerait-il, celle-là ? - avait eu une petite expérience amoureuse, le comte l'aurait prise sur-le-champ dans l'une des chambres qu'Esmeralda mettait à la disposition de ses amis pour cet usage. Il se contenta, tandis que Lavigne disparaissait avec Coralie dans les profondeurs rougeâtres de l'appartement, de saisir la main de la danseuse et d'y déposer de petits baisers tendres et froids qui, dit-elle, la chatouillaient. Il la «

chatouilla » ainsi pendant une demi-heure, puis, avec l'encouragement chaleureux, presque maternel, d'Esmeralda, Amélie lui abandonna ses lèvres. Voilà la raison exacte, pensa le comte, pour laquelle je suis devenu riche : pouvoir prendre la bouche d'une vierge de dix-sept ans sans avoir besoin de lui expliquer pourquoi j'en ai envie. Esmeralda s'éclipsa. Léonor devina qu'elle allait voler quelques images croustillantes dans la chambre où s'étaient réfugiés Coralie et Lavigne. Gerbault et Detilleux, après s'être plaints, surtout Detilleux, que personne ne s'occupât d'eux, comprirent qu'ils commençaient à être de trop et laissèrent le comte et Amélie seuls dans le salon, annonçant d'une voix grivoise qu'ils allaient chercher dehors ce qu'on n'avait pas prévu pour eux à l'intérieur. Detilleux ajouta, sur ce ton geignard qu'il avait dans presque toutes les situations : « Il va mal, un monde où les actrices préfèrent les banquiers aux écrivains. - Je ne suis pas banquier et ne suis pas sûr que Gerbault et vous soyez des écrivains », rétorqua le comte. Detilleux enfouit un rire aigre dans son abondante barbe grise et Gerbault l'entraîna, d'un pas énergique et bougon, vers la sortie. « Dînons ensemble demain soir, dit le comte à Amélie. - C'est impossible. - Ne répétez plus jamais "c'est impossible" en ma présence, Amélie. Ça vous plaît, comme prénom, Amélie ? - Oui. Pourquoi ? - Pour rien. On dîne ensemble demain soir. Vous choisissez le restaurant. Vous voulez savourer des pieds de mouton ? Les meilleurs sont au Veau-qui-tête. De la morue à l'ail ? Je vous emmène aux Frères provençaux. Du boudin blanc ? Du boudin noir ? Dans les deux cas, aucune hésitation : Henneveux. - Vous me tentez, monsieur le comte, d'autant que la gourmandise est un de mes plus sérieux défauts. - Moi-même, manger m'ennuie, mais j'adore regarder une petite fille s'en mettre plein la lampe. - Hélas ! demain soir, je dîne avec ma mère. - Votre mère vit à Paris ? - Non : à Montreuil. Elle fait le voyage exprès pour me voir. - Après-demain, alors ? » Amélie noua les mains autour de son cou. Pour une vierge, elle était plutôt dégourdie. « Après-demain, d'accord. » Il lui caressa les seins pardessus l'étoffe de sa robe, pour voir sa réaction. Elle rougit mais le laissa faire. C'étaient de jeunes seins bien durs, qu'il avait envie de prendre dans sa bouche comme une pomme ou une orange. Avait-elle eu un père ? Non. Des petites amies ? Oui. Coralie ? Une fois ou deux. Une fois ou deux fois, remarqua le comte, ce n'était pas pareil. En fait, quand on dit une fois ou deux, ça signifie deux fois, sauf qu'on n'est pas fier de la deuxième fois. « C'est un peu ça », dit Amélie. Qu'avait-elle fait, la deuxième fois ? « Rien de plus que la première fois, sauf qu'il y avait des gens qui regardaient. - Quels gens ? - Des gens du monde. - Quel monde ? - Le vôtre. »

Dans le fond de l'appartement, il y eut du remue-ménage, comme

si l'on déplaçait des meubles. Le comte et Amélie entendirent un cri de femme. « C'est Coralie, dit la jeune fille. - Avec moi, elle ne criait pas. C'est vexant. - Elle ne crie pas de plaisir. Elle a mal. - Comment le savez-vous? — Ça s'entend. » D'autres bruits, puis une insulte fielleuse de Lavigne. « À mon avis, dit Léonor, il la bat. » D'autres coups, d'autres cris. « Il la bat même comme plâtre. - Il faut empêcher ça. - Et si c'était elle qui le lui avait demandé? - Elle vous le demandait, quand vous étiez ensemble ? — Elle me l'a demandé une fois. - Vous l'avez fait? - Non. Je déteste rendre service à une femme que je paie. - Elle vous en a voulu? - Je ne sais pas. Peut-être. Elle m'en voudra si elle apprend que je vous l'ai raconté. - Alors, ce sera notre premier secret. — Oui. » Ils s'embrassèrent. Le comte était enchanté de la trouvaille de Coralie. La comédienne avait bien travaillé et il faudrait la récompenser d'une manière ou d'une autre. Seule cette histoire de virginité le chiffonnait. Enfin, il en aurait bientôt le cœur net.

La première à revenir dans le salon fut Esmeralda, se frottant les mains de plaisir. « Qu' est-ce qu'il lui a mis ! dit-elle. - Il ne l'a pas trop abîmée, j'espère ? s'inquiéta le comte. - Non, c'est un homme d'expérience. Il sait frapper. Ça se voit tout de suite. » Apparut Lavigne, en gilet, le front trempé de sueur. Il était encore un peu essoufflé. Il s'assit à côté du comte et poussa un soupir d'aise, regardant son ami avec une reconnaissance perverse et cruelle. Esmeralda lui proposa à boire et il réclama du champagne. « Où sont les deux zozos ? demanda-t-il, faisant allusion à Gerbault et Detilleux. Ce n'est pas ma petite séance avec votre amie qui les a chassés, j'espère ? » Pincé, le comte dit : « Ce n'est plus mon amie, mais la vôtre. - Vous avez raison, Léonor. Coralie est à moi et le restera. Je vais la mettre dans ses meubles. - Elle y est déjà. - Je lui en trouverai de plus beaux. Cette fille mérite ce qu'il y a de mieux sur terre. Je n'avais pas joui comme ça depuis... le congrès de Vienne! - Vous avez assisté au congrès de Vienne? demanda Esmeralda. - Oui. - Comme quoi ? - Espion ! C'est là que j'ai rencontré Léonor. - Il était espion, aussi ? - Non : tueur, corrupteur, manipulateur. - Ne l'écoutez pas, Esmeralda, ni vous, Amélie. Je suis un simple commerçant. J'achète, je vends. - Des âmes ! » glapit Lavigne. Le père de Béatrix semblait ivre de plaisir et, comme la plupart des hommes soûls, prêt à raconter ses mauvaises actions et surtout celles de ses amis. Léonor aurait préféré qu'on changeât de sujet. Esmeralda connaissait son passé parisien, mais ignorait son passé viennois, qui était, par certains aspects, pire. Enfin, il y eut l'entrée de Coralie. Heureuse diversion ! pensa le comte. La comédienne ne portait aucune trace de coup sur le visage mais boitait un peu et se tenait le bras, que Lavigne avait sans doute

tordu pendant l'action. Le propriétaire foncier se leva et se précipita vers Coralie, qui ne put dissimuler un mouvement de recul. Il lui baisa la main puis, jugeant sans doute cet hommage insuffisant, se mit à genoux et lui baisa les pieds. Coralie regarda le comte, lui indiquant par un geste qu'elle jugeait Lavigne fou et par un sourire qu'elle avait l'intention d'en profiter. Léonor acquiesça de la tête, gonflé de bonheur. Il ressentait un certain malaise depuis le début de la soirée et se demandait s'il ne tenait pas davantage à Coralie qu'il ne l'avait cru quand il avait décidé de la donner au propriétaire foncier. Cette complicité qu'elle lui manifestait avec une telle promptitude le rassérénait. En s'asseyant, Coralie dit, d'une voix forte : « Aïe ! », et Lavigne lui fit une grimace attendrie, comme si, avec ce « aïe », elle avouait le plaisir qu'elle venait d'avoir avec lui.

VII

« Pour commencer, dit Edmonsson, vous logerez chez M. Götland, le menuisier. Il vit seul. Sa femme et ses enfants se sont noyés dans un lac, l'été dernier. Il y a beaucoup de lacs autour de Höting. Vous verrez, c'est une région agréable. - Il nous faudra trois chambres, dit Elizabeth. Miloš et moi, nous ne sommes pas mariés. Nous ne sommes pas ensemble non plus. - Ça me paraît la moindre des choses, dit Edmonsson, pour des gens qui ne sont pas mariés. - Peut-être que c'est la moindre des choses dans le Maine, dit Elizabeth, mais pas à New York, spécialement sur les bords de l'Hudson. Miloš a sauvé la vie de mon frère en Grèce et je suis venue lui rendre la pareille. Il n'y a rien d'autre entre nous et, dès mon arrivée dans votre ville, je ferai établir par le médecin local un certificat de virginité, de façon à couper court aux commentaires des habitants de Höting. - Maintenant, dit Milos, ça s'appelle Belgrade. - Ça s'appellera Belgrade quand vous aurez réussi votre mission, monsieur Stanković. - J'ai toujours réussi mes missions pour pas un sou. Alors à ce prix-là !... » Edmonsson lui avait promis cinq mille dollars et une place de shérif s'il débarrassait cette petite communauté scandinave d'un personnage odieux qui bafouait leur religion, insultait leurs femmes, menaçait leurs enfants et rackettait leurs commerces. Il s'appelait Ashley Hunt. On disait que son père était indien et sa mère en prison. Il venait de l'Ouest, alors que la plupart des Américains y allaient. Il avait ouvert un saloon en face de la jolie église blanche luthérienne, fierté des habitants de Höting. Il y organisait des parties de poker. Il avait fait venir trois prostituées de La Nouvelle-Orléans, dont une femme noire. Il apportait le vice et le désordre à Höting : il devait mourir. Edmonsson cita le psaume 43 : « Juge-moi, Dieu, défends ma cause / contre des gens sans amour / de l'homme perfide et pervers, / délivre-moi. » *De l'homme perfide et pervers, délivre-moi*, c'était clair, non? « Oui, dit Milos, sauf que je ne suis pas Dieu. » Pourquoi, demanda-t-il ensuite, les habitants de la ville ne tuaient-ils pas Hunt eux-mêmes ? N'y avait-il pas d'hommes chez les Suédois? Dans ce cas, comment leur communauté se perpétuerait-elle ? Le pasteur avait rosi de colère. C'était un grand type blond et costaud d'une trentaine d'années, qu'on imaginait mieux avec un fusil qu'avec une bible. « Nous sommes des gens religieux, monsieur Stanković. Nous ne voulons pas que notre communauté soit souillée par un crime. -

Tuer un assassin n'est pas un crime. - M. Hunt n'est pas un assassin : il nous empêche de vivre. » En prime, Milos avait demandé qu'on baptise la ville Belgrade. « Comme ça, dit-il, je pourrais écrire à ma mère que je suis devenu le shérif de Belgrade. » En fait, il n'écrivait jamais à sa mère, ni à son frère, ni à sa cousine. Il les considérait comme morts, ou alors c'était lui qu'il considérait comme mort. Un des deux. Edmonsson se leva pour prendre congé. Il avait trois ou quatre centimètres de plus que Milos et ça énervait le Serbe. En plus, il avait bien vu que le Suédois plaisait à Elizabeth. Sinon, elle n'aurait pas dit qu'elle était vierge.

Milos, Elizabeth et John arrivèrent à Höting le 9 mars. Ils virent tout de suite le saloon de Hunt, car la diligence s'arrêta devant. Une femme noire - sans doute l'une des prostituées dont avait parlé Edmonsson - s'empressa auprès du cocher car elle attendait, dit-elle, des parfums de New York. « Un moment, Vanessa », dit le cocher. Miloš descendit de l'impériale où il avait, à la moitié du voyage, rejoint John pour, dit-il, respirer le bon air du Maine après les miasmes de New York. Avant le départ, l'Anglaise lui avait acheté une toque de fourrure, un manteau en peau de mouton, des gants de cuir et des bottes. Il ressemblait à un trappeur endimanché, sauf que les trappeurs ne portaient pas de moustache. Il croisa le regard de la femme noire, qui alluma dans le bas de son visage un grand sourire blanc. John porta les valises dans la carriole du pasteur, qui les emmena de l'autre côté de la ville, ce qui faisait en tout une distance d'un demi-mile. Edmonsson les laissa chez Gôtland, après les avoir conviés à une veillée qui aurait lieu le soir, au presbytère, et au cours de laquelle ils feraient connaissance avec l'ensemble de la communauté. Elizabeth lui demanda l'adresse du médecin : elle comptait obtenir son certificat de virginité dès cet après-midi. Edmonsson lui conseilla d'attendre un peu. Qui sait ? Milos réglerait si vite la question d'Ashley Hunt et elle-même trouverait si rapidement un mari que le problème du qu'en-dira-t-on ne se poserait peut-être plus d'ici à deux ou trois jours. Elizabeth écouta ces remarques avec une douceur que Milos ne lui connaissait pas et décida d'obéir au pasteur. « Je m'occupe avec John de nous installer dans nos chambres, dit-elle au Serbe. Vous allez reconnaître les lieux car plus vite vous agirez, mieux ça vaudra. » Milos fut content de quitter cet endroit. Rien de plus déprimant que l'installation dans une nouvelle maison avec une femme qu'on n'aime guère et avec qui l'on ne couche pas.

C'était une belle journée de printemps. La neige avait disparu mais on sentait encore son odeur fraîche. Miloš fit à pied le trajet qu'il venait d'accomplir dans la carriole d'Edmonsson. Höting

semblait, avec ses jolies maisons de bois peintes de couleurs vives et ses boutiques tranquilles, un petit coin de paradis où régnaient l'ordre et la prospérité. Miloš n'avait jamais vu une ville aussi bien tenue. Ça et là, il apercevait néanmoins un jeune homme inoccupé, devant lequel les passants pressaient le pas. Miloš se dit que c'étaient les séides de Hunt et s'approcha de l'un d'eux. Il sourit à l'inconnu et lui demanda comment ça allait. « Qu'est-ce que ça peut te foutre, trou du cul (*asshole*) ? » Milos se pencha, s'empara du revolver de l'insolent et mit celui-ci en joue. « Tu retires le trou du cul et je te rends ton arme. - Tu joues à quoi, l'étranger ? » La voix avait baissé d'un ton, le regard aussi. L'homme avait une vingtaine d'années et ça devait être la première fois qu'on lui volait son arme en plein jour sous ses yeux. Il avait les cheveux roux et des marques de petite vérole sur la figure. « Je t'enseigne la politesse, dit Milos. Mon rêve, en effet, a toujours été d'être professeur. Je viens d'un pays où nous ne possédions pas de grammaire il y a seulement vingt ans. - C'est quoi, ce pays ? - La Serbie. - Connais pas. » Quelques passants s'étaient regroupés à bonne distance de l'incident. Miloš devait agir vite s'il ne voulait pas avoir bientôt toute la bande de Hunt sur le dos. « Alors, on l'enlève, ce trou du cul ? - Je n'enlève rien du tout. » Milos lui tira une balle dans chaque pied et partit avec l'arme. Il en avait besoin : il avait laissé la sienne chez Götland et, au saloon, il devrait sûrement se défendre. Il entendait, derrière lui, le cow-boy hurler de douleur. Une balle dans un pied, ça fait mal. Dans les deux, c'est intolérable. Cet idiot n'avait qu'à connaître la Serbie. Karageorges et Obrenović s'étaient donné assez de mal pour ça. Si l'autre avait dit par exemple : « Quel malheur que Belgrade soit tombée aux mains des Turcs en 1521 ! » ou bien « Le meilleur joueur de guzla, c'est Mijo de Pozega », jamais Milos ne lui aurait bousillé les pieds.

Il marchait vite mais avait l'impression que la nouvelle de son exploit allait plus vite que lui car, à mesure qu'il approchait du saloon, les rues se vidaient, tandis que des visages de plus en plus nombreux - cheveux blonds, peaux blanches, yeux bleus - apparaissaient aux fenêtres. Ce silence, il le connaissait. Macriyannis l'appelait « la traîne de la mort ». Il y avait longtemps qu'il ne l'avait pas entendu. Il se demandait si Hunt sortirait du saloon. À sa place, c'est ce qu'il aurait fait. Mais l'autre demeura invisible et Miloš put entrer dans l'établissement, ce qui tombait bien car il avait soif. Il se dirigea, son arme volée à la main, vers le comptoir et commanda un whisky. C'était le moment délicat car Hunt pouvait le tuer de n'importe quel angle de la pièce, puisque Miloš ne savait pas qui il était. Mais Hunt ignorait que Miloš ne savait pas qui il était et, - c'était du moins là-dessus que pariait le Serbe -, il ne résisterait pas

au plaisir de faire, devant les clients du saloon tétanisés, un petit laïus de type homérique au cours duquel Milos aurait le loisir d'agir. En buvant son whisky, le Serbe jeta un coup d'oeil à Vanessa. Elle était moins noire que tout à l'heure mais sa taille et sa poitrine n'avaient pas changé et lui plaisaient toujours autant. S'il était encore vivant dans dix minutes, il commencerait par elle.

« On cherche les ennuis ? » C'était donc lui, Ashley Hunt, la terreur de Höting. Bref sur pattes, vaste d'épaules, l'air fermé et vicieux sous les larges bords de son chapeau noir. C'était vrai qu'il avait une tête d'Indien. Miloš le plaça aussitôt, à l'intérieur de la grille personnelle qui lui servait à juger les êtres humains, dans la catégorie des types dangereux, à cheval avec celle des casse-bonbons. Il lui rappelait certains Turcs - cette molle crainte de Dieu dans le regard - qu'il avait tués mais qui lui avaient donné du mal. « À qui ai-je l'honneur? demanda-t-il en détachant bien les mots les uns des autres, pour montrer que sa voix ne tremblait pas. - On m'a dit que tu étais pointilleux sur la politesse. Néanmoins, tes méthodes d'enseignement sont un peu dures. - Je débute. - Je dirais plutôt que tu termines. » Derrière Hunt, il y avait une demi-douzaine de trognes féroces posées sur des silhouettes robustes et même, pour certaines, bedonnantes. Miloš demanda à Hunt si ça lui arrivait de sortir sans ses nounours, puis lui tira une balle en plein front. Il sauta par-dessus le bar. Il y eut un échange de coups de feu avec la garde rapprochée du malfrat. Miloš abattit deux hommes et, constatant que son barillet était vide, attendit la suite des événements. Il n'y en eut pas. Les autres avaient déguerpi. Il repassa dans la salle. Hunt était couché par terre, les bras en croix. Miloš lui prit son revolver, se pencha et constata que le cow-boy ne respirait plus. En fin de compte, ce dernier ne lui avait pas donné tant de mal. C'était comme à la guerre : ça se terminait trop vite. On attend l'engagement des jours et des jours et, quand il arrive, on a juste le temps de tirer deux coups de feu que déjà c'est terminé. « Il faut appeler le shérif, dit un petit homme chauve à lunettes qui devait être le pianiste. - Le shérif, dit Miloš, c'est moi. » Il s'approcha de Vanessa et l'interrogea sur le temps qu'elle resterait avec lui s'il la payait cinq mille dollars. Elle répondit après une courte réflexion : « Un an. - Va pour un an ! » dit Milos. Il prit une bouteille de whisky au bar et demanda à Vanessa de lui indiquer sa chambre. Avant de monter l'escalier, il dit au personnel du saloon d'apporter les trois corps au pasteur Edmonsson, qui saurait quoi en faire.

Il sortit du lit à onze heures du soir. « Mince ! dit-il. J'ai raté la veillée au presbytère ! » Vanessa, après avoir éclaté de rire, dit qu'il était bizarre. La moustache et l'accent n'arrangeaient rien. « C'est

normal, demanda-t-il, qu'il n'y ait aucune musique dans le saloon ? - Ashley dirigeait le saloon. Maintenant qu'il est mort, ils ne savent pas quoi faire. - Faire de la musique, ce n'est pas faire quelque chose. - Va leur expliquer. C'est toi le boss, maintenant. - Le boss de quoi ? - Du saloon. C'est pour ça que tu as tué Hunt, non? Non? Ce n'est pas pour ça ? » Pourquoi ne tombait-il que sur des chefs de guerre bavards, des cousines bavardes, des domestiques bavards, des prostituées bavardes ? Ce que les gens pouvaient parler, poser de questions ! « Non, dit-il. Je suis le nouveau shérif et toi tu es la poule du nouveau shérif. - Et mes cinq mille dollars ? - Je te les apporte tout à l'heure. - Parce qu'on va se revoir ? - Pendant un an. C'est toi qui l'as dit. - Tu m'as crue ? - Oui. Pourquoi ? Fallait pas ? — Pour les cinq mille dollars, je ne t'ai pas cru. - Tu as eu tort. À tout à l'heure. - C'est quoi, ton accent ? Russe ? - Serbe. — On a une Russe ici, Veronika. Une fille naturelle des Romanov. C'est ce qu'elle dit. Si tu veux lui faire plaisir, tu l'appelles Veronika Romanova. L'autre, elle est d'Atlanta, comme moi, mais pas du même quartier. Elle est très, très blanche. - C'était qui, la poule de Hunt ? - C'était nous trois. » Miloš se dit que c'était dommage de fermer un endroit aussi agréable, ce qu'il avait connu de plus agréable en fait d'endroit depuis son départ de Belgrade. Il vit, dans l'assemblée, quelques hommes de Hunt. Étaient-ils venus le tuer ou causer avec lui? Il savait qu'un corps sans tête ne va pas loin et opta pour la causerie. Du haut de l'escalier, il ordonna au musicien, quel qu'il soit, de se réinstaller au piano. Il chercha du regard la prostituée russe, puis la prostituée blanche, et leur conseilla, d'un clin d'œil amical, de se remettre au travail. Quand les survivants de la bande de Hunt s'approchèrent de lui, l'air trop vide et penaud pour préparer un mauvais coup - trois chiens galeux sans collier —, il dit qu'il doublait leur salaire et les attendait demain matin ici même à neuf heures, puis il se rendit à la maison de Götland. Il commençait à connaître le trajet. Il se demanda pourquoi il avait promis toutes ces choses à Vanessa et fait croire aux gens du saloon qu'il était leur nouveau patron, alors qu'en tuant Hunt il avait travaillé pour leurs ennemis et qu'il pensait quitter la ville dans quelques jours. C'était comme son mariage à Margariti : parfois, il ne savait pas pourquoi il se comportait d'une façon absurde qui engageait sa vie dans un sens alors qu'il voulait qu'elle aille dans un autre. L'ennui avec lui c'était qu'il faisait toujours ce qu'il disait même quand il disait n'importe quoi.

Chez Götland, il trouva, comme il s'y attendait, Edmonsson. Celui-ci buvait à petites gorgées un lait chaud que lui avait sans doute préparé Elizabeth, debout à côté de lui. Le vieux Götland serra le premier la main de Milos et le félicita pour le succès de sa mission.

Il lui demanda s'il voulait boire ou manger : « Les deux, dit le Serbe. - On ne vous a pas vu au presbytère, dit Edmonsson. - Quelle nécessité de rencontrer une communauté que je vais quitter dans quelques jours ? dit Miloš. En plus, j'étais au lit avec une prostituée noire. - Qu'est-ce que je vous disais ! fit Elizabeth en direction du pasteur. - J'ai votre argent, dit Edmonsson. - Alors, dit Milos en regardant Elizabeth, on repart demain ? - Je ne crois pas, dit l'Anglaise. - Vous voulez visiter le Maine, vous initier à la menuiserie ? » demanda Miloš. Seul Götland, en plaçant une assiette et des couverts devant le Serbe, rit. Elizabeth resta de glace. Le Suédois n'avait pas été long à lui enlever son vieil humour anglais. « Elizabeth et moi, dit Edmonsson, nous allons nous marier. La cérémonie aura lieu dimanche. Nous souhaitons que vous l'honoriez de votre présence. - Pourquoi pas ? » dit Miloš. Edmonsson lui tendit un porte-documents en cuir, que le Serbe ouvrit. « Le compte y est, dit le pasteur. - Je sais. Je regardais pour le plaisir. - Je vous laisse aussi la serviette. - Merci. Elle me portera bonheur. » Edmonsson se leva. « Je retourne au presbytère. Adieu, Milos, et dans la mesure où je puis dire une chose pareille, bravo. - Salut, pasteur. Alors, Götland, ça vient cet en-cas ? — Tout de suite, monsieur Miloš... » Elizabeth suivit Edmonsson jusqu'à la véranda. Miloš ne vit pas sur quoi ils s'embrassaient mais ça ne devait pas être sur la bouche. Le vieux monsieur suédois, qui semblait tout content - sans doute n'avait-il pas ri une seule fois depuis la mort de sa femme et de ses enfants -, apporta du mouton bouilli avec du chou blanc. L'appétit de Miloš l'enchantait. Après le départ du pasteur, Elizabeth s'assit en face du Serbe et le regarda avec mélancolie. « Félicitations, dit Miloš. Je suis sûr qu'Edmonsson fera un mari parfait. - Oui, parfait. C'est le mot. Je vous préférerais, mais vous êtes déjà marié. Enfin, je passerai quand même le restant de mes jours à Belgrade. Ça me fera une consolation. - Que devient John là-dedans ? — Je le renvoie en Angleterre. Les pasteurs n'ont pas de domestique, surtout les pasteurs suédois. - Il est au courant ? — Oui. - Vous êtes une rapide. - Je me marie aussi vite que vous tuez. - Tuer, on peut le faire plusieurs fois. » Elizabeth marcha jusqu'à l'escalier, se retourna. « J'ai découvert une chose aujourd'hui : je ne peux pas aimer un assassin. - Alors, vous ne pouvez pas aimer votre frère. » Elle réfléchit et dit : « Non. » Puis, elle monta se coucher.

Miloš finit son mouton et entama avec Götland une bouteille d'aquavit. Ce qu'il y a de bien avec les gens qui ont connu le malheur, pensa le Serbe, c'est que ça les laisse muets. Était-ce une bonne ou une mauvaise journée ? Il avait perdu une femme et gagné de l'argent. Ça devenait une manie. À minuit, alors que Götland dormait la tête sur la table — les gens désespérés dorment à peu

près partout sauf dans leur lit -, Milos entra dans la chambre de John. Le domestique avait les yeux grands ouverts dans l'obscurité. « Levez-vous, dit le Serbe. - Pour quoi faire ? — Partir. - On voyage de nuit ? - Non. - Alors, je ne prends pas mes affaires? — Si. » Dix minutes plus tard, ils longeaient tous deux la rue principale. *Main street*, comme disaient les gens d'ici. John marchait en retrait, car il portait sa valise et celle de Milos. Quand il entra dans le saloon, le Serbe remarqua que tous, personnel et clients, se figeaient de peur. Il commençait à aimer ça. Il présenta John comme son associé - « Nous avons un arrangement simple : il travaille, je touche l' argent » — et demanda qu'on trouvât une chambre pour l'Anglais, ce dont s'occupa dans la minute la prostituée d'Atlanta. La Russe - une longue blonde pâle aux seins lourds, avec un visage, effectivement, de grande-duchesse - regardait cette scène, comme sans doute tout le reste, avec mépris. Milos prit le bras de Vanessa et, dans la chambre de celle-ci, lui donna le porte-documents. « Il y a cinq mille dollars là-dedans ? demanda la Noire. — Inutile de recompter, ça a été fait par un pasteur luthérien. - Il n'y a aucun endroit assez sûr dans cette ville pour garder cinq mille dollars. - Alors, dépense-les. - Tu as raison; demain matin, nous irons à Augusta et nous achèterons tout ce qui nous tombera sous la main. — Vas-y seule. Moi, j'ai du travail. - Quel travail ? — Je suis le nouveau boss du saloon, non ? — Tu n'es pas shérif ? — Bien sûr que si. Je ferai shérif et voyou. Je troublerai l'ordre, le rétablirai. Je m'arrêterai, me libérerai. Pratique, non? Je me demande pourquoi personne n'y a pensé plus tôt. —Et si je ne reviens pas d'Augusta ? — Tu reviendras. - Tu es sûr? - Pour deux raisons : la première, c'est que John t'accompagnera; la deuxième, c'est qu'un homme qui te donne cinq mille dollars le jour où il te rencontre, est bien capable de t'en donner cinquante mille le jour où il te quitte. » Elle sourit. « Encore une question, dit-elle. - La dernière. - Pourquoi m' as-tu choisie ? — Parce que tu es noire. Je n'avais jamais eu de maîtresse noire. —Et ça te plaît ? — Oui. » Elle se blottit contre lui et dit : « Un an, pas un jour de plus. »

VIII

Plusieurs fois, Balzac l'avait relancée. Ça ne devait pas aller trop fort avec sa Mme Hanska. Milena avait fait la morte. Ce qui était bien, ce n'était pas être avec le romancier, c'était avoir été avec lui. Type même de l'histoire plus amusante à raconter qu'à vivre. Il y avait des jours où la Belgradoise se plaignait de Balzac, d'autres où elle en parlait avec tendresse. Ses versions changeaient selon son interlocuteur ou interlocutrice. Delphine avait droit aux détails intimes. À Srdjan, elle réservait les souvenirs littéraires, notamment le « Il faut choisir : lire ou écrire » que Balzac lui avait dit le jour de leur rupture. Srdjan, en effet, lisait de plus en plus. C'était comme une drogue. « Tu crois que tu dévores des livres, lui disait Milena, mais ce sont eux qui te mangent. - Je ne fais pas que ça ! protestait Srdjan. - Qu'est-ce que tu fais d'autre? — Je conquiers Paris. Ne suis-je pas déjà un petit rentier? Au bout de seulement deux ans dans la place, je trouve que ce n'est pas mal. Sans oublier, bien sûr, mon prochain mariage avec Béatrix Lavigne. » Au début, Milena avait approuvé ce projet, qui établirait son cousin dans la capitale. À mesure que les jours passaient, elle était moins enthousiaste, sans pouvoir expliquer pourquoi. Elle subodorait, derrière ce merveilleux coup de chance pour Srdjan, une manœuvre du comte.

Georges-Miloš continuait de capter son attention matin, midi et soir. Un bébé, c'est un homme qu'on adore et qui ne sort pas, même pas pour aller acheter le journal. Milena avait désormais à domicile une énorme quantité d'amour dans laquelle elle puisait avec goinfrerie. À cause du choléra, elle obligeait les domestiques du comte, même ceux qui ne s'approchaient pas de l'enfant, à se laver le corps et se désinfecter les mains tous les jours. Ils passaient leur temps à faire bouillir d'énormes quantités d'eau, ce qui produisait beaucoup de vapeur et donnait à l'hôtel un climat subtropical. A table, on ne servait que des viandes et des légumes archicuits. Milena ne but plus que du vin, d'abord en quantité modeste, puis de plus en plus, car elle trouvait ça bon et que ça chassait ses soucis. « Il ne faudrait pas que le choléra s'éternise à Paris, disait Srdjan, sinon tu vas devenir une ivrogne. » Elle avait interdit à son cousin d'aller dans certains quartiers, se reprochant sa propre inconscience au début de l'épidémie. Elle ordonna même à Srdjan de ne plus fréquenter Labrunie, qui passait ses journées à soigner des cholériques - et quand Georges-Miloš tomba malade, elle accusa

aussitôt Srdjan d'avoir apporté le choléra rue de Lille. « Tu as trahi le père, il te fallait aussi tuer le fils ! » lui lança-t-elle dans une de ces grandes poussées d'hystérie qu'elle devait à la crainte de perdre son enfant et qui ne faisaient ni chaud ni froid à Srdjan. Le comte convoqua le meilleur médecin de Paris. « Comment savez-vous que c'est le meilleur ? lui demanda Milena. - Parce que c'est le plus cher. » Elle haussa les épaules. Ça ne voulait rien dire. Plus rien ne voulait rien dire. Une seule chose avait un sens : Georges-Miloš ne devait pas mourir. S'il mourait, elle mourrait aussi, ou deviendrait folle. « Des milliers d'enfants sont morts ces dernières semaines, dit le comte, et toutes leurs mères ne sont pas devenues folles ni mortes de chagrin. - Je ne suis pas toutes les mères ! » Le médecin le plus cher de Paris - on se demandait à quoi ça lui servait, car il semblait aussi le plus triste - examina l'enfant qui, après une forte crise de fièvre, était devenu glacé, et dit qu'il n'y avait plus d'espoir. Georges-Miloš s'éteindrait dans la nuit. Ça faisait quarante francs. « Jette-le par la fenêtre ! dit Milena à Srdjan. — L'argent ? — Non, le médecin. » Sans chercher à comprendre, car en fait il comprenait, le Serbe ouvrit la fenêtre, prit le docteur par le col et le poussa dehors. Il aurait au moins fait ça pour sa cousine. Par bonheur, la chambre de Georges-Miloš se trouvait au premier étage et le praticien ne se fit pas mal. En tout cas, il ne cria pas. Il se releva, l'air vexé. Il épousseta son pantalon et claudiqua jusqu'à la grille de l'hôtel. Srdjan lui lança sa trousse, le visant à la tête. Du fond de la pièce, le comte soupirait : « Serbes... » Milena lui dit de sortir et il obéit en continuant de marmonner que des centaines de Parisiens mouraient tous les jours, qu'on en ferait d'autres, qu'à Waterloo c'était pire et que nous étions tous dans la main de Dieu. Srdjan referma la fenêtre. « Je ne sais pas comment nous allons faire, dit Milena, mais mon fils ne mourra pas. - Non, dit Srdjan, il ne mourra pas. » Il avait vu Gérard sauver un enfant de la barrière des Martyrs en le frottant toute la nuit avec une flanelle chaude humectée d'esprit de vin. À la fin, le petit garçon saignait des coudes et des genoux et suppliait Gérard de ne plus le toucher, tant il avait mal dans tout le corps. « Arrêtez de torturer mon fils ! » criait la mère, que Srdjan était chargé de calmer, de rassurer. La chaleur revint sous la chair de l'enfant un peu avant midi. Son visage reprit des couleurs. « Il est sauvé », murmura Gérard, si bas que la mère du miraculé lui fit répéter la phrase trois fois. Il se désinfecta les mains au feu, sortit, marcha pendant une centaine de mètres, s'assit sur un banc de la rue Frochot et se mit à pleurer. Srdjan, qui l'avait suivi à distance respectueuse, lui demanda pourquoi il pleurait. Il aurait dû rire, au contraire. Gérard était triste quand il avait une bonne raison d'être gai et gai quand il avait une excellente raison d'être triste. De l'avis

de Srdjan, ce type-là avait été fabriqué à l'envers. Victor Hugo avait renouvelé l'exploit avec son fils François. Quant à Dumas, il s'était guéri lui-même en avalant par erreur un verre d'éther. C'était au tour de Srdjan de montrer de quoi il était capable. Vaincre le choléra, c'était peut-être un truc réservé aux écrivains. Srdjan fit un vœu: s'il sauvait Georges-Miloš, il commencerait son premier roman. Il prit soin, en formulant son vœu, de préciser qu'il *commencerait* son premier roman, et non qu'il le finirait. Nuance, à ses yeux, essentielle.

En regardant son cousin - car jamais Srdjan n'avait été plus proche de sa famille qu'à ce moment, plus proche d'elle que Ratko ou Gordana ne l'avaient été, il était en vérité aussi intime de Milena que la mère de celle-ci aurait pu l'être si elle était vivante -, Milena pensa que les femmes donnent la vie et les hommes la mort et la résurrection. Dès que Srdjan le toucha, l'enfant se mit à pleurer. Les yeux exorbités et le visage gris-bleu, il hurla et se débattit. « Aide-moi », dit Srdjan à sa cousine. D'une main, Milena attrapa les pieds de Georges-Miloš, et de l'autre saisit ses petits bras. À travers les larmes, elle voyait à peine son fils. Elle se disait qu'elle ne pourrait jamais supporter cette situation toute la nuit. Elle se demandait même comment elle allait pouvoir rester cinq minutes de plus au-dessus d'un Georges-Miloš que Srdjan était en train de bouchonner jusqu'au sang. Elle se mit à prier. Elle ne priait pas souvent. Pendant l'office de l'église Saint-Pierre, rue Saint-Dominique, où elle se rendait en moyenne une fois par mois, Chateaubriand et son *Génie du christianisme* n'ayant pas eu sur elle l'effet escompté par Delphine, elle priait quelques minutes, puis pensait à ses petites affaires sentimentales et mondaines. N'était-ce pas ça, une église : un endroit où, sous la protection divine, on pouvait songer à des choses futiles sans être dérangé ? Elle ne voulait pas demander à Dieu de sauver Georges-Miloš en échange de quelque pèlerinage qu'elle ferait au mont Athos, où elle ne pourrait pas entrer dans les monastères car ils étaient interdits aux femmes. Dans ce cas, mieux valait Saint-Jacques-de-Compostelle. La chose qu'elle ne supportait pas dans la religion, ce qui en faisait - comme Milos et Srdjan, si l'on en croyait Ljubica Stanković - une mauvaise chrétienne, c'était le marchandage incessant auquel les fidèles se livraient avec Dieu. Une bonne santé contre des prières, une grande prospérité contre des aumônes. Quand on aime, on ne réclame rien en contrepartie, surtout à Dieu. Milena voulait avoir avec le Seigneur une relation pure et désintéressée, mais ne voyait pas comment la commencer. C'était le moment ou jamais de s'y mettre. Tout ce qu'elle put dire à Dieu ce soir-là, ce fut de les envelopper, son fils et elle, de Son amour, et que s'Il tuait Georges-Miloš, Il ait la bonté de la tuer elle

aussi, dans la même seconde. « Change les draps, Milena, tu vois bien que ton fils a chié dedans. » La Serbe courut vers l'armoire, où elle ne trouva que de jolis habits d'enfant. On frappa à la porte : c'était la nurse. Elle voulait aider. Milena lui dit d'apporter des draps et des serviettes propres. Georges-Miloš ne se débattait plus. Dans un demi-coma, il tentait, en se recroquevillant sur lui-même, d'échapper aux mains de Srdjan, mais son cousin le rattrapait avec une violence et une force dans lesquelles il y avait toute sa tendresse folle et désespérée pour l'enfant. La nurse apporta des draps et des serviettes de la buanderie. Elle supplia qu'on acceptât son aide, comme si elle voulait se racheter de quelque chose. « Vous êtes sûre, madame la comtesse, que vous n'avez pas besoin de moi? - Retournez vous coucher. » Milena referma la porte avec un soulagement bizarre. Voilà, ils étaient de nouveau seuls dans cette pièce, tous les trois, de la même terre, du même passé, de la même magie. C'était, elle le sentait, le seul moyen qu'ils avaient d'être sauvés. Et ils le furent, un peu après l'aube. Milena ressentit alors une joie calme, presque anodine, comme s'il ne s'était rien passé. C'est fou comme le malheur s'oublie vite, pensa-t-elle, et comme le bonheur est inoubliable. Elle se demanda si c'était un effet de la bonté ou de la méchanceté de Dieu.

Ce qui leur avait porté chance, dit Srdjan, c'était d'avoir jeté le docteur par la fenêtre. Il se désinfecta les mains au feu comme il avait vu Gérard le faire. « Juste le jour où je dois m'en servir », dit-il avec un petit air chagrin. La chambre sentait le poulet grillé maintenant. Gérard, ajouta Srdjan, serait furieux quand il apprendrait qu'il avait fait un meilleur temps que lui. « Les modestes, ça n'aime pas la concurrence. » Milena se désinfecta avec de l'alcool à 90°. Elle ne voulait pas porter des gants au bal pour le restant de ses jours. « Tu préfères mourir ? — Oui. » Le Serbe avait un visage en biais, tout jaune. Milena pensait que c'était la fatigue mêlée à la joie surhumaine d'avoir sauvé la vie d'un enfant. « Non : la peur d'écrire. - Tu n'as qu'à raconter une chose simple. - Rien n'est simple à écrire quand on ne sait pas le faire. Si je n'avais pas autant lu, je serais peut-être moins paralysé. - Je t'ai toujours dit que tu lisais trop. Un jour, tu seras obligé de porter des besicles. - Ah, être le premier Serbe à besicles, pas mal. Bon, il faut y aller. Pourquoi ai-je fait ce vœu, moi? Tu vois, le plus dur ce ne sera pas d'écrire quelques phrases, ce sera d'avoir commencé mon premier roman. Maintenant, tout le monde me demandera : "Alors, ton premier roman, ça vient bien? ça avance? tu le finis quand?" Tant qu'il n'aura pas paru, c'est-à-dire au bas mot jusqu'en 1860, ils vont me harceler. Ma vie sera un enfer. - Tu vas l'écrire en français ou en serbe ? — Je ne m'étais pas posé la question. - Alors, c'est que tu vas

l'écrire en français. Je te signale que nous venons d'avoir cette conversation en français. Un jour, tu oublieras le serbe, et moi je serai bien triste car je n'aurai plus personne avec qui le parler. - Oui, en français. Comme ça, j'aurai l'impression de faire de la grammaire et de l'orthographe, pas de la littérature. Ça me détendra. »

Après le départ de Srdjan (« N'aie pas le dos si rond, tu ne pars pas au bain. - Si ! »), Milena fit venir la nurse dans la chambre et lui dit que Georges-Miloš était sauvé. Elle dit encore qu'elle la considérait comme responsable de la maladie de l'enfant et qu'elle la chassait de la maison. L'autre avait une demi-heure pour faire ses bagages et aller au diable. « Je comprends votre colère, dit la nurse, et assume toutes mes responsabilités. » C'était une ancienne actrice engagée par Léonor au début du choléra. Elle était censée prendre toutes les précautions pour protéger le jeune comte de l'épidémie. Son air résigné troubla Milena. Elle réfléchit une dizaine de minutes, assise auprès de son fils endormi, puis ce fut comme si une crevasse de mille mètres de profondeur s'ouvrait sous ses pieds. Elle sentit son cœur tomber dans ses jambes et se demanda si elle n'allait pas s'évanouir. Elle entendit quelqu'un marcher dans la cour. C'était la nurse. Elle n'avait pas traîné. À croire que son bagage était déjà prêt. Il était trop tard pour la rattraper. Milena trouverait son adresse, irait l'interroger. Ce qu'il fallait, maintenant, c'était mettre Georges-Miloš en sécurité. Elle fit transporter le lit de l'enfant dans sa propre chambre. C'est là où il dormirait désormais, jusqu'à nouvel ordre. Quand son fils fut installé chez elle, elle ferma la porte à clé, se déshabilla - elle avait trouvé une technique astucieuse pour délayer elle-même son corset à l'aide d'un crayon, d'une glace et d'un miroir à main, méthode que Delphine de Girardin avait décrite ensuite dans son feuilleton de *La Mode*, ce qui avait valu à Milena une centaine de lettres de remerciement, dont une d'Aurore Dudevant, qui la félicita d'être une des premières artisanes de la liberté des femmes -, se coucha à côté de son enfant et s'endormit. Sa dernière pensée avant de sombrer dans l'inconscience fut pour Srdjan, qu'elle imaginait penché sur son bureau, se touchant la lèvre inférieure comme il le faisait quand il était en train de lire. Là, il devait en plus la mordiller, car écrire était moins facile.

Le soir, le comte et Srdjan l'attendirent une demi-heure dans le grand salon du rez-de-chaussée avant qu'elle ne rentrât à l'hôtel. Ils commentaient le procès, à Troyes, de Claude Gueux. On disait que Victor Hugo projetait d'écrire un pamphlet incendiaire sur ce sujet. « Hugo ne perd jamais une occasion de faire parler de lui, dit le comte. Je ne suis pas sûr de l'aimer. C'est un m'as-tu-vu et il a un style trop mâchicoulis pour moi. Rendez-nous notre Voltaire ! »

Srdjan aurait pu contresigner chacune de ces phrases et n'en était sans doute pas trop fier car un jeune dandy a du souci à se faire lorsqu'il s'aperçoit qu'il partage les goûts et les opinions d'un vieil affairiste. Quand les deux hommes virent Milena, ils se levèrent avec respect et, pour le comte, une espèce de crainte. Il dit : « J'ai appris que vous aviez chassé Léopoldine Tassard, la nurse de notre fils. - Oui. - On peut connaître la raison de ce renvoi ? - Bien sûr. Elle a tenté, sur votre ordre, d'empoisonner celui que vous appelez votre fils et qui est en fait votre ennemi puisqu'il vous rappelle tous les jours qu'il n'est pas votre fils mais celui du seul homme que j'aime : Miloš Stanković . » Le visage du comte devint gris et chaque muscle de son petit corps parut se tendre comme sous l'action d'un grand effort physique. « Vous portez contre moi une accusation grave, Milena. Vous m'aviez déjà menti, trompé, volé, humilié. Vous ne m'aviez pas encore traité d'assassin. Avez-vous au moins une preuve de ce que vous avancez ? — Des aveux. - De Léopoldine Tassard ? - Comment le savez-vous ? — Sans doute me déteste-t-elle parce que je vous ai laissée la renvoyer. - C'est tout ce que vous avez à dire pour votre défense ? — Non. Si j'avais besoin de me défendre, ce qui est loin d'être le cas, je dirais simplement que j'aime Georges-Miloš, que la seule façon que j'aurai jamais de porter la main sur lui sera de lui léguer tous mes biens à ma disparition, et que si quelqu'un, dans cet hôtel, a tenté de l'empoisonner, je découvrirai qui c'est et le ferai condamner au bagne. » Milena était perplexe : si le comte mentait, il mentait si bien que tout ce qu'il lui avait dit depuis qu'ils s'étaient rencontrés pouvait être faux, ses larmes de l'autre jour incluses. Si c'était Mlle Tassard qui lui avait menti, alors on avait tort de ne pas l'embaucher à la Porte-Saint-Martin, à L'Ambigu ou même aux Variétés Amusantes, car c'était une comédienne de premier ordre. Dans son petit logement de la ruelle des Mousquetaires, près de cette Seine où elle prétendait avoir puisé l'eau qu'elle donna ensuite à Georges-Miloš, elle s'était roulée par terre, déchiré les joues avec ses ongles, traînée aux pieds de Milena. Avait-elle voulu se donner le beau rôle, ou mieux encore le rôle de sa vie ? La Serbe se reprocha d'avoir dévoilé ses batteries à Léonor avant d'être en mesure de lui fournir des pièces à conviction irréfutables. Maintenant, le comte gênerait son enquête, ferait disparaître les indices compromettants. « Si ce que vous affirmez est exact, dit-elle, vous devez poursuivre cette femme en diffamation. - Quand vous l'exigerez, je le ferai, mais dans la situation où se trouve Mlle Tassard, ce serait la condamner à mort. » Il se permettait de lui donner, au passage, une petite leçon d'humanité. Elle regarda Srdjan. Les Français étaient trop forts pour eux, décidément. Ils n'en viendraient pas à bout. Le mieux était de quitter le pays au plus tôt,

que ce fût pour rejoindre Milos en Amérique ou retrouver Ljubica à Belgrade. Mais elle savait que Srdjan refuserait de l'accompagner. Il croyait être de taille à affronter les Français, alors que ceux-ci le briseraient comme ils l'avaient brisée, elle. « Je suis allée à l'église orthodoxe de la rue de Berri et j'ai trouvé une nouvelle nurse pour Georges-Miloš. — Une nonne? fit le comte, qui avait retrouvé son teint lumineux habituel, signe de contentement de soi. — Non : une Russe. Elle ne parle pas un mot de français. - Ce sera pratique pour lui parler. - Vous ne lui parlerez pas. - Avez-vous d'autres bonnes nouvelles à nous annoncer ou bien pouvons-nous passer à table ? — Je ne dîne pas avec vous. Je me ferai monter quelque chose dans ma chambre tout à l'heure. » Elle quitta la pièce, pensant que Srdjan se lèverait et la suivrait, mais il n'était plus capable de la suivre, même dans sa chambre. Il était bel et bien devenu le sujet, le vassal, le complice du comte. Après avoir trahi Milos au profit de Milena, il trahissait celle-ci pour Léonor. Au fond, n'était-ce pas déjà dans l'intérêt et même sur la demande du comte qu'il avait séparé les amants à Anvers, en février 1830 ? Et n'avait-il pas sauvé Georges-Miloš la nuit dernière dans le but caché, y compris peut-être à lui-même, de s'excuser d'avoir abandonné le camp serbe, représenté par Milos et elle, pour le camp français, où régnait Léonor? C'était une méchante pensée. Les Parisiens détestaient sur elle. Il était temps qu'elle quittât cette ville, ce pays. À jamais. Pourquoi Milos ne lui écrivait-il pas? Elle était sûre qu'il pensait à elle, qu'il l'aimait encore. Si elle avait son adresse, elle pourrait le rejoindre avec leur fils et ils vivraient heureux tous les trois en Amérique. « Nous sommes trois », murmura-t-elle, sauf que le troisième ce n'était plus Srdjan.

IX

Dans la salle à manger des Lavigne il y avait une table et des chaises de Werner (33, rue de Babylone) et des bronzes dorés de Ficher (impasse Guéménée). Ce fut Milena qui demanda les adresses à Mme Lavigne, pour les transmettre à son ami Balzac. Elle était installée à la droite de Lavigne, en face de Béatrix. Assis à côté d'elle, Srdjan observait sa future fiancée, qui ne disait rien. De temps en temps, elle pouffait de rire, surtout aux blagues un peu vulgaires de son père. Elle portait une robe de velours noir avec un décolleté qui, dit Milena dans l'oreille de Srdjan, n'était plus celui d'une femme adulte mais déjà celui d'une femme adultère. Aux compliments du comte, Béatrix répondait d'un sourire ou d'un clin d'œil qui se voulaient amicaux et coquins et qui étaient en fait d'une froideur totale. Elle mangeait peu, comme il se devait. La première fois qu'elle prit la parole, ce fut pour interrompre un échange verbal entre le comte, Lavigne et Srdjan à propos du procès de Claude Gueux. Elle dit que ce sujet la déprimait autant que celui du choléra. Elle n'aimait pas parler des choses tristes et Srdjan dit que ça partait d'un bon sentiment. « Ça part d'un bon sentiment, dit Milena, et aboutit à un mauvais. » Cette phrase ne jeta pas de froid, car personne - du moins, aucun des Lavigne - ne la comprit. Il parut même à Srdjan que Béatrix ne l'avait pas entendue. Mme Lavigne demanda dans quel quartier ils installeraient les « tourtereaux » après le mariage. « Nous serions heureux de les accueillir rue de Lille », dit Milena. À la pensée de quitter la rue Pérignon et son abattoir, Béatrix sourit de béatitude. Pauvre petite fille riche, se dit Srdjan, prête à être heureuse parce qu'elle déménage et non parce que je l'épouse. « Vous oubliez le voyage de noces, dit le comte. - J'imagine que les enfants voudront aller à Venise, dit Mme Lavigne. - Pas en ce moment, dit son mari. Le choléra fait aussi des ravages là-bas. - Il fait des ravages partout, dit Geneviève Lavigne. Que proposez-vous, mon ami ? De supprimer le voyage de noces ? - Ah, non ! dit Béatrix. Tout le monde a eu son voyage de noces. Je veux le mien. - Rome ? fit le comte. - Trop loin, dit Lavigne. Rien ne presse. On a du temps devant nous. - Il me faut un endroit où il n'y a pas trop de soleil, dit Béatrix. Je ne souhaite pas revenir à Paris hâlée comme une paysanne. - Les ombrelles, dit Mme Lavigne, ce n'est pas fait pour les chiens mais pour les jeunes filles de bonne famille comme vous. - Tu m'amuses avec tes ombrelles, maman! -

On avait dit, Béatrix, qu'en public on se vouvoyait. - Nous ne sommes plus en public mais en famille », dit le comte avec son habituel sourire finaud qui était le seul indice visible de sa grossièreté intérieure. Béatrix : « Notre voisine, Emmanuelle Cassin, a passé six jours à Biarritz sans une ombrelle et s'est retrouvée noire comme un gardien du bain de Toulon. - Parce que tu en as vu beaucoup, peut-être, des gardiens du bain de Toulon ? - Partez à la montagne, dit Milena. En Suisse. Pour Honoré de Balzac, l'écrivain, deux amants seuls en Suisse, c'est l'image même du bonheur. - Vous connaissez Balzac ? demanda Geneviève Lavigne, une pointe de jalousie dans la voix. - Ils ont été amants, dit le comte. - C'est un bon amant ? demanda Mme Lavigne, avec cet aplomb des anciennes habituées du boulevard du Crime. - Mon mari plaisante. - Les écrivains ne sont pas de bons amants, décréta Lavigne. S'ils étaient de bons amants, ils n'écriraient pas, ils baiseraient. — Amédée, pas devant ta fille ! dit Geneviève Lavigne. - Quoi, ma fille ? Elle n'épouse pas un écrivain ! — Justement, dit Milena, il en est question. - Tu t'es mis à écrire, Srdjan ? » demanda le comte. Le Serbe regarda sa cousine avec haine. Pourquoi lui avait-elle fait ça ? Voulait-elle le punir de sa passion pour Béatrix ? Avait-elle senti que depuis le début du dîner il ne voyait, ne désirait, n'aimait que Mlle Lavigne ? Il la regardait même quand il ne la regardait pas. Il se sentait inondé par elle comme une bicoque de pêcheur au bord de la Marne pendant une crue. « Quelques lignes, dit-il. - Sur moi, j'espère ? demanda Béatrix d'une voix pimpante et en même temps (ça s'entendait aussi clairement qu'un envol de canards dans le silence de l'aube) indifférente. — Comment avez-vous deviné, ma chérie ? — En France, dit Milena à Srdjan, on n'appelle pas sa future fiancée ma chérie, surtout à table. - Quelle importance ? fit Mme Lavigne. Laissez-le l'appeler "ma chérie". Dans quelques mois, on ne sait pas comment il l'appellera. » Au dessert, on choisit la date du 29 avril pour les fiançailles et celle du 14 mai pour le mariage. Quant à la date du versement de la dot, Lavigne et le comte verraient ça plus tard dans la soirée, au fumoir. Durant l'absence des deux hommes, Srdjan resta avec Mme Lavigne, Béatrix et Milena. Sa cousine était plus belle que Béatrix mais il y avait en elle un trouble, un doute, une intelligence qui gênaient son rayonnement. Béatrix ne pensant pas, elle ne pensait pas qu'elle était fragile, provisoire, éphémère. Sa beauté était décuplée du fait que dans sa sottise elle se disait qu'elle ne vieillirait pas ni ne mourrait. Les autres n'existant pas pour elle, elle ne perdait pas un dixième de sa lumière à les éclairer, pas pour les mettre en valeur, juste pour les voir. Elle était remplie d'elle-même à ras bord et du coup on avait envie de la boire, de s'en souler. Pour la première fois de sa vie, Srdjan était amoureux d'une

autre femme que Milena. Il se demandait si c'était une libération ou un enfermement. Jusqu'ici, il avait vécu dans le confort d'un amour impossible. Il serait à présent dans la crainte d'un amour malheureux. Chaque geste de Milena lui faisait plaisir; chaque regard de Béatrix lui faisait peur. Il avait appris à supporter la frustration ; il lui fallait maintenant vivre avec la hantise de la déception. Chaque seconde passée auprès de Béatrix était ronde et pleine comme une goutte d'eau et dérisoire et ennuyeuse comme elle. À onze heures, la jeune fille dit qu'elle avait sommeil et, après avoir salué Srdjan avec négligence et Milena avec mépris, sortit. Chaque fois qu'elle quittait une pièce, Srdjan avait l'impression qu'elle le quittait, lui. « Vous l'aimez trop, dit Mme Lavigne au Serbe. Elle le sent et ça l'agace. Je crois même qu'elle commence à vous détester. - Que puis-je faire? - Je vous l'ai dit : l'impossible, mais à l'impossible nul n'est tenu. - Votre fille est une gamine, dit Milena, et elle réagit comme une gamine. Mon cousin n'a pas à se soucier de l'humeur d'une demoiselle qui ne sait pas elle-même quelle humeur elle a. - D'accord avec vous, ma chère : qu'il ne s'en soucie pas. » Srdjan, dans son esprit, comptait les jours qui le séparaient du 29 avril et surtout du 14 mai. Quand il serait marié avec Béatrix, il ne la lâcherait pas d'une semelle, l'empêcherait de sortir au besoin. Il en aurait le droit. « On ne peut pas reprocher à une jeune fille de seize ans d'être une gamine, dit-il, mais je l'aime et l'aimerais même si elle était beaucoup plus jeune. - Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, dit Milena à son cousin, je prenais ta défense. — Quelle défense? Je ne suis pas attaqué. - Béatrix t'a traité comme un moins que rien. - N'est-ce pas ce que je suis à ses yeux? Ça montre au moins qu'elle est honnête, qualité rare de nos jours. - Bien parlé, dit Mme Lavigne. Allons, calmez-vous, Milena. Ma fille est toujours comme ça. C'est son caractère. Il faudra vous y habituer, surtout si elle s'installe chez vous avec Srdjan. » Dans la voiture qui les ramenait rue de Lille, Milena ne décolérait pas. « Cette petite Lavigne est une peste, dit-elle. - Une peste de trois cent mille francs, dit le comte. - Je me suis renseignée. - Auprès de Balzac ? — Auprès d'un tas de gens, et tous m'ont dit la même chose : les Lavigne n'ont pas trois cent mille francs. S'ils les avaient, ils n'habiteraient pas rue Pérignon et surtout ne donneraient pas leur fille à un Stankovic, ils la donneraient à un de quelque chose. Béatrix Stankovié, vous trouvez ça joli, comme nom, tous les deux? - Charmant, dit Léonor en soufflant vers la rue la fumée de son cigare. - Ça ne fait pas trop bal aux Tuileries, reprit Milena. Les trois cent mille francs, Léonor, c'est vous qui les apportez, parce que c'est vous qui les avez. Ce n'est pas une dot, c'est un dessous-de-table. Les Lavigne n'achètent pas Srdjan, nous leur achetons Béatrix. Je me

trompe ? — Complètement. - Mais non, et vous le savez. - Je ne comprends pas, dit Srdjan. - Il n'y a qu'une chose à comprendre, dit le comte. Milena veut faire échouer ce mariage parce qu'elle est amoureuse de toi. Tu le sais, que tu es un bourreau des cœurs. — Je ne suis plus amoureux d'elle, moi ! gémit le Serbe. Je suis amoureux de Mlle Lavigne et veux l'épouser! - Tu l'épouseras, dit Milena avec lassitude, tu l'épouseras. Ce que tu dois savoir, c'est que tu ne toucheras pas trois cent mille francs de Lavigne, mais du comte. - Vous avez tort de dire ça à Srdjan, ma chère : il ne m'en sera que plus reconnaissant, et donc plus dévoué. - C'est impossible. — C'est nous qui payons pour que je l'aie et non eux qui paient pour qu'elle m'ait? » fit Srdjan, après un temps de réflexion. Le comte sourit. « Merveilleux esprit de synthèse ! Il y a beaucoup de Serbes comme ça? - Non, dit Milena. C'est le seul. - Pourquoi faites-vous ça? demanda Srdjan au comte. - Te donner trois cent mille francs ? Est-ce que je sais, moi ? Amour de la Serbie ? — C'est un dessous-de-table, je te dis, Srdjan ! explosa Milena. Une condition que Lavigne a mise pour vendre ses terrains à Léonor. Le comte lui donne de quoi doter sa fille. En échange, c'est lui qui choisit le mari. Toi, en l'occurrence. De cette façon, ce qu'il donne à Lavigne, il te le donne, et donc me le donne, puisque je suis ta cousine, et donc se le donne à lui-même, puisque je suis sa femme. Il prend les Champs-Élysées d'une main, récupère son dessous-de-table de l'autre et t'inscrit... - Avec les pieds ? fit le comte, intéressé. — ... dans la destinée financière globale des Lavigne. Tout ça reste dans la *zadruga*. — Résumé amusant mais approximatif, dit Léonor. Le fait est que j'ai l'esprit très *zadruga*. Sinon, comment aurais-je pu épouser une Serbe ? — Béatrix, dans tout ça ? demanda Srdjan. — Quoi, Béatrix? fit Milena. Elle n'a rien à dire. Elle obéit à son père. Lavigne est le vendeur, Léonor l'acheteur, elle c'est le produit et toi tu consommes. Un mariage, quoi. - Pas un mariage, dit le comte. Un grand mariage. Nous ferons la une de La Mode et de tous les autres journaux de Girardin. Émile me doit bien ça. Alors, Srdjan, qu'est-ce qu'on dit? Merde ou merci ? » La voiture s'était arrêtée dans la cour de l'hôtel et un serviteur avait ouvert la portière mais personne ne descendait. Srdjan ne se sentait pas la force d'insulter quelqu'un qui lui apportait l'amour et la fortune, même s'il le faisait dans son intérêt à lui. Il dit merci et, si sa cousine ne s'était pas trouvée dans la voiture, il aurait même embrassé le comte. Milena murmura, en serbe : « Tu viens de perdre ta dernière chance de coucher un jour avec moi. » Il répondit en serbe, lui aussi, mais avec une petite faute de grammaire : « Ou alors c'est la première fois que j'en ai une. » Elle voulut le gifler. Le comte retint son bras en riant et descendit de la voiture, entraînant Milena derrière lui. Elle cria à Srdjan,

toujours en serbe : « Tu dis merci à l'homme qui a voulu tuer mon fils ! — S'il a voulu tuer ton fils, pourquoi restes-tu avec lui ? — Pour me venger. - Tu n'as aucune preuve. - Léopoldine Tassard a avoué ! — Toutes les actrices sont tarées et toutes les anciennes actrices sont folles. C'est Gérard qui me l'a dit. »

Le 14 mai 1832, Srdjan sortit de l'hôtel de La Renardière en début de matinée, traversa la Seine par le pont de la Concorde et remonta les Champs-Élysées. Dans l'escalier de l'unique immeuble de la rue Jean-Goujon, il rencontra Hugo, qui portait des lunettes vertes. « Srdjan ! s'écria le poète, qui avait pour le Serbe une sympathie proportionnelle à l'antipathie que l'autre avait pour lui. On se voit toujours demain à ton mariage ? — Oui, maître. » Insensible à l'ironie que Srdjan avait placée dans ce dernier mot, Hugo fronça les sourcils et dit : « On raconte partout que ta future femme t'apporte une dot de trois cent mille francs. Ça me paraît énorme. - À moi aussi. - Parce que c'est vrai? Félicitations. Je dois en noircir du papier, moi, pour gagner une somme pareille. » Hugo repenserait sans doute à cette phrase quand, une trentaine d'années plus tard, il toucherait, en remettant *Les Misérables* à l'éditeur belge Lacroix, les mêmes trois cent mille francs. « Comment me trouves-tu avec mes lunettes ? — Bizarre. - Ordre du médecin. Mes yeux ne vont pas bien. Il ne s'agirait pas de perdre la vue. Homère s'en est tiré mais il ne faut pas oublier qu'il était célibataire ! C'était moi que tu venais voir ou mon Adèle? — Votre Adèle. J'ai besoin d'un conseil pour le mariage. Ma femme est jeune et... - La psychologie des jeunes filles et la psychologie des Serbes sont deux choses éloignées l'une de l'autre. - Voilà, maître. — Bon, je te laisse. Je vais travailler aux Tuileries. Mon médecin m'a recommandé de marcher beaucoup et de vivre dans la verdure. Il m'a aussi conseillé de ne pas écrire pendant quelques semaines mais ça, c'est impossible. » La première chose que dit Adèle à Srdjan, quand il entra dans l'appartement, fut : « As-tu croisé Hugo dans l'escalier ? » Il fut bien obligé de répondre que oui. Elle lui demanda comment il l'avait trouvé. « Vieilli. - Il est malade. Le yeux. Et puis, il mange trop. Je crois qu'il s'ennuie. Il lui faudrait une maîtresse. Ta cousine, peut-être ? » Adèle entraîna Srdjan dans la chambre, où il y avait tout le bric-à-brac hugolien que le couple avait accumulé, transporté de l'hôtel de Toulouse à la rue de Vaugirard, de la rue de Vaugirard à la rue Notre-Dame-des-Champs et de la rue Notre-Dame-des-Champs à la rue Jean-Goujon : guéridons gothiques, lampes hollandaises, gravures florentines, etc. Adèle commença à déshabiller le Serbe. C'était un rite entre eux. Elle aimait le dénuder, puis faire l'amour sur lui, de façon à continuer de voir son ventre, sa poitrine, ses épaules et surtout ses yeux fermés, car Srdjan faisait l'amour les yeux fermés, comme une

filles. Elle n'arrêtait pas de lui dire qu'il était beau. Il ne se trouvait pas si beau que ça. « Je vais me marier, dit Srdjan. - Je sais, dit Adèle. Je te signale que tu m'as invitée à la cérémonie et je te rappelle que je suis mariée, moi aussi. - J'aime ma future femme et je veux lui être fidèle. — Je comprends : tu es en train de tester sur moi une réplique du prochain vaudeville de Gerbault et Detilleux. Test négatif. » Elle lui mordit la lèvre, puis la lui lécha. « Je suis sérieux. » Elle le regarda avec accablement. Il aimait toujours son grand front, son nez d'oiseau, ses épaules blanches - et c'était la raison pour laquelle il devait quitter cet appartement au plus vite. « Alors, je ne jouirai plus jamais de ma vie? demanda Adèle d'une voix plaintive et encore un peu ironique car elle n'imaginait pas que la décision de Srdjan était irrévocable. - Mais si. - Il y a un autre Serbe à Paris ? — Il y avait mon frère mais il est parti pour l'Amérique. - Son adresse en Amérique? — Je l'ignore. - Alors, c'est la fin de ma vie amoureuse. - Désolé. » Il pivota sur les talons et se dirigea vers la porte d'entrée. Adèle courut derrière lui. « Attends, Srdjan. - Attendre quoi? » Il reboutonnait sa chemise. Il mit son chapeau. Il lui sembla que Mme Hugo perdait ses contours et que, par un de ces tours de magie tant appréciés des auteurs romantiques, elle allait se dissoudre dans l'atmosphère et disparaître. « Rien », dit-elle. Elle le laissa partir, consolée par l'état d'excitation dans lequel elle voyait bien qu'elle l'avait mis. Peut-être pensait-elle qu'il allait remonter l'escalier et la supplier de lui rouvrir sa porte. Mais Srdjan descendit les étages au pas de course. Il était en retard sur son programme. Dans la rue, il arrêta un fiacre. Depuis qu'il savait qu'il allait épouser Béatrix Lavigne, il était moins strict sur ses dépenses, sans pour autant faire de folies. Un fiacre de temps en temps, ça lui paraissait déjà du luxe.

Rue Saint-Georges, il retrouva Delphine de Girardin en train d'essayer sa robe pour la cérémonie du lendemain. De ses trois maîtresses, elle était celle qui lui plaisait le moins. Elle avait empâté en un an. La vie à la campagne ne lui avait rien valu. Il ne savait pas pourquoi il était resté si longtemps avec elle. Elle n'arrêtait pas de lui conseiller de faire ceci, de ne pas faire cela, de dire ceci, de ne pas dire cela. Elle n'avait que le mot « écrire » à la bouche. Avant que Srdjan ne commençât son roman, elle lui demandait : « Quand te décideras-tu à écrire ? » Maintenant, c'était : « Est-ce que ton livre *progress*e ? » Elle virevoltait devant la glace dans une robe de tulle blanc garnie de bandes de satin tricolore, fleurie de treize bouquets de fleurs rustiques alternant avec des épis. « C'est un mariage, dit Srdjan, pas une révolution. - Si j'en crois mon mari, elle n'est pas loin, la révolution. » Delphine demanda à la couturière de les laisser et s'assit dans un petit fauteuil recouvert de satin rose. « Ne te

fatigue pas, Srdjan: Milena m'a déjà raconté, non sans plaisir, pourquoi tu me rendais visite aujourd'hui. Ainsi, tu es amoureux de la petite Lavigne ? Mon pauvre, tout le monde se moque de toi. Quand on croyait que tu faisais un mariage d'argent, on t'estimait. - Qui : on ? - Nous. - Qui : vous ? - Paris. » Ce dernier mot fit mal à Srdjan et il put lire sur le visage de la poétesse qu'il avait été dit dans ce but. « Maintenant, on te considère comme un fou. Béatrix Lavigne, tous ceux qui l'ont vue une fois - et ils ne sont pas nombreux car elle évite de se montrer, c'est sa seule manifestation d'intelligence depuis qu'elle est sur terre — la considèrent comme une épouvantable sotte, une affreuse petite chose morne dont les terrains de M. Lavigne sont l'unique qualité. Léonor, qui n'est pas idiot, prend les terrains pour lui et te laisse la fille. » Srdjan se leva et dit qu'il ne resterait pas une minute de plus dans une maison où on insultait sa future femme. Delphine dut se rendre compte qu'elle venait de lui offrir sur un plateau l'occasion de rompre et lui présenta aussitôt ses excuses.

« Je crois que je suis jalouse. - Béatrix lit chaque semaine ton feuilleton dans *La Mode* et l'aime beaucoup. - Alors, il est temps que j'arrête d'écrire. - Tu recommences ! - Non, non, j'arrête. Ne nous disputons pas, Srdjan. Pensons plutôt aux bons moments que nous avons passés ensemble, dans les bois, dans les fiacres, dans ta chambre. Ce qui est vécu n'est plus à vivre. C'est à la fois triste et reposant. Je t'emmène au Rocher de Cancale, où nous avons dîné ensemble pour la première fois, le jour de ton arrivée à Paris. Tu t'en souviens ? Tu étais alors un jeune Serbe hirsute et dégingandé. Je n'avais jamais vu un garçon aussi joli. » Dans le restaurant de la rue Montorgueil, Srdjan pensa à son frère. Il le revoyait entrer dans la salle avec le comte, deux ans plus tôt. Miloš était trop grand, trop large, trop gauche. S'il était resté à Paris, il serait devenu fort des halles, ou peut-être écailler. Srdjan avait eu raison de l'expédier en Amérique et de garder Milena rue de Lille. Cette séparation avait été leur chance à tous les deux, et ils la lui devaient. Son frère et sa cousine auraient dû l'en remercier, au lieu de quoi ils l'avaient maudit, plus ou moins, chacun à sa manière. En plus, trop bon, il avait sauvé leur fils ! Delphine de Girardin mangeait, à son habitude, comme quatre. « Et Vigny ? » demanda Srdjan, pour dire quelque chose. La poétesse éclata en sanglots, la bouche pleine. Le Serbe comprit que l'auteur de *Cinq-Mars* était encore un sujet à éviter avec Delphine. Il n'aurait jamais cru que dans la haute société française les chagrins d'amour duraient aussi longtemps.

Aurore Dudevant - qui avait signé Jules Sand (*J. Sand*) le roman,

coécrit avec son amant Sandeau, qu'elle avait publié l'an dernier chez B. Renault - habitait au numéro 25 du quai Saint-Michel. Delphine proposa à Srdjan de l'y amener avec la voiture de Girardin mais il préférait y aller à pied. Delphine dit qu'il devrait bientôt perdre certaines habitudes de pauvre, comme celle de marcher dans Paris. Les riches avaient leurs plaisirs, que les pauvres leur enviaient ; les pauvres avaient leurs joies, que les riches devaient leur laisser. Mais en fait, conclut-elle, en vidant son sixième verre de chablis, être riche et être pauvre n'étaient jamais que deux façons monotones de souffrir. Elle disparut dans un frou-frou de phrases tristes et inachevées. Il descendit jusqu'à la Seine, prit le Pont-Neuf et longea le quai des Grands-Augustins, s'arrêtant presque à chaque bouquiniste. Il résista à la tentation d'acheter une dizaine de livres et de gravures. Comme des joueurs se font interdire de casino ou comme on cache les bouteilles de vin aux ivrognes, Srdjan aurait parfois voulu se faire exclure des quais de la Seine. À chaque fois, il s'en tirait au minimum pour cinq francs, mais il arrivait qu'une promenade, commencée avec modestie sur le schéma du cornet de frites à un sou et du bock de bière à cinq sous, se termine par la perte d'un louis entier et la rude angoisse d'avoir un jour besoin de cet argent naguère sottement dépensé en images et en bouquins. Aurore occupait, au cinquième étage, trois petites pièces propres qui étaient le rêve de Srdjan : proximité de la Seine et donc de ses quais, large vue sur l'île de la Cité et Notre-Dame, gargotes dans tout le quartier. Il se demandait parfois s'il ne désirait pas plus le logement d'Aurore qu'Aurore elle-même. Elle lui ouvrit la porte. Elle avait un petit visage blanc plein de force et d'ambition. À vingt-sept ans, elle se trouvait vieille, elle dont le regard de jadis exprimait une scintillante jeunesse. « Mon amant », dit-elle en mettant les bras autour du cou de Srdjan. Elle rectifia : « Mon autre amant. » La baronne Dudevant était quelqu'un dont le Serbe aurait aimé être le fils. Elle avait un petit côté balkanique par son amabilité sèche, sa sensualité tranchante. Sur la table près de la fenêtre, il vit deux volumes de ce jaune un peu orangé caractéristique de l'éditeur Boret. « Ton roman ? - Il est arrivé aujourd'hui. - Je peux regarder ? - Vas-y : j'ai passé ma journée à ça. » Srdjan prit un livre dans chaque main. « Il y a une faute dans ton nom : ils ont mis un G à la place du J. - Non. G pour George. J'ai pris mon nouveau prénom. George Sand. - Sandeau est d'accord ? - Il n'a pas écrit une ligne d'*Indiana*. - Pourquoi as-tu pris un nom d'homme ? - Parce que je suis un homme. - Je n'avais pas remarqué. - Sorti des livres, tu ne remarques rien. » Srdjan sauta la préface. Il sautait toujours les préfaces, comme en amour il sautait les préliminaires. Aurore lui embrassait la nuque et lui massait les épaules. « On devrait se

dépêcher, dit-elle, car Solange va bientôt revenir du jardin du Luxembourg. - Se dépêcher de quoi ? - De se mettre au lit. - Pas aujourd'hui, Aurore. - George. Sans s au bout. Pourquoi : pas aujourd'hui ? - Parce que je me marie demain. - Si je comprends bien, tu as décidé de respecter le deuil de toi-même, le mariage étant une sorte de mort, ainsi que je le montre dans *Indiana*. - Je suis amoureux de ma fiancée. - Ça signifie que ce deuil va durer longtemps ? - Toujours. - Ça m'embête. C'était pratique, notre histoire. Ça me changeait de tous ces casse-pieds berrichons et parisiens qui m'empoisonnent la vie. - Tu ne pourrais pas un peu te taire ? - Pourquoi ? - Je suis en train de te lire. » On frappa à la porte. C'étaient la petite Solange et la dame, une voisine d'Aurore, ou plutôt de George, qui la promenait les après-midi où la romancière avait autre chose à faire, et elle avait tout le temps autre chose à faire l'après-midi, que ce fût l'amour ou de la littérature. Solange grimpa sur les genoux de Srdjan. À trois ans et demi, elle était déjà tombée amoureuse de pas mal d'amis de sa mère, en commençant par Sandeau, mais le Serbe était son préféré. Ils s'embrassèrent sur la bouche. Solange demanda si le livre que lisait Srdjan avait été écrit par sa mère et il dit que oui. Il était tellement absorbé dans sa lecture qu'il fut incapable de se rappeler par la suite à quel moment Solange avait quitté ses genoux pour aller prendre son goûter à la cuisine. La nuit tomba mais le Serbe ne s'en rendit compte qu'au moment où la romancière lui apporta un chandelier. Il se souvenait d'avoir parlé à Sandeau mais pas de l'avoir vu entrer. En revanche, il le vit sortir avec Aurore - non, il n'appellerait jamais son amie George, même sans s - après qu'il eut lui-même accepté de veiller sur Solange pendant leur absence. La fillette le déranger deux fois, une fois pour boire de l'eau et une autre fois, quelques minutes après, pour avoir un dernier baiser. Il termina sa lecture à minuit et demi. Il resta immobile à regarder la masse obscure de Notre-Dame jusqu'au retour du couple, une heure plus tard. « Alors ? lui demanda Aurore, dès qu'elle fut dans l'appartement. - Je me demande si ça m'a encouragé ou découragé d'écrire. - Découragé, j'imagine, car tu n'attends que ça, non ? - Jamais rien lu de plus beau. - Plus beau que *La Peau de chagrin* ? - *La Peau de chagrin*, c'est redondant. Trop de descriptions, trop de philosophie. Toi, tu fais des phrases plus courtes. Et puis, les problèmes d'argent sont secondaires dans *Indiana*, comme dans *La Main de gloire*. J'aime ton idéalisme comme j'aime l'infantilisme de Gérard. Balzac n'écrit pas d'histoires, il dresse des inventaires. Tes personnages et ceux de Gérard cherchent l'amour ou Dieu, ceux de Balzac cherchent à boucler leur fin de mois. Qu'est-ce que c'est, l'histoire de Raphaël, sinon celle d'un crédit qui s'épuise ? » Avant de sortir, Srdjan dit

encore, alors que Sandeau était allé embrasser Solange dans son sommeil : « Tu ne m'as jamais rendu plus heureux qu'aujourd'hui. - Pas terrible, comme compliment », dit Aurore avec un sourire déçu. Elle referma la porte. Srdjan fut surpris de sa réaction : pour les Serbes, écrire un beau livre était plus important que faire bien l'amour. Sans doute qu'en France c'était l'inverse. Ça tombe bien pour moi, pensa Srdjan en descendant l'escalier.

X

Le comte avait décidé qu'il coucherait pour la première fois avec Amélie Leperche - dont il venait de trouver le nouveau nom : Victoire d'Ipomée - le soir même des noces de Srdjan et Béatrix. Pendant le bal où il y avait trop d'artistes à son goût - Delacroix examinant d'un œil dégoûté les plafonds peints à la mode pompier, Hugo conversant à voix basse avec des spéculateurs, Delphine de Girardin pépiançant à tout va dans l'oreille triste de Milena, Labrunie vidant avec calme et méthode les coupes de champagne lui tombant sous la main, Théophile Gautier se bourrant de *toasts* au homard -, il fit un clin d'œil à Lavigne, qui le rejoignit dans le corridor. « Je file, dit Léonor. - Toutes mes tendresses à Victoire. Moi-même, je ne pourrai voir Coralie que demain matin. J'ai une épouse moins compréhensive que la vôtre. - C'est parce que vous l'avez achetée moins cher. - Pour être sûr d'une chose pareille, il faudrait que nous comparions nos comptes, et... - Nous ne savons pas où ils se trouvent ! » Les deux hommes eurent un gros rire aigre qui ressemblait à une giclée de pus. Léonor sortit. C'était une douce et soyeuse nuit de mai, qu'il huma à pleines narines pendant le trajet jusqu'au village des Batignolles. Il avait déniché, rue Truffaut, un charmant rez-de-chaussée sur cour, qu'il avait décoré et meublé sur les conseils d'Esmeralda. Victoire, ex-Amélie, y habitait depuis trois jours et s'en déclarait enchantée. Son ménage et son service étaient assurés par une servante angevine que le comte avait choisie comestible, pour les soirs où Victoire rentrerait tard de l'Opéra-Comique. Il lui donnait soixante-quinze francs par trimestre. L'entrée de l'appartement était bleue, le salon jaune et la chambre amarante. La chambre amarante, c'était une constante chez Esmeralda, sa signature. Le genre d'obsession qui perd les faussaires et les cambrieurs. L'Angevine s'appelait Nicolette et le comte ne jugea pas utile de changer son prénom, ayant déjà changé le nom de sa maîtresse. Léonor inspecta les lieux, qui sentaient la peinture fraîche et le linge propre. Il dit à Nicolette qu'elle pouvait monter se coucher et s'installa dans le salon. Sur la cheminée, il y avait le tome II *d'Indiana*. Victoire avait dû emporter le tome I avec elle, pour le lire dans sa loge. Elle était passée rue de Lille, George Sand. Le comte la trouvait moins jolie en robe qu'en redingote. Elle avait pourtant beaucoup de monde autour d'elle. On avait parfois l'impression que c'était elle, la mariée.

Victoire rentra à une heure du matin - « Il y avait un pot pour le départ d'un administrateur et je ne pouvais pas me défilier » - et passa un quart d'heure sur les genoux du comte, à l'embrasser dans les cheveux qui lui restaient et à lui dire : « Mon amour ». « Alors, demanda-t-elle, c'est le grand soir ? - Si tu veux, dit Léonor. - Je ne veux que ça. Mais je peux manger avant ? Au pot de l'administrateur, le buffet était une misère. Ils sont avares, à l'Opéra-Comique. J'imagine que rue de Lille c'était mieux, question buffet. Raconte. Tu sais que je suis gourmande. - Puisque tu es gourmande, mange plutôt la demi-oie en gelée que Nicolette a préparée pour nous. Tu m'excuses, mais je ne peux plus rien avaler. - Ça en fera plus pour moi ! » Elle se mit à table et attaqua l'oie à grands coups de fourchette, avant d'y aller avec les doigts. Comme si ce repas-ci ne lui suffisait pas, elle éprouva le besoin d'en évoquer un autre auquel elle était invitée demain midi, chez sa mère, à Montreuil. « Maman est une spécialiste du pot-au-feu. Elle en fera un. Ça t'amuserait de m'accompagner ? - Demain, je déjeune chez Lavigne. - Il n'a qu'à venir, lui aussi. Avec Coralie. C'est la campagne, là-bas. Il pourra la tabasser tranquillement. - C'est un déjeuner de famille : il y aura nos femmes. - Laissez tomber vos femmes au profit de vos maîtresses. Ça se fait, non ? - Je vais y réfléchir. - N'y réfléchis pas. Si j'avais réfléchi, est-ce que je serais en ce moment avec toi ? Pour connaître le bonheur, il ne faut pas réfléchir. - Tu connais le bonheur ? - Je vais le connaître. - Que tu crois. - J'en suis sûre. » Il n'y avait pas une chance sur mille pour que cette fille fût vierge et ce fut pourtant ce que constata le comte, quelques minutes plus tard, dans le lit à baldaquin choisi par Esmeralda. Il pensa à Srdjan, qui était en train de faire la même chose que lui : dépuceler une fille. « Pourquoi moi ? demanda-t-il au milieu de la nuit à une Victoire reconnaissante, lovée contre lui. - Parce que je t'aime. - Mais non, tu ne m'aimes pas. - Pourquoi ne t'aimerais-je pas ? - Je suis laid, vieux, triste et méchant. - Pour moi, c'est comme ça qu'un homme doit être. » Il l'entendit rire sous les draps et décida de passer la nuit rue Truffaut. Il rentrerait chez lui à l'aube. Mais à l'aube il dormait. Il n'ouvrit un œil qu'à dix heures, réveillé par l'odeur du chocolat que préparait Nicolette. Un oreiller sur la tête, ce qui fit penser au comte que peut-être il avait ronflé pendant la nuit, Victoire, nue, restait immobile. Elle avait un petit corps doux et potelé, qui rendait ridicule cette grande chose froide et désarticulée que dans le monde on appelait la beauté de la comtesse de La Renardière. Le comte se leva et se rasa dans le cabinet de toilette aux murs blancs garnis de fleurs de lys, car Esmeralda était une monarchiste fervente, ayant été beaucoup mieux entretenue par ses amants aristocrates que par ses amants républicains. Léonor

retourna dans la chambre pour s'habiller. Victoire se réveilla et lui demanda ce qu'il faisait. « Je rentre chez moi. - Tu ne viens pas à Montreuil? - Une autre fois. - J'aurais tellement voulu que tu connaisses ma mère. Après tout, tu es mon premier amour. Ça compte dans la vie d'une fille, et donc dans celle de sa mère. - Elle est comment ? - Ma mère ? Comme toi : vieille, laide, triste et méchante. En plus, elle est maraîchère. » Il resta encore un quart d'heure à bécoter la comédienne, puis entra d'un pas léger dans cette magnifique matinée de mai. Pourquoi fallait-il que toutes les femmes le rendissent heureux, sauf la sienne? Il monta dans un fiacre. Il donna au cocher l'adresse de la rue de Lille puis, se ravisant, lui demanda de faire un crochet par la rue du Rocher, où habitait Coralie d'Esprée et où il avait par conséquent quelque chance de trouver Lavigne. « Pas besoin d'un détour, dit le cocher, c'est sur le chemin. » Le fiacre suivit la rue de la Paix, prit sur la gauche la rue Saint-Bernard, que prolongeait la rue Boursault, puis il s'engagea dans le boulevard des Batignolles et entra dans Paris par la barrière Monceau. La rue du Rocher se trouvait juste derrière.

Coralie et Lavigne prenaient un petit déjeuner sur le balcon de la chambre, où Léonor avait lui-même passé, au cours de ces trois dernières années, de si jolies matinées. Son arrivée fut accueillie avec enthousiasme. On lui présenta une chaise, on lui laissa un petit espace sur la table, on lui servit du thé. Léonor attendait le jour où il trouverait Coralie avec un œil au beurre noir mais le propriétaire foncier, qui se transformerait dans quelques jours en simple rentier, prenait soin de ne jamais la frapper au visage. « Je te prépare une tartine, Amédée ? - Non, merci. Je déjeune dans une demi-heure. » Lavigne ajouta, tapotant l'épaule du comte : « J'espère que ma fille aura passé une aussi bonne nuit que moi. - Je crois que vous pouvez faire confiance à Srdjan, dit Léonor. - Je ne doute pas qu'il soit bon, votre Serbe, mais est-ce qu'il saura la tenir, je veux dire : la tenir bien? - Et toi, demanda Coralie au comte, c'était comment ? - Exquis. Je ne sais pas comment te remercier. - Tu m'as remerciée », dit Coralie en posant sa main griffée, et sur laquelle Léonor crut voir une morsure, sans pouvoir décider si c'était une morsure d'être humain ou d'animal, sur celle, épaisse et pataude, de Lavigne. Léonor demanda à Lavigne s'il voulait profiter de son fiacre. L'autre dit que oui et les deux hommes, gais comme des étudiants venant de réussir leurs examens, prirent congé de Coralie, qui les regardait avec une tendresse maternelle. Le fiacre descendit la rue du Rocher puis, sur ordre du comte, la remonta. Léonor et Amédée avaient changé d'avis : le déjeuner familial de la rue Pérignon aurait lieu sans eux. Ils avaient réussi à conclure l'affaire du mariage et de la vente des terrains des Champs-Élysées, ils pouvaient bien se donner

du bon temps. Léonor déposa Amédée chez Coralie, passa prendre Victoire rue Truffaut et revint rue du Rocher pour emmener leurs amis à Montreuil. Montreuil-aux-Pêches, comme disait Victoire.

Place du Trône, Coralie montra la blanchisserie où elle avait débuté. « Dommage qu'on soit dimanche, on aurait dit bonjour à mes anciennes copines ! » Le cocher - avec qui le comte et Lavigne avaient négocié, non sans une âpreté rigolarde, un forfait pour la journée - s'engagea dans l'avenue des Triomphes, prolongée par la rue des Ormes, et entra dans la rue de Montreuil. « Après, lui cria Victoire, c'est tout droit ! » Mme Leperche habitait sur la route de la Boissière, en pleine campagne, au milieu de parcelles séparées les unes des autres par des murs en torchis. Ces murs étaient le secret des Montreuillois et avaient fait leur prospérité. La surface poreuse, qui ne réfléchissait pas les rayons du soleil, emmagasinait la chaleur et la redistribuait pendant la nuit, ce qui maintenait une atmosphère tempérée autour des pêcheurs. Léonor, à mesure qu'on montait vers la maison de Mme Leperche, se sentait de plus en plus souvent mordu par le serpent venimeux de la nostalgie. Les souvenirs d'enfance nous blessent, pensa-t-il, mais les souvenirs de jeunesse nous tuent. En quelle année s'était-il caché à Montreuil ? 1802 ? 1803 ? Il habitait une mesure, près de la Ferme Saint-Antoine. Sa fortune - la cassette du vrai comte de La Renardière -, il l'avait enterrée dans le jardin. Trente ans après, qui le reconnaîtrait ? Les Montreuillois de son âge qui n'étaient pas morts pendant la retraite de Russie étaient morts à Waterloo. Quant aux femmes, se dit Léonor, chacun sait qu'elles n'ont pas de mémoire, c'est pour ça qu'elles se croient innocentes.

Victoire présenta le comte comme son « ami ». Le sexe participe de l'amitié, pensa Léonor, et le mariage de l'inimitié. Cependant, s'il avait reçu à ce moment même un message de Milena, il serait aussitôt reparti pour Paris, en dépit de la bonne odeur de pot-au-feu qui flottait dans la cuisine de Mme Leperche. Celle-ci demanda au comte s'il avait déjà goûté au vin de Montreuil. Il n'avait fait que ça pendant un an. « Jamais », dit-il. Elle lui en servit un gobelet, qu'il but d'un trait. Il faillit s'évanouir, tant il y avait de choses dans ce breuvage : le marché aux ouvriers devant l'église Saint-Pierre-Saint-Paul où il allait se faire engager pour que ses voisins croient qu'il avait besoin d'argent, les bals de Saint-Antoine et de Saint-Victor, le cabinet de lecture de la Croix-de-Chavaux où il lisait les journaux le dimanche et d'où il revenait à pied le soir en traversant le bourg et les champs au risque de faire de mauvaises rencontres. En buvant le vin de Montreuil, Lavigne fit la grimace. « Il est vert, dit-il. - Comme vous, monseigneur ! dit la vieille Leperche. - Ce n'est pas moi l'aristo,

dit Lavigne. C'est l'autre. » Ils se mirent à table. Coralie et Victoire s'empresaient autour de Mme Leperche, qui leur ordonnait de rester assises. « Vous êtes des dames, maintenant, et les dames n'aident pas ! » Pendant le repas, Mme Leperche raconta l'enfance de sa fille, roman sentimental dont elle était l'auteur. Émile Leperche était un ébéniste du faubourg Saint-Antoine qui avait voulu changer d'air - il refusait, expliqua Mme Leperche, que son enfant grandît dans la puanteur parisienne - et avait émigré à Montreuil avec sa femme enceinte. Une semaine après, les Cosaques du tsar Alexandre I^{er} campaient devant sa porte, provoquant l'accouchement prématuré de Mme Leperche. À la naissance, Victoire pesait 1,99 kg et chacun dans le voisinage la donna pour perdue sauf les soldats russes, dont elle devint la mascotte. Mme Leperche se souvenait : « Les Cosaques, au contraire des Français, sont méchants à jeun et gentils soûls. » Le matin, ils pillaient les jardins ; le soir, ils offraient de la vodka à la population. Une délégation de cultivateurs montreuillois se rendit au Palais-Bourbon. - « J'habite à côté », fit remarquer le comte - où le tsar avait ses quartiers. Ils lui offrirent une corbeille de pêches. Quelques jours plus tard, les Cosaques quittèrent la commune. « Le tsar ne voulait pas qu'on empoisonne ses soldats », dit Lavigne. Mme Leperche se rembrunit. Autour de la table, il y eut un lourd silence. « C' était une blague, s'excusa Lavigne. - À Montreuil, dit Victoire, on peut blaguer sur tout, sauf sur les pêches. - Et les poires, dit Mme Leperche sans lever le menton de son opulente poitrine. - Le vin, on peut? fit Lavigne, l'œil plein de malice. - À la rigueur, dit la mère de Victoire, avec un sourire en coin. - Alors, dit Lavigne à Léonor, redonnez-moi de la verdure, cher comte ! » La bonne humeur était revenue. Mme Leperche apporta une tarte aux pommes qu'elle avait cuite le matin même. Lavigne, qui commençait d'être pris de boisson, donnait de grandes claques sur la cuisse de Coralie. « Tu me fais des marques », se plaignait l'actrice. Le comte dit qu'il n'avait jamais fait un meilleur repas et personne ne se doutait à quel point c'était vrai. Il se leva et sortit chercher les toilettes qui se trouvaient selon toute vraisemblance au fond du jardin. Après un certain âge les hommes passent une bonne partie des repas à s'éclipser, jamais aussi discrètement qu'ils le souhaiteraient, surtout quand il y a des jeunes femmes à table. Léonor reparut juste à temps pour prendre le café. « Tu t'es perdu? lui demanda Victoire. - Oui », dit-il. Mme Leperche interdit à sa fille et à Coralie de se mêler de la vaisselle et, afin d'être tranquille dans sa cuisine pour tout nettoyer et tout ranger, envoya les deux couples se promener dans la campagne. Ils marchèrent jusqu'à la route de Monteloup, distinguant au loin les toits de Romainville. « César est passé par là, dit Victoire. À

l'époque, la nature était plus sauvage. » Lavigne, tenant Coralie par la nuque, s'éloignait. « Ne me serre pas comme ça, dit Coralie, tu me fais mal. - "Moins fort", c'est tout ce que tu sais dire. Il y a plus de deux mots dans la langue française ! » Ils disparurent derrière un rideau de noisetiers. « Allons dans l'autre sens, dit Victoire. Ça nous évitera d'entendre Coralie crier. - Pourquoi? demanda Léonor. Ça t'excite ? - Un peu. » Ils firent l'amour tranquillement, derrière un buisson. Jamais le comte n'avait ressenti un tel bonheur. Il avait même l'impression que sa vie avait commencé hier soir, dans le village des Batignolles. Avant, tout ce qu'il avait fait c'était dormir, boire, tuer, mentir, voler, réfléchir, jouir, payer. Pas vivre. Quelque chose s'était déchiré dans la réalité, et aussi en lui-même. Il regardait Victoire endormie et se demandait au nom de quoi cette vierge de dix-sept ans était venue en quelque sorte le mettre au monde.

Malgré la distance qui le séparait de Lavigne et de Coralie, il entendit des cris. Il crut que c'étaient ceux de Coralie, puis reconnut la voix de Lavigne. Ce qui l'avait trompé, c'était qu'il n'avait jamais entendu le propriétaire foncier crier. Lavigne avait-il demandé à Coralie de le frapper? Quand Léonor entendit: « Je vous en supplie, arrêtez ! », il comprit que Lavigne se faisait frapper par quelqu'un d'autre et pas sur sa demande. Le comte se leva, mit sa redingote, courut vers son ami. Comme l'autre ne hurlait pas, il eut du mal à le retrouver, changeant plusieurs fois de direction, revenant sur ses pas. Enfin, dans une clairière, il distingua trois minces silhouettes menaçantes dont l'une tenait Coralie par les épaules tandis que les deux autres donnaient des coups de pied à une masse inerte étendue sur le sol. « Que faites-vous ? cria le comte. - Ça ne se voit pas ? fit l'un des deux hommes qui tapaient Lavigne. On corrige monsieur. Il embêtait la demoiselle. Nous, à Montreuil, on n'aime pas que les messieurs embêtent les demoiselles. Ici, on a de l'honneur et de la galanterie. - C'est son ami ! - Raison de plus. Un ami ne doit pas vous traiter comme ça. Nous, à Montreuil, ce n'est pas ainsi qu'on comprend l'amitié. » On était tombé sur un nationaliste montreuillois de la pire espèce, pour qui Montreuil représentait le centre du monde et un modèle à suivre pour le reste de la planète. « Arrêtez, vous voyez bien qu'il ne bouge plus. - C'est exact », dit le jeune homme. Il y avait, sur son visage fin, dont chaque trait semblait avoir été tracé à quelques millimètres de la place prévue, une violence étrange, presque féminine. Il toucha sa casquette et dit : « Serviteur », puis s'éloigna avec ses camarades. « Que s'est-il passé ? demanda Léonor à Coralie. - Amédée avait trouvé des orties et me fouettait les fesses avec quand les autres sont arrivés. - Ils l'ont frappé fort? - À mon avis, ils l'ont tué. Je n'ai pas de veine. Il était

fou de mon corps, ce vieux-là. Je lui aurais pris tout ce que je voulais. - Attends, avant de t'énerver. Lavigne n'est peut-être pas encore mort. » Le comte se pencha au-dessus du propriétaire foncier, écouta son cœur, prit son pouls. « Il vit. Reste auprès de lui, je vais chercher du secours. » Marchant vers la maison de Mme Leperche, il entendait, dans son dos, Coralie dire à un Lavigne inconscient : « Tiens bon, mon loulou, te laisse pas aller, on a encore plein de choses à faire ensemble, mon loulou... »

Avec l'aide du cocher, Léonor et Coralie portèrent Lavigne dans le fiacre, où Mme Leperche et Victoire avaient auparavant étendu un drap. Les deux jambes et le bras droit du propriétaire foncier étaient brisés. Il avait le nez cassé et saignait des deux arcades sourcilières, de sorte que le comte ne put pas voir tout de suite que son œil droit était crevé. Les gars de Montreuil n'y étaient pas allés de main morte. Tout le long du trajet jusqu'à la rue Pérignon, Lavigne gémit mais fut incapable de prononcer une parole cohérente. Longtemps, le comte pensa que, s'il avait laissé Lavigne chez Mme Leperche le temps qu'il sortît du coma et se rétablît, le père de Béatrix n'aurait pas fini ses jours sur une chaise roulante et surtout n'aurait pas souffert le martyre entre la route de la Boissière et la place de Breteuil, mais il fallait éviter le scandale et le comte ne faisait aucune confiance à la médecine montreuilloise, pour la bonne raison qu'elle n'existait pas. Évidemment, Milena le soupçonnerait d'avoir tout prémédité, manigancé, organisé, dans elle ne saurait quels obscurs objectifs. Depuis le temps qu'elle le prenait pour le diable ! Ne le soupçonnait-elle pas d'avoir voulu empoisonner Georges-Miloš avec l'eau de la Seine ? Non, il n'était pas le diable. Juste un de ses modestes et tranquilles officiants.

XI

Un numéro de *l'Augusta News*, hebdomadaire à cinq cents, traînait sur une table du saloon. Qui avait apporté ça ici ? La plupart des clients de Milos ne savaient pas lire. Dans la page réservée à la politique étrangère, le Serbe lut que, le 7 mai dernier, la Grèce avait été promue royaume indépendant sous la garantie de la Grande-Bretagne, de la France et de la Russie. On se bat comme un chien enragé pendant des décennies, on finit par ne plus savoir pourquoi, et un jour, où qu'on se trouve sur la terre et quel que soit l'état de notre fortune, arrive la réponse, qui nous donne raison. On n'en tire aucun profit, sinon la joie d'avoir suivi le bon chemin, alors qu'il avait l'air d'être le mauvais, et que même par moments il était le mauvais. Miloš apprit que le premier souverain de la nouvelle Grèce serait le prince Otto, fils du roi Louis I^{er} de Bavière. Le journaliste s'interrogeait, avec cette ironie mordante typiquement américaine qui plaisait tant au Serbe car elle lui rappelait les conversations entre intellectuels belgradois et aussi l'esprit de son frère Srdjan, sur le fait que les Grecs avaient versé leur sang pendant huit ans pour mettre un Bavarois à la tête de leur nation. C'est peut-être, continuait le journaliste, plus agréable d'être dirigé par un Bavarois que par un Ottoman, mais le mieux restait à ses yeux d'être dirigé par soi-même. Les Américains ne doutaient de rien, c'était leur force. Miloš eut envie d'écrire au directeur de *l'Augusta News* afin de lui expliquer que les Grecs ne pouvaient pas mettre un prince hellène à leur tête pour la bonne raison qu'après cinq siècles d'occupation ottomane ils n'avaient ni prince, ni duc, ni comte, ni marquis, ni rien qui ressemblât à une aristocratie. Quant à faire une république, c'était exclu pour les trois monarchies qui avaient pris les Grecs sous leur coupe. Le mot leur rappelait trop de mauvais souvenirs. Les Français y avaient laissé beaucoup de gens, les Anglais et les Russes beaucoup de soldats. Miloš aurait dû exposer tout ça de long en large aux lecteurs de *l'Augusta News*, mais il avait la flemme et puis ce n'était pas lui l'écrivain de la famille, c'était Srdjan. Plutôt qu'écrire à Augusta, il ferait mieux, pour commencer, d'écrire en France. « Tu viens te coucher, Miloš ? » Vanessa prononçait toujours son prénom de travers. Certains jours, c'était *Mailloche*, qui devenait le lendemain *Milok* pour se terminer bientôt en *Mailok*. Elle avait fini, comme beaucoup d'habitues au saloon, par l'appeler Mike, ce qui déplaissait au Serbe. Alors, chacun craignant

ses colères - courtes, muettes et meurtrières comme les tempêtes de neige du Maine -, on évitait de l'appeler. On disait « Patron » quand on s'adressait à lui et, quand on parlait de lui en son absence, on ne disait rien. Seule Veronika « Romanova » prononçait son prénom et même son nom correctement mais elle refusait de causer avec lui et se montrait réticente quand il s'approchait d'elle. Elle aimait Hunt et ne pardonnait pas au Serbe de l'avoir supprimé. Le bandit avait été enterré à la lisière de Belgrade et, chaque dimanche matin, la Russe allait, au vu et au su de toute la ville, déposer un bouquet de fleurs sur sa misérable tombe, désertée par les anciens compagnons d'Ashley qui formaient à présent la garde rapprochée de Milos. « Qu'est-ce qu'elle lui trouvait? demanda un jour Milos à Vanessa. - Elle disait qu'il était supérieur au reste du genre humain. - Sur quel plan ? Pas moral, tout de même? - Si, moral, c'est le mot qu'elle a employé. Il y en avait un autre. - Lequel ? - J'ai oublié, mais ça se terminait par un *ic*. - Comme mon nom ? - Non : ton nom c'est *itch*. Le mot employé par Veronika se terminait par un *ik*. - Éthique ? - Non. - Esthétique ? - Je crois que c'est ça. - Elle trouvait Hunt supérieur à l'humanité sur un plan moral et esthétique? J'ai compris : elle est folle. Normal : elle est russe. Avec les clients, comment se comporte-t-elle ? - Tu n'as qu'à l'essayer, dit Vanessa avec un sourire qui frémissait de fureur. - Pas envie de me retrouver avec une paire de ciseaux moscovites entre les omoplates. - C'est une chose à craindre, en effet. »

Depuis qu'elle était avec Milos, Vanessa ne « faisait » plus de clients, selon l'expression que Zelda, la Blanche d'Atlanta, avait rapportée de La Nouvelle-Orléans -, et, depuis qu'elle était enceinte, avait pris le saloon en main, Milos n'arrivant qu'en appoint comme épouvantail ou paratonnerre, selon les cas. L'idée de la Noire était, à terme, de supprimer les filles. D'abord, elle n'avait pas trop envie que son enfant naquît et grandît dans ce qu'il fallait bien appeler un bordel. Ensuite, elle craignait qu'un jour ou l'autre Miloš ne se mît avec Zelda ou Veronika ou les deux, ensemble et séparément, dans son lit, et ne leur fît comme à elle un enfant. Enfin, elle pensait que le jeu et la boisson étaient les vrais vices des hommes, les filles n'étant au fond que de gentils et agréables passe-temps les détournant du Mal. Vanessa pensait même que Veronika et Zelda coûtaient plus de dollars au saloon qu'elles ne lui en rapportaient. « Tu es sûre ? demandait, incrédule, Miloš. - Tu veux voir les chiffres ? - Non, merci. » Mais les projets de la Géorgienne allaient plus loin : elle imaginait, à terme, l'établissement comme un véritable relais de poste, avec chambres confortables pour les voyageurs, consigne sûre, écurie digne de ce nom, dépôt de journaux, sans oublier un restaurant convenable voire bon. Elle pourrait faire venir un

cuisinier européen de New York ou de Baltimore. Les profits accumulés du saloon autorisaient de tels investissements. « Un jour ou l'autre, on devra faire la paix avec les Suédois, mais avant cela il faut nettoyer notre *business*. La mort de Hunt marque la fin d'une époque. Tu en es conscient, je pense. » Milos hochait la tête. Il avait pris la Noire pour maîtresse, se disant qu'elle était la plus bête des trois putes de Hunt et donc qu'elle ne lui ferait ni histoires ni conversation. Elle lui faisait le contraire : des histoires et la conversation. En plus, elle voulait l'épouser. « Pour deux raisons. Première raison : l'enfant. Tu ne voudrais pas qu'il n'ait pas de père? Deuxième raison : le saloon. Si nous sommes mariés, nous imposerons le respect aux employés et aux clients. - Surtout toi. - C'est élégant, de me rappeler que je suis une ancienne prostituée. — Comment ça, ancienne ? Tu n'es pas une ancienne prostituée, tu es une prostituée enceinte. Nuance. - Tu es en train de me dire que dès que j'accouche tu me remets au turf ? - Tu avais d'autres projets ? Devenir fermière ? Prof de théologie ? - Ça ne te gênerait pas de voir tapiner la mère de ton enfant? - Je ne peux pas t'épouser : je suis marié. » Il le lui avait déjà dit, mais son union rouméliote ne comptait pas pour Vanessa. Elle n'avait pas, c'était une évidence, les mêmes principes moraux qu'Elizabeth. Cette cérémonie ayant eu lieu en Europe, c'était, pour la Noire, comme si elle n'avait pas eu lieu. « Je n'ai jamais eu l'impression que l'Europe se trouvait sur la même planète que l'Amérique », avait-elle l'habitude de dire. Et puis, personne n'était au courant ! « Si, disait Milos, Elizabeth. Et comme elle est maintenant l'épouse du pasteur qui devrait nous marier... - Nous lui ferons un don. - Tu ne connais pas les Suédois. - Si. - Tu connais les Suédois ? - À Belgrade, je connais tout le monde. - Le pasteur Edmonsson a été un de tes clients ? - Je t'en pose, des questions ? - Oui. - Toi, tu n'es pas une ancienne prostituée. Pardon : une prostituée enceinte. » Il avait le chic pour trouver des femmes capables de lui clouer le bec, c'était sans doute parce qu'il n'aimait guère l'ouvrir.

Il éteignit toutes les lampes du saloon et monta se coucher. Vanessa finissait de compter la recette. Elle dit qu'elle avait mal aux yeux et qu'il lui faudrait bientôt des lunettes. Elle rangea l'argent dans le coffre et se mit au lit. Elle dit à Milos qu'elle l'aimait et lui demanda comment il voulait la prendre. Il ne dit rien, se coucha sur elle avec douceur et délicatesse. Ils se regardaient dans les yeux, sans s'embrasser ni se parler. Miloš bougeait à peine. Le jeu était de faire durer ce regard le plus longtemps possible. C'était la forme de sexe la plus excitante et en même temps la plus platonique qu'ils avaient trouvée. Après, ils dormaient sans un bruit et sans un geste, comme des adolescents. À sept heures et demie du matin, on gratta

à la porte. Ça ne pouvait être que John car, si tôt, c'était le seul habitant de la maison à être réveillé. Son travail consistait à nettoyer la salle, à vérifier les stocks d'alcool et de nourriture, à réparer les installations défectueuses et à remplacer les tables et les chaises dans le cas où celles-ci avaient été, la veille, abîmées à la suite d'un brelan douteux ou d'un improbable carré de valets. Au physique, John n'avait pas changé depuis Cheyne Walk. Il semblait même à Milos que son habit de majordome était plus propre et plus rutilant qu'à Londres. « Qu'y a-t-il, John ? - Mademoiselle... enfin, madame... La femme du pasteur, Elizabeth Edmonsson, vous attend en bas. - J'arrive tout de suite. Sers-lui un café. - C'est fait. »

Le mariage réussissait à Elizabeth : sa rigueur s'était transformée en sérieux, sa raideur en majesté. Elle portait une longue robe bleu marine, qui ne laissait voir ni ses mollets, ni ses bras, ni son cou. Tout ce qu'elle montrait au monde, c'était un beau petit visage clair d'où la tristesse avait enfin disparu. Assis au fond de la salle, John la contemplait avec béatitude. Miloš aurait connu, dans sa vie, deux Belgradoises hors du commun : Milena et Elizabeth. Elles l'avaient toutes deux trahi, par sa faute à lui, du moins serait-ce ce qu'elles prétendraient jusqu'à la fin de leurs jours. « Bonjour, madame Edmonsson. Que puis-je pour votre service ? - Fermer le saloon. - Que deviendront tous les gens qui y travaillent et tous ceux qui s'y amusent ? - Ils reprendront une vie normale. » Il y avait dans les grands yeux verts de l'Anglaise beaucoup de mélancolie et un peu de haine. « Qu' est-ce que c'est, une vie normale ? - Un travail, une maison, une famille, une église. - Mais ça porte un autre nom, madame : un purgatif. - Milos, par pitié, faites ce que je vous dis, sinon vous le regretterez. - C'est une menace ? - Un avertissement. - C'est votre mari qui vous envoie ? - Au contraire : il m'a retenue. Lui, il a déjà pris sa décision. - Sa décision ? - Oui : sa décision. - Sa décision de quoi ? » Elizabeth leva les yeux au ciel. Alors, Milos comprit de quoi il retournait et un grand calme monta en lui. Il proposa à Elizabeth une deuxième tasse de café, qu'elle accepta d'un battement de paupières. John se précipita pour la servir, tandis que Miloš attrapait, derrière le bar, une bouteille de whisky et un verre. « Il a déjà trouvé quelqu'un ? demanda-t-il. - Oui. - À New York ? - Non : à Augusta. - Qui est-ce ? - Je ne sais pas. - De quoi a-t-il l'air ? - Je ne l'ai jamais vu. - Ça aura lieu quand ? - Aujourd'hui ou demain. Fermez le saloon ou quittez la ville. - Quitter une ville dont je suis le shérif, au moment où y débarque un tueur à gages ? Ce ne serait pas serbe, ni même américain. Quant au saloon, ce n'est plus moi le patron, mais Vanessa, ma chère compagne de couleur. Si vous avez des requêtes à formuler au sujet de cet établissement, adressez-vous à elle. - Ne faites pas l'enfant, Milos : vous êtes en

danger de mort. Je vous en supplie, partez. C'est grand, l'Amérique.

- Oui, mais la fierté d'un homme, c'est petit, et vous êtes en train de marcher sur la mienne. — Vous êtes l'unique responsable de la situation. Quel besoin aviez-vous de prendre la succession de Hunt? Vous aviez vos cinq mille dollars, vous étiez shérif, on avait même baptisé cette ville Belgrade comme vous l'aviez demandé, nous pouvions tous vivre tranquilles et heureux ici, et vous n'avez rien trouvé de mieux à faire que de narguer la communauté luthérienne, d'humilier mon mari... Pourquoi ? Vous venger? Vous venger de quoi? Vous ne supportez pas qu'il m'ait épousée? Mais vous ne m'aimiez pas. Si vous m'aviez aimée, vous m'auriez caché votre mariage grec et vous m'auriez épousée. Nous ne serions pas aujourd'hui dans cet imbroglio où j'essaie et de survivre et de vous sauver. Ce n'est pas par amour de la vérité que vous m'avez dit la vérité, c'est par manque d'amour pour moi. Alors, qu'est-ce qui vous fâche tant dans mon mariage avec Magnus ? - Ai-je l'air fâché? - Vous ne vouliez pas me prendre et refusiez de me donner. Il fallait que je reste, jusqu'à ma mort, la sœur de Lindsay, la vierge parfaite qui aurait été la copie conforme de votre ami et que vous auriez toujours gardée auprès de vous comme un talisman, un gri-gri, un souvenir... Vous me reprochez d'avoir retrouvé le goût de vivre, comme n'importe quelle femme. - Vous avez retrouvé le goût de vivre ? - Ça ne vous regarde pas, Miloš. Plus rien de moi ne vous regarde. - Sauf vos yeux. - Et arrêtez de boire dès le matin ! » Elle voulut lui prendre la bouteille des mains. Il se recula en riant et leva les bras. Ce fut à ce moment qu'il aperçut à contre-jour, dans l'encadrement de la porte, le pasteur Edmonsson. « C'est fermé, dit Miloš. - Pas autant que je le souhaiterais, dit Edmonsson. Je viens chercher ma femme. - Non : je la garde. Après tout, c'est moi le shérif. » Le Serbe s'approcha du pasteur et demanda : « Vous avez vos papiers ? - Vous ne me faites pas rire, Miloš. - Une autre question : pouvez-vous me marier à Mlle Turner vers midi ? » Le Serbe avait pris sa décision soudainement et était presque sûr, comme à chaque fois qu'il prenait une décision, qu'elle était mauvaise. « Ce sera vingt dollars, dit le pasteur. - Vanessa les aura. » Edmonsson prit le bras de l'Anglaise. Le Serbe pensa que cet homme avait été fabriqué pour se battre et qu'en optant pour l'Église luthérienne il avait juste choisi une arme perfectionnée. C'était peut-être la première personne au monde dont Milos avait peur, celle chez qui il sentait une dureté égale, voire supérieure, à la sienne, mais chez quelqu'un qui ne portait pas de revolver elle était plus impressionnante. Avant de sortir, Elizabeth lui lança un dernier regard suppliant. Il se demanda si elle allait le trahir au sujet de son précédent mariage à Margariti, mais, lors de la cérémonie, il ne

remarqua rien de spécial dans le regard et la voix du pasteur, celui-ci le maria comme si de rien n'était et toucha, sans faire de commentaire, ses vingt dollars d'une Vanessa Stanković grise d'émotion. Miloš invita Edmonsson à la fête improvisée qui aurait lieu, toute la journée et toute la nuit, au saloon. Le pasteur déclina l'offre avec politesse, disant qu'il devait préparer son prochain sermon, mais Miloš savait bien que ce que l'autre devait préparer, c'était l'assassinat du Serbe. Lui-même profiterait du rassemblement de ses hommes au saloon pour organiser sa défense.

De quel côté arriverait le tueur ? Par la forêt ? Le lac ? Descendrait-il de la diligence ? Choisirait-il le jour ou la nuit ? Quel type de renseignements aurait-il sur Miloš ? Serait-il seul ? Seraient-ils une douzaine ? Tandis que le personnel et les clients du saloon enchaînaient toasts, mazurkas et chansons à boire autour d'une Vanessa éblouissante dans une magnifique robe jaune d'or datant de ses débuts sur les rives du Mississippi, Miloš retournait toutes ces questions dans son esprit et dans celui de ses gardes du corps, moins profond. En plus, maintenant, il était bigame. Ça ne lui faisait pas grand-chose. Il ne s'était pas marié dans la même religion que la première fois. Certes, pour les orthodoxes et les luthériens, il avait une femme. Mais pour les catholiques, les anglicans, les juifs et autres musulmans, il était encore célibataire. Ça lui promettait, si son existence continuait comme ça, de belles journées. Il se demandait combien de temps peut vivre un homme qui, par ennui ou désinvolture, bafoue les lois humaines et les lois divines. Trente-trois ans, comme le Christ ? Trente-cinq ans, comme Mozart ? Trente-neuf ans, comme François Villon ? Lui-même aurait trente ans à la fin de l'année, s'il allait jusque-là. « Pourquoi as-tu fait ça ? » Milos regarda Veronika avec stupeur. C'était la première fois que la Russe s'approchait de lui, et surtout qu'elle lui parlait. « Fait quoi ? - Épouser cette négresse. Elle le sait, ta mère serbe, que sa belle-fille est une putain noire ? - Et ta mère à toi, elle le sait que sa fille est une putain russe ? - Ma mère est morte, mon pauvre vieux. Exécutée par la Garde impériale, comme tu vas l'être dans quelques heures par un tueur d'Augusta. - Qui dit ça ? - Toute la ville est au courant. - Même Vanessa ? - Bien sûr. Ça ne la dérange pas trop. Elle était la maîtresse d'un voyou, elle deviendra la veuve d'un shérif. C'est un progrès, spécialement dans le Maine. En plus, elle garde les murs et les dollars. Elle a l'air heureuse, tu ne trouves pas ? Depuis le temps que je travaille avec elle, je ne l'ai jamais vue aussi épanouie. Vous êtes bons, les Serbes, avec les femmes. Vous ne le faites pas exprès, mais vous les rendez heureuses. C'est comme ça. Ça doit être un don. » Veronika avait un museau de renard et des yeux de chat, ainsi que de petits bras d'enfant et un gros derrière de serve. Elle

portait des robes moulantes et décolletées qu'elle entourait d'innombrables gazes, foulards et châles. Elle montait plus volontiers avec les militaires et les aventuriers qu'avec les employés de banque et les fermiers mais, d'une façon générale, ne faisait pas de remarque sur ses clients. Les jours de repos, elle ouvrait un petit livre de poésie russe, toujours le même. Miloš avait lu le nom de l'auteur sur la couverture : A. S. *Pouchkine*. « Pourquoi me parles-tu, aujourd'hui? - Parce que tu vas mourir, ça te rend moins antipathique. - Je ne vais pas mourir. - Si. - Tu connais l'homme que m'envoie Edmonsson? - Oui. - Qui est-ce? - Un type plus fort que toi. - Ça n'existe pas. » Elle sourit, mais il sentait qu'elle le croyait et que c'était même la raison pour laquelle elle lui pardonnerait bientôt, à son corps défendant, d'avoir supprimé Hunt. « Il a un point faible ? demanda-t-il. — Oui : la cruauté. »

XII

Ils logeaient à l'hôtel des Étrangers, près du « chemin du bord de mer » que les hivernants anglais avaient fait ouvrir en 1822. Chaque matin, quand la servante poussait les volets, Béatrix hurlait qu'on la réveillait trop tôt et Srdjan allait les refermer. Il buvait son café et mangeait ses tartines seul dans la pénombre. Puis, il sortait sur la pointe des pieds. Il était tombé amoureux de Nice - *Nizza*, comme disaient les autochtones - et remerciait le choléra d'avoir épargné la ville, ce qui avait été déterminant dans le choix de la destination de leur voyage de noces. Il avait, en sortant de l'hôtel, une merveilleuse sensation de fraîcheur et de légèreté. Il appréciait davantage son mariage avec Béatrix quand il était seul que quand il était avec elle car elle lui gâchait un peu et son bonheur et son plaisir. Elle n'était pas plus capable de parler que de se taire, avait faim au milieu d'une promenade et sommeil à table, trop chaud au soleil et trop froid à l'ombre. Elle s'assurait sans cesse, à l'aide d'un miroir de poche vénitien, qu'elle n'était pas en train de bronzer, sa grande hantise. Srdjan pensait que l'accident montreuillois d'Amédée Lavigne serait la principale source de tristesse de sa jeune épouse mais elle n'abordait jamais ce sujet. Quand elle avait l'air grave et qu'il lui demandait à quoi elle pensait, elle le fusillait du regard - ses petits yeux bruns ressemblaient à de la grenaille - et disait : « À mon cheval. » Le plus souvent, elle ne disait rien. Elle faisait une grimace, logeait dans sa paume ouverte un menton légèrement en galoche et poussait un soupir navré. La question de Srdjan qui l'énervait le plus était : « Tu t'ennuies ? » Elle le regardait avec une vague stupeur coléreuse, sans répondre. Les seuls sujets de conversation qu'elle était capable d'aborder pendant plus d'une minute étaient sa mère et surtout sa voisine Emmanuelle Cassin dont Srdjan, sans l'avoir jamais vue, savait à présent presque tout. Ni l'une ni l'autre n'avaient quoi que ce soit de particulier mais chacun de leurs déplacements, chacune de leurs remarques et même chacune de leurs tenues provoquait chez Béatrix d'abondants commentaires qu'entre deux longues plages de silence elle assenait au Serbe, qui ne pouvait alors s'empêcher de penser au discours que lui avait tenu Gérard, le soir où le poète avait vu la jeune fille pour la première fois. La conclusion de Srdjan était qu'on n'écoute pas assez les génies mais que c'est un peu de leur faute car ils ont toujours l'air de blaguer. Pourtant, il aimait son épouse. Plus elle

l'ennuyait, plus elle l'exaspérait, plus il la haïssait - plus il l'aimait. Il était heureux loin d'elle car il savait qu'elle était avec lui. S'il n'était plus avec elle, il ne supporterait pas de ne pas la voir, et peut-être alors mourrait, ou tomberait malade. Il allait à la plupart de ses rendez-vous en espérant que l'autre personne - homme ou femme - lui ferait faux bond, ce qui lui donnerait alors du temps pour lire ou se promener, mais il suffisait à Béatrix d'avoir un retard de trois ou quatre minutes pour que Srdjan suffoquât, suât des mains, eût les tempes douloureuses. Elle lui demandait, étonnée, ce qu'il avait. « Quand je t'attends, j'ai un sentiment de panique à l'idée que tu ne viendras peut-être pas et que je ne te reverrai plus de ma vie. » Béatrix souriait, lui donnait un court baiser sur les lèvres et disait qu'il était gentil. Parfois, elle avouait qu'elle était heureuse de quitter la rue Pérignon et d'aller habiter dans l'hôtel de La Renardière. Elle avait juste peur de ne pas s'entendre avec Milena, qu'elle appelait « ta vieille Serbe ». « Ce n'est pas la mienne, elle n'est pas vieille et elle n'est plus serbe, corrigeait Srdjan. - Elle me déteste parce que je t'ai pris à elle. - Mais non, elle est amoureuse de mon frère Miloš. - Il est où, ce frère ? - En Amérique. - Ça doit encore être un drôle de numéro ! Dans quoi j'ai mis les pieds, moi, je me le demande. Encore un coup tordu de mon père. Qu'est-ce qu'il faisait, lui, à Montreuil, un dimanche, d'après toi ? - Je n'en sais rien. » Certains soirs, après avoir éteint sa lampe, elle se tournait vers le Serbe et, les yeux grands ouverts dans l'obscurité, disait : « Il ne faudrait pas qu'ils se mettent à construire un abattoir, rue de Lille. »

La promenade préférée de Srdjan consistait à suivre le bord de mer jusqu'à la rue des Ponchettes, puis à monter sur la colline du Château, d'où il contemplait l'agglomération et la mer, son regard portant jusqu'aux montagnes de l'Estérel, de Grasse et de Ferrion. En chemin, il avait croisé des vendeuses de pommes de pin avec leur marchandise sur la tête dans des ballots de toile, des balayeurs des rues en chapeau de paille, des charbonnières avec trois ou quatre paniers empilés sur le crâne et des poissardes allant deux par deux, l'une portant le poisson, l'autre la balance. Sur la colline, il y avait des promeneurs à cheval, des dames anglaises venues à Nice hors saison par manque d'argent ou esprit de contradiction, des demoiselles sardes avec leur nurse et un vieux peintre avec son chevalet. Quand il vit l'énorme et magnifique mer Méditerranée battre aux pieds de la ville, Srdjan comprit qu'il venait de trouver le deuxième centre de sa vie. Il se sentait autant chez lui sur les quais du Paillon que sur ceux de la Seine, sur le Pont-Neuf de Nice que sur celui de Paris. L'Italie donnait à Nice une élégance que n'avaient ni Marseille ni Toulon et qui plaisait au Serbe. À cela s'ajoutaient l'âme

des tuberculeux russes venus mourir sur la terrasse Vieille et l'esprit des touristes britanniques venus respirer sur la terrasse Neuve. Le résultat était une mosaïque chaleureuse, exotique et gorgée de soleil.

Ce matin-là, Srdjan descendit la colline du Château par le chemin qui menait au port, d'où il regarda partir un bateau pour Gênes. Il agita le bras et dit au revoir aux voyageurs. Il eut un terrible sentiment de détresse quand le navire, les voiles gonflées par le vent d'ouest, dépassa la pointe des Savetiers. Il se demanda, n'ayant aucune envie de monter sur un bateau ni de se rendre en Italie, à quoi il était dû. En fait, il se sentait seul. Ce qui lui manquait, il savait bien ce que c'était, ou plutôt qui : Milena. Il la voyait tous les jours depuis février 1830 et cette première séparation, qui durait depuis deux semaines, lui était pénible. Sa passion pour Béatrix lui paraissait moins intéressante, maintenant qu'il ne pouvait plus en parler à sa cousine. C'était si amusant de déjeuner au restaurant avec elle alors que ces tête-à-tête de deux heures avec sa jeune épouse devant des plats qu'elle ne touchait pas, s'étant bourrée de sucreries avant de venir à table, étaient un calvaire. Sur terre, Béatrix représentait l'ennui et Milena ce qui délivrait de l'ennui. Dans ce cas, pourquoi Srdjan avait-il épousé Béatrix? *Parce que le comte le lui avait demandé.* Ainsi, Léonor de La Renardière était assez fort pour lui faire épouser une femme qui le rendait malheureux. Srdjan oubliait les trois cent mille francs. C'était une somme. Mais cette somme, il fallait la mesurer à l'aune de son sacrifice. Le comte lui avait donné cent mille écus pour qu'il renonçât à la joie. Qui faisait la bonne affaire? Srdjan, qui avait perdu son bonheur, ou le comte, qui avait conservé le sien ? Et Milena qui ne lui avait rien dit, ne l'avait pas prévenu ! Il oubliait que si, elle l'avait prévenu, mais il ne l'avait pas écoutée, obnubilé qu'il était par les trois cent mille francs. Et par la petite Lavigne. Il reconnaissait qu'elle était obsédante, entêtante. Mais si Milena lui avait, à cet instant même, envoyé une missive de trois lignes exigeant son retour à Paris, il aurait pris la malle sur-le-champ.

Il suivit la rue du Port jusqu'à la place Napoléon, puis descendit vers la mer par les jardins longeant le Paillon. Il y avait, dans son désir de voir Béatrix, la nostalgie de ne pas voir Milena et la nostalgie est toujours plus forte que le désir, du moins chez ces natures tendres et littéraires dont faisait partie Srdjan. Pourtant, il n'avait jamais été jaloux des hommes qui s'étaient succédé dans la vie de sa cousine : le comte, Milos, Balzac. Au contraire, c'étaient même, si l'on peut dire, ses hommes préférés. C'était comme s'il leur avait laissé Milena en gérance, le comte s'occupant de son budget,

Miloš de ses fantasmes et Balzac de son intellect. L'amour, Srdjan l'apporterait à la Serbe, le moment venu. Dans son esprit, il ne prendrait pas Milena, il la récupérerait, car elle lui appartenait de toute éternité.

À la réception de l'hôtel, on lui donna une enveloppe. Il espérait que ce serait une lettre de Milena; c'était un mot du comte. Celui-ci se trouvait à Nice pour quelques jours et conviait Srdjan et Béatrix à déjeuner dans un restaurant de la terrasse Vieille, près du Théâtre Royal : l'auberge Montrémy, « qui sert les meilleurs oursins de la Côte », écrivait Léonor. Le rendez-vous était fixé à onze heures. Il était déjà dix heures trente et rien n'indiquait que Béatrix - « madame Stanković », comme disait le directeur de l'hôtel, et Srdjan, pour qui la seule Mme Stanković avait cinquante-quatre ans et habitait Belgrade, regardait alors son épouse comme une réincarnation incongrue et ravissante de sa mère - fût prête à partir, ni même réveillée. Il la trouva nue dans le lit, buvant un café au lait froid. Elle lui sourit comme une enfant et il eut cinq secondes de bonheur absolu, ce genre de bonheur que n'aurait jamais pu lui donner Milena et auquel il aurait pourtant renoncé immédiatement si la Belgradoise le lui avait demandé. Ils se rendirent en fiacre à l'auberge Montrémy, où ils arrivèrent avec une demi-heure de retard, la toilette de Béatrix ayant été aussi longue que d'habitude. Dans la salle dont les fenêtres ouvraient sur la mer, ils trouvèrent le comte en compagnie d'une jeune femme qu'il présenta sous le nom de Victoire d'Ipomée et prétendit actrice. Elle semblait avoir le même âge que Béatrix. Peut-être même était-elle plus jeune qu'elle d'un an ou deux. Le comte, durant le repas, ne montra aucune réserve envers la comédienne. Il lui massait les genoux par-dessus la robe, l'appelait « mon trésor » ou « mon chou à la crème », l'embrassait sur l'épaule et, à la fin du déjeuner, fourra même sa langue dans sa bouche. Au début, Béatrix s'amusa du comportement grossier du comte comme elle s'amusait des blagues lourdaudes de son papa, tordant sa bouche de travers pour rire du nez et montrer de ce fait ses petites dents pointues et grises de chien vieillissant. Puis, elle perçut dans la situation quelque chose de malsain, de malséant et de malvenu, et fit ce qu'elle savait si bien faire en société ou même en privé : la morte. Srdjan comprit que Léonor, après lui avoir fait épouser une femme qu'il n'aimait pas afin qu'il n'épousât pas la femme que le comte aimait, était venu interrompre son malheureux voyage de noces pour offenser Milena devant lui et son épouse en luttinant une théâtreuse de dixième zone. À cause des trois cent mille francs, Srdjan ne pouvait pas s'en plaindre ni même en vouloir à Léonor. L'autre lui avait acheté sa vie, maintenant, il venait lui prendre sa fierté. Une prime qu'il s'octroyait pour ses bons

et loyaux services envers lui-même. Tandis qu'on apportait les desserts, Srdjan récapitula tout ce que le comte avait manigancé contre les Stanković depuis 1830, et on pouvait même remonter à 1828, avec le rapt, suivi du viol de leur cousine Milena Glucević. Pourquoi les avait-il fait venir à Paris, sinon pour les détruire l'un après l'autre dans l'esprit de la Serbe? D'abord, le comte avait éliminé Miloš, puis il avait annihilé Srdjan. Il avait poussé Miloš à trahir Milena, puis, amené Srdjan à trahir Milos. Il avait désintégré, d'une voix douce et toujours amicale, le trio sacré que les trois Belgradois formaient depuis l'enfance, et avait même tenté - maintenant, le Serbe en était sûr - de supprimer Georges-Miloš, le fils de Milos et de Milena. À présent qu'il avait gagné sur tous les tableaux - presque tous les tableaux, puisque dans un dernier sursaut de rage balkanique Srdjan avait réussi à sauver l'enfant -, il poussait la cruauté jusqu'à humilier, par son indifférence et ses infidélités, la personne pour qui il avait monté tout ce jeu de massacre. Srdjan ignorait ce que Milena avait fait ou n'avait pas fait au comte au cours de leurs quatre ans de mariage, quoiqu' il eût sa petite idée là-dessus, mais Léonor était vengé, sans doute au-delà de ses propres espérances, des Serbes et de la Serbie.

Après le repas, on se promena au bord de l'eau. Victoire d'Ipomée prit le bras de Béatrix et le comte celui de Srdjan. Les filles marchaient devant. « Joli spectacle, non ? » fit Léonor, montrant, du bout de la canne, les deux élégantes croupes qui se balançaient sous leurs nez. Même en colère contre le comte, le Serbe ne pouvait qu'approuver de la tête. Ce qui le troublait le plus, c'était de sentir à quel point l'affection que lui portait le comte était vraie. En même temps, il savait, par toutes les fibres de son corps et toutes les ramifications de son esprit, que cette affection contenait, au sein même de sa sincérité totale, une menace de mort pour lui. Comme s'il avait deviné les pensées de son compagnon, le comte dit, en tirant de courtes bouffées sur son cigare : « Le notaire de Lavigne a versé la dot de Béatrix. Qu' est-ce que ça te fait d'être à l'abri du besoin pour le restant de tes jours ? — Plaisir. - Il y a de quoi. Moi, vois-tu, je ne connais pas et ne connaîtrai sans doute jamais ce plaisir-là. Il faut que je trime matin, midi et soir. Ça ne va pas se construire tout seul, les Champs-Élysées - et il se peut même que ça me ruine. Que veux-tu, dans la vie, il faut choisir : l'épargne ou la spéculation. Tu as choisi l'épargne et moi la spéculation. Tu auras sans doute une vieillesse plus tranquille que la mienne, car il est probable que je n'aurai pas de vieillesse, au rythme où je m'use. - Au rythme où vous usent vos maîtresses, vous voulez dire. » Le comte prit l'air choqué, celui qu'il devait avoir quand un fournisseur, un commanditaire ou un associé l'accusaient, à juste titre, de l'avoir

volé : « Tu me reproches d'avoir des maîtresses ? - Que saurait-on reprocher à quelqu'un qui vous a tant enrichi ? - Je ne te le fais pas dire. - Enfin, ce n'est pas délicat d'exhiber une grisette devant Béatrix, qui est censée revoir un jour Milena. Béatrix a dix-sept ans, elle ne peut pas saisir le raffinement et l'humour d'une telle situation, elle n'en aperçoit que l'inconvenance, c'est-à-dire pour elle l'horreur. - L'horreur ? Béatrix est une Lavigne, ça veut tout dire. Elle en a vu d'autres, rue Pérignon, parce qu'à côté du vieux Lavigne, je suis un enfant de chœur. Je ne suis pas certain qu'il n'ait pas fricoté avec elle, ce gros dégoûtant. Ce serait assez dans sa manière. Dans son ancienne manière. Parce que sa nouvelle manière, ça consiste à ouvrir la bouche pour absorber, les jours pairs, de la purée, et, les jours impairs, du bouillon de légumes. — Béatrix était vierge. - Des deux côtés? Pardon : des *trois* côtés ? » Il était immonde, mais Srdjan ne pouvait pas le lui dire. Autre chose que Léonor avait achetée avec ses trois cent mille francs : son silence. Le Serbe comprenait maintenant pourquoi les riches sont haineux, c'est à cause de toutes les bassesses qu'ils ont accepté de voir, d'entendre ou de faire pour le devenir. « D'autre part, poursuivit le comte, je n'"exhibe" pas Victoire d'Ipomée, qui n'est pas une grisette. C'est une lionne. Une jeune lionne, je te l'accorde. Une très jeune lionne, même. Mais ce sont les meilleures. J'avais envie de lui montrer Nice. C'est une ville pour les amants, comme Venise, Genève et bien sûr Paris. Et puis, j'avais envie de te voir. C'est interdit? Quand tu n'es pas là, tu me manques. Je n'ai pas de fils, moi, contrairement à Miloš. Et je n'ai pas de petit-cousin non plus, contrairement à toi. Je n'ai que toi. Je me promettais une journée de rêve et c'est ce que nous vivons, non ? Non ? » Devant eux, les filles riaient aux éclats. Srdjan se rendit compte qu'après deux mois de fiançailles et quinze jours de mariage c'était la première fois qu'il entendait Béatrix rire. Elle avait un rire grave et robuste, comme celui d'un homme, mais un homme tel que Milos, qui aurait fait la guerre. Srdjan était toujours fou amoureux d'elle mais, en l'absence de Milena, le sentiment devenait comme inopérant, désactivé, inutile. Il ne déplaçait pas d'un millimètre ni n'allégeait d'un gramme la tonne d'angoisse qui pesait sur sa poitrine. Il avait le sentiment que s'il ne revoyait pas sa cousine dans les quarante-huit heures il allait mourir. « Vous avez votre berline? demanda-t-il au comte. - Oui. Tu veux faire une promenade ? - Non : rentrer à Paris. - Il n'y a rien à faire à Paris en ce moment. Des troubles se préparent, c'est dangereux. - Si c'est dangereux, pourquoi y avez-vous laissé Milena ? - Pour deux raisons. La première raison : Milena, tu le sais, aime peu de chose sur terre, mais elle aime le danger. La seconde raison, c'est que sa place pour Nice était prise

par Victoire. Et puis, je n'ai rien envie de faire, jamais, avec ta cousine : ni sortir, ni rentrer, ni déjeuner, ni danser, et surtout pas voyager. Milena m'est, dans chaque circonstance de la vie, insupportable. Alors que Victoire m'est un délice de tous les instants. Peut-être parce que je ne l'aime pas. Je déteste aimer. J'en veux aux femmes que j'aime, de les aimer. Il faut que je les punisse d'avoir provoqué en moi le besoin que j'ai d'elles et la tendresse que je leur porte. Je suis si gentil avec les femmes que je n'aime pas et si méchant avec celles que j'aime. Heureusement que je n'aime que Milena, sinon je finirais par passer pour un monstre. »

XIII

Une semaine environ après le départ du comte dans le nord de l'Italie pour affaires, Milena s'aperçut qu'elle avait perdu, en quelques années, l'amour de trois hommes : Milos, Srdjan et Léonor. Balzac ne comptait pas, bien qu'il comptât un peu tout de même. Vingt-six ans, c'était jeune pour terminer une vie sentimentale. Pas de doute, elle s'y était mal prise. Avec le comte, elle avait été froide; avec Milos, fourbe; avec Srdjan, dure. Quant à Balzac, elle lui avait empoisonné la vie en exigeant de lui des choses - par exemple, du temps - qu'elle le savait incapable de donner. L'unique homme qui lui restât, au strict sens du terme car elle vivait à présent seule avec lui dans l'hôtel de La Renardière, c'était son fils Georges-Miloš. Elle passait ses journées à se demander comment ne pas reproduire avec lui les erreurs qu'elle avait commises avec les autres, de façon qu'il ne la laisse pas tomber lui aussi. Il s'agissait, a priori, de n'être ni froide, ni fourbe, ni dure. Ça serait plus facile qu'avec les autres, parce qu'il était un peu elle et qu'elle avait toujours manifesté plus d'indulgence et de compréhension envers sa propre personne qu'envers son prochain. Ses deux autres consolations, en dehors de son fils, étaient ses livres belges et son miroir. Maintenant que Léonor n'était plus là pour la surprendre, elle s'en donnait à cœur joie avec les contrefaçons. Elle les descendait au salon et les empilait au coin du feu, où elle les contemplait pendant des heures en revoyant chaque instant de son équipée belge de 1830. Ou bien elle les éparpillait sur son lit et s'endormait avec elles. Quant à son miroir, il la montrait chaque jour plus belle, plus désirable. Cela faisait maintenant quatre ans qu'elle baignait dans le luxe et il ne lui restait plus rien, au physique, de ses imperfections belgradoises. Elle était devenue la Parisienne la plus exacte et la plus lumineuse du Faubourg, ce qui commençait, en société, à faire oublier ses qualités intellectuelles. Elle-même avait perdu l'habitude de trancher sur tout, comme elle le faisait lors de son arrivée à Paris. Elle laissait les gens parler et ne considérait plus comme une nécessité absolue le fait de les contredire, même quand ils disaient des choses qui lui paraissaient d'énormes sottises. Elle était devenue une sorte de perfection inutile, qu'une demi-douzaine d'hommes courtoisaient sans passion et qu'elle repoussait sans éclat. On la disait froide et même cruelle, la comparant à une splendide courtisane roumaine qui, sous Louis XVIII, avait ruiné un vieux duc et un jeune comte et s'était

suicidée à vingt-cinq ans en laissant tout son argent aux sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, rue de Babylone.

Le choléra était terminé et Paris enterrait ses morts en grognant. Du côté des barrières et surtout du faubourg Saint-Antoine, le peuple s'agitait. Du moins était-ce ce que racontait Girardin, car Milena n'y allait pas voir. Les révolutionnaires de 1830, qui se sentaient trompés, pour ne pas dire cocus (« mot à ne pas prononcer en présence de son épouse, surtout quand elle est ravissante », disait Girardin en glissant à Delphine un regard venimeux, auquel elle opposait la merveilleuse blancheur de ses dents de devant), voulaient prendre leur revanche à l'occasion de l'enterrement du général républicain Lamarque. Milena avait l'impression que ces événements se déroulaient dans une autre ville, dans un autre pays. La seule chose qui lui importait, c'était de savoir si elle retrouverait l'amour et avec qui. Miloš semblait s'être volatilisé en Amérique. Il n'avait pas envoyé une seule lettre en deux ans, même pas à sa mère, avec qui Milena continuait d'entretenir une relation épistolaire. Selon le comte, le Serbe était mort. Avec son tempérament brutal et agressif, il avait dû entamer diverses querelles dont une au moins lui avait été fatale. Quant à Srdjan, il avait bel et bien épousé l'affreuse petite Lavigne. Béatrix était le cauchemar de Milena. Elle la jugeait inférieure à elle en tous points et ne pouvait pourtant s'empêcher de se sentir dominée par cette gamine, pour la raison que l'autre avait une quantité supérieure d'indifférence et de mépris, qu'elle étalait sur son entourage comme du beurre et de la confiture sur une tartine de pain. Il y avait aussi, à l'intérieur de Béatrix, quelque chose contre quoi Milena se sentait incapable de lutter, et qui était une chaleur énorme et molle, un monstre de sensualité aveugle et sourde qui happait le monde entier sur son passage pour le recracher aussitôt, détruit. Quant au comte, Milena sentait qu'il avait accumulé contre elle une telle masse de griefs qu'à présent il ne pouvait plus l'aimer sans vouloir, dans le même temps, lui nuire. Tout ce qu'elle pouvait faire maintenant avec lui, c'était esquiver ses coups, car il frappait vite et fort. Il avait failli réussir à lui prendre son fils. Quel serait son prochain objectif? Elle aurait dû quitter Léonor mais alors, comme il avait reconnu Georges-Miloš (elle comprenait à présent que ce n'était pas par bonté d'âme), il pourrait le garder et le torturer à loisir. S'enfuir avec l'enfant à Belgrade? C'était la seule solution. Mais la Serbe n'avait pas d'argent. Pour vendre ses bijoux, il fallait qu'elle fût certaine de vouloir partir sur-le-champ, car à sa première sortie avec le comte celui-ci découvrirait le pot aux roses. Arriver seule à Belgrade sans un sou avec son bâtard sous le bras ? Ce n'était pas ce qu'elle avait rêvé, comme retour chez les siens. Non, elle devait

encore attendre, tenir, résister. Le vent finirait par tourner, les choses par s'arranger. On ne pouvait pas l'avoir promise au malheur. Pas elle, à qui toutes les chances avaient été données à la naissance. Ce serait trop dur, trop cruel. Il ne pouvait s'agir que d'une erreur - une distraction - momentanée du destin.

Ce qui la consolait un peu, c'était le désarroi dans lequel se trouvait Delphine, à peine un an après son mariage. « Mon erreur, disait la poétesse, a peut-être été de continuer de voir Srdjan parce que au lit, entre ton cousin et Émile, il n'y a pas de comparaison possible. - Je ne sais pas, je n'ai couché ni avec l'un, ni avec l'autre. - Par-dessus le marché, je continue de penser à Vigny. C'était lui, mon amour, et je l'ai perdu. En plus, depuis que Srdjan m'a quittée, je n'ai plus d'amant. Je n'ai plus qu'un mari. - Ce n'est déjà pas mal. - Pour une Parisienne, ce n'est pas assez. - L'avantage que tu as par rapport à moi c'est que tu fais une œuvre. - Toi, tu as un enfant. » Elles continuaient, par ces longues fins d'après-midi de juin, à se lamenter sur leur jeunesse perdue, l'amour qui s'en va et les maris qui rentrent trop tôt du bureau. Un après-midi, Delphine arriva à l'hôtel toute pimpante: elle avait trouvé la solution à leurs problèmes. Cette solution avait un nom : Ginevra Kropotkine. « Ce n'est pas serbe, comme nom? - Russe, plutôt. » C'était une voyante un peu sorcière et guérisseuse, qui avait déjà ramené le beau Jules de Bonaventure à la vieille Mme de Castenac, guéri de la syphilis la femme du banquier Ravier et sauvé le fils Perdurin du choléra. Il y avait un inconvénient : Ginevra Kropotkine habitait en plein quartier de l'émeute. « Nous irons dans ma voiture, dit Milena. Il n'y a aucune raison pour que la troupe nous arrête : nous n'avons pas l'air d'émeutières. - Si les insurgés nous prennent à partie ? - Je leur parlerai. Au besoin, nous leur donnerons quelques francs. » Elles décidèrent d'aller rue aux Ours le lendemain à l'aube, pensant qu'ainsi elles éviteraient les combats, et surtout parce que, selon les dires de Mme de Castenac, Mlle Kropotkine était en meilleure forme et de meilleure humeur au lever qu'au coucher.

Le 6 juin 1832, vers sept heures du matin, Milena et Delphine arrivaient rue Saint-Denis quand elles entendirent un petit garçon chanter : « Joie est mon caractère, / C'est la faute à Voltaire, / Misère est mon trousseau, / C'est la faute à Rousseau... » Une salve de coups de feu suivit. La Serbe comprit que l'enfant faisait partie des insurgés et que la troupe lui tirait dessus. Elle arrêta la voiture. Delphine, qui, depuis qu'on avait traversé la Seine, ne semblait pas rassurée, devint livide. « La rue aux Ours, dit-elle, c'est plus loin. - Je sais », dit Milena. Elle ouvrit la portière et descendit de voiture. Elle se trouva devant un grand officier, à qui elle dit : « Je suis la

comtesse de La Renardière et le petit garçon sur lequel vous tirez est mon fils. - Ça m'étonnerait. - Je viens le chercher. - Non. - Si. Au cas où l'un de vos soldats voudrait me tuer, qu'il ne se gêne surtout pas. Après, vous vous expliquerez avec mon mari et ses amis ministres. » L'officier avait sur la figure cette perplexité craintive de l'homme occidental confronté pour la première fois à la femme serbe. Milena marcha droit vers les soldats, enjamba ceux qui avaient un genou à terre et se retrouva dans la rue de la Chanvrerie, jonchée de cadavres. Au loin, il y avait une barricade vers laquelle Milena ne jeta pas un regard. L'enfant avait du sang sur le visage. Adossé à une porte, il continuait de fredonner, d'une voix mourante : « Je suis tombé par terre / C'est la faute à Voltaire... » Milena se pencha vers lui et les seuls mots qu'il put articuler, avant de s'évanouir, furent : « Ça sent quoi ? - Bon », dit la Serbe. Elle le prit dans ses bras. Malgré ses onze ou douze ans, il était léger comme un bébé, ou un grand oiseau. Un énorme « Hourra ! » partit de la barricade. Milena ne se retourna pas. Elle marchait vers la troupe, qui s'écarta pour la laisser passer. Le cocher l'aida à installer l'enfant dans la voiture, puis, sur ordre de la comtesse, remonta sur son siège et prit la direction de la rue de Lille. Delphine de Girardin regarda Milena, puis le petit garçon, et de nouveau Milena. « Qu'est-ce qui t'a pris ? » lui demanda-t-elle. Milena dit qu'elle ne le savait pas. Ç'avait été plus fort qu'elle. Tout en parlant, elle essuyait avec précaution, à l'aide d'un mouchoir, le front du jeune blessé. Elle lui tapota les joues. Il reprit connaissance. Il jeta un coup d'œil incrédule autour de lui. « Keksekça? fit-il. - Ma voiture, dit Milena. - J'suis mort, c'est ça? J'suis au paradis ? - Tu n'es pas mort. Comment t'appelles-tu ? - Gavroche. - Moi, c'est Milena, et mon amie c'est Delphine. - Vous êtes des fées ? - Ne parle pas trop. Repose-toi. Je t'emmène chez moi pour te soigner. - Ouksa, chez vous ? - Rue de Lille. - Connais pas. - Tais-toi, Gavroche. Économise tes forces. » Avant de s'endormir, l'enfant répéta : « Ça sent bon, ça sent bon... »

Comment réussir à faire venir rue de Lille le meilleur médecin de Paris après l'avoir, quelques semaines plus tôt, mis à la porte ou plus exactement à la fenêtre? Delphine fit écrire un mot par son mari, qu'elle porta elle-même au docteur Corbin, rue Las Cases. Emile menaçait en gros le praticien d'avoir tous les publicistes du groupe Girardin aux basques s'il ne se rendait pas de suite à l'hôtel de La Renardière, où l'attendait un blessé grave. Milena avait laissé sa voiture à Delphine et le médecin monta dedans, non sans avoir exigé, avant de quitter son domicile, de soigner l'enfant au rez-de-chaussée de l'hôtel. Ça tombait bien, car Milena avait laissé Gavroche au salon, jugeant qu'on l'avait assez déplacé pour aujourd'hui. « Plus de faim que de mal », dit le docteur Corbin après

avoir examiné et pansé l'enfant. Les blessures étaient superficielles et aucune balle n'était entrée dans Gavroche. Celui-ci était maintenant tout à fait réveillé. Il avait une petite tête sombre et pointue, dans laquelle brûlaient deux grands yeux dorés. Il ne demandait qu'une chose : des nouvelles de la barricade de la rue de la Chanvrerie. « Nous t'en donnerons quand nous en aurons, dit Milena. En attendant, mange ta soupe. » Gavroche vida si vite son assiette qu'il fallut lui en donner une deuxième, puis une troisième. « Je dois être mort, mais vous ne voulez pas me le dire. »

On le monta au premier, où une chambre avait été préparée pour lui. Il fut déshabillé et lavé comme un petit prince, tandis que Milena envoyait la femme de chambre acheter des habits à la taille de l'enfant. Celui-ci dormit vingt-quatre heures d'affilée. Quand il se réveilla, Milena lui donna de mauvaises nouvelles de ses camarades de la rue de la Chanvrerie : ils avaient été tués. « Même monsieur Marius ? demanda Gavroche. - Qui est monsieur Marius ? - Un voisin de mes parents. - Tu as des parents ? - Je n'emploierais pas le mot "avoir", ni le mot "parents". Alors, il est mort ou pas ? - Peut-être a-t-il pu s'enfuir... » Gavroche regarda Milena fixement et lui demanda de nouveau si lui, Gavroche, était mort. Si c'était ça le paradis, dit-il, c'était extra. Il mangea trois assiettes de soupe, puis des côtelettes de porc et des pommes de terre sautées à l'huile. Entre deux grosses bouchées, il racontait son enfance : les vieux Thénardier, ses épouvantables sœurs, la maison Gorbeau, le quartier de la Salpêtrière. Il habitait donc là où Milena avait attendu Milos et Srdjan, le jour de leur arrivée à Paris. « Mon domicile principal, c'est l'Éléphant. » Il expliqua ce qu'était l'Éléphant : une maquette géante de cet animal, oubliée à la Bastille depuis sa construction en 1814. Gavroche avait creusé un trou dans le ventre du colosse, où il grimpait chaque soir par une échelle. « Un seul inconvénient : les rats. Mais j'ai installé une grille devant mon lit et ils ne peuvent pas y monter. C'est féroce, les rats : une fois, ils m'ont mangé un chat. » Milena avait du mal à retenir ses larmes en face de ce joli petit être tendre, orgueilleux, débrouillard et abandonné. « Quand je serai guéri, vous me chasserez ? demanda Gavroche. - Je vais rentrer dans mon pays. - C'est quoi, votre pays ? - La Serbie. - Connais pas. » C'était curieux, de venir d'un pays que personne ne connaissait. C'était comme venir de nulle part. « Viens avec moi. - Quitter Pantruche ? Je ne suis pas chaud. Vous ne voulez pas rester ici ? - Non. - Pourquoi ? - Parce que je suis malheureuse, ici. - Malheureuse dans une taule pareille ? Vous êtes difficile, dame Milena. » L'enfant ferma les yeux. Milena se leva. Il les rouvrit aussitôt. « La Serbie pourquoi pas ? Comme ça, je ne vivrai plus dans l'Éléphant. - Non, dit Milena en attirant le mince buste de Gavroche

vers elle. Plus jamais dans l'Éléphant. - Pourquoi êtes-vous si gentille avec moi ? - Parce que je t'ai sauvé la vie. Alors, je te considère comme mon second fils. - Ça me plaît! Topez là, comtesse : j'me radine en Serbie ! »

Au milieu de l'après-midi, alors que Gavroche s'était de nouveau endormi - il semblait avoir plusieurs années de sommeil en retard -, la berline du comte pénétra dans la cour de l'hôtel. Milena crut que Léonor avait abrégé son voyage en Italie et se demandait déjà comment justifier et surtout prolonger la présence du petit insurgé au domicile conjugal, quand elle vit Srdjan descendre du véhicule, hâlé comme un paysan du Danube. Il était seul. Était-il arrivé quelque chose de grave au comte? À Béatrix? Les deux hypothèses séduisaient également Milena. Elle sortit sur le perron. « Que fais-tu à Paris? demanda-t-elle. - Je m'ennuyais de toi. - Où as-tu trouvé la voiture de mon mari ? - Il me l'a prêtée. - Je le croyais en Italie. - Il a fait un crochet par Nice. Il voulait me voir. Je suis son chouchou, tu sais bien. - Tu as tout fait pour ça. - Que dois-je faire pour devenir ton chouchou à *toi* ? - Quelle idée ! — Il est temps, tu ne trouves pas ? » Elle toucha sa main, dont les doigts se déplièrent. « On ne fait pas de déclaration d'amour les poings serrés », dit-elle. Ils entrèrent dans l'hôtel, où ils burent une bouteille de bordeaux, presque sans parler. « Le premier jour, avec Milos, c'était du bordeaux ou du bourgogne ? demanda Milena. - Du bourgogne, dit Srdjan. Tu ne pourrais pas arrêter de penser à Miloš? - Je n'y pense jamais. Le seul Stanković auquel je pense de temps en temps, c'est toi. - En bien ou en mal? - En mitigé. - Qu'est-ce que tu me reproches, encore ? - Ta beauté, ta grâce, ton intelligence, ta réussite... Il t'a fallu deux fois moins de temps que moi pour être deux fois plus à l'aise à Paris. » Quand ils furent soûls, ils commencèrent à s'embrasser, puis ils montèrent en titubant au premier étage. Milena rata une marche et dut, pour ne pas tomber, adopter une position grotesque, sorte de levrette penchée sur le côté, qui fit rire Srdjan. « Chut! fit la Serbe. Il y a un petit garçon qui dort dans ta chambre. - Tu as installé Georges-Miloš dans ma chambre ? - Non, un autre. Je l'ai trouvé hier, devant la barricade de la rue de la Chanvrière. Il était blessé. Je l'ai ramené à la maison. - Sainte Milena. - Tu crois que c'est le moment de me dire ça? » Srdjan dit que ça faisait environ dix ans qu'il attendait cet instant. « Ne me dis pas qu'à dix ans tu avais envie de moi ! - Non, j'avais envie d'avoir envie de toi. Il me restait à attendre le jour où j'aurais envie de toi, qui est arrivé tout de suite après. Ensuite, il fallait que tu aies envie de moi. Ça a été le plus long. - Qui te dit que j'ai envie de toi? Je ne couche pas avec les hommes mariés. La preuve : je ne couche pas avec mon mari. » Ils rirent, appuyés l'un à l'autre,

s'effleurant des lèvres. Milena se demanda comment ça allait se passer, cette première fois avec Srdjan. Elle était plus curieuse qu'émue. Elle avait l'impression de partir en promenade avec un vieux copain. Elle allait enfin savoir quelles sensations Adèle Hugo, Delphine de Girardin et George Sand avaient eues avec son cousin.

Ils restèrent au lit jusqu'à l'heure du dîner. « C'est toi, disait Srdjan, que je tiens dans mes bras, toi qui marches nue dans la chambre, toi qui m'embrasses dans le cou, toi, toi, toi... - Eh bien, oui, c'est moi », disait Milena avec gaieté. Il lui demandait si ce qu'il lui faisait lui plaisait et elle répondait : « Beaucoup. » À seize heures trente, ils entendirent quelqu'un dans le couloir, appeler : « Dame Milena! - C'est Gavroche, dit la Serbe en sautant du lit et en se rhabillant à toute vitesse. - Tu as l'air pressée de le retrouver. - Il ne fallait pas qu'il quitte son lit. » Elle sortit de la chambre et trouva le gamin le nez collé à l'œil-de-bœuf du couloir. Il portait une chemise de nuit appartenant à la Serbe car on n'avait rien trouvé d'autre, hier, à lui mettre. « Je suis guéri, dit-il. - Non. - Jvous jure ! Nous, les pauvres, on guérit plus vite que les riches. La maladie, pour nous, c'est comme le rumsteck ou les pompes : un luxe. On n'a pas les moyens. - Tu les as, maintenant, les moyens, Gavroche, alors retourne te coucher. Je vais donner des ordres pour qu'on t'apporte ton dîner. -En admettant, dit l'enfant que je ne sois pas mort et que, comme vous me l'avez dit ce matin, vous m'aimez comme un fils, combien de temps allez-vous être si gentille avec moi... ? - Voyons, Gavroche, toute la vie, du moins jusqu'à ce que tu arrives à te débrouiller seul... -J'me dépatouille de la vie depuis l'âge de sept ans ! - Il y a mieux que se dépatouiller. Tu n'as pas envie de devenir médecin, avocat, officier, journaliste... ? - C'est quoi le métier où on travaille le moins et où on gagne le plus? - Les affaires. - Ben voilà, j'veux faire des affaires. - Dommage que mon mari ne soit pas là, il t'aurait pris en main. - Il rentre quand? - Quand il rentrera, j'espère que nous serons loin d'ici. » Srdjan sortit à son tour de la chambre. « Salut, Gavroche. Je suis Srdjan, le cousin de Milena. » Il serra la main du petit garçon, qui dit qu'il allait s'habiller pour dîner dans la salle à manger. Il en avait assez du lit. Il boitait encore un peu mais sa mine sembla excellente à Milena. À ce moment, on sonna à la porte et, quelques secondes plus tard, le maître d'hôtel annonça à Milena la visite de M. Vidocq, le chef de la Sûreté. « Vidocq ici! dit Srdjan. Il faut que j'aille chercher l'exemplaire de ses *Mémoires*, il va nous le dédicacer. À ton avis, le livre est plutôt dans la bibliothèque ou dans la chambre de Léonor? - Que veux-tu que ça me fasse, imbécile ? Toi et ta bibliophilie à la noix ! Si Vidocq s'est déplacé jusqu'à la rue de Lille, c'est que la situation est grave. Peut-être voudra-t-il que je lui livre Gavroche. Je l'occuperai pendant que tu

t'enfiras avec l'enfant par la sortie de service. - Réfléchis, Milena : si Vidocq est venu arrêter ton protégé, il a posté des hommes à la sortie de service. C'est le meilleur policier du monde. Tu les as lus, ses *Mémoires*, oui ou non ? - Oui, mais il m'a surtout paru un grand voyou. - Il n'y a pas de contradiction, au contraire. - Voler ses propres parents pour aller boire dans une taverne !... En attendant, fais ce que je te dis. S'il y a des policiers, tu les assomes. - Quoi ? Je ne m'appelle pas Milos. - Arrête de faire un complexe avec Milos. - Bon, d'accord, je les assomme. - S'il n'y a personne, tu vas faire un tour en fiacre, tu achètes une glace à Gavroche, tout ce dont il a envie, et tu reviens dans une heure ou deux. Compris ? » C'était à peine une question. Milena, en voyant disparaître Srdjan dans la chambre de Gavroche, se dit qu'elle n'aurait jamais osé parler comme ça à Milos, parce qu'elle considérait Miloš comme un homme et Srdjan comme un enfant. Ce qu'elle ne savait toujours pas, c'était si elle préférait les hommes ou les enfants.

Elle imaginait Vidocq petit, à cause de son métier de policier. Dans son esprit, les soldats étaient grands et les policiers petits. Mais Vidocq avait été soldat, aussi. Il parut immense à Milena, surtout pour un Français. Il n'avait qu'un pouce ou un pouce et demi de moins que Srdjan. Pas mal d'épaules et un peu de ventre ; un beau visage froid, éclairé par deux grands yeux noirs surmontés d'épais sourcils; une épingle d'or dans sa cravate bleu roi. Il y avait chez Vidocq l'énorme douceur de l'intelligence. Il ne vous regardait pas : il vous ouvrait comme un livre et, après avoir choisi la page qui l'intéressait, la lisait au fond de votre esprit. « Vous n'ignorez pas, chère comtesse, que je suis un ami de votre époux. - C'est un de vos plus fervents lecteurs, comme quatre-vingt-dix pour cent des gens que je connais. - Avec mes *Mémoires*, ils ont l'impression de lire à la fois un livre immoral, ce qui les excite, et un livre moral, ce qui les rassure. Mais je ne suis pas venu ici pour vous parler de littérature. Je le regrette, car il paraît que vous êtes une experte en la matière. - Qui vous a dit ça ? - Notre ami commun : Balzac. » Balzac, bien sûr. Ces deux-là se voyaient tout le temps, étaient copains comme cochons. Vidocq était la seule personne qui pouvait se présenter à n'importe quelle heure chez Balzac sans le déranger. On disait même à Paris que l'écrivain devait ses meilleures pages à l'ancien forçat. « Un de mes hommes vient de se suicider en se jetant dans la Seine, dit Vidocq. On l'a repêché tout à l'heure. C'était l'inspecteur de première classe Javert. Avant de se tuer, il a rédigé une dizaine d'observations pointilleuses pour le bien du service, qui ne nous aident guère à expliquer son geste. - Je suis triste pour ce M. Javert mais je ne le connaissais pas et ne vois pas quel type de lien vous avez pu établir entre lui et moi. - Le lien s'appelle Gavroche. Hier,

vous avez sauvé cet enfant de la mitraille, rue de la Chanvrerie. L'officier qui commandait la troupe a été mis aux arrêts de rigueur à cause de vous. - Je ne vois pas le rapport entre Gavroche et Javert. - Javert était le prisonnier de la barricade de la rue de la Chanvrerie. Je voudrais savoir ce qu'on lui a fait et je pense que le dénommé Gavroche peut me le dire. - Gavroche a quitté ma maison ce matin. - S'il revient, vous me préviendrez? - Non. - Un dîner en tête-à-tête chez Véry ? - Non plus. - Fidèle ? - Amoureuse. - De qui ? » Milena ne répondit pas. Vidocq remit son chapeau. « Vous ferez mes amitiés à Léonor. - Je n'y manquerai pas. Dites-moi, monsieur Vidocq, vous l'aimiez bien, ce Javert ? - Non. Trop service-service à mon goût. Mais ce n'était pas le genre d'homme à se suicider. Je veux savoir ce qu'on lui a fait, ou ce qu'on lui a dit. - Ça changera quoi ? - Pour lui, rien. Pour moi, quelque chose, bien que je ne sache pas quoi. »

Srdjan et Gavroche revinrent de leur promenade une heure et demie plus tard. « Il m'a fait faire le tour de Paris en fiacre, se plaignit le Serbe. Ça m'a coûté dix francs. » La pingrerie de Srdjan était désormais célèbre à Paris, ce qui lui avait valu le surnom de « Victor Hugo des Balkans ». « Je n'avais jamais pris de fiacre! s'extasia Gavroche, la bouche encore barbouillée des trois glaces que Srdjan lui avait achetées le long du chemin, la première rue des Moulins (un franc), la deuxième, rue de Bellefond (dix sous) et la troisième, la plus chère (un franc et cinq sous), rue du Mûrier. Même pas l'omnibus. Toujours allé à pincés ! Les guibolles sont les meilleures amies des loqueteux, comme dit mon père. - Que voulait Vidocq? demanda Srdjan. - Rien de grave, dit Milena. Je t'expliquerai. - Il a dédicacé le livre ? - J'ai oublié de lui demander. - Oublié? Bravo ! C'était une occasion unique ! - Ne t'inquiète pas, je peux le voir quand je veux. - Eh bien, vois-le le plus vite possible. J'y tiens, moi, à ma dédicace. - D'accord, Srdjan. Maintenant, passons à table. Va te laver les mains, Gavroche. - Pourquoi, dame Milena? De toute ma vie, elles n'ont jamais été aussi propres ! » Après le dîner, au cours duquel Gavroche raconta quelques-unes de ses petites aventures parisiennes, Srdjan et Milena lui dirent d'aller jouer dans la cour et montèrent voir Georges-Milos, gardé par la nurse russe. Il avait la même tête carrée que Milos. Milena dit à Srdjan : « Tu vois comme il est mignon, ton frère, sans moustache ! » Ils redescendirent au salon, renvoyèrent les domestiques - ceux-ci aimaient beaucoup Milena, car elle passait son temps à leur dire qu'elle n'avait pas besoin d'eux -, et réfléchirent à leur situation. Srdjan dit qu'il ne pouvait pas continuer de vivre rue de Lille, maintenant qu'il était l'amant de Milena. Celle-ci dit que vivre sans Srdjan dans l'hôtel de La Renardière lui serait intolérable. « Pourrai-je même, s'interrogea tout haut Srdjan, passer encore une nuit dans

les bras de Béatrix ? - Si c'était le cas, dit Milena, ne te fais aucun souci pour les conséquences que ça aurait dans ta vie, car je t'égorgerais le lendemain matin. - Donc, divorce. - Problème : le divorce est interdit. - Par conséquent, la fuite en Serbie. - Tu adores Paris. - Moins que je ne t'aime. - C'est vrai ? - Je ne sais pas si c'est vrai. C'est sincère ! - Pour aller en Serbie, il faudra de l'argent. Tu crois que tu pourras toucher la dot de Béatrix demain matin ? - Tu ne veux pas que je vole Béatrix ! - C'est ton argent. - C'est mon argent si je reste avec elle et en théorie il doit servir à l'entretenir jusqu'à la fin de ses jours. Déjà que je la quitte, je ne vais pas en plus la ruiner. Que dirait-elle des Serbes, après ! Nous avons une réputation à défendre. - Je te croyais plus intéressé que ça par l'argent. - Je sais que tout le monde dans cette ville me traite d'avare. Mon avarice, c'est ce qui me permet de rester honnête. Dépensant peu, je n'ai pas besoin d'argent et donc n'ai pas envie d'en voler. Dans tout prodigue, il y a un criminel qui s'ignore, mais qui se connaîtra un jour. - On dirait du Victor Hugo. - C'en est sûrement. - Tout ça ne nous explique pas avec quoi nous allons payer le voyage et surtout de quoi nous vivrons à Belgrade. - Tu as tes bijoux. - Tu as tes trente mille francs. - Mon capital, je n'y toucherai pas. Le capital, c'est sacré. Un jour, dans l'escalier de la rue Jean-Goujon, Hugo m'a expliqué ça. - Je me doute que ce n'était pas Labrunie. - Gérard, avec l'argent, il fait n'importe quoi. Je ne sais pas dans quoi il finira mais certainement pas dans des draps de soie. Ma rente, on sera bien contents de l'avoir, à Belgrade. - On ne pourra pas faire de folies. Et puis, moi, je ne veux pas vendre mes bijoux. Tu ne touches pas à ton capital. Je garde mes bijoux. Il faut trouver un autre moyen. - Je n'en vois qu'un : le coffre de ton mari. - Tu projettes de braquer le coffre de ce cher Léonor ? - Si nous voulons partir demain matin, il n'y a aucune autre possibilité. - Ton honnêteté, à propos, tu la mets où ? - Sous le bras. Tu as une autre place ? » Ni Srdjan ni Milena n'avaient jamais fracturé de coffre mais, dit le Serbe avec un sourire, ça ne devait pas être hors de portée de quelqu'un comme Gavroche.

XIV

Béatrix monta la première sur le yacht, l'ombrelle si près du visage que la jeune femme semblait aveuglée, de sorte que Léonor craignit que, marchant à côté de la passerelle, elle ne tombât à l'eau. Victoire suivait juste derrière, un peu furieuse d'avoir dû céder le pas à la jeune Mme Stanković, mais confite malgré elle dans le respect que les comédiennes de cette époque ressentaient d'instinct pour les femmes du monde. Léonor fermait la marche. Il avait acheté *Le Pharaon* à Gênes au début du printemps, en avait pris possession cinq jours plus tôt à Marseille et comptait en faire les honneurs à Srdjan, si celui-ci n'avait pas voulu remonter de toute urgence à Paris avec la berline du comte, qui serait rentrée à vide, car le projet de Léonor était de ramener *Le Pharaon* au Havre via le détroit de Gibraltar, le cap Saint-Vincent, le cap Orbegal, la pointe du Raz, le cap de la Hague et le cap de la Hève. Léonor salua le capitaine et les hommes d'équipage. Il fit ensuite visiter le navire aux deux jeunes femmes, qu'il laissa dans leurs cabines respectives avant de remonter seul sur le pont. Il prit le capitaine à part et lui demanda si la cargaison de confiture de haschisch avait bien été livrée. La marchandise était fabriquée à Constantinople - le capitaine disait « Constant' » - par des Kurdes, vendue à Byblos par des Syriens et commençait à connaître un certain succès dans les milieux artistiques de Londres, Paris et Bruxelles. Le comte était l'unique importateur en Europe. Modeste profit mais grand amusement et avantages mondains.

Le Pharaon appareilla vers six heures du soir. Béatrix et Victoire étaient remontées sur le pont dans de nouvelles toilettes. Béatrix était en rouge et Victoire en blanc, comme si c'était Victoire la femme mariée, Béatrix la maîtresse. *Le Pharaon* contourna la colline du Château et longea la baie de Nice. Accoudées au bastingage, les deux femmes admiraient la ville bleue. Le soleil était encore haut sur le cap de la Garoupe. Un vent parfumé parcourait les chevelures. Victoire passa le bras autour de la taille de Béatrix, en fille du peuple habituée à partager ses émotions avec la première camarade venue. Le comte sentit d'abord Béatrix un peu raide et gênée, mais bientôt, comme deux gamines, elles se tinrent la main et gambadèrent d'un bout à l'autre du navire. Léonor plaignit les artistes - Hugo, Chopin, Delacroix et toute la smala - qui cherchaient la perfection dans les œuvres alors qu'elle était dans les instants

comme celui-ci, aussi difficiles à composer, du reste, que l'étaient les poèmes, les concertos ou les tableaux. S'il n'y avait pas eu Béatrix, ç'aurait été moins bien; s'il y avait eu Srdjan, ça n'aurait pas été aussi bien. Dans la vie, comme en art, il fallait, une fois qu'on avait tout organisé, que la chance, c'est-à-dire l'inspiration, s'en mêlât. Aujourd'hui, Léonor avait de la chance. Les filles entrèrent en riant dans la salle à manger. « Ne me dis pas que j'ai bronzé ! dit Béatrix en s'asseyant. - Tu es noire ! » cria Victoire, qui paraissait au bord de l'évanouissement tant elle était excitée. Béatrix se releva et se planta devant le miroir dans lequel pouvaient voir la mer les dîneurs qui lui tournaient le dos. C'était une idée du décorateur milanais, Andrea Bompiani, qui avait meublé tout l'intérieur du *Pharaon*. « C'est vrai ! se plaignit Béatrix d'une voix faussement accablée. C'est de ta faute, Victoire. C'est toi qui m'avais dit que je n'aurais pas besoin de mon ombrelle. Maintenant, regarde, j'ai l'air d'une vieille marchande des quatre-saisons. - Je dirais plutôt : une belle danseuse andalouse. » Béatrix, sensible au compliment de l'actrice, fit un sourire narquois et se rassit.

« N'appréhendez-vous pas, Béatrix, cette première nuit loin de votre époux ? » demanda Léonor. La jeune femme ne lui donna pas l'impression de comprendre sa question. Peut-être était-ce le mot « appréhender » qui la gênait. « Srdjan va vous manquer », dit le comte pour simplifier. Elle fit une moue vaguement affirmative et Léonor en conclut que non, Srdjan n'allait pas lui manquer. « C'est la première fois que je dors sur un bateau », dit Victoire. Elle regardait autour d'elle avec un émerveillement dont Léonor pensait qu'il lui ferait gagner les faveurs de l'actrice pour au moins cinq ans, peut-être dix. « Parce que tu espères dormir ? » Elle rit et dit qu'il ne devait pas présumer de ses forces, ajoutant : « Que je sache, au lit, c'est toujours toi qui te fatigues le premier. - Parce que c'est moi qui en fais le plus ! » Béatrix les regardait l'un après l'autre avec une fascination lente dont pas une parcelle n'échappait à Léonor. Le vin de Bourgogne lui avait rougi les yeux. Elle donnait l'impression de s'alanguir et même de se répandre sur sa chaise. Sa mollesse intérieure prenait le dessus sur son perpétuel air guindé et lointain. Elle mangea son gâteau au chocolat avec une gourmandise mélancolique, tandis que Léonor et Victoire, sentant qu'ils avaient touché un point sensible en elle, continuaient d'évoquer, avec une obscénité espiègle, leur vie amoureuse. « Si on vous choque, Béatrix, dites-le-nous. » Béatrix souriait, ne disait rien. Son regard se perdait vers l'horizon. En mer, la nuit sort de l'eau et commence par être bleue, un bleu qui fonce jusqu'à devenir noir. « On va se promener sur le pont ? » proposa Victoire. Le comte dit qu'il voulait d'abord finir sa fine champagne et les jeunes femmes sortirent de la pièce

bras dessus bras dessous, gaies et bruyantes, comme des enfants à qui l'on a donné l'autorisation de quitter la table pendant un interminable repas de noces. Léonor suivit du regard, dans le miroir, leurs gracieuses évolutions, deux jolies ombres se poursuivant dans le soir, s'attrapant par la taille, se tirant les cheveux, s'embrassant sur les joues. Il ne mit le nez dehors que pour leur dire qu'il allait se coucher. « Tu n'es pas drôle, Léonor ! se plaignit Victoire. - Vous vous amusez mieux sans moi. - J'arrive dans cinq minutes. - Prends ton temps. J'ai des choses à lire. - Un roman ? - Non : pas un roman. Je ne suis pas Srdjan. Je lis des choses sérieuses, moi, ces choses appelées contrats et qui permettent un jour, quand on en a lu beaucoup, d'acheter un yacht. » Il fut surpris quand il vit Béatrix traverser le pont à toute allure, s'arrêter à dix centimètres de lui - elle le dominait de ses magnifiques épaules et son large et lumineux visage de petite fille - et lui dire qu'elle était en train de passer la plus belle soirée de sa vie. « Plus belle que votre nuit de noces ? - Ma nuit de noces, ne m'en parlez pas : Srdjan ne m'a pas laissée fermer l'œil. » Léonor hocha la tête. Béatrix se moquait-elle de lui ou était-elle sincère ? Il préférait la première solution et sans doute était-ce celle-là, contrairement aux apparences, la bonne. Il gagna sa cabine et se coucha sur le lit avec ses chaussures. Il avait toujours aimé se coucher sur le lit avec des chaussures, même quand il était pauvre. Il n'avait pas de contrat à lire. Dans le type de travail qu'il faisait, on n'utilisait pas beaucoup les contrats. Il regarda ses journaux : *Le Voleur*, *Le Constitutionnel* et même le *Journal des connaissances utiles*, puis ceux de Victoire : *La Mode*, bien sûr, mais aussi *Le Petit Courrier des dames*, *L'Iris* et *L'Observateur*. Il s'endormit en lisant la chronique de Delphine de Girardin. Ce style sautillant lui donnait sommeil, comme suivre des yeux le vol d'une mouche. Victoire le réveilla en lui secouant l'épaule : « Monsieur fait le malin à table mais, au lit, est fatigué avant d'avoir commencé ! - Tu es seule ? - J'ai vu tout à l'heure à quoi tu pensais, mais je crois que c'est trop tôt. On chauffera Béatrix demain toute la journée et la nuit prochaine elle nous tombera rôtie dans le bec. J'ai une certaine expérience des filles. Moins tu les brusques, mieux elles s'ouvrent. Les hommes, je ne saurais pas dire, je n'y connais rien. Si ça se trouve, tu es un mauvais amant et je ne m'en rends même pas compte. - Elle s'est plainte, Coralie ? - Oui, mais pas de ça. - De quoi ? » Petit sourire immobile de Victoire, regard calme. Sa voix frémit à peine quand elle dit : « Elle prétend que c'est toi qui as organisé la punition de Lavigne, à Montreuil. - Pourquoi aurais-je fait ça à un de mes meilleurs amis ? - Elle dit que tu n'as pas de meilleur ami, ni d'amis. Elle pense que tu es encore amoureux d'elle et que tu as voulu châtier Lavigne de ce qu'il lui faisait, mais c'est elle que tu as

châtiée en la privant de Lavigne, alors elle t'en veut. - Toi, tu penses quoi ? - Moi, je ne pense pas. » Elle commença à le déshabiller. Il se laissait faire, fasciné par celle qui était encore une jeune vierge quelques semaines plus tôt et qui semblait être devenue, à ses côtés, un démon.

Quand Léonor de La Renardière tomba-t-il amoureux de Béatrix Stanković, sentiment qui aurait les plus lourdes conséquences sur son destin ? Fut-ce quand il la vit monter sur le pont, le lendemain matin, élégante et pensive sous son ombrelle, et qu'elle lui fit un signe de la main ? « Vous ne devriez pas rester au soleil, dit Béatrix, ça abîme la peau. » Ou bien fut-ce l'après-midi même quand il l'embrassa pour la première fois et qu'elle se laissa faire avec une docilité presque animale ? Victoire était allée se reposer dans sa cabine, manœuvre décidée de concert par elle et le comte afin de laisser à Léonor toute la liberté nécessaire pour circonvenir Béatrix. Celle-ci avait des lèvres petites, fraîches et molles. Elles s'ouvrirent toutes seules, comme la porte d'une maison abandonnée, et quand il fut dans la bouche de la jeune femme, Léonor sut qu'il était chez lui. Le soir, lorsque Victoire amena Béatrix dans le lit du comte, la déshabilla avec une tristesse vague et la coucha entre eux, la jeune femme ferma les yeux et feignit de s'endormir. Léonor n'osait pas la toucher et ce fut Victoire qui s'occupa des préliminaires, jusqu'à ce que le comte n'en puisse plus et prît Béatrix avec une violence qu'il commença par se reprocher. La fille d'Amédée Lavigne lui fit alors comprendre, à divers petits gestes et soupirs, que c'était la façon dont elle désirait être prise. Elle demanda aussi d'une voix timide qu'on lui bandât les yeux avec un foulard, tâche dont Victoire s'acquitta avec célérité, avant de retourner dans son coin de lit et de commencer à se masturber. Au début, sa présence excita le comte, mais peu à peu elle le gêna et il demanda à l'actrice de quitter la pièce. Elle voulait jouir avant. Il lui dit de se dépêcher. Béatrix dit qu'elle préférait que Victoire restât avec eux. Est-ce qu'on ne pouvait pas aussi la battre un peu ? Elle avait le même vice que son père, mais à l'envers. Victoire enleva la ceinture du pantalon de Léonor et la donna à celui-ci. Le comte avait frappé beaucoup d'hommes, jamais de femmes. Il se demandait quel effet ça lui ferait. Au début, cela ne lui fit rien, mais quand il vit tout ce que ça faisait à Béatrix, ça lui fit quelque chose. Quand la jeune femme et lui retombèrent sur le lit, fourbus, luisants de sueur, Victoire avait quitté la pièce. Un quart d'heure plus tard, Béatrix, son long corps nu marbré de taches rouges, disparut à son tour. Léonor était trop fatigué pour aller voir si elle se couchait dans son lit ou dans celui de Victoire. Mais c'était le genre à préférer dormir seule, parce que seul on dort mieux. Chaque nuit jusqu'à l'arrivée au Havre, le même scénario se

produisit, sauf que Victoire participait de moins en moins longtemps à leurs ébats et que Béatrix restait de plus en plus longtemps dans le lit du comte, au point, la dernière nuit, de n'en partir qu'après le lever du soleil. Les relations entre les deux filles, de ce fait, se détériorèrent et pour Léonor, à mesure que les nuits étaient plus courtes, les jours lui paraissaient plus longs. Au Havre, Victoire voulut rentrer à Paris en malle-poste. Léonor tenta de l'en dissuader avec une mollesse qui exaspéra la jeune femme. En montant dans la malle, elle cria au comte qu'elle ne le verrait plus, sans comprendre qu'il ne la voyait déjà plus. Il rejoignit Béatrix dans la berline avec cette douceur tendre et lascive des gros chiens de berger rentrant dans leur niche et elle l'accueillit avec une étreinte large et pataude. Il demanda des nouvelles de Paris au cocher. « Votre femme et son cousin sont rentrés en Serbie, dit celui-ci. Madame la comtesse m'a donné cette lettre pour vous. » Léonor fourra l'enveloppe dans sa poche. « Tu ne l'ouvres pas ? demanda Béatrix. - Je sais ce qu'il y a dedans. Ils ont fini par se mettre ensemble. Auraient dû le faire depuis longtemps. - Tu es en train de me dire que je n'ai plus de mari ? - Quelle importance, puisque tu as un amant ? - Ouvre la lettre, s'il te plaît. Srdjan a peut-être écrit quelque chose pour moi. - Srdjan, écrire ? Il n'est pas capable de faire un roman. Alors, une lettre d'adieu... » Elle lui prit l'enveloppe des mains et la décacheta. Milena - « Qu'est-ce que je t'avais dit, Béatrix ! » - avait écrit : « Nous retournons en Serbie, Srdjan, Georges-Miloš, Gavroche et moi. Adieu et merci pour tout. » Qui était ce Gavroche ? L'autre question que se posait le comte, c'était ce que Milena entendait par « tout ». Ils n'avaient tout de même pas fracturé son coffre ? Ils n'auraient pas osé faire ça... Eh bien, se dit Léonor, quand il fut dans la bibliothèque de la rue de Lille, si ! Il secoua la tête et murmura : « Serbes... » Il essaya de se souvenir combien il y avait dans le coffre avant son départ pour Marseille. Vingt mille francs ? Vingt-cinq mille ? Avec une somme pareille, on pouvait vivre plusieurs vies en Serbie. Le comte courut chez M^e Montel, son notaire : les trois cent mille francs de la dot de Béatrix s'y trouvaient toujours. Voilà bien les Serbes : voler vingt mille francs qui ne leur appartiennent pas et laisser derrière eux trois cent mille francs qui sont leur propriété. Le comte décida d'organiser le soir même un grand dîner en l'honneur de Béatrix, au terme duquel il apprendrait à celle-ci qu'elle était désormais non seulement une femme libre mais aussi une femme riche. On verrait comment elle réagirait. Si elle quittait aussitôt Léonor et rentrait rue Pérignon, ça signifierait que la vie du comte reprendrait comme avant, sans illusions, sans douleur et sans espoir. Mais, quand les invités - marchands, notaires, entrepreneurs, tapissiers, financiers, négociants, tout un monde lourd et débonnaire

que Milena avait toujours refusé de voir, lui préférant ses artistes - eurent quitté l'hôtel et que Léonor eut dit à Béatrix, de sa manière abrupte et ironique, ce qu'il avait à lui dire, la jeune femme se contenta de le prendre par le cou et de lui proposer de la « cravacher un petit moment » avant qu'ils n'aillent dormir dans les bras l'un de l'autre. Pour le reste, on verrait plus tard. Elle voulait sa ration de coups comme une poule veut sa ration de grain. Léonor la lui donna avec une tendresse presque paternelle et l'émotion totale de l'homme méchant qui rencontre l'amour pour la première fois de sa vie.

Le lendemain, Vidocq se présenta rue de Lille à huit heures du matin pour arrêter le comte. Coralie d'Esprée et Victoire d'Ipomée avaient dénoncé celui-ci à la police comme le commanditaire de l'attentat contre le propriétaire foncier Amédée Lavigne. On avait arrêté et interrogé les trois Montreuillois auteurs de l'agression. Ils avaient donné son nom et on avait retrouvé chez eux le reste de la somme que leur avait apportée Léonor en paiement de leur besogne.

XV

Les coups de feu partirent de la galerie du premier étage. Une balle atteignit Vanessa, qui s'écroula sur le sol. Miloš dégaina et tira à l'aveuglette en direction des agresseurs. Il en distinguait trois et ils visaient toutes les personnes présentes dans le saloon, avec une préférence pour lui. Le Serbe demanda à ses hommes de le couvrir et rejoignit Vanessa, qu'il trouva morte. Elle gardait les yeux grands ouverts de stupeur, tels qu'ils étaient au moment où l'attaque avait commencé. Miloš lui rabaissa les paupières et ce geste, qu'il avait fait tant de fois pendant la guerre d'indépendance en Grèce, lui rappela sa jeunesse. Pauvre petite rêveuse noire du Sud, fauchée dans le peu de gloire qu'elle avait réussi à grappiller de l'existence. Miloš avait vu mourir tellement de gens qu'il s'étonnait plutôt devant les vivants. Le bon côté de la chose, c'était qu'il n'était plus bigame. Le mauvais, c'était qu'il ne serait pas papa. Il progressa par bonds jusqu'à l'escalier et tua un premier homme, qui tomba à ses pieds. Il enleva le foulard qui masquait son visage. Il ne connaissait pas ce type, ce n'était donc pas quelqu'un qui venait au saloon. Ça confirmait la thèse de Veronika, selon laquelle Edmonsson était allé chercher ses tueurs à Augusta. Drôles de moeurs, ces pasteurs luthériens, ne put s'empêcher de penser le Serbe. Il chercha Veronika des yeux. Elle était à plat ventre sous une table, le jupon relevé sur ses fesses nues, et tirait au revolver, en s'appliquant, vers la galerie. Il ignorait d'une part qu'elle avait un revolver sur elle et d'autre part qu'elle savait s'en servir. Elle sentit qu'il la regardait et tourna la tête vers lui. Ça se voyait tellement sur son visage, qu'elle n'avait pas peur. C'était même la première fois, depuis qu'il la connaissait, qu'elle lui donnait l'impression d'avoir trouvé la paix.

L'affrontement durait depuis cinq minutes et on commençait à marcher sur les cadavres. Deux hommes de Milos étaient morts. Zelda avait reçu une balle dans l'avant-bras et pleurnichait, accroupie derrière le bar. Le Serbe ne voyait pas John et ça l'étonnait. L'Anglais n'était pas le genre d'homme à avoir peur des balles. Il devait être en embuscade quelque part, si bien caché que personne ne pouvait le voir. Comment conquérir la galerie? La position des tueurs était excellente. Il devait y avoir un militaire parmi eux. Ils arrosaient consciencieusement la salle, achevant les blessés. Était-ce Edmonsson qui leur avait ordonné ça? Miloš était plutôt d'avis qu'ils se prenaient au jeu. Pour une fois qu'un pasteur

leur demandait de tuer des gens, ils s'en donnaient à cœur joie, ne boudaient pas leur plaisir. L'un des deux - le plus petit - poussa un cri net, puis bascula sur la rambarde et s'écrasa au rez-de-chaussée. Ce n'était pas un coup de feu de Milos, ça devait donc en être un de Veronika. Il jeta un coup d'œil à la Russe et en effet elle leva le pouce en signe de victoire et cria : « Hourra ! » Examen du mort par Miloš. Même conclusion que tout à l'heure : un inconnu. L'unique tueur encore debout tentait d'atteindre Veronika mais elle était aussi habile à se cacher qu'à tuer. L'homme disparut et Milos courut vers la porte. Quand il fut au milieu de la salle, il entendit qu'on tirait un coup de feu à l'extérieur. Veronika se releva et le suivit dehors, toute d'obscénité guerrière. Devant le saloon, au bas d'une échelle, John gisait dans son sang. Miloš dit à Veronika que l'Anglais avait attendu les tueurs dehors, espérant les surprendre, mais que c'était lui qui avait été surpris. « Non, dit Veronika. Regarde comment il est habillé. Il n'a pas été tué par le type qui nous tirait dessus, il était le type qui nous tirait dessus. - John? » Milos revit la scène. La silhouette légèrement penchée du troisième tueur. Le bon emplacement qu'il avait choisi, afin de n'avoir pas à bouger vite. Le caractère militaire de toute l'opération. Et surtout le foulard noir que John, comme les deux autres gars du commando, avait autour du cou. « Alors, demanda Milos, par qui a-t-il été tué ? - L'homme qui le payait. - Le pasteur? Ils sont curieux, vos pasteurs. - Pourquoi "vos pasteurs" ? Moi, je suis orthodoxe. - Occupe-toi des morts et des blessés, je vais voir Edmonsson. - Je viens avec toi. Il est dangereux. - Tu n'as pas la bonne tenue pour rendre visite à un pasteur, ni même pour traverser une rue. » Veronika portait une guêpière blanche et un jupon de gaze blanc lui aussi à travers lequel on voyait son beau derrière potelé. « Mets au moins des habits décents. - C'est ma tenue de travail. - On ne va pas travailler, on va tuer quelqu'un. - Tu as l'intention de buter le pasteur ? - Tu as une autre idée? - L'arrêter, le juger et le pendre. Je te rappelle que tu es le shérif de Belgrade. - Nous n'avons pas un seul témoin vivant. » Veronika regarda autour d'elle et poussa un soupir. Belgrade roupillait. Et contemplant le corps de John, la Russe eut un vague sourire. « Jamais pu piffer ce rosbif. - Qu'est-ce qu'il t'avait fait ? - Un tas de petites crasses. - Exemple ? - il m'appelait la tsarine, par dérision. À chaque fois qu'il y avait une blague idiote à faire sur mon cousin Nicolas, actuellement au pouvoir à Moscou, il se portait volontaire. » Tout en parlant, Veronika enlevait son pantalon à l'Anglais et l'enfilait par-dessus son jupon. « Ça va mieux comme ça? » Milos jeta un coup d'œil réprobateur sur les escarpins à hauts talons de la Russe. « Les chaussures? Je pourrais lui prendre ses pompes aussi mais ça ferait un peu trop retraite de Russie. »

En marchant auprès de Veronika, ce qu'il n'avait jusqu'ici jamais fait, Miloš comprit à quel point la Russe et lui étaient du même peuple, de la même religion. Leurs pas s'accordaient. Ils avaient tous deux un souffle profond et tranquille. Exhalaient le même cocktail de douceur masculine et de brutalité féminine. Ils étaient ces êtres imprévisibles pour qui le Ciel et l'Enfer restent ouverts en permanence et qui basculent dans l'un ou dans l'autre au gré des circonstances les plus anodines. Devant le presbytère, il y avait Elizabeth et, derrière elle, une vingtaine de Suédois armés de fourches. Quelques-uns d'entre eux portaient des torches. Avec son arme au poing, du sang sur tout le corps et une putain en talons aiguilles à côté de lui, Milos devait représenter, pour ces puritains malheureux de désirer et honteux de jouir, le comble du Mal. Il y avait, dans le regard d'Elizabeth, une tendresse amusée et un peu amoureuse à laquelle le Serbe comprit qu'il était vaincu. Oui, il quitterait Belgrade, et l'Anglaise l'avait su avant lui. « Où est le pasteur ? demanda-t-il. - Dans l' église. - Je veux le voir. - On ne peut pas le déranger : il écrit son sermon. - À cette heure-là ? - Il aime écrire la nuit. - Nous avons au moins dix morts dans le saloon et je viens en demander compte à Edmonsson. - Je vous ai toujours dit, Milos, que les saloons ne sont pas des endroits recommandables, surtout quand on en est propriétaire. - Comment avez-vous convaincu John de me trahir ? - Très simple ; il m'était fidèle. - Il a tué ma femme. Elle attendait un enfant. - Maintenant, ils sont tous les deux auprès du Seigneur. - Tous les trois, car votre mari a descendu John, sans doute pour l'empêcher de parler. - Dans une tragédie, un mort de plus ou de moins, qu'est-ce que ça change ? - Je devrais vous tuer pour une phrase pareille. - Allez-y ! » Ou elle était folle, ou elle était folle amoureuse de lui. En tout cas, elle était gonflée. Il la mit en joue. Edmonsson devait bien suivre la scène de quelque part. Un coup de feu siffla aux pieds du Serbe. Le pasteur avait tiré du haut de son clocher. La riposte de Veronika fut immédiate. On entendit le Suédois crier. Elizabeth courut vers l'église. « Il n'est que blessé, dit Veronika à Miloš. Si je l'avais tué, il serait tombé. Un mort perd l'équilibre. Que fait-on ? » Pour suivre Elizabeth, il aurait fallu tirer dans le tas de Suédois. Miloš ne s'en sentait pas la force. Il avait tiré trop de coups de feu pendant la nuit. Il avait mal aux oreilles. « Allons enterrer nos morts, dit-il. - Ce ne sont pas mes morts : il n'y avait aucun Russe dedans. » Ils retournèrent au saloon, où les survivants - le pianiste, Zelda, deux gardes du corps de Miloš et quelques clients hagards - avaient déjà rangé les corps les uns à côté des autres sur les tables. « On n'aura jamais assez de cercueils », dit Veronika. Miloš resta longtemps debout devant Vanessa. Son destin serait-il toujours de voir mourir

les gens qu'il aimait ou d'être abandonné par eux? Il se demandait combien de secondes après la mort de la Noire leur fils était décédé. Cinq? Dix? «Pas besoin de cercueils, dit-il. - Pas besoin de cercueils? Tu veux les mettre à la fosse commune? - J'ai une autre idée.» Il distribua aux survivants la moitié du whisky qui restait à la réserve, en remerciement de leur aide, puis les mit dehors expliquant qu'il désirait veiller les morts seul avec Veronika. A Zelda et au pianiste, il annonça qu'il avait décidé de fermer le saloon. Il leur donna cent dollars à chacun et leur dit de prendre leurs affaires et d'aller dormir à l'hôtel. Quand ils furent sortis, Milos prit ce qui restait de whisky et en fit deux parts. À l'aide de la première part - une vingtaine de bouteilles environ -, il inonda le sol du saloon. Il plaça les autres bouteilles dans deux sacs en cuir et dit à Veronika ce qu'il attendait d'elle. « Ça me plaît, dit-elle, quand il eut terminé son exposé. - Je savais que ça te plairait. »

Milos sortit dans la nuit avec la sacoche. Il avait déjà brûlé des mosquées, jamais des églises. Il abandonnait à Dieu le choix de laisser ou non les époux Edmonsson griller dans celle-ci. Ça ne le regardait pas, et même ça ne l'intéressait pas. Il n'y avait pas une fenêtre allumée dans le presbytère. Les Suédois avaient dû rentrer se coucher dans leurs fermes. Demain, comme chaque jour, ils devaient se lever tôt pour partir travailler aux champs. Des gens sérieux. Miloš répandit du whisky tout autour de l'église, puis gratta une allumette. Quand elle verrait les flammes, Veronika mettrait à son tour le feu au saloon. Ainsi, pas d'enterrement - et Miloš échappait à la corvée d'écrire une lettre d'explication, d'excuse et d'adieu - triple difficulté - à Elizabeth. Le feu « luthérien » prit magnifiquement. Une église, ça brûle mieux qu'une mosquée, parce que c'est en bois. Le saloon s'enflamma lui aussi avec une grâce d'étoile de l'Opéra de Chicago. On avait l'impression de le voir danser sur des pointes de feu. Le Serbe et la Russe se retrouvèrent auprès de leurs chevaux, les joues rouges et les yeux luisants, avec cette gaieté électrique et funèbre des pyromanes. Veronika avait gardé le pantalon de John mais changé de chaussures. Miloš se demanda sur quel cadavre elle avait pris cette jolie paire de bottes noires. La veste en daim, il la reconnaissait : c'était la sienne. Veronika emportait aussi l'argent du saloon, que Miloš lui avait recommandé d'aller chercher dans le coffre avant de mettre le feu à l'établissement. « *Lepa sela, lepo gore...* murmura Milos, ce qui peut se traduire par : « Les beaux villages brûlent mieux. » Brûler un village est un plaisir inférieur à celui d'en bâtir un, car il dure moins longtemps, mais ça ne l'empêche pas d'être fort. Miloš et Veronika restèrent un court moment à regarder le feu dévorer le Vice et la Vertu avec le même appétit indifférent, puis sortirent de Belgrade et

galopèrent vers l'ouest. À l'aube, ils avaient parcouru une dizaine de lieues. Ils descendirent de cheval et se baignèrent dans un lac, puis ils s'allongèrent nus au soleil. Alors, Milos comprit ce qui, depuis le premier jour, le troublait chez Veronika : son accent. Il lui rappelait quelqu'un. Pas difficile de deviner qui : Milena. Que devenait-elle, celle-là ? Il aurait pu lui écrire, ne serait-ce que pour lui donner son adresse. Mais il n'avait plus d'adresse. Et puis écrire... Il préférait encore traverser l'Atlantique. Il ferait ça un jour, quand il aurait gagné de l'argent, quand il serait vieux, quand il ne l'aimerait plus. Il se coucha sur Veronika. « Tu es quoi, au juste, dans l'arbre généalogique des Romanov ? - La fille naturelle de Constantin, qui a renoncé au trône le 23 août 1823. Il ne voulait pas d'une couronne qui l'éloignerait de ma mère, native de Varsovie. - En fait, tu es à moitié polonaise. - Toutes les Russes mignonnes sont à moitié polonaises. - Alors, l'actuel empereur de Russie est ton oncle ? - Et son fils, Alexandre, mon cousin. - Alors, quand je te baise, il faut que je t'appelle Majesté ? - C'est comme ça que m'appelait Pouchkine. - Pouchkine, le poète ? - Tu connais ? - En Grèce, il est pas mal lu. Tu t'es fait Pouchkine ? » Elle dit oui avec les yeux et il la crut, jusqu'au moment où elle ajouta qu'elle avait eu un enfant avec lui.

XVI

Tout juste si, en les voyant entrer dans la maison familiale des Stanković, Ljubica ne leur avait pas dit : « Déjà ! » Pour les gens qui vivent toujours la même journée, deux ans, c'est court. Elle serra son fils dans ses bras. « Qu' as-tu volé pour être si bien habillé ? demanda-t-elle. - Tout le monde, dit Srdjan. - Alors, ils t'ont chassé de Paris ? - Non, maman : là-bas, ils m'adorent. Comme ici. - Normal : les hypocrites ont du succès dans les villes. À la campagne, c'est plus dur. » Elle ne se décidait pas à lâcher son fils. Son petit visage méchant était inondé de tendresse. Milena restait en retrait. Plus loin, tout près de la porte, comme s'il envisageait à tout moment de prendre la tangente, Gavroche, se balançant d'un pied sur l'autre, tenait Georges-Miloš par la main. Ljubica embrassa Milena et demanda, désignant les deux petites silhouettes timides : « Les enfants du comte ? - Non. - Tes enfants ? - Le plus petit. - C'est Srdjan le père ? - Non : Milos. » Alors, les yeux de Ljubica s'illuminèrent, ce qui transperça le cœur de Srdjan. « Et l' autre ? - Un orphelin que j'ai recueilli - Et transporté à Belgrade ? - Il est comme mon fils et je ne laisse pas mes enfants derrière moi... - Mais tes maris, si. - Mon mari, ce n'est pas moi qui l'ai fait, je ne suis donc pas responsable. - Milena ! Milena ! » Nouvelles embrassades. Zorica avait apporté l'eau-de-vie sur un plateau. Gavroche, intéressé, fit un pas en avant quand les trois adultes trinquèrent. « Tu en veux, Gavroche ? demanda Milena. - Volontiers, dame Milena. Keksekça ? - De l'alcool de prune. - Ah ! ouais. M'sieur Marius m'en a fait goûter, à la maison Gorbeau. C'est exquis. - Exquis ! Comment parles-tu toi, maintenant ? - Comme vous m'avez appris, dame Milena. - Je me demande si je ne préférerais pas comme tu parlais avant. - Faudrait s'entendre ! »

Gavroche voulut accompagner Srdjan dans sa première promenade belgradoise. L'enfant ne tenait pas en place. Le voyage avait été, à cet égard, épuisant. Dès que la diligence arrivait quelque part, Gavroche partait vadrouiller dans les environs. Il revenait avec un poulet, une douzaine d'œufs, une pomme. Parfois, il était pourchassé par un fermier qu'il fallait alors calmer, désintéresser. Gavroche exigeait de voyager sur l'impériale, même quand il pleuvait. On l'entendait, à travers le toit de la diligence, chanter à tue-tête. Quand on passait la nuit dans un relais de poste, personne n'arrivait à savoir où il avait dormi. Srdjan et Milena avaient, le

soir, de longues conversations pour savoir s'ils avaient bien fait d'arracher Gavroche au pavé parisien. Mais alors l'enfant, comme averti par des ondes médiumniques, jetait aussitôt ses bras et son visage dans la robe de Milena qui, émue, promettait à un Srdjan sceptique de faire du fils Thénardier un bon et juste Serbe et un parfait Belgradois. Ils étaient allés jusqu'à Vienne en diligence, via Mâcon, Genève, Lausanne, Berne, Zurich, Constance, Augsbourg, Munich et Salzbourg. De Vienne, ils avaient pris le bateau pour Belgrade, où ils étaient arrivés le 5 juillet. La ville leur avait paru pauvre et petite. Gavroche dit que c'était la campagne mais fut favorablement impressionné par la vaste et confortable demeure des Stanković. « C'est la maison Gorbeau en maison », commenta-t-il après être descendu de voiture.

Maintenant, Srdjan et Gavroche déambulaient dans Belgrade, n'ayant même pas pris le temps de changer de vêtements ni de faire leur toilette. Le Serbe montrait au petit Parisien les endroits où il avait joué avec son frère aîné Milos quand ils étaient enfants. Il racontait comment Milos et lui se bousculaient dans les escaliers, chatouillaient le cul des poules, apostrophaient les marchands turcs. Srdjan avait demandé à Gavroche, une fois qu'il serait à Belgrade, de ne plus rien voler. « Tu vis maintenant au milieu d'une famille et tu disposeras de tout ce qui est nécessaire à un garçon de ton âge. - Moi, j'ai une morale : chaque homme doit gagner son pain. - Tu n'es pas un homme, mais un garçon, et à Paris ton pain tu ne le gagnais pas, tu le volais. » Srdjan apprenait quelques mots serbes à Gavroche, que l'autre retenait facilement, car dans cette tête bien faite on n'avait jamais rien mis et il y avait donc beaucoup de place. Gavroche devint en quelques heures un fanatique de la cuisine des rues belgradoises, avalant force *burek* et *cevapcici* avec le même appétit qu'il avait, à Paris, pour les glaces et les gâteaux. En revenant vers la maison, il ne put s'empêcher de dire à Srdjan qu'à côté de Paris, Belgrade était une ville minuscule et qu'il allait s'y amuser beaucoup moins, surtout si on ne lui permettait pas d'y voler les gens. « Ce n'est plus le moment de t'amuser, dit Srdjan, mais de travailler. Milena et moi, nous tenons à ce que tu fasses des études. - Aïe, aïe, aïe, mais pourquoi diable suis-je allé me fourrer dans cette rue de la Chanvrerie, moi !... - Tu n'as pas envie de devenir le premier médecin serbe ? »

Le soir, Milena partit se coucher tôt, car elle était épuisée par le voyage et l'émotion des retrouvailles avec sa famille. Par terre, Gavroche apprenait le jeu d'osselets à Georges-Miloš. Celui-ci était un enfant bizarre : il n'avait jamais faim, jamais soif et jamais sommeil. « Miloš sait qu'il a un fils? demanda Ljubica à Srdjan. -

Non. - Milena ne le lui a pas dit? - Quand elle l'a su, Miloš était déjà parti en Amérique, et nous ignorons où il habite là-bas. Il ne nous a jamais écrit. Peut-être qu'il est mort. - Quelqu'un nous l'aurait fait savoir. - Qui ? Déjà, vivant, Miloš avait du mal à écrire, alors mort... - Tant que nous n'avons pas de nouvelles de lui, c'est qu'il est vivant. » Ljubica se leva. « Allez, les petits, au dodo ! » Elle emmena Gavroche et Georges-Miloš dans la même chambre que Srdjan et Miloš occupaient quand ils étaient petits. Devenir grand-mère, pensa Srdjan, c'est comme reprendre une pièce qu'on jouait quand on était jeune. Le texte a un peu vieilli, s'est démodé, les enfants se moquent de nous, et il y a moins de public dans la salle, presque personne en fait. Pourtant, on a beaucoup plus de plaisir.

Il était exclu que, sous le toit de Ljubica, Milena et Srdjan partagent la même chambre. Du coup, il n'était plus question pour eux de partager un lit, ne fût-ce que pendant dix minutes. En dix jours, ils étaient redevenus des cousins, c'est-à-dire des amis. Leur liaison parisienne appartenait à un autre monde, le monde parisien justement. Ils arrêterent même de s'embrasser sur la joue, comme si ça les brûlait. Le seul contact physique qu'ils consentaient encore à avoir l'un avec l'autre, c'était de se pousser dans la galerie, comme lorsqu'elle avait quinze ans et lui dix. Dès l'instant où il s'était retrouvé à Belgrade, Srdjan avait été la victime de deux obsessions : Paris et Béatrix. Sa ville et sa femme. La première lui manquait et la deuxième lui manquait encore plus. Il regardait Belgrade comme une incongruité et Milena comme une absurdité. Le 11 juillet, soit six jours après leur arrivée dans les Balkans, il annonça à sa mère et à sa cousine son intention de rentrer en France. « Que vas-tu raconter au comte ? demanda Milena. - La vérité. Tu sais bien que je n'ai aucune imagination. C'est pour ça que mon roman n'avance pas. - Il va porter plainte, pour le coffre. - Quel coffre? demanda Ljubica, inquiète. - Léonor, porter plainte ? fit Srdjan. Pas son genre. Je le rembourserai en tapant dans la dot de Béatrix. - En fait, ce ne sont ni Paris ni ta femme qui te manquent, mais les trois cent mille francs de Lavigne. - Je serais rentré, mais peut-être un peu moins vite... » Il fallut ensuite persuader Gavroche de rester à Belgrade. « Milena est comme ta mère, lui expliquait Srdjan, et tu dois veiller sur elle. » L'enfant gémissait : « Mon Pantruche ! » Milena lui demanda s'il voulait retourner vivre dans l'Éléphant de la Bastille. Il sourit et dit : « J'habiterai rue de Lille, avec Srdjan ! » Milena pâlit et se retira dans sa chambre. « Qu'est-ce que j'ai dit? demanda l'enfant. - Tu ne te rends pas compte qu'elle n'a plus que Georges-Miloš et toi ? fit Srdjan. - Moi ? Je ne suis personne ! Si elle n'a plus que moi, c'est qu'elle n'a plus rien. - Tu as raison : elle n'a plus rien. Elle a perdu son amour, son mari, son amant, sa maison, ses amis,

son argent et sa ville. Tout ce qui lui reste sur terre, c'est son fils et toi. - Ce n'est pas à cause de moi qu'elle a tout perdu ! - Qui sait ? - Vous ne me ferez pas croire, m'sieur Srdjan, qu'un misérable orphelin comme Gavroche peut déclencher de telles catastrophes dans la vie d'une grande dame ! - En te recueillant, Milena est redevenue elle-même. Elle a cessé de mentir et de se mentir. Grâce à toi, elle a trouvé la façon de quitter le comte et Paris. - Ah ouais ? J'aurais jamais pu imaginer tout ça. Alors, je reste, bien sûr. Et comment ! - Va le lui dire. » Gavroche courut au fond de la maison, tambourina à la porte de Milena. Srdjan entendit qu'elle lui ouvrirait. « Que se passe-t-il ? demanda Ljubica, toute cette conversation ayant eu lieu en français. - Gavroche voulait rentrer à Paris avec moi mais je l'ai convaincu de rester avec Milena. Il faudra bien prendre soin de lui, maman. C'est un enfant intelligent et sensible, qui a beaucoup souffert. - J'en ferai un homme serbe, comme j'ai fait avec Milos et toi. À partir d'aujourd'hui, je l'appellerai Gavros. » Srdjan se leva, embrassa sa mère sur le front et trouva sa cousine assise sur son lit en train de jouer aux cartes. Milena avait décidé d'élever Gavroche - Gavroš ! - mais c'était peut-être elle qui retombait en enfance. On voyait qu'elle avait pleuré mais que maintenant elle était contente. Srdjan n'arrivait pas à concevoir qu'il avait devant lui une des anciennes reines de Paris et surtout la femme que jusqu'à la semaine dernière il avait le plus aimée sur terre. « Je peux te parler un moment ? lui demanda-t-il. - Tu ne vois pas que je joue aux cartes ? Exprime-toi en serbe, Gavroche ne le comprend pas. - Maintenant, il faut dire Gavroš. Ordre de ma mère. - Gavroš ? Excellente idée ! Gavroš ! Gavroš ! - C'est quoi cette nouvelle façon de prononcer mon prénom ? demanda l'enfant. - C'est la façon serbe, dit Srdjan. Désormais, tu es Gavros. *Sad, ti si Gavroš.* - Si je t'adopte, dit Milena, on t'appellera Gavroš de La Renardière. Ça a une certaine gueule, non ? - Une femme peut adopter un enfant après avoir quitté son mari ? demanda Srdjan. - À Paris, je n'en sais rien, mais à Belgrade sûrement, surtout si la femme c'est moi. » Le retour de Milena ex-Glucévi avait fait du bruit dans les hautes sphères politiques de la ville et elle présenterait bientôt ses devoirs à Milos Obrenović lors du premier bal donné par le consul d'Autriche. En deux ans, l'hostilité entre les Obrenović et les Karageorges s'était calmée. Si Milena s'y prenait bien, elle deviendrait sans mal la femme la plus en vue de Belgrade, ce qui lui faciliterait la vie. « Ma décision est prise, dit Srdjan en serbe. Je pars demain. - Pourquoi tant de hâte ? Passe l'été à Belgrade. On fera de la barque sur la Save, on cueillera des groseilles dans la campagne, on se promènera à cheval dans Zemun. » En français, à Gavroš : « Tu montes à cheval, toi ? - Non. - Tu apprendras. » De nouveau à

Srdjan, en serbe : « Et puis, Ljubica sera contente. - Je suis inquiet pour Béatrix. - Pourquoi? Elle est dans de bonnes mains : celles de mon mari. - Justement. - Léonor te soulèverait Béatrix ? - C'est une hypothèse de travail, et j'ai envie de travailler vite. Et puis, il y a les trois cent mille francs... - Oui, tiens, à propos, les trois cent mille francs. Alors, va faire tes valises. - Je ne les avais pas défaits. Tu viens te balader avec moi dans Belgrade? - Non. Balade-toi tout seul. - Tu ne m'aimes plus ? » Elle posa ses cartes, au grand agacement de Gavroš, que déjà cet incessant pépiement serbe semblait exaspérer. « Moi, ne plus t'aimer? Tu es fou? Je t'ai aimé toute ma vie et je t'aimerai toute ma vie ! Enfin, Srdjan, comment oses-tu me parler ainsi ? Mais tu es inscrit en moi comme mes parents, mon enfant, ou maintenant Gavroš... » Celui-ci, reconnaissant son nouveau prénom, bondit sur l'occasion pour intervenir : « Vous savez ce qu'il vous dit, Gavros, dame Milena? Il vous dit de jouer. -Je joue, je joue. » Srdjan comprit que lui-même ne faisait plus partie du jeu de sa cousine. Elle avait, avec une rapidité vengeresse, renoncé à lui. Elle lui en voulait de retourner à Paris mais savait qu'il ne pouvait pas agir autrement, ce qui aurait dû tempérer sa colère. Lui reprochait-elle au fond de son cœur de lui avoir en quelque sorte pris la capitale française? Deux ans plus tôt, c'était elle la Parisienne et lui le Belgradois. Maintenant, c'était l'inverse. Elle avait raté son beau mariage, il venait de réussir le sien. Elle n'était plus riche, il l'était devenu. Elle s'était refusée à lui, et il ne voulait plus d'elle, après l'avoir eue. En gros, Milena avait été battue à plate couture par Srdjan.

En marchant dans sa ville, le Serbe se demandait s'il quittait Belgrade pour toujours ou, comme la dernière fois, pour quelques années. Il sentait, ce coup-ci, qu'il reviendrait. Peut-être était-ce parce qu'il ne reviendrait pas ? Il alla dans le quartier turc. Les habitants avaient le dos rond, le ventre rond et se mettaient en rond pour parler. Les Turcs étaient ronds, les Serbes carrés. Dans le quartier juif, Srdjan tomba sur Davidović, le secrétaire particulier du prince. Il avait un air austère et tourmenté. Il avait beaucoup vu Srdjan, ces derniers jours, et l'avait interrogé pendant des heures sur la vie politique et culturelle parisienne, en prenant des notes. « Que fais-tu là? demanda Srdjan. - À ton avis ? - Tu empruntes de l'argent ? - Il faut bien vivre. - Le prince ne te paie pas ? - Avec un lance-pierre. » Davidović était un petit homme gris de quarante-trois ans. En 1813, il avait fondé, à Vienne, le premier journal serbe : *Novine Srpske*. Il perdit, dans l'entreprise, une petite fortune : la sienne. En 1821, il entra, à Kragujevac, au service du prince Miloš. Ne sachant pas lire, celui-ci éprouvait le besoin d'avoir un lettré auprès de lui. Depuis onze ans, les deux hommes avaient des

relations complexes, fantasques, passionnées. Davidović était le seul de ses hauts fonctionnaires que le Kniaz n'avait jamais puni par une bastonnade, mais il passait ses journées à le mettre en boîte, ce dont l'autre, par diplomatie, feignait de souffrir, alors que ça lui était indifférent. « Et toi, demanda-t-il à Srdjan, que fais-tu chez les Juifs ? - Promenade nostalgique cent pour cent slave, dit Srdjan, reprenant comme malgré lui un tic de langage du comte. Je rentre demain à Paris. - Ça m'intéresse. Dis-moi, Srdjan, je vais relancer les *Novine Srpske*. - Tu trouves qu'elles ne t'ont pas fait perdre assez d'argent? - Attends, cette fois-ci, je les ferai mieux. D'abord, ce ne sera pas mon argent, mais l'argent de l'État. Ça veut dire aussi que nous en aurons plus. La Serbie a besoin d'un journal. De quoi a-t-on l'air vis-à-vis de l'étranger? On n'a pas un seul périodique. - Il y a ton almanach : *Zabavnik*. - Certes. - Il est excellent. Tout le monde l'adore, ma mère et ma cousine comprises, et Dieu sait si elles ont la dent dure. - Un almanach, même excellent, et je ne le trouve pas aussi excellent que tu le dis, ça ne suffit pas. Nous n'avons pas de presse sérieuse. Les Turcs se moquent de nous et les Autrichiens aussi. - Je ne vois pas ce que je viens faire là-dedans. - Tu ne voudrais pas m'écrire, une fois par mois, un petit reportage sur Paris, le théâtre, les fêtes, et même la mode, car nos femmes changent et sont de plus en plus coquettes ? - Ah oui, tiens, pourquoi pas ? » À peine arrivé au bout de sa réponse évasive, Srdjan se rendit compte à quel point la proposition de Davidović et la perspective d'écrire chaque mois une chronique parisienne pour la nouvelle mouture de *Novine Srpske* allaient gâcher son retour en France. « Quand le lances-tu, ton canard ? demanda-t-il avec une vague aigreur angoissée. - Pas avant le milieu de l'année prochaine. Tu connais le Kniaz. - Non. - Quand tu lui demandes quelque chose, il commence par t'interroger pendant six mois sur tes intentions réelles, puis il met six mois à te répondre et il se passe encore six mois avant que sa réponse ne soit suivie d'effet. Douce et surtout lente Serbie. À vue de nez, le journal devrait paraître entre la fin 33 et le début 34. » Le sourire revint sur le visage du fils cadet de Radovan Stanković. « Pas de problème, dit Srdjan. C'est d'accord! Tu me préviens quand ça démarre et je t'envoie mon premier article par la malle. - Merci, Srdjan. Une chronique parisienne, je sens que ça va beaucoup exciter Milos, et peut-être que grâce à toi mon journal paraîtra un an avant. Tu habites où à Paris? » Srdjan que la dernière phrase de Davidović avait assombri, n'osa pourtant pas donner au secrétaire du prince une fausse adresse. Celle de la rue de Lille était-elle encore bonne ? Il le saurait en arrivant à Paris.

Il faisait une chaleur accablante sur Vienne quand Srdjan y débarqua, quelques jours plus tard. L'air collait aux doigts et,

perçant à travers une lourde masse de nuages, une aveuglante lumière rendait tout gris. Le Serbe ne trouva pas de place dans la diligence pour Salzbourg avant le lendemain matin. Il marcha jusqu'à Schönbrunn, espérant apercevoir celui dont toutes les Parisiennes étaient amoureuses depuis en gros une quinzaine d'années : le duc de Reichstadt, l'ex-roi de Rome, le fils de l'empereur. Srdjan arriva trempé de sueur devant le palais. Il aurait dû prendre un fiacre. Ses vieilles habitudes d'économie. Il oubliait toujours qu'il était riche et se demandait même si ce n'était pas le signe qu'il n'allait pas le rester. Autour du palais, il y avait une atmosphère morne, presque morbide. Comme n'importe quel Serbe aisé, Srdjan baragouinait toutes les langues de la région : roumain, bulgare, hongrois et donc allemand. Il posa quelques questions aux passants, choisissant de préférence les jeunes filles, et apprit que le duc de Reichstadt agonisait dans la chambre même où son père Napoléon avait dormi en 1805 et 1809. Cette nouvelle donna encore plus chaud à Srdjan. Ainsi, le petit roi de Rome était le premier d'entre eux à partir dans l'inconnu. Il y a dans chaque génération un homme plus sensible, plus lumineux et plus magique que les autres et qui ouvre le chemin de la mort à ses camarades, dans lequel, année après année, ceux-ci s'engouffreront à leur tour. Les jeunes romantiques étaient tous des fils, l'Aiglon était le fils par excellence. Leurs pères avaient du sang sur les mains; ils l'avaient remplacé par l'encre, faute de mieux. «Pourquoi ne serais-je pas écrivain?» s'était un jour exclamé le duc, voyant que sa santé ne lui permettait pas de continuer le métier des armes. Mais il faut aussi beaucoup de santé pour écrire. Il ne faut hélas ! pas que ça, pensa Srdjan, dont la santé était excellente.

Il entra dans une taverne, hésita entre un pichet de vin blanc et une bouteille de champagne. Le vin blanc était moins cher mais par un jour pareil, le champagne s'imposait, et, après un court effort sur lui-même - il se dit que pour compenser cette dépense il dînerait dans la rue d'une saucisse chaude et d'un morceau de pain -, Srdjan commanda du champagne. Il paya tout de suite, de façon à ne plus penser qu'il devait payer. À la table voisine, il y avait deux hommes et une femme. « C'est impossible », dit l'un des deux hommes. Srdjan reconnut le serveur du Café de Paris qu'il avait vu avec Labrunie, pendant l'épidémie de choléra. La femme, une brune à figure d'aigle, peut-être une petite cousine de Napoléon? dit : « Et moi, je prétends que rien n'est impossible. - Il est mourant. - Voilà pourquoi il faut se dépêcher. Nous devons agir cette nuit. - Faire sortir le fils de Napoléon mourant du palais de Schönbrunn ? Tu es folle. » Srdjan avait vidé la bouteille de champagne. Il en commanda une autre. Ce qu'il y a de bien dans l'ivresse, c'est qu'elle soulage de l'avarice. Il se

dit qu'il boirait trois bouteilles : une à sa santé, une à la santé de Miloš et une à la santé de Milena. Il était arrivé au milieu de la deuxième bouteille quand il se tourna vers le serveur du Café de Paris - longtemps, déjà, qu'il n'écoutait plus leur conversation - et demanda : « Comment ça va depuis le choléra ? » Srdjan vit une légère crispation chez ses voisins, mais passa outre. C'est ça aussi qu'il y a de bien dans l'alcool : on passe outre. Dans la plupart des situations, c'est passer outre qu'il faut faire. « Vous êtes ivre », dit le serveur du Café de Paris. Srdjan prit sans peine un air sérieux et dit, d'une voix parfaitement intelligible : « Je ne suis jamais ivre. - Pourquoi ? demanda la femme. - Sans doute pour la même raison qui fait que je n'arrive pas à écrire. - Vous êtes français ? demanda le troisième homme. - Serbe de cœur, français de tête. - Vous savez que le roi de Rome va mourir ? demanda la femme. - Il faut empêcher ça, dit Srdjan. - Vous êtes sérieux ? » demanda le serveur du Café de Paris. Srdjan réfléchit pendant une minute, ce qui est long, mais lui parut court, et décida que oui, il était sérieux, avec tout ce que ça impliquait. Car la supériorité du sérieux sur la plaisanterie, c'est qu'il a des conséquences. Et puis, il fallait bien qu'un jour il sauvât autre chose qu'un enfant. Miloš avait sauvé la Grèce, Milena Gavros, eh bien lui ce serait le fils de Napoléon. Beaucoup plus chic. Mais après ça, qu'on ne lui demande plus rien, et surtout pas de le raconter par écrit. « Nous allons, dit le serveur du Café de Paris, nous donner des noms de code. Moi, ce sera W. Le monsieur que tu vois là : X. Mademoiselle : Y. Et toi : Z. Nous utiliserons ce code pendant toute l'opération, qui aura lieu cette nuit, puisque Y le veut... - Tu n'as rien de plus poétique comme surnoms ? demanda la jeune femme. - Genre, moi Anémone, toi Œillet ? » Le serveur du Café de Paris avait parlé sur un ton cassant. La jeune femme se renfrogna, son petit visage blanc, aux traits fins comme ceux d'une petite fille, ou d'une vieille dame, disparaissant derrière les boucles brunes de ses cheveux. Srdjan n'en revenait pas d'avoir changé d'identité en si peu de temps. Il s'habitua tout de suite à Z. Il paya la troisième bouteille. Ce qui supprime aussi l'avarice, outre l'ivresse, c'est la proximité de la mort. On se dit que c'est trop bête de mourir avec cet argent qu'on ne pourra pas dépenser, on se sent volé d'avance.

Le groupe sortit de la taverne un peu avant minuit. Le serveur du Café de Paris marchait devant. « Où allons-nous ? demanda Srdjan. - Chercher les armes », dit la jeune femme sur un ton tranquille, comme si elle avait annoncé qu'ils partaient danser. Quand il entendit le mot « armes », Srdjan comprit que c'était sérieux. Mais oui, c'était sérieux. Il allait faire quelque chose de sérieux, comme son frère. Après, ou bien il serait mort, ou bien il serait son frère -

un vieux rêve qu'il nourrissait depuis sa plus petite enfance. On marcha environ un kilomètre dans la campagne. Puis, le serveur du Café de Paris et X - le plus discret, le plus silencieux, le plus anonyme du groupe - s'agenouillèrent au pied d'un arbre et commencèrent à creuser le sol avec leurs mains. La nuit était lourde et sans lune. Srdjan avait dessoûlé. Avait-il pour autant envie de prendre ses jambes à son cou? Pour l'instant, non. Il se sentait bien avec ces trois Français. En confiance. Quant à mourir, autant mourir au milieu de Français. Mais pourquoi pensait-il tout le temps à mourir? La guerre, ce n'est pas seulement mourir, c'est d'abord tuer. Il devait penser à tuer et à rien d'autre. Dans la boîte rectangulaire, fabriquée dans un bel acajou, il y avait quatre pistolets et quatre poignards. « Vous aviez prévu de me recruter? demanda Srdjan. - Un de nos compagnons a été arrêté hier et il nous fallait un quatrième, dit le serveur du Café de Paris. Comme au whist. - En quelque sorte, je tombe du ciel. - J'espère pour toi que tu ne vas pas y retourner cette nuit. » Puis, W expliqua le plan d'attaque à son équipe. Comment pouvait-on prendre d'assaut, à quatre, le palais de Schönbrunn, c'est-à-dire, avec le Hofburg et la crypte des Capucins, le saint des saints des Habsbourg ? Bah, Srdjan verrait quand il y serait. À mesure que passaient les heures, il se sentait devenir de plus en plus lourd, de plus en plus opaque, de plus en plus serbe.

À l'intérieur du palais, ils avaient une complice, une des milliers de fans du duc. Elle leur ouvrit une porte du Schlosstheater. Le serveur du Café de Paris lui donna une bourse. Fan, mais pas idiote. W avait plusieurs bourses autour de la taille, comme autant de grenades. Du théâtre, les quatre conspirateurs se glissèrent dans le château comme par magie. Ils suivaient un itinéraire labyrinthique que W semblait connaître centimètre par centimètre. Sans doute avait-il appris par cœur le plan du château. La première personne qu'ils aperçurent fut un prêtre, qu'X assomma d'un coup de poing. X était un petit homme trapu et noueux. Ce fut à ce moment que Srdjan commença à avoir peur. Que diable faisait-il, armé jusqu'aux dents, avec ces trois fous, dans le sanctuaire de l'empereur François et de son fidèle Metternich ? La punition serait terrible. Ils traversèrent encore quelques antichambres, plusieurs cabinets de toilette. On croisa des femmes qui parlaient bas, semblant déjà en deuil. On se cacha derrière des tentures. Aussi incroyable que cela parût à Srdjan, il n'y avait pas de garde devant la porte de l'Aiglon. Le Serbe comprit que les Habsbourg, comme beaucoup de monarques et même de simples notables, assuraient leur sécurité par la peur qu'ils inspiraient et donc n'étaient pas protégés des gens qu'ils n'effrayaient pas.

Ils pénétrèrent l'un derrière l'autre dans la chambre du duc de Reichstadt, Srdjan fermant la marche. Il y avait des fauteuils sombres, un paravent, un prie-Dieu. La pièce sentait le camphre, la bougie, l'enfance. « Attention à la porte dorée, dit W. Elle donne sur le petit salon de Porcelaine. Des gens pourraient venir par là. » Il semblait au Serbe d'une audace inimaginable. Miloš devait être pareil dans l'action : rapide, silencieux, tranquille, presque souriant. Il y avait une infirmière, qu'X assomma. Ça devait être sa spécialité. Sur un étroit lit de camp entouré de fleurs et de médicaments, il y avait une longue forme maigre vers laquelle la jeune femme se précipita. « Il est mort, dit-elle. - Mais non », dit W. Il se tourna vers Srdjan et celui-ci comprit aussitôt ce qu'on attendait de lui : il devait porter le duc. Ils l'avaient choisi pour ses épaules. Ils n'ont pas vu celles de mon frère ! pensa-t-il. Il se dirigea vers le lit, écarta Y d'un geste ferme et amical, enveloppa le malade dans le drap et le prit dans ses bras. « Pas une seconde à perdre ! » dit le serveur du Café de Paris. Ils sortirent de la pièce et firent le même trajet en sens inverse. Ce coup-ci, X fermait la marche. Il avait une tête effrayante. Dieu lui-même, pensa Srdjan, n'aurait pas osé, à ce moment, lui tapoter l'épaule. Le Serbe sentait dans son cou le souffle fiévreux du fils de Napoléon. Ce qu'il craignait par-dessus tout, c'était que le roi de Rome - car à présent il était pour eux tous redevenu le roi de Rome - eût une quinte de toux. Dans la position où il se trouvait, et comme il était transporté, elle pouvait être mortelle. Le jeune homme ouvrit les yeux. Il dut penser qu'il était mort, car il sourit. Srdjan chercha quelque chose à lui dire. « Majesté... » murmura-t-il. L'autre se rendormit aussitôt. Ils étaient de nouveau dans le Schlosstheater. Srdjan s'interrogeait sur la suite des événements. Devrait-il porter le roi dans ses bras jusqu'aux Tuileries? Pour l'instant, il ne sentait aucune fatigue. François pesait un peu plus lourd qu'un cochon de lait et un peu moins lourd qu'un mouton. Les Autrichiens l'avaient sous-alimenté. On racontait naguère à Paris que les médecins viennois soignaient la phtisie du duc de Reichstadt en faisant prendre à celui-ci des bains glacés. Pas étonnant qu'à vingt et un ans il fût à l'agonie.

Une berline attendait devant le théâtre. Elle avait deux particularités : pas de cocher et quatre gardes impériaux, dans leur grand uniforme blanc, en inspection autour d'elle. W et Y sortirent leurs pistolets en même temps et abattirent chacun deux gardes. Srdjan se félicita d'avoir les mains prises, car il pensait que c'est tout de même mieux de ne tuer personne. X, sans perdre un instant, monta aux commandes de la voiture, tandis que le Serbe et la jeune femme installaient avec précaution le roi de Rome sur la banquette. Le souverain ouvrit encore une fois les yeux - les mêmes que ceux

de sa mère Marie-Louise, très bleus et un peu vides - et la jeune femme l'embrassa sur la bouche. « Pourquoi fais-tu ça? demanda Srdjan. - Pour le faire taire. - Tu parles. En plus, il est sans doute contagieux. - Si tu savais comme ça m'est égal. » W monta à son tour dans la voiture et X fouetta les chevaux. W et Y s'installèrent chacun à une fenêtre, leurs pistolets pointés vers la nuit. « J'avais demandé quatre chevaux, dit W. Deux, ce n'est pas assez. On va se faire avoir. » Gémissement du roi. « Majesté, dit W, nous vous ramenons à Paris, où les meilleurs médecins vous soigneront. Puis, nous vous mettrons au pouvoir. Les Français ne veulent plus des Bourbons et ne veulent pas de la République : c'est votre heure. » Le roi de Rome, les yeux fermés, donna l'impression de hocher la tête, mais c'était peut-être dû aux cahots de la route. « Il vit ? » demanda Y. W tâta le pouls du malade. « Mais oui, il vit. » Vers Srdjan : « Z, nous te félicitons. Tu as été merveilleux. Sans toi, nous étions perdus. Le moment venu, Sa Majesté saura te récompenser. Sache que la France est à jamais l'amie de la Serbie, et même plus que l'amie : la sœur. » Srdjan faillit dire qu'il ne demandait rien pour lui, mais il réfléchit et se dit que c'était trop bête, et il passa les minutes suivantes à s'interroger sur la requête qu'il ferait à Napoléon II, quand celui-ci arriverait sur le trône. Un duché? Un comté ? Un marquisat ? Une baronnie ? « On ne roule pas assez vite, dit W. Les impériaux vont nous rattraper. - Ils ne savent pas quelle direction nous avons prise, dit la jeune femme. - Ils prendront toutes les directions possibles et finiront par trouver la bonne. Le duc de Reichstadt, tu ne te rends pas compte ! Metternich doit être aux cent coups. » Chacun se tut, guettant dans la nuit le bruit d'autres chevaux. W tendit à Srdjan un papier écrit recto verso et deux bourses pleines de louis d'or. À vue de nez, il y avait là-dedans mille, mille cinq cents francs. « Z, tu vas descendre avec le roi, trouver un abri et t'y cacher. On va s'occuper de distraire les impériaux. - S'ils vous attrapent et vous interrogent, vous finirez par leur dire où vous m'avez laissé. - C'est impossible, car les morts ne livrent pas leurs secrets. » Il avait de la gueule, ce serveur du Café de Paris. « Pourquoi moi ? - Tu es le seul d'entre nous à pouvoir porter le roi longtemps et c'est même pour cela que nous t'avons choisi. - Je ne connais pas vos amis à Paris. Je ne saurai pas quoi faire. - Tout est sur ce papier. Dès que tu peux, lis-le, apprends-le par cœur et avale-le. - Vous pouvez aussi le brûler, dit Y. - Non, dit W. Il l'avale. Nous, les Chevaliers du poignard, on avale les messages secrets. - Vous êtes les Chevaliers du poignard? demanda Srdjan. - On ne devait pas le lui dire ! fit Y, vers W. - Au point où on en est, ça n'a plus d'importance. Je récapitule... - J'ai compris, dit Srdjan. - Je récapitule. Tu descends, tu t'enfonces dans la forêt, tu

cherches un abri, tu y restes soixante-douze heures. Après, tu emmènes le roi de Rome à Paris. Là, nos amis le prendront en charge. Tu as, entre les mains, le destin de Napoléon II, c'est-à-dire celui de la France, et aussi un peu le nôtre, mais ce n'est pas grand-chose à côté. Je te fais confiance parce que je suis obligé, mais je sais que j'ai raison. » W lui serra la main, Y l'embrassa sur les joues (après ce qu'il l'avait vu faire au roi, il préférait ça), puis W tapa contre la cloison et la voiture s'arrêta. Srdjan descendit. W et Y lui passèrent le roi. Le Serbe regarda une dernière fois W, X et Y. Bientôt, il fut seul sur la route, le roi de Rome dans les bras. Il entra dans la forêt.

Dans la collection Les Cahiers Rouges

(dernières parutions)

- Lou Andreas-Salomé *Friedrich Nietzsche à travers ses oeuvres*
Jacques Audiberti *Les enfants naturels*
Jacques Audiberti *L'Opéra du monde*
François Augiéras *L'apprenti sorcier*
François Augiéras *Domme ou l'essai d'occupation*
François Augiéras *Un voyage au mont Athos*
François Augiéras *Le voyage des morts*
Marcel Aymé *Vogue la galère*
Jurek Becker *Jakob le menteur*
Louis Begley *Une éducation polonaise*
Julien Benda *La tradition de l'existentialisme*
Emmanuel Berl *La France irréaliste*
Emmanuel Berl et Jean d'Ormesson *Tant que vous penserez à moi*
Tristan Bernard *Mots croisés*
Patrick Besson *Les frères de la consolation*
Princesse Bibesco *Le confesseur et les poètes*
Lucien Bodard *La vallée des roses*
Alain Bosquet *Une mère russe*
Jacques Brenner *Les petites filles de Courbelles*
Charles Bukowski *Factotum*
Charles Bukowski *Women*
Anthony Burgess *Pianistes*
Michel Butor *Le génie du lieu*
Truman Capote *Prières exaucées*
Hans Carossa *Journal de guerre*
Blaise Cendrars *Hollywood, la Mecque du cinéma*
André Chamson *Le crime des justes*
Jacques Chardonne *Ce que je voulais vous dire aujourd'hui*
Jacques Chardonne *Propos comme ça*
Bruce Chatwin *Utz*
Bruce Chatwin *Le vice-roi de Ouidah*
Jacques Chessex *L'ogre*
Emile Clermont *Amour promis*
Jean Cocteau *Reines de la France*
Jean-Louis Curtis *La Chine m'inquiète*
Léon Daudet *Souvenirs littéraires*
Degas *Lettres*
Joseph Delteil *La Deltheillerie*
Joseph Delteil *Jeanne d'Arc*
Joseph Delteil *Jésus II*
Joseph Delteil *La Fayette*
André Dhôtel *L'île aux oiseaux de fer*
Maurice Donnay *Autour du Chat Noir*
Robert Dreyfus *Souvenirs sur Marcel Proust*
Alexandre Dumas *Catherine Blum*
Alexandre Dumas *Jacquot sans Oreilles*
Oriana Fallaci *Un homme*
Dominique Fernandez *Porporino ou les mystères de Naples*
Ramon Fernandez *Molière ou l'essence du génie comique*

Ferreira de Castro*La mission*
 Ferreira de Castro*Terre froide*
 Max-Pol Fouchet*La rencontre de Santa Cruz*
 Georges Fourest*Le géranium ovipare*
 Georges Fourest*La négresse blonde*
 Jean Freustié*Proche est la mer*
 Gabriel Garcia Marquez*L'automne du patriarche*
 Gabriel Garcia Marquez*Récit d'un naufragé*
 David Gamett*La femme changée en renard*
 Maurice Genevoix*Raboliot*
 Jean Giono*Jean le Bleu*
 Jean Giono*Que ma joie demeure*
 Jean Giono*Le Serpent d'étoiles*
 Jean Giono*Un de Baumugnes*
 Jean Giono*Les vraies richesses*
 René Girard*Mensonge romantique et vérité romanesque*
 Jean Giraudoux*Églantine*
 Jean Giraudoux*Supplément au voyage de Cook*
 Yvette Guilbert*La chanson de ma vie*
 Louis Guilloux*Hyménée*
 Jean-Noël Gurgand*Israéliennes*
 Kléber Haedens*Magnolia-Jules**L'Ecole des parents*
 Daniel Halévy*Pays parisiens*
 Knut Hamsun*Au pays des contes*
 Pierre Herbart*Histoires confidentielles*
 Henry James*Les journaux*
 Pascal Jardin*Guerre après guerre*
 Marcel Jouhandeau*Les Argonautes*
 Ernst Jünger*Rivarol et autres essais*
 Franz Kafka*Journal*
 Jean de La Varende*Le Centaure de Dieu*
 Armand Lanoux*Maupassant, le Bel-Ami*
 Jacques Laurent*Croire à Noël*
 G. Lenotre*Napoléon - Croquis de l'épopée*
 G. Lenotre*Versailles au temps des rois*
 Norman Mailer*Les armées de la nuit*
 Antonine Maillet*Les Cordes-de-Bois*
 Antonine Maillet*Pélagie-la-Charrette*
 Luigi Malerba*Saut de la mort*
 Luigi Malerba*Le serpent cannibale*
 Eduardo Mallea*La barque de glace*
 Clara Malraux*Nos vingt ans*
 Heinrich Mann*Lesujet !*
 Thomas Mann*Les maîtres*
 Claude Mauriac*André Breton*
 François Mauriac*Les chemins de la mer*
 François Mauriac*Le mystère Frontenac*
 François Mauriac*La robe prétexte*
 Jean Mauriac*Mort du général de Gaulle*
 André Maurois*Le cercle de famille*
 André Maurois*Choses nues*
 André Maurois*Tourguéniev*
 Frédéric Mistral*Mirèio-Mireille*
 Thyde Monnier*La rue courte*
 Paul Morand*Rien que la terre*
 Sten Nadolny*La découverte de la lenteur*
 Gérard de Nerval*Poèmes d'Outre-Rhin*
 Paul Nizan*Antoine Bloyé*
 Edouard Peisson*Hans le marin*

Édouard Peisson*Le pilote*
 Édouard Peisson*Le sel de la mer*
 Sandro Penna*Poésies*
 Sandro Penna*Un peu de fièvre*
 Raoul Ponchon*La muse au cabaret*
 Henry Poulaille*Pain de soldat*
 Bernard Privat*Au pied du mur*
 Raymond Radiguet*Le diable au corps, suivi du Bal du comte d'Orgel*
 Charles-Ferdinand Ramuz*Le garçon savoyard*
 Charles-Ferdinand Ramuz*Jean-Luc persécuté*
 Charles-Ferdinand Ramuz*Joie dans le ciel*
 Paul Reboux et Charles Muller*A la manière de...*
 Christine de Rivoyre*Boy*
 Christiane Rochefort*Archaios*
 Christiane Rochefort*Printemps au parking*
 Auguste Rodin*L'art .*
 Henry Roth*L'or de la terre promise*
 Jean-Marie Rouart*Ils ont choisi la nuit*
 Claire Sainte-Soline*Le dimanche des Rameaux*
 Peter Schneider*Le sauteur de mur*
 Victor Serge*Les derniers temps*
 Ignazio Silone*Fontamara*
 Ignazio Silone*Le secret de Luc*
 Osvaldo Soriano*Jamais plus de peine ni d'oubli*
 Osvaldo Soriano*Je ne vous dis pas adieu...*
 Osvaldo Soriano*Quartiers d'hiver*
 Roger Stéphane*Portrait de l'aventurier*
 Pierre Teilhard de Chardin*Genèse d'une pensée*
 Pierre Teilhard de Chardin*Lettres de voyage*
 Paul Theroux*La Chine à petite vapeur*
 Paul Theroux*Voyage excentrique et ferroviaire autour du Royaume-Uni*
 Roger Vailland*Bon pied bon oeil*
 Frédéric Vitoux*Bébert, le chat de Louis-Ferdinand Céline*
 Ambroise Vollard*En écoutant Cézanne, Degas, Renoir*
 Kurt Vonnegut*Galàpagos*
 Kenneth White*Terre de diamant*
 Walt Whitman*Feuilles d'herbe t.2*
 Jean-Didier Wolfromm*Diane Lanster*
 Jean-Didier Wolfromm*La leçon inaugurale*
 Stefan Zweig*Fouché*
 Stefan Zweig*Magellan*
 Stefan Zweig*Marie Stuart*
 Stefan Zweig*Marie-Antoinette*
 Stefan Zweig*Souvenirs et rencontres*
 Stefan Zweig*Un caprice de Bonaparte*

Table of Contents

Page de Titre

Table des Matières

Page de Copyright

Du même auteur aux Éditions Grasset:

Dédicace

Première partie

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Chapitre VII

Chapitre VIII

Chapitre IX

Chapitre X

Chapitre XI

Chapitre XII

Chapitre XIII

Chapitre XIV

Chapitre XV

Chapitre XVI

Chapitre XVII

Seconde partie

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Chapitre VII

Chapitre VIII

Chapitre IX

Chapitre X

Chapitre XI

Chapitre XII

Chapitre XIII

Chapitre XIV

Chapitre XV

Chapitre XVI

Dans la collection Les Cahiers Rouges